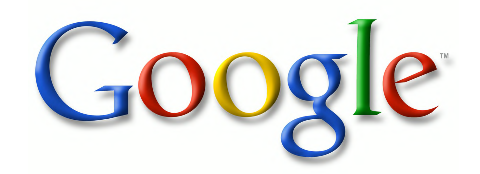
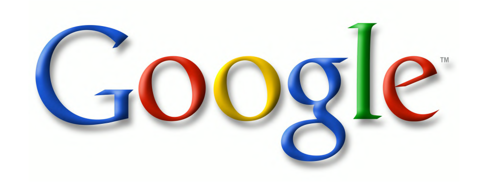
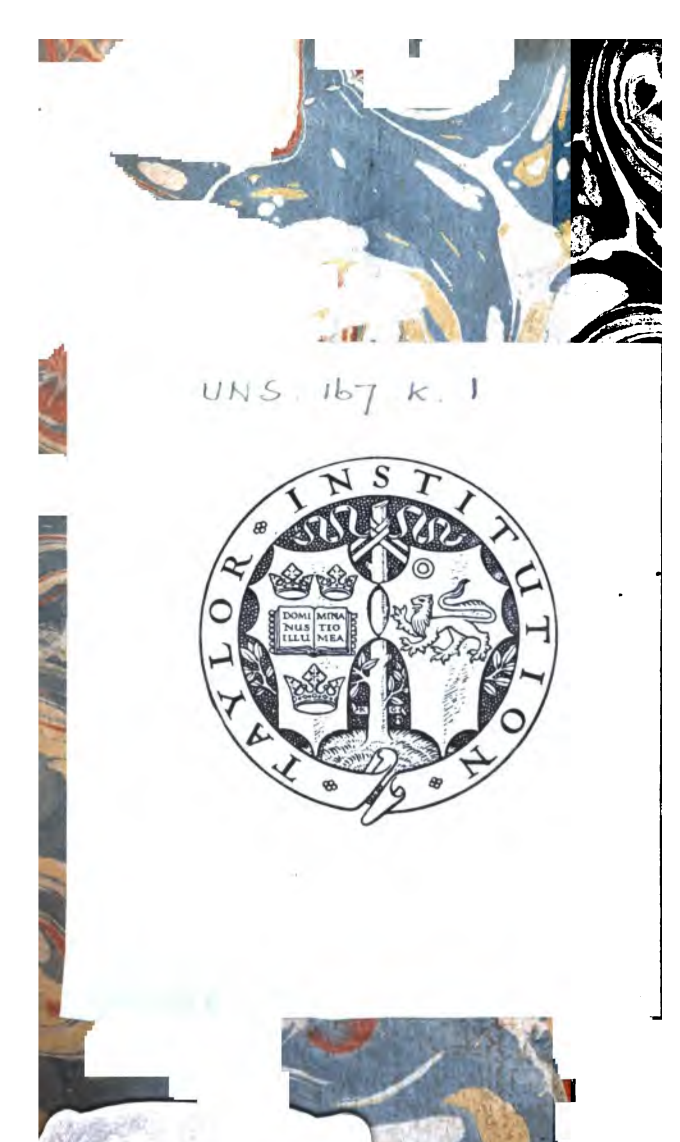







TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



c 327

m

4 vol.

CB3

[Sabatier (Abbé A.)

[redacted]

LES

TROIS SIECLES

DE

LA LITTÉRATURE FRANÇOISE,

OU

TABLEAU

DE L'ESPRIT DE NOS ÉCRIVAINS,

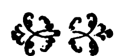
Depuis FRANÇOIS I, *jusqu'en* 1779 :

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

Par M. l'Abbé S*** DE CASTRES.

Quatrieme Edition, corrigée & augmentée considérablement.

TOME PREMIER.



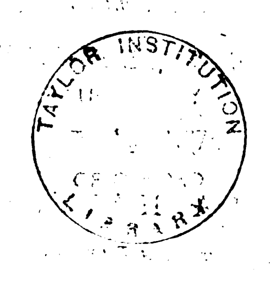
A LA HAYE,

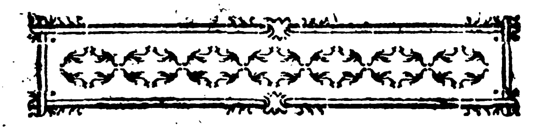
Et se trouve A PARIS,

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, MADAME, & de Madame la COMTESSE D'ARTOIS, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny.

M. DCC. LXXIX.

His ego gratiora dictu esse scio; sed me vera pro gratis loqui, etsi meum ingenium non moneret, necessitas cogit. Vellem equidem vobis placere, Quirites: sed multò malo vos salvos esse, qualicumque erga me animo futuri estis. Tit. Liv. l. 4, n°. 96.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE,

AU LECTEUR CITOYEN.

UN Prophete qui auroit fait cette prédiction :

» Un temps viendra où l'on muselera » les hommes, où on les chargera de » coups de bâton, où on les réduira » en servitude, après les avoir abru- » tis ; &, dans ce temps, les hommes » ainsi muselés, ainsi assommés, ainsi » enchaînés, diront grand'merci à ceux » qui les auront traités de cette ma- » niere, & les regarderont comme les » bienfaiteurs de l'humanité ».

Un autre Prophete qui auroit ajouté : » Et alors, les mots signifieront chose » contraire à ce qu'ils avoient signifié

» auparavant ; les actions produironr » un effet opposé à celui qu'elles doi- » vent produire ; quand on prêchera » la licence, on croira qu'il s'agit de » subordination ; quand on armera le » fort contre le foible, le frippon » contre l'honnête homme, le valet » contre son maître, on criera vive » la justice ; quand on bouleversera » tout, qu'on encouragera tous les » vices, qu'on brisera tous les liens » de la Société, chacun s'écriera, » voilà le rétablissement de l'ordre, » tous les hommes vont être heu- » reux «.

Ces deux Prophetes auroient été regardés comme des insensés, & cependant ces Insensés auroient prédit exactement & les effets magiques de la moderne Philosophie qui fascine les Esprits, & la docilité des Esprits qui se laissent fasciner par la Philosophie moderne.

Et véritablement, il est aisé de faire voir, par de bons exemples, que les prétendus Philosophes du siecle, en se disant les zélateurs de l'humanité, en s'annonçant pour la lumiere des Peuples & les vengeurs de la raison, ont trouvé moyen de se faire croire & de se faire bénir, tandis que la plupart de leurs maximes ne respirent que trouble, sédition, renversement, & ne sont propres qu'à rendre le genre humain plus malheureux. Feuilletons leurs Livres.

Si, par exemple, devenu tout-à-coup Philosophe, je m'avisois de dire : *La liberté est un présent du Ciel, & chaque individu de la même espece a le droit d'en jouir aussi-tôt qu'il jouit de sa raison* (1).

Si, réglant les droits des Souverains & des Peuples, je soutenois que le *Gouvernement n'empruntant son pouvoir que de la Société, & n'étant établi que*

(1) Encyc pédie, arti *Autorité.*

pour son bien, IL EST ÉVIDENT QU'ELLE PEUT RÉVOQUER CE POUVOIR, QUAND SON INTÉRÊT L'EXIGE, *changer la forme du Gouvernement*, *étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ses* CHEFS, SUR LESQUELS ELLE CONSERVE TOUJOURS UNE AUTORITÉ SUPRÊME (1).

Syst de ...t. Part. ...g. 142.

Le Peuple qui m'entendroit parler ainsi, pour peu qu'il fût sage, diroit : Voilà un mauvais Citoyen ; il veut nous précipiter dans les malheurs de la sédition, & nous mettre dans le cas d'aggraver un joug raisonnable, par les efforts qu'il voudroit nous faire tenter pour le secouer.

Si, continuant le rôle de Législateur, je faisois afficher au coin des rues cette maxime : *Un Monarque qui cesse d'être le Berger de son Peuple, en devient l'ennemi ; l'obéissance à un tel Prince est un crime de haute trahison au premier chef contre l'humanité* (2)

L'Asie... ...lérant. ...6.

Si, pour dernier *si*, [car les *si* ne

finiroient point], je demandois une audience à un Monarque précisément pour lui faire ce beau compliment ; *Tout homme à qui le Peuple veut donner la couronne par voie d'élection, la possede à plus juste titre que celui qui la possede par les droits de sa naissance* (1). Aussi-tôt le Monarque qui m'entendroit parler ainsi, diroit : Qu'on arrête ce Fou, & qu'on le conduise aux Petites-Maisons. Que deviendroit mon autorité, si mes Sujets étoient assez corrompus pour goûter de pareilles maximes, comme ce Philosophe est assez insensé pour les débiter ? Qu'on ne lui fasse aucun mal, parce que l'ineptie n'est point un crime ; mais qu'on l'enferme, parce que sa folie peut devenir contagieuse.

(1) Œu... de M. de ...taire, ... XI, pag.

Vous qui, par hasard, seriez présent à cet arrêt, estimable Lecteur, vous diriez : Voilà un Prince aussi sage, aussi modéré, que le Complimenteur,

l'*Encyclopédiste*, le *Systématique*, le *Tolérant*, le *Coryphée des Philosophes*, sont étranges, audacieux & coupables.

Vous auriez certainement raison. Mais pour peu qu'à ces maximes, déjà si condamnables, je joignisse une dose de fiel & d'emportement; pour peu que, me tournant vers les Gardes & le reste de l'Assemblée, je leur adressasse ces graves paroles: *Ce qu'il faut punir, ce sont les Princes mêmes, ces barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, & qui, ensuite, en font remercier Dieu solemnellement* (1). Pour peu que, l'accès redoublant toujours, je m'écriasse: *Fléaux du genre humain, illustres tyrans de vos semblables, hommes qui n'en avez que le titre, Rois, Princes, Monarques, Empereurs, Chefs, Souverains, vous tous enfin, qui, en vous élevant sur le trône & au dessus de vos semblables, avez*

(1) *Micromégas*, tom. [..]I des œuvres de M. de [Vo]ltaire, p. [..].

perdu les idées d'égalité, d'équité, de sociabilité, de vérité, je vous assigne au Tribunal de la raison ; écoutez : si ce globe malheureux a été votre proie, ce n'est point à la sagesse de vos prédécesseurs ni aux vertus des premiers humains que vous en êtes redevables, c'est à la stupidité, à la crainte, à la barbarie, à la perfidie & à la superstition : voilà vos titres (1). Pour peu, vous-même, que vous fussiez Médecin, vous diriez sûrement, sage Lecteur : il faut d'abord lier l'Energumene, le plonger ensuite dans l'eau froide, &, pendant le bain, lui mettre un bâillon, de crainte qu'il ne crie encore plus haut, & ne murmure contre son Médecin. Puis on l'assujettira à un régime propre à calmer l'âcreté de son sang ; on lui fera avaler des pillules capables de corriger le vice des humeurs ; enfin il changera d'air, pour tâcher de dissiper les vapeurs qui exaltent & brûlent son cerveau.

(1) *Le* … *phete* … *sophe*, I, pag.

Tous ceux qui vous entendroient parler ainſi ne pourroient s'empêcher de dire : Voilà un Médecin habile & charitable; & moi, malade, quand je ſerois guéri, je rougirois de ma frénéſie, & vous remercierois de vos ſoins.

Eh bien! Lecteur Citoyen, les Ouvrages des Philoſophes de ce ſiecle fourmillent de déclamations du genre de celles que je viens de vous citer, & pas un Prince pour les envoyer aux Petites-Maiſons, pas un Ecrivain prépoſé pour les combattre, pas un Médecin nommé pour les traiter ſelon les ſaines regles de la Thérapeutique. Au contraire, on les regarde comme les gens qui rendent la ſanté, qui inoculent la raiſon; on les écoute comme des Diſcoureurs qui amuſent; on les glorifie comme des Aſtres qui éclairent les Nations, ſans s'apperce-

voir que l'influence de ces Astres noircit, desseche, corrompt & brûle partout où elle se fait sentir. Et si, par hasard, il s'éleve quelques voix citoyennes & courageuses, pour dévoiler le prestige & dissiper l'aveuglement général, les Corrupteurs & leurs Disciples se liguent pour décrier ces voix, pour les étouffer, tandis que le petit nombre de ceux qui ont résisté à la contagion, & qui sont les plus intéressés à en arrêter les progrès, négligent de les encourager *, & craignent même de leur applaudir ouvertement.

---

* Si les Ouvrages d'esprit ont une influence marquée sur le génie & les mœurs d'une Nation, on ne peut douter que les Lettres n'intéressent le Gouvernement, & que les Ecrivains qui s'opposent à leur dégradation, n'aient des titres à sa protection & à ses récompenses. Cependant, par une fatalité des plus décourageantes, on a vu l'Ecrivain qui a montré le plus de zele pour les principes du goût, des mœurs & de la Religion, le plus de talent

J'aime à voir encore les Philoſophes ſe dire les amis du genre humain, & ſe déchaîner contre tous les états de la Société civile. Je voudrois ſavoir ſi un Magiſtrat ſeroit flatté d'entendre un de ces Meſſieurs s'écrier : *Sages de la terre, Philoſophes de toutes les Nations, c'eſt à vous ſeuls à faire des Loix ; ayez le courage d'éclairer vos freres ... Révélez tous les myſteres qui tiennent l'Univers à la chaîne* (1). Que de Tribunaux renverſés ! que de mor-

(1) *Hiſt. Po- & Philoſ. étab. des* *rop. dans deux Ind.* n. VIII, . XIX, pag. 4.

& de conſtance à les défendre contre les attentats de la nouvelle Philoſophie ; on l'a vu, dis-je, toute ſa vie en proie aux perſécutions & le martyr de ſa fermeté. Les ennemis de feu M. *Freron*, ces mêmes hommes qui prêchent la tolérance, ont eu pluſieurs fois le crédit de faire arrêter ſes Feuilles, d'obtenir des ordres contre ſa liberté, de le jouer en plein Théatre, en le couvrant du maſque d'un bas ſcélérat, que l'Auteur du Drame ſavoit ne pas lui convenir, & dont peut-être lui ſeul connoiſſoit le modele.

tiers inutiles, dès que la Philosophie seroit maîtresse de régler les rangs * !

Voilà d'abord les Magistrats réfor-

* Le même Philosophe dit formellement que *tout Ecrivain de génie est Magistrat né de sa patrie*, & que *son droit est son talent*. Ibid. pag. 239.

Pendant l'exil des Parlemens, un autre Philosophe s'exprimoit ainsi sur celui de Paris : *Les Assassins de la* BARRE *ont été punis, & leurs Confreres, qui ont eu la lâcheté de souffrir ces monstres au milieu d'eux, ont justement partagé leur punition.* Il ajoute, en note : *Le fanatisme de l'ancien Parlement avoit soulevé contre lui tous les honnêtes gens, qui n'ont pu qu'applaudir à sa destruction.* LETTRE D'UN THÉOLOGIEN A L'AUTEUR DU DICTIONNAIRE DES TROIS SIECLES, pag. 87 & 88, généralement attribuée à M. le Marquis de *Condorcet*, qui ne l'a point désavouée.

On sait que la plupart des Pamphlets qui ont paru contre la Magistrature, dans le temps de la disgrace des Parlemens, ont été composés par des Ecrivains Philosophes, & que les cinq ou six premiers étoient de la façon de leur auguste Coryphée.

més : les Gens de guerre vont commencer par eſſuyer des anathêmes, avant d'être licenciés. *L'Homme de guerre méconnoît les rapports qui lient aux autres hommes ; il plongera, ſi l'on veut, l'épée dans le ſein du Citoyen, de ſon frere, de ſon ami ; en un mot, l'Homme de guerre, de même que le Dévot fanatique, ne ſe croit pas fait pour penſer. Il devient cruel, inhumain, ſans pitié ; il commet le crime ſans remords, quand ſes Chefs lui diſent qu'il*
ſt. ſo- rt. II, ſ. *faut commettre le crime* (1). D'après ce portrait flatteur, eſt-il un ſeul Militaire, depuis le Maréchal de France juſqu'au ſimple Soldat, qui puiſſe refuſer ſes hommages à la Philoſophie ?

Juſqu'à préſent on avoit regardé la guerre comme un mal ſouvent néceſſaire ; juſqu'à préſent les belles Ames avoient été touchées de cette maxime célébrée chez tous les Peuples policés : IL EST BEAU DE MOURIR POUR LA

PATRIE. La Philoſophie penſe différemment, & ne connoît de Patrie que celle où il eſt permis de tout fronder ſans ménagement & ſans danger. A-t-on jamais dit plus ingénieuſement & plus ſagement : *Sans une crédulité prodigieuſe, comment auroit-on pu trouver des millions d'hommes diſpoſés à ſe battre dans des querelles qui n'ont rien de commun avec leurs intérêts ?*... IL EST BEAU, *nous dit-on*, DE MOURIR POUR LA PATRIE ; *mais eſt-ce mourir pour la Patrie, que de verſer ſon ſang pour celui qui, pour de vils intérêts, conduit ſes Citoyens au carnage ? Eſt-il rien de plus bas, de plus lâche, de plus déshonorant, que de s'immoler à la vanité mépriſable d'un Tyran inhumain ? Eſt-il rien de plus abject, que de lui ſervir de marche-pied pour atteindre au pouvoir dont il ne peut qu'abuſer* (1) ? On pourroit dire cependant au Philoſophe, qu'autant les gens ſages ſont prêts à

(1) *Syſt. Social*, Part. chap. 14.

condamner les guerres d'ambition, autant il est nécessaire de soutenir quelquefois des guerres justes, soit pour la défense de l'Etat, soit pour le maintien de sa gloire. Le Philosophe ne se donne pas la peine de distinguer; il suppose que tous les Princes sont furieux, que toutes les Nations sont stupides, que tous les Militaires sont ineptes & barbares.

Mais ce n'est point assez de s'en prendre à chaque individu, il faut attaquer l'Art même; & jugez si les Troupes sentiront fermenter leur courage, quand elles entendront ainsi parler de leur métier : *Cette science exécrable consiste à savoir modifier, arranger, coller plusieurs milliers d'imbécilles côte à côte comme des harengs en caque, les faire tourner à droite, à gauche tous en même temps, comme des manequins qui tiennent au même fil, & ne faire de ces troupeaux de bêtes*

féroces qu'un seul corps, une seule muraille qui, en se choquant contre une autre muraille composée d'un pareil nombre d'automates, puisse les renverser du même choc & les étouffer le plus lestement possible. O tigres déifiés par d'autres tigres, vous croyez donc passer à l'immortalité? Oui, en exécration (1). Vous remarquerez que le *Prophete Philosophe*, qui m'a fourni ce joli morceau, est mille fois plus dithyrambique que le Poëte le plus enthousiaste, le tout pour l'amour de la paix *.

(1) *Le* ... *phete P*... *sophe*, ... I, pag. ...

---

* On peut en juger par ce passage horrible: *Des milliers d'hommes dépouillés de tout par la dureté de leurs Maîtres, enhardis par le sentiment de la liberté, & encouragés par le vrai droit naturel, oseront enfin un jour réclamer hautement leurs droits. Qu'auront-ils donc à craindre, quand ils auront tout perdu, excepté une existence qui leur deviendra à charge à chaque pas? Ils ont des bras: s'ils ne peuvent s'en servir à cultiver une portion de terre en propriété, qu'ils s'en servent à purger*

Les déclamations de la Philosophie contre les Prêtres & contre la Religion sont plus fréquentes, sans être ni moins

---

cette même terre des monstres qui la dévorent. Que risquent-ils ? De mourir ? Eh bien ! il vaut mieux mourir, que de servir de trophée à des hommes stupéfiés d'orgueil & paîtris de vices. Quel Prophete ! quel Philosophe, quel homme !

Tout le monde sait avec quelle humeur, avec quel mépris les Philosophes du siecle parlent des Grands & des Gens en place. L'Auteur du dernier Discours couronné à l'Académie Françoise, dit en propres termes, qu'il ne faut jamais *avoir recours aux Grands dans les entreprises difficiles*, parce que, quand même ils auroient du courage & du génie, *ils sont incapables d'en faire usage, & ne s'occupent qu'à calculer des convenances, lorsque le bien public devroit absorber toutes leurs facultés.* Mais les sarcasmes, les invectives, les déclamations de la Philosophie moderne contre la puissance & la grandeur, n'empêchent pas que les Philosophes ne trouvent des Grands & des Gens en place qui les protegent, qui les honorent, qui les caressent, & qui emploient quelquefois leur crédit pour imposer silence à leurs Adversaires.

aigres, ni moins absurdes. A l'entendre, *la Religion n'est qu'un masque dont se couvre l'hypocrite pour tromper plus adroitement ceux dont la crédulité peut leur être utile* (1). *Les prédications des Prêtres*, s'il faut l'en croire, *n'ont pour objet que la perversité du genre humain* (2). Elle prétend avoir démontré que *les devoirs que la Religion impose, ne procurent aucun avantage à la Société, & ne sont utiles qu'aux Prêtres* (3). Elle va plus loin, elle nous assûre que *la Révélation ne nous apprend que des choses absurdes & sans raison*, & qu'*elle ne nous inspire que des sentimens d'aversion pour nos semblables, & de frayeur pour nous-mêmes* (4) : comme si la morale évangélique nous ordonnoit de nous haïr, & si le dogme d'une autre vie étoit effrayant pour l'homme de bien ! En un mot, elle est fortement persuadée, & elle le dit à qui veut l'écouter, que *les Prêtres sont les plus*

(1) *Le M... l taire Phil...* pag. 84.

(2) *Systèm... social*, Part.

(3) *Recue... philos. prob... imp.* attribu... à feu M. d... *Mirabeau*.

(4) J. J. R... *Emile*, tom... 3.

fourbes des hommes, & que *les meilleurs d'entre eux sont méchans de bonne foi* (1).

(1) *Syst. de la Nat.* Part. II, pag. 241.

Quoique ce ne soit-là qu'un très-petit échantillon de l'urbanité des Apôtres de la Philosophie à l'égard des successeurs des Apôtres du Christianisme, quelques-uns de ceux-ci ne laissent pas d'avoir beaucoup d'estime pour les premiers : on a vu même plusieurs Lévites abandonner les pavillons d'Israël, pour suivre ceux de la Philosophie *, & déclamer ensuite

* L'*Analyse de Bayle*, où ce qu'il y a de plus licencieux dans cet Ecrivain se trouve réuni ; l'*Histoire des Querelles littéraires*, où l'on avance, sans preuve, que *Bossuet* & *Fénélon* avoient, sur la Religion, des sentimens bien différens de ceux qu'ils ont professés ; l'*Histoire Politique & Philosophique des établissemens des Européens dans les deux Indes*, où l'on prétend que les Peuples seront plus heureux, lorsqu'ils n'auront ni *Prêtres*, ni *Maîtres* : ces trois Ouvrages, & beaucoup d'autres non moins licencieux, sont universellement attribués à des Ecclésiastiques de nos jours, qui ne les ont pas désavoués.

contre Iſraël avec plus d'acharnement que les autres Sectaires.

Des Princes, des Magiſtrats, des Guerriers, des Prêtres, la Philoſophie paſſe aux Nations entieres; &, par un zele de préférence, c'eſt à la nôtre qu'elle s'adreſſe. Les Anglois, dans le plus fort accès d'antipathie dont on les accuſe à notre égard, auroient-ils jamais dit, oſeroient-ils même dire, à préſent que nous ſommes en guerre ouverte avec eux : *Ce n'eſt plus ſous le nom de* FRANÇOIS *que ce Peuple pourra de nouveau ſe rendre célebre : cette Nation avilie eſt aujourd'hui le mépris de l'Europe. Nulle criſe ſalutaire ne lui rendra la liberté : c'eſt par la conſomption qu'elle périra* * (1). Con-

(1) *De l'hom. de ſ. facult. & ſon éduc.* pré. pag. 6.

* Pour qu'on ne m'accuſe point, comme on l'a déjà fait ſans raiſon, d'outrager la mémoire de M. *Helvetius*, que le ſouvenir de l'amitié qu'il avoit pour moi me rendra toujours chere, je

cidée; que les ames, pour vouloir cesser d'être chrétiennes, pratiqueroient les préceptes les plus pénibles de l'Evangile; qu'elles répondroient aux injures par des louanges, au mépris par l'estime, à la dureté par la douceur, à la sottise par l'admiration, à l'incompréhensibilité par une humble soumission. Qu'on ose dire, après cela, que la Philosophie n'est pas l'art de manier les esprits; que son flambeau n'est pas un guide capable de se faire suivre par-tout où il veut conduire; que ses prestiges n'ont pas le pouvoir de transformer les êtres au gré de ceux qui ont le don de la métamorphose. Quels prodiges ne devons-nous pas attendre encore de cette puissance magique qui mystifie, pétrifie, vivifie, glorifie, sans que rien puisse résister aux effets de son talisman, toujours heureux ou malheureux, selon ses desseins?

Après avoir invectivé les sociétés particulieres, sans rien perdre de l'estime publique, les Philosophes ont cru pouvoir s'en prendre à l'Espece humaine, sans craindre de voir diminuer le nombre de leurs benins admirateurs. Peu contens d'avoir travaillé à la rendre plus malheureuse, en tâchant de briser les liens qui la soutiennent, & d'anéantir les charmes qui l'attachent à la vie, ils se sont efforcés de la rendre vile & méprisable à ses propres yeux. Que d'Ouvrages ils ont enfantés pour prouver à l'homme que l'homme n'est qu'une machine, qu'il n'est point libre, qu'il n'a aucun mérite d'être vertueux ! Que de Dissertations n'ont-ils pas publiées sur l'Ame, pour nous persuader qu'elle est mortelle & périssable comme son enveloppe ; qu'elle ne differe pas de celle des bêtes & des plantes ; que l'honnête homme infortuné & le riche bienfai-

sant n'ont pas plus de récompense à espérer, après leur mort, que les méchans & les pervers n'ont de châtiment à redouter! *Pour peu qu'on réfléchisse*, disent-ils, *on sera forcé de reconnoître que l'homme est nécessité dans toutes ses actions, & que son libre arbitre est une chimere* (1). *Soutenir que l'ame sentira, pensera, jouira, souffrira après la mort du corps, c'est prétendre qu'une horloge brisée en mille pieces peut continuer à sonner ou à marquer les heures* (2). *On a vu des pays du Nouveau-Monde où les animaux avoient fait plus de progrès que l'homme vers l'état de perfection & de société* (3).

Ce ne sont pas là de fausses citations, & ces citations ne sont pas tirées d'Ouvrages désavoués par les Philosophes : au-contraire, les Philosophes se glorifient d'en être les Auteurs : & cependant ces prétendus Zélateurs de l'humanité, qui n'en sont que la honte, oseront

(1) *Le Bon* ..s. §. 8.

(2) *Syst. de Nat.* tom. chap. 13.

(3) *Hist. Po-* *des établ.* n. 7, pag. 4.

oseront encore se plaindre, quand on s'élevera contre leurs odieux systêmes! Et cependant un Public léger & prévenu me reprochera de n'avoir pas assez ménagé les Philosophes dans les *Trois Siecles*! Et cependant on m'accusera d'une partialité des plus marquées contre leurs Ecrits!...

Vous n'ignorez pas, cher Lecteur, que c'est-là le langage qu'ont tenu & que tiennent encore les Protecteurs, les Partisans, Amis, Confreres, Journalistes, Familiers & autres Valets de la Philosophie.

Quoique les Ecrivains philosophes aient démérité de toutes les classes de la Société, sur-tout des Gens de Lettres *

* Ce sont des Philosophes qui ont mis *Seneque* au dessus de *Cicéron*, *Lucain* au dessus de *Virgile*, *Despréaux* au dessous de *Quinault*, les Tragédies de *Corneille* & de *Racine* au dessous de celles de *Voltaire*, *Lamothe* à côté de *J. B. Rousseau*, l'Auteur de *Mélanie* à côté de celui d'*Athalie*

qui tiennent aux principes du vrai goût, j'avoue que je ſerois ſenſible à cette accuſation ſi elle étoit fondée; mais il ne me ſera pas difficile de m'en juſtifier.

---

pour le ſtyle, *Béliſaire* à côté de *Télémaque*. Ce ſont des Philoſophes qui ont avancé que *Perrault*, *Boindin*, *Lamothe* & l'Abbé *Terraſſon*, étoient les ſeuls Ecrivains du ſiecle dernier en état de travailler à l'Encyclopédie [Voyez, dans les *Trois Siecles*, l'article *Perrault*]. Ce ſont des Philoſophes qui ont décrié & réduit à fort peu de choſe le mérite de l'inimitable *Lafontaine* [Voyez l'article de ce Poëte], qui ont appelé la ſatyre un *métier facile & mépriſable*, & prétendu que *le plus grand honneur qu'ait pu recevoir* CORNEILLE, *c'eſt que M. de* VOLTAIRE *ait daigné le commenter* [Voyez l'art. *Condorcet*], qui déclament contre l'imagination & la Poéſie, qui réduiſent le mérite des Vers au ſeul mérite de la penſée [Voyez l'art. d'*Alembert*]. Ce ſont des Philoſophes qui ont ſubſtitué, dans le ſtyle, l'emphaſe au naturel, l'enflure au ſentiment, l'entortillage à la clarté, la glace au pathétique [Voyez les articles *Diderot*, *Thomas*, &c.], qui ont les premiers introduit, dans les Ouvrages po-

Qu'eſt-ce que *partialité ?* C'eſt, je penſe, une détermination opiniâtre à blâmer contre toute juſtice, ou à louer ſans aucun fondement ; c'eſt une prévention décidée qui ne permet de voir dans un Ouvrage que les défauts ou les bonnes qualités ; c'eſt juger plutôt l'Ecrivain que l'Ecrit ; c'eſt être enfin volontairement injuſte : or, ſi je prouve qu'aucune de ces diſpoſitions n'a dirigé mes jugemens, il ſera démontré que ceux qui m'accuſent de *partialité* ignorent ou feignent d'ignorer la véritable ſignification de ce terme.

Je conviens que je me ſuis élevé contre les Philoſophes, & que je n'ai négligé aucune occaſion de relever

---

lémiques, les épithetes de *Gredin*, de *Cuiſtre*, de *Pédéraſte*, de *Frippon*, d'*Eſcroc*, &c., qui ont employé contre leurs Adverſaires les calomnies, les empriſonnemens, les perſécutions de toute eſpece, &c.

leurs injuſtices, de fronder leurs fauſſes prétentions, de combattre leurs dogmes dangereux, de montrer, en un mot, toutes leurs erreurs littéraires & morales. Je dirai plus ; j'ai ſouvent regretté que le plan de mon Ouvrage ne me permît pas de donner plus d'étendue à mes cenſures & aux raiſons qui les appuyoient ; mais on aura beau faire, tous ces aveux ne tendent nullement à me convaincre de partialité. Crier au feu, quand on voit une troupe de Fous incendier les différens quartiers d'une ville, eſt-ce être *partial* contre les Incendiaires ? Avertir des Voyageurs inconſidérés que les Guides qu'ils prennent les conduiront dans un précipice, eſt-ce être partial contre les mauvais Guides ? Dire, en un mot, à tous les Lecteurs, avec autant d'honnêteté que de zele : Ne liſez point des Ouvrages où l'on ne gagne que des vertiges ; ne vous laiſſez pas duper

par des raiſonnemens captieux ; ne croyez point à des réputations uſurpées ; ne vous fiez point à des Charlatans ; examinez, peſez, jugez : encore une fois, eſt-ce être *partial* contre les Auteurs charlatans ?

Si ſe déclarer pour l'amour de l'ordre, pour l'intérêt général, pour la ſoumiſſion à l'autorité, pour le maintien des regles, pour les principes du goût, pour la gloire de la Nation, c'eſt être *partial* contre les Philoſophes, on avoue donc que les Philoſophes ſont les ennemis de toutes choſes * ?

J'ai été partial, & je l'ai été, dit-on, avec un *acharnement* qui ſe manifeſte dans toutes les occaſions. De l'acharnement ! Mais on n'eſt acharné

* Le reproche de partialité s'eſt également étendu ſur les Auteurs que nous avons loués ; mais nous y avons répondu aſſez au long dans l'*Avertiſſement* de la ſeconde édition, qu'on trouvera à la ſuite de ce Diſcours.

que quand on montre une volonté maligne d'anéantir l'objet de sa haine. J'ai témoigné, je l'avoue, de l'indignation contre la Philosophie; mais cette indignation n'a jamais porté que le caractere du zele, & n'est jamais sortie des bornes de l'honnêteté. Les Esprits éclairés ne confondront point les assauts du courage avec l'acharnement & l'envie de nuire. Quand je formai le dessein de mon Livre, la contagion philosophique avoit infecté les objets les plus intéressans pour l'humanité; ses ravages faisoient tous les jours de nouveaux progrès: j'avois donc à prémunir les Esprits contre un poison qui se glissoit par-tout & sous toute sorte de formes, qui menaçoit tous les individus: il falloit, pour le détruire, l'attaquer toutes les fois que je pouvois en reconnoître les traces. Quand on veut guérir une maladie épidémique, n'est-on pas obligé d'en

observer tous les symptomes, de remédier à tous les incidens, d'en extirper toutes les causes ? C'est dans ce cas que la vigilance & l'activité sont absolument nécessaires, & qu'il est absurde de confondre leurs efforts communs avec un acharnement indiscret.

Mais quand même cet *acharnement*, dans la rigueur du terme, existeroit dans mon Ouvrage, comment les Philosophes pourroient-ils s'en plaindre ? Jusqu'où n'ont-ils pas porté eux-mêmes cette ardeur inquiete & obstinée qui tend à tout détruire ? Livres sacrés, Auteurs respectés dans tous les âges, Morale, Métaphysique, Histoire, Eloquence, Poésie, Beaux-Arts, Administration, rien n'a été à l'abri des vapeurs corrosives qu'ils soufflent sur tout ce qui leur déplaît. Combien de fois ne reviennent-ils pas à la charge & sur la Religion, & sur l'Eglise, &

ſur les Papes, & ſur les Princes, & ſur les Miniſtres, & ſur les Grands Hommes dont la réputation les bleſſe, & ſur leurs ennemis, & même ſur ceux qui ne ſe ſont pas déclarés leurs amis ?

Mais laiſſons-les avec leur *acharnement* & leur *partialité*; il y a long-temps qu'ils abuſent des termes, qu'ils confondent les idées, & qu'ils s'efforcent de donner au menſonge les couleurs de la vérité : nous en avons dit aſſez, pour prouver qu'on peut être leur adverſaire déclaré, ſans être injuſte ni partial. Tâchons de nous juſtifier d'une imputation plus importante à notre amour-propre, & voyons ſi, comme ils l'ont avancé dans leurs Brochures & perſuadé aux Eſprits peu réfléchis, nous avons outragé, dans nos jugemens, les hommes qui font le plus d'honneur à la Nation.

Ceci nous rappelle le dîner du grand Kan des Tartares, qui, après avoir

fur un peu de lait & mangé un morceau de jument crue, fait crier à la porte de sa tente par un de ses Marabous : *Tous les Potentats de la Terre peuvent dîner, le grand Kan a pris sa réfection.* Sans doute que, si on déclaroit la guerre à ce grand Kan, il ne manqueroit pas de dire qu'il est le plus grand de tous les Princes attaqués, qu'il croiroit que tout le monde s'entretiendroit de ses combats, tandis qu'il n'y auroit que quelques hordes qui en seroient informées.

Il en est de même de nos Philosophes : ils se croient les êtres les plus importans de ce globe ; la gloire de la Nation Françoise est perdue, depuis mes attentats sur leur réputation ; depuis que le Fabricateur des *Bijoux indiscrets*, l'Auteur de *Bélisaire*, le Compositeur de l'*Essai sur les femmes*, le Chantre des *Saisons*, *&c.*, ont été relégués dans la classe qui leur convient,

titude? De jeunes gens ſans expérience, qui courent après la licence & la nouveauté; de femmes frivoles, toujours dupes du faux Bel-eſprit qui les flatte, de femmes pédantes, rauques, ſuranneés, abuſées par une vanité pitoyable, ou ſéduites par de baſſes adulations; de jeunes Littérateurs intéreſſés à l'anéantiſſement du goût, parce qu'ils n'en auront jamais, à l'abolition des regles, parce qu'ils ſont incapables de les obſerver; de Lecteurs deſtinés à groſſir la foule & à recevoir le joug du charlataniſme; de Prôneurs à gages, qui loueroient les antagoniſtes, pour peu qu'ils euſſent intérêt de les louer.

Tout bon Citoyen doit être jaloux de voir ſa Patrie l'emporter ſur les autres Peuples par la prééminence des lumieres & des talens : mais, je vous le demande, Lecteur impartial, un zele ſage, un zele éclairé peut-il

adopter ces célébrités * capricieuses qu'un moment fait naître, & qu'un autre moment voit s'anéantir? La gloire du génie François est établie, dans l'Europe, par des Ouvrages dignes de plaire à tous les Peuples éclairés : les grands Ecrivains du siecle dernier, les bons Ecrivains de celui-ci ne nous

* Qu'on se dépouille de toute prévention, & l'on conviendra que, si on excepte M. de *Voltaire*, aucun Ecrivain de notre siecle, reconnu pour *Philosophe*, dans le sens qu'on attache à ce mot, n'a écrit avec génie dans aucun genre; car il ne faut pas mettre au nombre des Philosophes, *Montesquieu*, qui a si bien parlé de la Révélation & du Christianisme [Voyez son article], ni *J. J. Rousseau*, qui a dit des Philosophes du siecle, qu'ils ne s'accordoient & n'avoient raison qu'en un seul point, dans le mépris qu'ils ont les uns pour les autres ; ni M. de *Buffon*, dont les Ecrits n'ont rien de commun avec les leurs, & dont la supériorité a toujours dédaigné de connoître leurs querelles & de recourir à leurs intrigues.

laiſſent rien à envier aux autres Nations. Mais qu'on vienne nous donner pour les illuſtrateurs de notre Littérature, des Ecrivains pédanteſques, bizarres, découſus, hyperboliques, licencieux, qui la dégradent tous les jours ; mais qu'on prétende établir ſur des Ecrits que la raiſon réprouve autant que le bon goût : cette haute idée, cette eſtime qui fait conſidérer un Peuple chez les autres Peuples, c'eſt le comble de l'extravagance ou de l'imbécillité.

Ce ſeroit ſans doute ici le lieu de répondre à une foule de Libelles qui ont attaqué ma perſonne par des calomnies également abſurdes & atroces. Peut-être mes ennemis ne ſeroient pas fâchés de me voir entrer en lice avec eux ; mais, pour cela, il me faudroit relire leurs Brochures ; & ſi j'ai un reproche à me faire, c'eſt de les avoir lues une premiere fois. J'y cherchois

des critiques; je n'ai trouvé que des personnalités odieuses, des injures grossieres, des calomnies invraisemblables. Ces Productions, qui font honte à leurs Auteurs, ne m'aideront jamais à perfectionner mon Ouvrage; & si elles m'affligeoient, elles ne serviroient que ceux qui les ont mises au jour à ce dessein.

Que feu M. de *Voltaire* m'ait cru digne de sa colere, il m'a fait honneur, & j'ai l'orgueil de croire que je n'en étois pas indigne. Qu'il ait osé imprimer, avec la véracité qu'on lui reconnoît, que j'ai composé un Livre d'athéïsme; que, mis en prison à Strasbourg, je m'occupai, pendant ma captivité, à faire des Vers infames; je n'ai qu'un mot à répondre: Je n'ai jamais écrit sur l'athéïsme, que pour m'élever contre les Athées; de ma vie je n'ai été mis dans aucune prison, de ma vie je n'ai vû Strasbourg que sur la carte.

Que le même Ecrivain & d'autres Philosophes, après lui, m'accusent d'avoir été ingrat envers M. *Helvetius*, parce que je n'aurai pu adopter les principes du Livre de l'*Esprit*, & d'avoir déchiré le cadavre de mon bienfaiteur, je me contenterai de renvoyer les calomniateurs à ce que j'ai dit de M. *Helvetius* dans l'article qui porte son nom, ajoutant que j'ai été, non son flatteur, mais son ami jusqu'à sa mort.

Ces calomnies & beaucoup d'autres *

---

* On a dit & imprimé, dans vingt Libelles, que j'étois *payé* par le Clergé pour écrire contre les Philosophes du siecle. Comme je ne puis douter que ce bruit calomnieux ne soit une ruse imaginée pour décréditer mes Censures, en les attribuant à des motifs étrangers à mon zele, je crois devoir déclarer que je n'ai été *payé* par personne, que je n'ai ni Bénéfice, ni pension de l'Eglise, & que le Clergé ne m'a pas donné de quoi acheter les plumes qui m'ont servi

non moins abſurdes, ne méritent pas une réfutation ſérieuſe. Les gens éclairés ne peuvent en avoir été dupes : à travers les artifices de la malignité, ils ſavent démêler le menſonge, & repouſſent, comme par inſtinct, les fauſſes impreſſions qu'on voudroit leur donner.

Comme je ne me ſuis pas borné, dans mon Ouvrage, à combattre les dogmes dangereux de la Philoſophie, & que j'ai montré le même zele contre les Auteurs médiocres, ces derniers, ayant à venger leur amour-propre bleſſé

à combattre les ennemis de la Religion & les ſiens. Je puis ajouter, qu'en écrivant contre la Philoſophie & ſes partiſans, je n'ai été animé que par le deſir d'être utile. On n'aura pas de peine à ſe le perſuader, ſi l'on penſe qu'un homme de Lettres n'arrive aux honneurs, aux places, aux récompenſes, que par les Philoſophes, & que, ſe déclarer contre eux, c'eſt ſe fermer la porte à toute eſpece de fortune.

de mes jugemens, m'ont calomn
leur maniere. L'Auteur de la *Dunci*
moins touché des éloges que je
avois départis, qu'offensé de ce
je n'avois pas trouvé assez de g
dans son Poëme, a cru m'humi
en cherchant à m'enlever la part
moins foible de mon travail; il
mine l'article dont il m'a gratifié
la derniere édition de ses *Mémoires*
téraires, par dire que les morceaux
Trois Siecles qu'on trouve mieux
vaillés que les autres, *ne sauroien*
de la même main qui a rédigé le
de l'Ouvrage, comme s'il y avoit d'a
différence que celle qu'exigeoit nat
rement la diversité des sujets. L'Au
de la *Lettre d'un Théologien*, dont
avons parlé dans l'article de M.
dorcet, attribue judicieusement les
ceaux de notre Ouvrage *sur la Comm*

* Je ne crois pas devoir dissimuler que le

& contre les Drames bourgeois, à M. *Palissot*; celui de la *Lettre d'un pere*

Auteur & celui qui a emprunté le nom de mon *Pere* pour m'injurier, m'ont reproché l'un & l'autre mes jugemens sur les Pieces de Théatre, sous prétexte qu'il ne convient pas à un *Abbé* de lire ces sortes de Productions. Oui, je suis *Abbé*, [je veux dire, Tonsuré], & je lis les Pieces de Théatre : je les lis, non pas comme ces Esprits superficiels à qui une légere broderie fait oublier les défauts du fonds; non pas comme ces Lecteurs humoristes que quelques pensées aussi fausses que hardies transportent, & qui ne peuvent être émus que par la bizarrerie & la surcharge; non pas comme ces Panégyristes aveugles qui transforment en beautés les défauts, & immolent à leur prévention le goût & le bon sens; non pas comme ces Journalistes à gages, qui ravalent les Grands Maîtres de la Scene, pour célébrer les intrus qui y rampent loin d'eux; non pas enfin comme tant de petits *Abbés* frivoles, dignes échos des fatuités du siecle, comme ils en sont les parfaites images. Je tâche de les lire, comme les ont lues de tout temps les Sages & les Littérateurs éclairés : les Sages, pour n'y admettre que des mœurs, des sentimens, des

à son fils, prétend, de son côté, que les *Trois Siecles* ont été fabriqués par *une Société de Polissons*. Un vieux Radoteur, qui m'a adressé, par la voie commode de l'impression, un gros volumes *in*-8°. de *Lettres* * dont je n'ai pu lire plus de vingt pages, assûre très-sé-

caracteres, des maximes propres à donner à l'ame de l'énergie & des vertus; comme les Littérateurs éclairés, pour condamner & rejeter les vains efforts de l'Art, les bizarreries de l'imagination, le clinquant de la fausse parure, la manie des sentences & des déclamations.

* Ces *Lettres* sont l'Ouvrage d'un Abbé presque octogénaire, qui me dit beaucoup d'injures, quoiqu'il se pique de Religion & d'honnêteté; mais ces injures n'ont fait de tort qu'à lui seul, & je les lui aurois pardonnées, quand même il eût su les assaisonner d'un peu d'esprit. Croira-t-on que, pour procurer du débit à son Ouvrage, qui n'en avoit point sous son premier titre, il ait osé le changer, pour lui donner le titre du mien? Procédé à-peu-près semblable à celui d'un homme qui prendroit le nom de son ennemi, pour le déshonorer plus sûrement. Ce tour de Pirate a

ſieuſement que l'Auteur des *Trois Siecles* eſt un Vicaire de Paroiſſe avec lequel

---

trompé peu de gens, & la *Suite* prétendue des *Trois Siecles* eſt reſtée chez le Libraire.

Il n'eſt pas inutile de remarquer qu'un autre Abbé, qui ſe pique auſſi de Religion, [je ne le nommerai point, pour ne pas lui nuire dans la place de confiance qu'il occupe] me pourſuit depuis trois ou quatre ans avec une haine & un acharnement d'autant plus inconcevables, que je ne lui ai donné aucun ſujet de ſe plaindre de moi : il n'eſt queſtion de lui dans aucun de mes Ouvrages ; je ne le connois même point, & je puis aſſûrer que je n'ai entendu prononcer ſon nom, qu'à l'occaſion de ſon monſtrueux déchaînement. Il veut à toute force me ravir le peu de mérite que *les Trois Siecles* ſuppoſent, & ne me laiſſer que les haines qu'ils m'ont attirées. Rien de ſi comique, m'a-t-on dit, que de le voir ſe démener dans les ſociétés, pour prouver que ſi M. l'Abbé *Martin*, mort il y a environ dix-huit mois, n'eſt pas l'Auteur des *Trois Siecles*, [c'eſt le nom du Vicaire avec lequel j'ai eu des liaiſons d'amitié] il l'eſt au moins

j'ai été lié. On avoit dit auparavant que j'avois eu pour Coopérateurs feu

---

des meilleurs morceaux de cet Ouvrage, ainsi qu'il l'a donné lui-même à entendre à plusieurs Habitués de Paroisse.

Il ignore donc, ce charitable Ministre du Dieu de paix, que trois ans avant la mort de ce Vicaire, j'ai *déclaré* que personne n'avoit eu part à mon travail, & *défié* tout Littérateur *d'oser avancer* qu'il m'eût fourni par écrit la moindre observation dont j'aie fait usage. On ne dira pas que ce *défi*, contre lequel M. l'Abbé *Martin* ni aucune autre personne n'a reclamé, ait été fait secrétement : il a été publié en 1773, dans le *Mercure de France*, dans le *Journal des Beaux-Arts*, dans les *Annonces & Affiches pour la Province*, & dans plusieurs autres Feuilles périodiques.

Au reste, la prudence veut que j'instruise le Public d'un autre genre de persécution que ce même Personnage m'a fait éprouver ; car sa haine semble avoir pris pour devise la maxime de *César : Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* Après la mort de M. l'Abbé *Martin*,

M. *Fréron*, feu M. de *la Beaumelle*, ainsi que MM. *Linguet*, *Clément*, *Rigo-*

---

il a détourné la sœur de cet Abbé, son unique héritiere, de me rendre un Manuscrit de ma composition, que j'avois confié à son frere, écrit en entier de ma main, & dont je lui ai montré les feuilles originales que je conserve encore. On m'a assûré que ce Manuscrit est à présent entre les mains de cet honnête homme, & que j'ai à craindre qu'il ne le fasse imprimer sous le nom de mon ancien ami, pour fortifier la calomnie d'une apparence d'autorité. Cette ruse, que les Philosophes les plus exercés à la vengeance rougiroient peut-être d'employer, seroit cependant bien grossiere & serviroit peu sa haine, puisque le Manuscrit dont il s'agit ne contient que la moitié d'un Ouvrage auquel tous mes amis m'ont vu travailler, & dont l'autre moitié est uniquement dans mon Porte-feuille. Cet Ouvrage est divisé en Lettres, adressées à un Seigneur étranger : ledit Manuscrit est la copie des vingt-trois premieres qui roulent en grande partie sur des objets qui me sont personnels ; j'y réfute en détail les Brochures qui ont paru contre mon Ouvrage ou plutôt contre moi, & j'y parle en

ley de Juvigny, Littérateurs dont j'estime les lumieres, mais que je n'avois pas seulement consultés. Enfin, mon Ouvrage est, comme le vaisseau des

---

mon nom & toujours à la premiere personne, comme on peut en juger par les morceaux que j'en rapporte dans les Articles CONDORCET & HELVETIUS; ainsi il seroit impossible que le Public fût la dupe d'un pareil manége. Le but principal de ces Lettres est la critique des Ecrits de nos prétendus Philosophes, & la réfutation raisonnée de leurs systêmes les plus dangereux. J'en avois mis au net les vingt-trois premieres pour les faire lire à mes amis, &, d'après leurs observations, il n'entroit plus dans mes vues de les rendre publiques sous la forme qu'elles ont. Mon projet étoit de les refondre, d'en supprimer tout ce qui m'est personnel, d'en faire un Ouvrage moitié littéraire & moitié moral, que j'aurois tâché de rendre également utile aux Gens de Lettres & aux Gens du monde. Si je n'ai pas exécuté ce projet, c'est que les persécutions de mes ennemis m'ont forcé de me rejeter sur des travaux plus avantageux pour moi de toute maniere.

Argonautes,

Argonautes, construit par différentes mains, ou, comme le cheval de Troie; on veut y faire entrer tous les Soldats & tous les Héros de la Grece.

J'avoue que ces bruits me donneroient de la vanité, tout absurdes qu'ils sont, si je pouvois attacher d'autre prix à mon travail, que celui de l'utilité publique. Sans doute mon Livre n'est pas aussi médiocre que mes ennemis ont voulu le faire entendre, puisqu'ils s'efforcent de me le ravir. Mais que m'importe qu'on l'attribue à d'autres, pourvu qu'on le lise, pourvu qu'on réfléchisse, pourvu que la raison & le bon goût s'affranchissent des entraves de la nouvelle Philosophie? Ce n'est pas le desir de la célébrité qui m'a fait écrire contre les Philosophes; c'est l'amour des Lettres qu'ils dégradent, l'amour de la morale qu'ils corrompent, l'amour de la Religion qu'ils calom-

nient, l'amour de la Nation qu'ils insultent publiquement, qu'ils déshonorent par leurs Libelles en tout genre, l'amour de l'humanité entiere qu'ils affligent par leurs systêmes désolans. Que ces Apôtres de la tolérance & de la sublime politesse me déchirent * tant qu'ils voudront dans leurs

* Les Philosophes s'arrogent non-seulement le privilége de diffamer leurs Adversaires, ils prétendent encore que c'est-là faire une action juste & louable. Voici ce que dit l'un de leurs Apologistes, [l'Auteur de la *Lettre d'un Théologien*] pour justifier les épithetes d'*hypocrite*, de *méchant*, d'*insecte*, de *calomniateur public* qu'il me donne, pour avoir osé attaquer les Productions de ses Confreres. *Qu'un Ecrivain empoisonne la vie d'un homme honnête, qui n'a d'autre tort que d'avoir écrit de la Prose plate ou de mauvais Vers, cet Ecrivain est un méchant.* Voilà pour moi. Voici pour sa justification : *Mais qu'un homme de bien* [l'expression est modeste] *dénonce à la société l'ennemi & le calomniateur*

Libelles & dans les Cercles où ils président, leurs calomnies ne m'enleveront jamais l'estime des personnes qui me connoissent; & l'opinion de

des talens, il fait une action honnête & juste. Ce n'est pas être méchant, c'est être bon, ajoute l'Homme de bien, *que de ne pas savoir pardonner à ceux qui font du mal aux hommes.* J'ai donc fait du mal aux hommes, en prenant la défense des principes qui soutiennent la société & assûrent la tranquillité des individus; & les Philosophes leur ont fait beaucoup de bien, en déclamant contre toutes les classes de Citoyens, en prêchant l'indépendance, en s'efforçant de briser tous les liens, en ôtant le frein des passions, en favorisant les crimes secrets, les désordres de toute espece, en arrachant du cœur des vertueux infortunés tout espoir de dédommagement, &c. Quelle maniere de raisonner! elle leur est néanmoins familiere. Depuis que ces hautes Intelligences s'appliquent à éclairer les hommes, elles ne leur montrent la vérité, qu'en leur faisant tirer des conséquences presque toujours aussi justes, que celle que je viens d'indiquer.

quiconque ne me jugeroit que d'après leurs imputations, doit m'être trop indifférente.

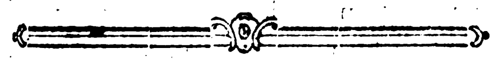
Si je n'ai pas cédé aux clameurs de mes ennemis, qui ne défendoient que les principes & les défauts contre lesquels j'ai dû m'élever sans cesse, j'ai senti combien il étoit doux pour moi de déférer aux critiques justes & honnêtes de quelques amis, qui n'ont voulu que m'éclairer & m'encourager. J'ai refait en entier quelques articles; plusieurs ont été corrigés & augmentés; j'en ai ajouté un grand nombre. A mesure que j'ai découvert des noms estimables, je me suis fait un plaisir de les faire connoître; & ceux de nos Auteurs vivans qui ont ajouté, par de nouveaux Ouvrages, soit à la gloire qu'ils s'étoient déjà faite, soit à la séduction dangereuse contre laquelle les Esprits droits doivent se tenir en garde, verront que

je n'ai perdu de vue aucun moyen de rendre justice aux talens, ni négligé aucune des précautions qui peuvent en prévenir l'abus.

On trouvera donc cette nouvelle Edition considérablement augmentée, sans que je me sois écarté du but que je m'étois proposé dans la premiere. J'honore, en général, tous les Gens de Lettres; j'ai respecté & je respecterai toujours leurs personnes: mais leurs Ouvrages sont au Public; & en critiquant ceux qui m'ont paru de mauvais goût, en blâmant ceux que j'ai trouvés repréhensibles, j'ai usé de la liberté que les Auteurs ont eux-mêmes donnée à tous leurs Lecteurs. On peut aussi me contredire; on l'a fait, on le fera encore; c'est au Public à juger. En vain solliciterions-nous une indulgence qu'il ne nous doit pas: mais puisque trois éditions sont épui-

ſées, malgré les contrefactions ſans nombre qu'on en a faites, nous avons lieu de croire que l'Ouvrage en lui-même lui a paru & honnête dans ſes vues, & utile dans ſes réſultats.





AVERTISSEMENT
SUR
LA SECONDE ÉDITION.

QUAND nous avons donné la premiere édition de cet Ouvrage, il étoit aisé de prévoir en partie sa destinée. Nous nous élevions contre une Cabale qui se croyoit triomphante; nous combattions les usurpations du mauvais goût; nous réduisions à leur juste valeur des mérites équivoques; nous vengions le vrai mérite des atteintes de l'ignorance & de l'envie; nous déclarions, en un mot, la guerre à la Philosophie, à la fausse Littérature, à la vanité, à la prévention, à tous les préjugés dominans; nous rappellions les esprits à la Religion, à la raison, aux vrais principes, à la justice, à la vérité. C'en étoit assez

pour que nous dussions nous attendre à trouver bien des Contradicteurs. Aussi, ne nous sommes-nous jamais dissimulé les suites d'une pareille entreprise. Nous n'ignorions pas combien les illusions accréditées sont promptes à se révolter contre la voix qui les combat; nous connoissions trop de quoi l'esprit de parti est capable, lorsqu'il se voit contredit & humilié; nous savions parfaitement ce qu'il sait dire, ce qu'il sait faire, ce qu'il sait inventer; nous entendions d'avance ses clameurs, ses murmures, ses mensonges; nous voyions ses mouvemens, ses intrigues, son acharnement. Tout cela avoit été prévu, & ne nous avoit point effrayés: Nous avons tout éprouvé, & nous n'en sommes point ébranlés.

Il est vrai que si quelque chose étoit capable de flatter notre amour-propre & d'ajouter à la bonté de notre cause, ce seroit la maniere dont on a attaqué nos jugemens, & les moyens employés pour

les décrier. Nous nous attendions à des critiques au moins ſpécieuſes ou piquantes: il n'eſt ſorti des Journaux hétérodoxes & philoſophiques, que des injures ou des puérilités. L'*Avant-Coureur* * s'eſt d'abord épuiſé en groſſiers anathêmes. Le Rédacteur du *Mercure* a voulu s'égayer à nos dépens, & n'a pas ſenti qu'on n'amuſoit point par des niaiſeries. L'Auteur d'un Pamphlet, intitulé, *Addition à l'Ouvrage des* TROIS SIECLES, s'eſt conſumé en petites remarques plus petitement exprimées encore. . . . .

A la ſuite de ces attaques, il étoit dans l'ordre que l'humeur, l'invective & le ſarcaſme vinſſent renforcer un Concerto de défenſeurs, en effet trop foible, & ſuppléaſſent au défaut de raiſons. Les Libelles ont donc paru. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en faire remarquer l'eſprit, & d'y répondre,

* C'eſt le titre d'une Feuille hebdomadaire qui n'exiſte plus.

Nous nous contenterons d'en donner la liſte, afin que les curieux puiſſent ſe les procurer, les lire & décider.

Le premier qui ait oſé ſe montrer, a pour titre, *les Oreilles des Bandits de Corinthe*, digne régal pour les oreilles de tous les Bandits du monde.

Les Oreilles ont été ſuivies d'une *Lettre*, ſuppoſée écrite par *un pere à ſon fils, faiſant l'Auteur & le Bel-eſprit à Paris*; rapſodie où le Bon-homme qui ſermone, auroit beſoin, pour premier avis, de celui de ne pas ſi platement extravaguer. Ces deux Productions ſont munies chacune, pour paſſeport, d'une Lettre de M. de *Voltaire*; la premiere à M. *Clairault*, ſur les Cometes; la ſeconde à M. le Duc de R**.

Après la *Lettre d'un Pere*, en a paru une autre adreſſée *à l'un des Quarante*. Nous ignorons de quels Quarante celui à qui on l'adreſſe peut être Membre : il eſt du moins très-certain qu'une Société com-

posée de quarante personnages qui goûteroient de semblables Epîtres, formeroit bien la plus mauvaise de toutes les Compagnies.

Enfin, il vient de paroître un *Extrait d'un Ouvrage nouveau* *, avec ce titre, DES DICTIONNAIRES DE CALOMNIES, *article* 15. Ici le Patriarche de Ferney ne prend plus la peine de se cacher. M. de *Voltaire* y donne un libre essor à sa bile. Nous lui pardonnons de bon cœur ses calomnies mal-adroites; mais nous ne lui pardonnons pas de nous avoir frustrés du plaisir de nous en amuser. Au lieu de ces sarcasmes ingénieux & piquans, qui autrefois accréditoient si fort ses mensonges, tout, dans ce prétendu *Extrait*, annonce une humeur âcre, lourde, entiérement appauvrie; tout y porte un air confus,

* Cet *Extrait* fait à présent partie du tome 13 de la *Collection complette des Œuvres de M. de Voltaire*, en 41 vol. *in*-8.°

déconcerté, misérable, qui a fait rougir ses plus intrépides Partisans. Etoit-ce la peine de répondre ? & prouve-t-on ainsi qu'on est un Grand Homme outragé ?

Nous ne parlerons pas de quelques autres Pieces fugitives ; comme d'une *Epître*, où nous partageons, avec MM. *Fréron*, *la Beaumelle* & *Clément*, l'indignation des Défenseurs du goût moderne ; comme de certaines *Epigrammes* applaudies dans des Cercles où jamais on n'a ri, & qui n'étoient pas non plus propres à faire rire *. Toutes ces Productions éphémeres peuvent être regardées comme des enfans du dépit & les

* Il a paru, depuis cet *Avertissement*, une foule d'autres Ecrits contre nous, qui n'annoncent que de la médiocrité & une grande envie de blesser & de nuire. Le plus répandu, ou plutôt le moins obscur, est la *Lettre d'un Théologien*, dont nous avons eu occasion de parler dans le Discours préliminaire de cette quatrieme édition & dans le corps de l'Ouvrage, à l'article de M. de *Condorcet*.

saillies d'un amour-propre irrité, à qui nous eussions souhaité plus de sel & d'agrément.

Telle est l'histoire des Ecrits; passons à celle des faits.

Quand on a vu que la plume n'étoit point heureuse, on a eu recours à d'autres armes. Pour s'épargner les hasards d'une Réponse, il a paru plus sûr de travailler à faire arrêter le débit de l'Ouvrage. L'idée étoit noble, & demandoit un grand courage dans son exécution. Car enfin il s'agissoit de prouver au Gouvernement, qu'un Livre dont le but est de réprimer les abus de la Littérature & les scandales de la Philosophie, de rappeler aux loix de la raison & du goût; qu'un Livre dont tout le crime est de rabaisser tous les Coriphées de la génération nouvelle, & d'attaquer sans ménagement les ennemis de l'ordre & de toute autorité, étoit une œuvre de ténebres, & méritoit l'indignation de

l'autorité même. Il s'agissoit de prouver que les *Trois Siecles*, où l'on rend partout justice au vrai génie, où l'on tâche d'inspirer l'amour des regles, l'amour des devoirs, l'amour de la Patrie, l'amour de la Religion, devoit être soustrait aux mains des Lecteurs, pour y laisser de préférence l'*Evangile du jour*, le *Bon Sens*, le *Systême de la Nature*, le *Systême social*, & tant d'autres systêmes qui ont déjà produi de si heureux effets parmi nous. D'un autre côté, on nous permettra de le dire, c'étoi demander pour soi-même le privilége exclusif de tout attaquer, de tout détruire sans vouloir supporter la moindre replique c'étoit s'exposer à la réponse de *Pharamane aux Romains*.

> Que font vos Légions ? Ces superbes Vainqueurs
> Ne combattent-ils plus que par Ambassadeurs ?

N'importe. Rien n'arrête des ames philosophes. Elles ne se consument point e réflexions, lorsqu'il est question d'agir, elles savent tout concilier, comme tou

réſoudre. On a dit : & dans l'inſtant une troupe choiſie ſe charge de l'honnête ambaſſade.... C'eſt une choſe bien étrange, que les Dépoſitaires du pouvoir n'aient pas été touchés d'un ſi beau zele, & n'aient pas daigné ſe rendre à la force de ſes raiſons !

Pour nous, pendant qu'on nous attaquoit ainſi, nous pouvions nous flatter d'avoir fait d'heureuſes impreſſions. Les honnêtes gens applaudiſſoient à notre travail, & nous commencions à nous appercevoir que la contagion philoſophique n'étoit ni auſſi étendue, ni auſſi incurable. Animés par ce ſuccès, voyant que nos Adverſaires nous critiquoient d'une ſi étrange maniere, nous avons pris le parti de nous critiquer nous-mêmes. Jaloux de donner à cet Ouvrage le degré de perfection & d'utilité dont il eſt ſuſceptible, d'après nos propres réflexions, d'après celles de nos amis & de pluſieurs perſonnes diſtin-

guées qui s'intéressent à la cause que nous défendons, nous n'avons épargné ni soins, ni recherches, pour le rendre digne des suffrages nationaux & étrangers. Un grand nombre d'Auteurs nous étoient échappés dans la premiere édition; nous les avons insérés dans celle-ci : plusieurs articles demandoient plus d'étendue, nous les avons augmentés : quelques-uns nous ont paru trop foibles, nous les avons changés ou refondus : tous, ou presque tous, ont éprouvé des corrections plus ou moins considérables, selon que nous les avons jugées nécessaires.

Qu'on ne s'attende cependant point à trouver du changement dans la maniere dont nous nous exprimons sur les Auteurs ridicules ou sur les Ecrivains dangereux. Nous voudrions pouvoir déférer aux sentimens de quelques personnes estimables qui ont trouvé trop de vivacité dans certaines de nos censures. En déférant à leurs avis, nous ne ferions que suivre les mou-

vemens de notre propre caractere. Mais qu'on réfléchiſſe, & l'on verra ſi la modération eſt bien propre à remédier aux abus contre leſquels nous nous élevons. Son langage eſt ordinairement ſi froid, ſes effets ſont ſi incertains ou ſi foibles, qu'un zele ſage eſt ſouvent obligé de s'aiguiſer & de s'animer, pour ne pas être infructueux. D'ailleurs, nous avons déjà prévenu & réfuté cette objection dans notre Préface.

Ce défaut de modération tient au reproche de partialité, haſardé certainement ſans avoir examiné ce que c'eſt que partialité. En attendant que nous combattions ailleurs * cette accuſation, nous demanderons ce qu'on a prétendu dire. Si ſentir vivement les atteintes portées aux principes les plus indiſpenſables & les plus

* Nous l'avons fait dans le Diſcours préliminaire.

reſpectés ; ſi s'exprimer avec chaleur & intérêt, dès qu'il s'agit de tous ces importans objets, c'eſt être partial ; nous ſouſcrivons volontiers à cette inculpation. Mais comment s'eſt exercée cette partialité ? Toutes les fois qu'il s'eſt agi des différens Auteurs que nous cenſurons, n'avons-nous pas rendu juſtice aux talens, lors même que nous nous attachions le plus à en faire ſentir les abus, & à prévenir les dangers qui pouvoient réſulter d'une eſtime indiſcrete ? Qu'avons-nous avancé de contraire à la juſtice & à la décence ? Lorſque le mal étoit ſans conſéquence, nous nous ſommes bornés à l'indiquer ; lorſqu'il a paru nuiſible, nous avons tâché de le mettre en évidence & de le proſcrire avec vigueur. Parler froidement de ce qui nous a ſemblé médiocre ; ridiculiſer l'extravagance & la prétention ; accabler d'indignation ou de mépris le délire, l'inconſéquence & la perverſité : telle a été conſtamment notre marche. Agir

autrement, c'eût été affoiblir la ſeule digue qu'on pût oppoſer au torrent; c'eût été nous aſſocier à ces ames froides & ſtériles, qui voient le déſordre, ſe contentent de le remarquer, ont trop de foibleſſe pour le combattre, & en deviennent par-là en quelque ſorte les complices.

On peut répondre à-peu-près de la même maniere à ceux qui ſe ſont récriés ſur nos fréquentes ſorties contre la Philoſophie & les attentats philoſophiques. Le moyen de ne pas revenir ſouvent à la charge, quand on rencontre par-tout l'ennemi! Au ſujet de M. de *Voltaire*, en particulier, combien de fois ne nous ſommes-nous pas dit, avec une eſpece de dépit: *Ecce iterum Criſpinus*? Mais ne pouvoir faire un pas, ſans avoir à combattre, à réfuter, à réparer un paradoxe, une erreur, une injuſtice, n'eſt-ce pas être forcé à une guerre continuelle? *Et eſt mihi ſæpe vocandus.*

Le reproche de partialité s'eſt également étendu ſur ceux que nous avons loués. On eût deſiré, par exemple, voir dans notre Ouvrage moins d'Auteurs Jéſuites, & qu'on n'eût pas tant loué ceux qui ſe ſont fait une réputation dans les Lettres. Mais, pour plaire à certains Eſprits, devions-nous manquer au Public & à l'équité ? Pourquoi nous blâmer d'avoir loué des hommes, qui, dans le tableau de notre Littérature, jouiſſent d'une célébrité avouée de tous les Connoiſſeurs & chez toutes les Nations cultivées ? Paſſer ſous ſilence un ſi grand nombre d'Ecrivains, c'eût été déceler l'ignorance d'un Littérateur peu inſtruit : oublier le mérite des Membres de la Société ſupprimée, parce qu'elle eſt dans l'infortune, c'eût été montrer la lâcheté d'un Philoſophe, & nous ne connûmes jamais les odieux ménagemens.

L'adulation n'eſt entrée pour rien dans

nos louanges, ni la haine perſonnelle dans nos critiques. Lorſqu'il a été queſtion de louer ou de blâmer, nous n'avons conſidéré ni la célébrité des Auteurs, ni le nombre de leurs Partiſans, ni celui de leurs Adverſaires. L'eſprit de ſecte peut s'occuper de tous ces calculs, parce qu'il eſt obligé de ramper & de ſéduire, afin de s'étendre & de s'accréditer. Nous, au contraire, appuyés ſur les autorités les plus inconteſtables, ayant poŭr garans les ſentimens des bons Ecrivains de tous les ſiecles, nous avons loué dans les Ouvrages des Auteurs Jéſuites, comme dans ceux des autres, ce qui nous a paru louable; nous avons condamné de même ce qui nous a paru défectueux.

On n'eſt pas mieux fondé à nous accuſer de trop de ſévérité à l'egard des Ecrivains de Port-Royal. Nous les avons jugés, comme ils l'ont été & le ſeront par tous les Critiques impartiaux & éclairés; & ſi nous ne les avons pas loués autant qu'on eût voulu, c'eſt qu'aucune

considération ne peut nous porter ni à exagérer le mérite, ni à dissimuler les défauts.

A-t-on eu plus de raison de triompher sur quelques fausses dates ou sur de légeres omissions? Nous le déclarons ici, au sujet de ces dernieres, la plupart ont été faites volontairement, les autres sont plus qu'excusables. Sommes-nous donc obligés de tout connoître & de parler de tout? Le but de notre Ouvrage l'exigeoit-il? Combien même d'Auteurs médiocres que nous eussions peut-être mieux fait de passer sous silence! Mais nous avions nos raisons pour en parler. Il est tels Ecrivains inconnus ou dignes d'oubli, dont l'article a pu fournir matiere à des réflexions, à des remarques utiles, à des anecdotes instructives; dont l'exemple a pu servir de leçon ou de préservatif: alors nous les avons admis en faveur de l'instruction.

Qu'un Anonyme, qui ne trouve de Grands Hommes que dans les Bénédictins & dans Port-Royal, vienne, après cela,

ſe plaindre * que nous n'ayons pas indiqué tous les Ouvrages de ceux dont nous parlons, & que nous ayons oublié certains Auteurs qu'il ſemble tendrement affectionner : nous répondrons au premier grief, que notre projet n'a jamais été & ne pouvoit être de faire une Bibliographie. Notre ſeul but a été de donner une idée des talens des Auteurs, & d'appuyer cette idée ſur leurs Ouvrages les plus connus ou les plus caractériſtiques. Quant au ſecond, nous l'avouerons franchement, les *Boiſſiere*, les *Bougure*, les *de Brice*, les *Bouillart*, les *Couſtant*, les *Delfau*, &c., qu'il qualifie d'*illuſtres*, peuvent lui être très-connus & très-chers ; mais ce n'eſt pas un titre pour nous les faire regarder comme de grands Ecrivains. Si c'eſt un Membre de l'Ordre de *St. Benoît* qui nous a fait ce reproche, il eût dû être ſatisfait de la maniere dont nous avons

* Dans le Journal Encyclopédique, Juillet 1773.

parlé de ses Confreres distingués dans les Lettres. Toutes les fois que l'occasion s'est présentée, nous nous sommes fait un devoir de rendre justice aux talens de cette Société Religieuse, si long-temps la dépositaire de la source des Sciences, & de reconnoître ses services, aujourd'hui si méconnus par nos petits Savans.

Nous ne réfuterons pas une infinité d'autres plaintes que l'intérêt d'opinion, l'intérêt personnel, l'intérêt de société, l'intérêt de fantaisie, l'intérêt de rivalité, l'intérêt d'irréligion, & tous les intérêts particuliers ont articulées contre nos jugemens. Ces plaintes n'ont pas passé les bornes des petits Cercles où elles pouvoient naître & où elles devoient expirer. Nous insisterons seulement sur un reproche, celui de malignité. Quoiqu'il n'ait pris que parmi les bénignes admirateurs du Peuple philosophe, ou parmi certaines ames qui veulent passer pour bonnes, & qui ne sont que foible

foibles & peut-être hypocrites, nous croyons devoir y faire une attention particuliere, afin de ne laisser aucun doute sur la droiture de nos sentimens.

A quels traits a-t-il été permis de reconnoître cette *malignité* qu'on nous impute? Une telle accusation ne peut tomber avec justice que sur l'esprit caustique qui s'exerce à mortifier l'amour-propre, sans se proposer d'autre but que celui de mortifier : le nôtre a été constamment d'instruire & de corriger, s'il étoit possible; tout ce que nous avons dit a été animé par ce desir, & dirigé vers cet objet. Depuis quand ne sera-t-il plus permis de s'élever contre les usurpations de la vanité, de confondre l'orgueil, de démasquer l'artifice, sans passer pour malin, parce qu'on aura employé les armes les plus efficaces, la plaisanterie ou l'essor d'une juste indignation? En quoi avons-nous excédé les bornes? Nous avions à parler à des sourds, il falloit nous faire entendre, &

nous avons crié fort : nous avions à fixer des Esprits frivoles & inappliqués ; il falloit les servir selon leur goût, & nous avons plaisanté : nous avions des charlatans à dénoncer ; il falloit de la dextérité, de la vigueur, & nous avons tâché d'en montrer. Que peut-on trouver de répréhensible dans cette façon d'agir ?

Ce n'est pas tout ; qu'on compare notre prétendue malignité, ses intentions & son langage, avec les intentions & le langage de ceux qu'on nous accuse d'avoir immolés avec trop peu de ménagement. Si notre conduite peut être regardée comme *maligne*, quel nom donnera-t-on à ce qu'ils se sont permis dans tous les temps, & en particulier dans cette circonstance ? Non contens de s'être épuisés en injustices, en sarcasmes, en dérisions de toute espèce contre les meilleurs Auteurs & tous ceux qui leur ont déplu ; au lieu de nous faire une guerre loyale & directe, ils ont sourdement employé contre nous les cabales, les

intrigues, les manœuvres les plus aviliſſantes. Il n'eſt pas juſques dans leurs murmures publics, où l'envie de nous nuire ne les ait compromis avec l'évidence & le bon ſens. Nous avons oſé nous déclarer en faveur de la Religion, & ils ſe ſont ſoulevés contre nous comme contre des ſacriléges : nous avons cherché à rétablir la gloire des Lettres, & ils ſe ſont récriés ſur nos attentats : nous avons vengé les Grands Hommes, & ils nous ont appelés des * *monſtres* : nous avons humilié les petits, & nous voilà qualifiés d'aſſaſſins : nous avons démaſqué les ennemis de la Patrie, du véritable honneur de nos Concitoyens, & ils ont eu la maladreſſe de ſe déclarer les nôtres. Combien d'autres moyens pour décrier notre Ouvrage ! Ils

* Voyez la page 6 de la prétendue *ADDITION à l'Ouvrage intitulé*, LES *TROIS SIECLES*, *ou* *LETTRE CRITIQUE à M. l'Abbé SABATIER DE CASTRES, ſoi-diſant Auteur de ce Dictionnaire.*

ont semé des bruits artificieux pour nous en ôter le * mérite ; ils ont empoisonné nos sentimens pour calomnier notre zele ; rien n'a enfin été épargné pour prévenir & révolter les esprits. N'est-ce pas-là ce qu'on peut appeler vraiment *malignité*, quand on a assez de réserve pour ne pas donner leur vrai nom à de semblables procédés ?

Au milieu de tous ces mouvemens, quelles impressions éprouvoit cette *Ame maligne* qu'on nous attribue si gratuitement ? Elle étoit sincérement touchée de leur aveuglement & de leur phrénésie. Le seul plaisir qu'elle se soit permis, a été celui qu'on goûte à voir ses Adversaires

* Comme on peut le voir par la Lettre que nous avons écrite, peu de temps après la premiere édition, au Rédacteur du Mercure, & qu'on trouvera à la fin du quatrieme volume, avec quelques autres Lettres relatives aux *Trois Siecles*.

ſe décrier eux-mêmes, juſtifier, par leurs excès, les cenſures portées contre leurs Ecrits; & ſi elle eût aimé à ſe flatter, elle eût penſé, comme tous les honnêtes gens, que la preuve la plus certaine de la bonté de notre Ouvrage étoit l'acharnement qu'on témoignoit contre lui.

Après de tels aſſauts, pourrions-nous n'être pas aguerris contre tout ce qu'on oſera dire & faire dans la ſuite? Il eſt donc peu néceſſaire d'avertir que tous les efforts de l'animoſité ne feront pas capables de nous ébranler. Elle peut entaſſer Libelles ſur Libelles; le dépit peut emprunter toutes les formes, éclater ouvertement, parler à l'oreille, affecter le ton d'une fauſſe bénignité; la haine & la vengeance peuvent tout imaginer & tout tenter, prêter toutes leurs mains à la malice, ouvrir toutes leurs bouches au menſonge; elles ne fermeront jamais la nôtre à la vérité.... Nous ferons plus : en leur abandonnant les triomphes de la perfidie, nous

nous réserverons ceux de la générosité, toutes les fois que nous en trouverons l'occasion. On nous a déjà offert de faire punir des Colporteurs de Libelles, & certains hommes qui sont eux-mêmes des Libelles ambulans : nous ne voulons du crédit que pour nous défendre, & non pour opprimer. Pourquoi les punir, avons-nous dit ? Ne sont-ils pas assez malheureux d'être aveugles, lâches, fourbes, vindicatifs, atroces, & par conséquent les plus à plaindre de tous les hommes ?

Répondrons-nous encore à une derniere imputation insérée dans le Mercure, où l'Auteur du *Pyrrhonisme de l'Histoire* ne craint pas d'assûrer * *qu'il sait de très-bon lieu que nous avons été payés pour lui nuire ?* Ignore-t-il donc que tout ce que l'amour du bien fait entreprendre, n'est

* Voyez, dans le Mercure de Mai 1773, la *Lettre de M. de Voltaire à M. Laus de Boissy.*

jamais *payé*; que c'est de la Cabale seule & de ses partisans, qu'on peut exiger une solde & attendre un salaire? Si nous avions voulu qu'on payât notre travail, nous savions ce qu'il falloit faire & à qui il falloit s'adresser. Assez d'Ecrivains parmi les Philosophes nous ont tracé, par leur exemple, le chemin de la fortune & celui de la célébrité; nous étions instruits de la route, il ne s'agissoit que de vouloir nous y engager. Si nous avions voulu être *payés*, voici ce que nous aurions fait. Nous nous serions attachés, comme eux, à flatter les passions, à favoriser la licence, à nous asservir à tous les goûts, à pallier les vices accrédités, à déprécier les vertus incommodes, à préconiser enfin tout ce qui eût pu nous appuyer & nous servir. Au lieu de cela, nous n'avons écouté que nos propres sentimens, consulté que les vrais intérêts de nos Concitoyens. Attaquer les préjugés des vivans, venger les morts, affronter l'enthousiasme & la folle

comprendre que les innovations en Littérature ſont moins des moyens de perfection & des ſignes de fécondité, que des cauſes de dépériſſement & des preuves de foibleſſe; que la révolte contre les principes religieux eſt un ſymptome de vertige, & ne ſauroit être le fruit du développement de la raiſon. Elle apprendra de plus en plus à ſe défier des lumieres qui égarent l'eſprit & alterent le ſentiment; à réprouver une morale où tout s'évapore en maximes, & livre l'ame à ſes paſſions; à diſtinguer ceux qui l'aiment & la ſervent, de ceux qui la dégradent & la jouent. Elle en reviendra enfin à ſe perſuader, comme toutes les Nations ſages, que ſon bonheur & ſa gloire ne conſiſtent pas à renfermer dans ſon ſein des Raiſonneurs chimériques, des Littérateurs préſomptueux, des impies extravagans; mais à reſpecter la Religion, à cultiver utilement les Lettres, à réprimer les abus du caprice & de la folle raiſon.

PRÉFACE

DE

LA PREMIERE ÉDITION.

DEPUIS long-temps, les maux qui désolent la République des Lettres, sont assez semblables à ceux qui, dans l'ordre politique, furent les présages & la cause de la ruine des Empires les mieux affermis. A un siecle de génie, de raison, de grandeur & de gloire, ont succédé des temps de frivolité, de foiblesse, de vertige & d'absurdité. Le Théatre de la Littérature est envahi par trois sortes d'ennemis qui le dégradent : une Philosophie tyrannique & inconséquente y suffoque ou corrompt le germe du talent ; le faux goût y anéantit les vrais principes ; une aveugle facilité à tout admirer, acheve d'en bannir l'ému-

lation & de décourager le mérite. Les Esprits y sont divisés, les sentimens arbitraires, les regles méprisées, les rangs confondus, les Grands Maîtres insultés; le savoir y est peu honoré, la médiocrité accueillie & même célébrée, la hardiesse y supplée au génie. On y voit, presque à chaque moment, des Productions bizarres, des succès monstrueux, des réputations usurpées, &, sans quelques Ecrivains incapables de céder au torrent, le bon sens & la raison y seroient sans disciples, comme sans appui.

Au milieu de tous ces désordres, il est impossible au zele de ne pas élever sa voix. Tant que le préjugé ou l'esprit de parti décideront des éloges & des critiques, les progrès de la décadence ne pourront que devenir plus rapides. C'est donc au Littérateur impartial, ami de la justice & de la vérité, à combattre les usurpations, à dessiller les yeux de la

multitude, à prononcer, d'après des regles invariables, ſur le mérite ou les travers de tant d'Auteurs méconnus par l'injuſtice, ou applaudis par la ſéduction. Pourquoi aurions-nous craint de nous charger de cet emploi ?

La République des Lettres eſt un Etat parfaitement libre, où tous les Citoyens jouiſſent des mêmes priviléges, s'ils n'y jouiſſent pas des mêmes honneurs : les plus illuſtres n'y ont d'autres droits que ceux qui ſont appuyés ſur le mérite & les talens ; le plus obſcur n'excede pas les bornes de ſon pouvoir, quand il entreprend de les juger : tout dépend d'avoir la juſtice & les vrais principes pour fondement de ſes déciſions.

Il ſeroit ridicule, après cela, de nous demander quels ſont nos chefs-d'œuvre ? Si les Ecrivains dont nous relevons les défauts, nous faiſoient cette queſtion, nous pourrions leur répondre : La crainte d'en faire qui ne valuſſent pas mieux que les

vôtres, nous a empêchés d'en donner au Public : la connoiſſance que nous avons des qualités indiſpenſables pour un bon Ouvrage, nous détermine à cenſurer les vôtres. S'il étoit queſtion d'ajouter de nouvelles raiſons, nous dirions encore : Eſt-il néceſſaire d'avoir compoſé d'excellens Tableaux, pour acquérir le droit de juger des fautes ou de l'habileté du Peintre, qui ſoumet les ſiens à la critique ? Il ſuffit d'être Spectateur. On l'a dit cent fois ; quiconque livre ſes Ouvrages au Public, reconnoît chaque particulier pour ſon Juge.

> Dès que l'impreſſion fait éclore un Poëte,
> Il eſt eſclave né de quiconque l'achete.

Deſpréaux avoit raiſon, & nous nous en tenons à ſon autorité.

Qu'on ne nous reproche pas de prendre un ton déciſif dans la plupart des articles que nous traitons. Nous le déclarons d'avance, notre intention eſt d'expoſer notre

ſentiment, & nous n'avons prétendu qu'éviter des répétitions, en retranchant ces manieres de parler, *il nous paroît*, *il nous ſemble*, *à notre avis*. La fauſſe modeſtie de ces formules n'eſt guere capable de produire d'autre effet, que d'affoiblir la vérité, & de fatiguer le Lecteur par une ennuyante monotonie.

Il ſeroit également injuſte de ſe récrier contre certains traits de critique, où la plaiſanterie nous échappe comme d'elle-même, à la vue du ridicule : ſi nous ſavions d'autres moyens plus propres à le faire ſentir, nous les aurions employés. Il en eſt de même de certains mouvemens de zele que les circonſtances nous arrachent : l'excès de l'abus & la vue de l'impunité ont toujours produit les mêmes impreſſions dans les ames juſtes & ſenſibles. Les Lecteurs éclairés nous les pardonneront d'autant plus aiſément, qu'ils doivent ſentir par eux-mêmes, que, lorſqu'il s'agit de venger la Religion, les

Mœurs & le Goût, contre les erreurs de plusieurs Ecrivains accrédités, on ne sauroit s'exprimer avec trop de force. Cette force est même aussi nécessaire, qu'elle est louable. Les Auteurs qui attaquent la Société, n'eurent jamais droit d'exiger des ménagemens, puisqu'ils manquent eux-mêmes aux ménagemens les plus indispensables.

Parmi les Ecrivains contre lesquels nous nous sommes élevés, on distinguera surtout les prétendus Philosophes de notre siecle. Ne doivent-ils pas s'y attendre, pour peu qu'ils soient capables de se rendre justice à eux-mêmes ? Les Esprits qui ne jugent que par des impulsions étrangeres, qui n'estiment que sur parole, qui se laissent entraîner par la multitude, les ont regardés jusqu'à présent comme des Lumieres, des Génies, des Bienfaiteurs ; nous, qui les avons lus, connus & approfondis, nous les mettons à leur place, & faisons disparoître les trophées que l'in-

considération & la surprise avoient érigés en leur honneur. En discutant également & leurs talens & leurs principes, nous ne laissons passer aucune occasion de faire sentir la médiocrité des uns, la fausseté & le danger des autres.

On sera sans doute étonné de trouver nos jugemens sur ces Auteurs encensés par la crainte ou la flatterie, si peu d'accord avec les idées favorables de la prévention. Mais si la multitude est une fois instruite des ressorts qu'ils ont mis en œuvre pour faire réussir leurs Ouvrages, enfler leur réputation, accréditer leurs maximes, augmenter leur crédit, multiplier le nombre de leurs partisans; si on lui fait voir une ligue offensive & défensive, établie dans leur Secte, pour la rendre dominante; l'encens brûlant sans cesse, pour parfumer les Membres qui la composent; des bouches gagées pour crier à l'apothéose en faveur de ses Chefs, & leur départir les triomphes de la gloire

& du génie ; des nuages malignement répandus sur le talent capable de les offusquer, alors elle cessera bientôt de nous trouver extraordinaires ; pour peu qu'elle veuille réfléchir, nous n'aurons d'autre mérite auprès d'elle, que d'avoir résisté à l'illusion, & de dire courageusement ce que tout homme sage & éclairé a déjà connu & senti.

Rien de plus singulier, dans l'Histoire de l'esprit humain, que ce fol enthousiasme excité par la Philosophie, dès qu'elle commenca à élever sa voix. Les Esprits simples & légers de la Capitale le communiquerent aux Provinces ; l'empire de la mode rendit la maladie épidémique. Le moyen de résister à la séduction ! Le siecle d'or devoit renaître sous cette nouvelle *Astrée* ; de nouveaux *Promethées* sembloient avoir dérobé au Ciel des feux plus purs, pour animer & béatifier les Humains : *bienfaisance*, *humanité*, *tolé-*

, *vertu*, *bonheur*, étoient les cris
urs promesses : *superstition*, *abus*,
isme, *ignorance*, *esclavage*, étoient
athêmes de leur zele. Un ton im-
t, des maximes éblouissantes, des
nens hyperboliques, des sentences
culeuses exaltoient les cervelles, don-
t des convulsions philosophiques, &
ent retentir le nom de *Philosophe*,
Académies jusques dans les Coches.
un enfin vouloit philosopher à quel-
prix que ce fût.

t horizon si pur n'a pas été long-temps
uages ; cette Philosophie si bénigne
bientôt aigrie, à-peu-près comme ces
urs factices qui ne conservent pas
temps leur goût emprunté. D'un lan-
doucereux & compatissant, elle a
avec rapidité à l'emportement & à
clamation ; ses lumieres sont deve-
des torches ardentes, prêtes à porter
out l'incendie ; la divine tolérance

s'eſt changée en Furie inexorable, pour renverſer tout ce qu'on avoit reſpecté juſqu'alors : les vérités les plus ſaintes, les principes les plus ſacrés, les devoirs les plus indiſpenſables, le Ciel, la Terre, l'Autel, le Trône, tout auroit éprouvé ſes ravages, ſi les hommes euſſent été auſſi prompts à pratiquer ſes maximes, qu'elle étoit ardente à les débiter. Tout-à-coup ſe ſont exhalés de la boîte de cette moderne *Pandore*, les erreurs, les menſonges, les injures, les calomnies, les abſurdités, des torrens de fiel & d'impiété.

Une métamorphoſe ſi peu ménagée ne pouvoit manquer de faire ouvrir les yeux. Quels Philoſophes, a-t-on dit, que ceux qui demandent grace à tout le monde, & n'en font à perſonne !

On n'en eſt pas reſté là : de leurs Livres, on les a ſuivis dans la Société. Dès-lors, il a été facile de voir que ce qui avoit pu échapper à leur plume, & être regardé comme les effets d'un délire momentané,

de la démangeaiſon d'écrire, du deſir de la ſingularité, étoit aſſez ſouvent réaliſé dans leurs démarches. Peu d'accord entre eux, jaloux les uns des autres, ennemis acharnés des Adverſaires de leurs ſentimens, ardens à former des intrigues pour accroître & ſoutenir leur cabale, & aujourd'hui, pour en retarder la ruine entiere; déciſifs & tranchans dans les Sociétés, adulateurs de la puiſſance & du crédit, calomniateurs artificieux du mérite qui leur réſiſtoit, oppreſſeurs impitoyables des victimes de leur animoſité; on s'eſt écrié encore : Sont-ce là les guides qu'il faut ſuivre ? les modeles qu'il faut imiter ? les idoles qu'il faut encenſer ?

Les intérêts de la Société ont conduit à de nouvelles réflexions. Nier l'immortalité de l'ame, ôter tout frein aux paſſions, confondre les notions du bien & du mal, réduire tout à l'amour de ſoi-même, exterminer toutes les vertus, rompre tous les liens, attaquer les loix,

renverser les principes, ne faire, en un mot, de la vie humaine qu'un tissu de motifs arbitraires, d'intérêts personnels, d'appétits sensuels & déréglés, d'actions animales; la terminer par un anéantissement entier, ou préconiser un suicide aveugle qui, par foiblesse ou par désespoir, en abrege le cours, n'étoit-ce pas en insulter les membres, & leur porter les coups les plus funestes? N'étoit-ce pas pervertir tous les caracteres, ôter aux ames leur vigueur & leur énergie, aux esprits leurs principes & leurs lumieres, au sentiment son usage & ses objets légitimes, aux préjugés les plus respectables leur empire & leurs avantages? Que pourroit-on attendre d'un Philosophe formé à une pareille école? Abandonné à lui-même, triste jouet de ses illusions & de ses caprices, esclave de ses penchans, victime continuelle de sa déplorable existence, en quoi pourroit-il contribuer au bonheur des autres, étant le plus cruel ennemi de lui-même?

Aussi, par les fruits de cette désolante doctrine, voit-on presque par-tout une dégradation générale; les Esprits retrécis, abattus; les cœurs resserrés, desséchés, languissans; les mœurs corrompues, dégradées, ou plutôt entiérement anéanties; le génie national totalement défiguré & perverti. De petits objets, de petites vues, de petits motifs, de petits moyens, de petites inventions, de petits amusemens ont remplacé, dans les ames Françoises, cette chaleur & cette élévation qui firent la gloire de nos Ancêtres, qui nous ont été supérieurs en tout, parce qu'ils n'étoient pas Philosophes. Eh! que leur importe de tant raisonner? Ils avoient le talent de bien faire. Ne fait-on pas que la démangeaison du raisonnement suppose toujours la foiblesse de l'ame? Les Athéniens & tous les Peuples guerriers ne furent subjugués, que quand ils furent mieux raisonner que vivre & combattre.

Les Lettres n'ont-elles pas droit de

former les mêmes plaintes ? Cette Philosophie corrosive a desséché les talens dans leur germe, les a séduits par des chimeres, les a égarés dans leur route, les a détournés de leur but, a affoibli leurs ressorts & flétri tous leurs charmes ; elle a dénaturé les genres & renversé toutes les regles.

N'est-ce pas elle qui a introduit parmi nous ces Drames langoureux qui ne sont propres qu'à assoupir la Nation, & à bannir la bonne Comédie de notre Théatre ? N'a-t-elle pas surchargé nos Tragédies de ces sentences parasites qui les défigurent, de ces sentimens excessifs qui en affoiblissent l'intérêt, de ces discussions pédantesques qui refroidissent l'action ? Jusqu'où n'a-t-elle pas soufflé ses nuisibles vapeurs! Poésie, Prose, Eloquence, le Barreau, la Chaire même, tout annonce ses traces destructives, & en porte l'empreinte. C'est la tête de *Méduse*, tout se pétrifie à son approche.

Quel

Quel bouleverſement dans les idées! Ce ſont des Philoſophes qui ont mis *Lucain* au deſſus de *Virgile*, *Deſpréaux* au deſſous de *Quinault*, *la Motte* à côté de *Rouſſeau*, *Voltaire* au deſſus de *Corneille* & de *Racine*, *Perrault*, *Boindin* & *Terraſſon* au deſſus de tous les Ecrivains du ſiecle dernier. Ce ſont des Philoſophes qui déclament contre l'imagination & la Poéſie, qui réduiſent le mérite des Vers au ſeul mérite de la penſée, qui ont ſubſtitué, dans le ſtyle, l'emphaſe au naturel, l'enflure au ſentiment, l'entortillage à la clarté, la glace au pathétique....

Il ſeroit facile de donner plus d'étendue à ce tableau; mais tous les travers philoſophiques & littéraires ſeront ſuffiſamment mis au jour dans le cours de l'Ouvrage que nous publions.

Si nous nous étions aveuglés ſur les ſuites de cette entrepriſe, nous aurions

oublié ce que l'expérience nous a mis cent fois sous les yeux. Nous connoissons rop la sensibilité des Auteurs contre ceux qui attaquent leurs Ouvrages & blessent leur amour propre, pour ne pas nous attendre à leur ressentiment. Il seroit inutile de leur dire, qu'en Littérateurs zélés & en bons Citoyens, nous préférons l'intérêt des Lettres & du Public, à celui de leur vanité ; qu'avec les mêmes sentimens, ils devroient être plus dociles, & ne pas s'offenser ; que tant de penchant à se révolter contre la censure, est la preuve la plus certaine d'un talent médiocre & d'une gloire usurpée ; que rien ne nous assujettit ni ne peut nous assujettir à louer ce qui ne nous paroît pas louable ; que nous leur permettons la critique de nos jugemens, sauf à y répondre, s'ils n'apportent pas de bonnes raisons : nous nous contenterons de les assurer que l'impartialité a été notre premiere regle. Nous connoissons personnellement peu des

Auteurs auxquels nous donnons des éloges; nous en connoiſſons encore moins de ceux que nous avons cenſurés : le Public décidera lui-même, ſi nous mettons quelque différence dans notre maniere de nous expliquer ſur les uns & ſur les autres, ſur les vivans ou ſur les morts.

Nous avons encore prévu que les Philoſophes ne nous pardonneroient jamais de les avoir attaqués. Inſtruits à fond de leurs ſentimens & de leurs manœuvres, nous les voyons déjà ſe déchaîner contre nous dans les Sociétés, ne rien épargner pour décrier notre travail, notre perſonne, nos mœurs : nous entendons déjà les noms de *Poliſſon*, de *Méchant*, de *Fripon*, de *Scélérat*, de *Monſtre*, &c. &c., retentir aux oreilles de ceux que ces honnêtes qualifications n'étonnent point, & qui veulent bien les écouter. Ils ne borneront ſans doute pas là leur vengeance. Les Subalternes ſeront mis en œuvre; les

Libelles fabriqués dans l'obſcurité ſe
confiés à des mains auſſi viles que zél
pour être diſtribuées dans le Public ;
Valets à gages s'efforceront de décla
contre nous dans les Cafés, dans
Promenades, dans ces Rendez-vous
certaines Compagnies s'aſſemblent p
débiter des oracles, & régler les i
du Public qui ne les écoute pas.
inventeront peut-être des ſtratagê
nouveaux, & ſe ſurpaſſeront pour n
nuire.

Nous avons prévu tout cela, & n
ne l'avons pas craint.

Quand bien même nous ne ſerions
aſſurés du ſuffrage des honnêtes ge
dont le nombre eſt plus grand qu'ils
penſent ; quand nous ne ſerions pas d
le cas de compter ſur la protection
Gouvernement indigné des déſordres qu
ont introduits ; quand nous n'aurions
des amis vertueux & zélés, capables

prendre notre défenſe, & de nous ſoutenir contre l'oppreſſion, nous aurions aſſez de courage pour leur dire : » Philoſophes, » nous vous redoutons peu ; ſans ambi» tion, ſans deſirs, ſans prétention, qu'au» rions-nous à craindre ? L'amour de la » Religion, de la Patrie, des Lettres & » du Goût, a été notre unique motif : » nous voudrions en être la victime, ſi » vous deviez par-là achever de vous faire » connoître «.

Il nous reſte à dire un mot ſur le plan que nous avons ſuivi.

Nous ne parlerons point des Auteurs qui n'ont cultivé que les Sciences : l'Ouvrage eût été trop volumineux ; d'ailleurs, nous n'aimons à parler que de ce que nous entendons. Par cette raiſon, les Médecins qui n'ont travaillé que ſur des objets de Médecine, les Géométres qui n'ont écrit que ſur la Géometrie, les Juriſconſultes qui n'ont publié que des

Livres de Juriſprudence, les Phyſiciens, &c., ne nous ont pas paru de notre reſſort.

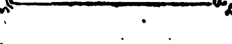
Les Auteurs vivans, ſi nous en avons paſſé quelques-uns ſous ſilence (comme cela eſt très-vraiſemblable), ne doivent pas nous ſavoir mauvais gré de cet oubli : leur nom ou leurs Ouvrages ont échappé à nos recherches. Il n'en eſt pas de même de beaucoup d'Auteurs obſcurs à qui nous avons conſacré un article : notre but, en les ramenant ſur la ſcene, a été de faire connoître le mérite de quelques-uns trop injuſtement oubliés. Par un motif contraire, nous nous ſommes attachés à réduire à leur juſte valeur certains Ecrivains trop indiſcrétement qualifiés de *Grands Hommes* dans les Dictionnaires hiſtoriques. Tout ce qui a pu donner lieu à des réflexions intéreſſantes, à des critiques utiles, à des réfutations néceſſaires, à des diſcuſſions de morale ou de littérature ; en un mot, tout ce qui a été une occaſion de rappeler

aux vrais principes, & de répandre de la variété, n'a pas été regardé comme étranger à notre Ouvrage. Les fautes inſtruiſent autant que les beaux exemples, & nous ne nous ſommes jamais propoſé que d'inſtruire.

Fin de la Préface.



LES TROIS SIECLES DE LA LITTÉRATURE FRANÇOISE.



A

1. ABADIE, [*Jean* l'] né en Guienne en 1610, mort à Altena en 1674, esprit aussi bizarre, qu'inconstant. Il fut successivement Jésuite, Janséniste, Protestant, & illuminé. Ses Ouvrages sont écrits d'un ton qui répond à sa conduite; ils contiennent pour la plupart des hérésies, des rêveries, des absurdités. On ne sera pas surpris qu'ayant abandonné le jugement pour se laisser aller à sa facilité, on ait de lui une énorme quan-

tité de volumes. L'esprit est toujours fécond, quand l'imagination l'allume, & toujours monstrueux, quand il n'est arrêté par aucun frein.

2. ABADIE ou ABBADIE, [*Jacques*] Théologien Protestant, né à Ney en Béarn en 1654, mort à Marybonne, ville voisine de Londres, en 1727.

Son *Traité de la vétité de la Religion Chrétienne* lui donne un rang distingué parmi les défenseurs de la Religion, & son Livre de *l'Art de se connoître soi-même*, le place parmi les vrais Philosophes & les bons Littérateurs.

Le premier Ouvrage est caractérisé principalement par la force du raisonnement, l'enchaînement des preuves, la grande méthode qui y règne, & par un style plein de chaleur & d'énergie. Aussi Madame de *Sevigné* & M. de *Bussy Rabutin* ne mettent-ils par de bornes à leurs éloges, quand ils parlent, dans leurs Lettres, de cet excellent Traité.

Le mérite de *l'Art de se connoître soi-même* a été senti non-seulement par les Lecteurs ordinaires, mais encore par plusieurs Auteurs qui ont su en tirer le plus grand parti. On l'a fondu presque tout entier dans le Dictionnaire Encyclopédique, sans qu'on ait daigné le citer, même dans les articles qu'on en a tirés mot à mot. Il Il est vrai que l'Encyclopédie est une compilation;

mais les Compilateurs n'en étoient pas moins obligés d'indiquer leurs sources. Par ce moyen, un très-grand nombre d'Auteurs jouiroient de la gloire attribuée à leurs copistes, si toutefois c'en peut être une de figurer dans l'Encyclopédie.

Jacques Abadie n'est pas mort fou, comme l'a avancé M. de *Voltaire*, qui avance tant de choses sans fondement, lorsqu'il s'agit de décrier les Hommes de génie que la Religion compte parmi ses défenseurs.

ABANCOURT, [*François-Jean* VILLEMAIN D'] né à Paris en 1745.

Les Poésies de ce jeune Auteur n'annoncent que de la médiocrité ; ce qui ne promet pas de grands progrès. Des commencemens foibles ne doivent pas toujours tirer à conséquence ; mais quand le génie poétique manque de vigueur dans la jeunesse, c'est un triste préjugé pour la suite.

Les Fables, les différentes Pieces fugitives de M. *Villemain d'Abancour*, qui ont paru dans le *Mercure* & dans différens Recueils, depuis la premiere Edition de notre Ouvrage, justifient cette crainte ; & cependant les Auteurs du Mercure & de ces Recueils n'ont pas laissé de les louer.

ABAUZIT, [*Firmin*] Bibliothéquaire de la

ville de Genève, né à Uzez, mort à Genève en 1758.

Quand on lit, dans une des notes de la Nouvelle Héloïse, le magnifique éloge que *J. J. Rousseau* fait de ce Philosophe si peu connu, le premier mouvement du Lecteur est de recourir aussi-tôt aux Ouvrages de M. *Abauzit*; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils soient propres à justifier l'enthousiasme de l'Ecrivain Génevois. Ils consistent en grande partie dans de longues & ennuyeuses Dissertations contre le Christianisme. Il est difficile de concilier avec un acharnement aussi peu mesuré, la haute idée qu'on veut nous donner des vertus sociales de ce Dissertateur. Rarement on respecte les droits de la sociéte privée, quand on manque ainsi de respect à la société générale. Cependant on nous a assûré que M. *Abauzit* réunissoit les qualités qui font le bon citoyen, & qu'il n'a jamais prétendu porter atteinte aux loix fondamentales de la Religion. En ce cas, ses erreurs doivent être regardées comme involontaires & comme une suite presque inévitable de la démangeaison de tout approfondir & de tout commenter en matiere de Foi. Sous ce point de vue, quoique très-repréhensibles en elles-mêmes, elles sont plus pardonnables aux yeux de l'indulgence : bien différentes en cela de celles des Incrédules systéma-

tiques & de profession, qui sont aussi odieuses dans leurs motifs, que pitoyables dans leurs excès.

ABEILLE, [*Gaspard*] Prieur de Notre-Dame de la Merci; de l'Académie Françoise, né à Riez en Provence, en 1648, mort à Paris en 1718.

On ne sauroit peut-être pas qu'il a fait des Pieces de Théatre, sans ce vers,

Vous souvient-il, ma sœur, du feu Roi notre pere?

auquel un plaisant du Parterre répondit,

Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere;

ce qui fit tomber la Piece, qui seroit tout aussi bien tombée sans cela.

Ses autres Ouvrages, tous médiocres, & même au dessous du médiocre, sont restés dans l'oubli, & l'on a eu raison de dire dans son épitaphe:

Ci gît un Auteur peu fêté,
Qui crut aller tout droit à l'immortalité;
Mais sa gloire & son corps n'ont qu'une même biere;
Et lorsqu'*Abeille* on nommera,
Dame Postérité dira,
Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.

On n'avoit pas attendu sa mort pour faire des Epigrammes contre lui. En voici une qui n'a point été imprimée, & qu'on attribue à l'Auteur d'*Athalie*. Elle mérite d'être connue par l'originalité de ses rimes féminines, propres à donner

une idée de la pesanteur de l'Auteur, & à prouver que l'Académie a été de tout temps un objet de plaisanterie.

Abeille, arrivant à Paris,
D'abord pour vivre vous chantâtes
Quelques Messes à juste prix;
Puis au théâtre vous lassâtes
Les sifflets par vous renchéris;
Quelque temps après fatigâtes
De Mars l'un des grands * favoris,
Chez qui pourtant vous engraissâtes:
Enfin, digne Aspirant, entrâtes
Chez les quarante Beaux-esprits,
Et sur eux-mêmes l'emportâtes
A forger d'ennuyeux Ecrits.

ABELLI, [*Louis*] Evêque de Rhodez, né dans le Vexin François, en 1604, mort à Paris en 1691, plus connu par ce vers de Boileau,

Que chacun prenne en main le moëlleux *Abéli*.

que par ses propres Ouvrages, qui ne sont pourtant pas sans mérite. Son *Traité*, en latin, *sur les devoirs des Evêques & des Vicaires généraux*, annonce du jugement & de la facilité pour écrire. Sa *Vie de St. Vincent de Paule* n'a point été surpassée par la longue & ennuyeuse rapsodie du casuiste *Collet*, qui porte le même titre.

---

* Le Maréchal de *Luxembourg*, qui le retira chez lui, & lui donna le titre de son Secrétaire.

ABLANCOURT, [*Nicolas* PERROT sieur D'] de l'Académie Françoise, né à Châlons-sur-Marne, en 1606, mort à Ablancourt, près de Vitry en Champagne, en 1664.

Quoique son style commence à paroître un peu suranné, ses Traductions sont si bien écrites, les tours en sont si élégans, les expressions si vives & si hardies, qu'on pense lire l'Original. Sa maniere de traduire est fort libre; il se contente de présenter le sens en général, sans s'attacher à rendre en détail les pensées du texte, ce qui fit appeler chacune de ses Traductions, *la Belle infidelle*. Elles sont en très-grand nombre, & il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi, écrivant si bien, il aimoit mieux être Traducteur, qu'Auteur lui-même: » Que la plupart des Ouvrages modernes n'étoient que des redites des » Anciens, & que, pour bien servir sa patrie, il » valoit mieux traduire de bons Livres, que d'en » faire de nouveaux, qui le plus souvent ne disent » rien de nouveau «. Cette réponse conviendroit encore mieux aujourd'hui.

ABRAM, [*Nicolas*] Jésuite, né en Lorraine en 1589, mort à Pont-à-Mousson en 1655; Auteur d'un Commentaire latin sur les Oraisons de *Cicéron*, où le texte est noyé dans la multitude

& la longueur des notes ; défaut assez ordi
à ces sortes d'Ouvrages, où la forme empor
fonds. Ce Commentaire, en deux vol. *in-fo*
n'a pas laissé d'être d'une grande utilité à M. l'*A*
d'*Olivet*, dans l'édition complette que cet *A*
démicien nous a donnée des Œuvres de *Cicér*

Nous avons un autre Commentaire du m
Auteur sur différens Ouvrages de *Virgile*, b
coup plus estimé, sans doute parce qu'il est
court. La clarté & la précision peuvent seules
blir le mérite des Ouvrages qui ont pour
d'éclaircir ceux des autres.

AÇARQ, [*N.* D'] de l'Académie d'Arras
celle de la Rochelle & de la Crusca, ci-de
Professeur à l'Ecole Royale Militaire.

Il est malheureux pour lui d'avoir intr
dans un Ouvrage grammatical un jargon p
sophique, ridicule dans presque tous nos I
modernes, & plus encore dans un Livre élé
taire. Par-là M. *d'Açarq* s'est attiré avec r
plusieurs traits de critique. Quand on donne
préceptes de langage, il faut bien se garder d'
soi-même un langage qui prête à la censu
au ridicule. Si on pardonne ce défaut à M. *d'A*
on trouvera dans sa *Grammaire Françoise*
losophique, & dans ses *Observations sur Boi*
Racine, *Crebillon* & *M. de Voltaire*, de l

teste & de la profondeur. Ses décisions sont souvent conformes aux regles du vrai goût, & sa maniere d'écrire est quelquefois pleine de chaleur & d'énergie.

Son *Plan d'éducation* annonce un homme qui est en état d'en donner une bonne.

ACHERI, [*Dom Luc*] Bénédictin, né à St. Quentin en 1609, mort à Paris en 1685.

Le grand nombre d'Ouvrages qu'il a déterrés & mis en lumiere, dans le Recueil intitulé *Spicilege* *, lui ont mérité une place parmi les Savans du siecle dernier; les excellentes Préfaces qu'il a mises à la tête de chaque édition, prouvent qu'il auroit pu ne pas se borner à la simple qualité d'Editeur. On doit des éloges à ces hommes laborieux & assez modestes pour préférer les productions des Auteurs anciens à celles qu'ils auroient pu donner eux-mêmes. Ils méritent en cela bien plus de reconnoissance, que la plupart

* Ce mot qui vient du latin, signifie proprement *l'action de glaner, glanage*. On donne ce nom, par métaphore, à des recueils de Pièces qui n'avoient point été imprimées. Il y a trois éditions du *Spicilege* de Dom d'*Acheri*; les deux premieres en 13 vol. *in*-4. la derniere en 3 vol. *in-folio*. On en prépare, dit-on, une quatrieme.

des Ecrivains médiocres qui ne cessent de fatiguer le public de leurs propres Ouvrages.

ADAM, [*Maître*] surnommé Billaut, Menuisier de Nevers, mort en 1662.

Une verve singuliere, un génie pour les vers qu'il ne tenoit que de la nature, beaucoup de facilité à bien rendre ce qu'il sentoit, quoiqu'il fût sans Lettres, le firent regarder, dans son temps, comme une espece de phénomene poétique. Tous les Rimeurs composerent des vers à sa louange. Le Duc de *Saint-Agnan* lui adressa ceux-ci :

Ornement du siecle où nous sommes,
Vous n'aurez rien de moi, sinon
Que pour les vers & pour le nom
Vous êtes le premier des hommes.

La Chanson de *Maître Adam*, qui commence ainsi, *Aussi-tôt que la lumiere vient redorer nos côteaux*, suffiroit seule pour justifier cet enthousiasme. Il est Auteur, outre cela, de plusieurs autres pieces marquées au coin du même génie.

Anacréon jouit de l'immortalité pour quelques couplets qui sont parvenus jusqu'à nous : par respect pour le préjugé, nous ne comparons pas *Maître Adam* à *Anacréon* ; nous nous contentons d'observer que le hazard influe beaucoup sur les réputations. Nous ignorons fort souvent le nom de tel de nos Poëtes, dont les chansons, que

nous ſavons par cœur, valent autant, & peut-être mieux que celles du Poëte Grec.

ADANSON, [*Michel*] de l'Académie des Sciences, de la Société Royale de Londres, né à Aix en Provence en 1727.

Son *Hiſtoire Naturelle du Sénégal* eſt recherchée des Naturaliſtes & des Curieux. On a encore de lui différens *Mémoires* inſérés dans ceux de l'Académie des Sciences ; ils ont pour objet l'Hiſtoire Naturelle, & principalement celle des Plantes, dont il paroît que M. *Adanſon* a fait une étude particuliere ; on y trouve des obſervations aſſez juſtes ſur ce genre de productions de la nature.

AIGUEBERE, [*Jean* DUMAS D'] Conſeiller au Parlement de Toulouſe, ſa patrie, mort en 1755.

Il ne jugea pas à propos de pourſuivre la carriere du théatre, à laquelle il s'étoit livré pendant ſa jeuneſſe. Les diſpoſitions heureuſes qu'on remarque dans quelques-unes de ſes Pieces, font regretter qu'il ait abandonné ce genre. Il y a apparence qu'avec un peu plus de culture, ſes talens lui auroient fait un nom parmi les Auteurs dramatiques. Sa Piece intitulée *les trois Spectacles*, annonce vraiment un eſprit propre à occuper

la Scene & à y recueillir des applaudissemen
tement mérités.

ALBON, [*Camille Goéric* COMTE D'
Académies de Lyon, de Dijon, de Nisme
la Crusca, de Rome, de Chamberi, de Berr
à Lyon en 1753.

Une raison prématurée lui ayant fait con
de bonne heure, que rien ne contribuoit pl
les Belles-Lettres & les Sciences à rendre
douce & agréable, il a consacré à l'étu
temps que les personnes de son âge & d
rang donnent ordinairement aux plaisirs &
dissipation. Il a senti, malgré les préjugés
naissance, que la premiere de toutes les
tions est celle de l'esprit, & le premier d
les mérites, celui d'éclairer ses concitoyens
ciple zélé de *l'ami des hommes*, il n'a
ses talens, comme son modele, que sur de
jets utiles. Son *Eloge de M. Quesnai*, sc
réimprimé, offre une infinité de vues patrio
qui font autant d'honneur à son cœur,
maniere dont il les exprime en fait à son
Dans son *Dialogue entre Alexandre & T*
il plaide la cause de l'humanité contre ceu
sous le titre superbe de Conquérans, en sc
plus terribles fléaux, & il le fait avec un
périorité de raison & d'éloquence digne d

premiers Ecrivains. Rien de plus moral & de mieux écrit encore, que le Poëme en prose de *la Paresse*, prétendu traduit du Grec, Ouvrage plein de chaleur & d'imagination, qui annonce une grande connoissance de la Mithologie, & l'art de la mettre en œuvre sans ostentation. Les *Mémoires* que M. le Comte d'*Albon* a adressés à la Société de Berne, décelent une ame sensible, vertueuse, pénétrée d'amour pour l'humanité, & tourmentée, pour ainsi dire, du desir de la soulager. En un mot, c'est dans les Ecrits de ce jeune Auteur qu'on trouve la saine Philosophie, & non dans les productions de ces Ecrivains orgueilleux qui la font consister dans des maximes ampoulées, dans des sentences froides & de commande, dans des déclamations aigres & séditieuses, faute de pouvoir mieux faire.

ALEMBERT, [*Jean* LE ROND D'] Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, Membre de celle des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Académie de Berlin, de Russie, de Suede, &c. né à Paris en 1717.

Plusieurs Critiques respectables & éclairés nous ont reproché d'avoir traité avec trop d'indulgence ses *Mêlanges de Littérature*: de n'avoir pas assez insisté sur les défauts de sa métaphysique souvent obscure, imperceptible, entortillée; sur les

inégalités de son style, tantôt foible, tantô
de morgue, & presque toujo[illegible]roid & bou
de n'avoir pas mis sous les yeux du Lect
contraste qui résulte de la médiocrité de ses p
tions, & du ton de mépris qu'il affecte, dans
les occasions, pour ce qu'il appelle *le bas*
des Poëtes, des Orateurs, des Historiens
à ces Critiques à développer leurs sentime
cet Ecrivain. Pour nous, en persistant à dire
le regarde comme un des plus habiles Géo
parmi ceux qui n'ont pas eu le génie de l'
tion, nous avouerons de bonne foi que nous
eu tort de le placer parmi nos bons Littérate

Il a cependant joui, sous ce dernier
d'une grande réputation, qu'il paroît con
encore dans les Provinces & dans quelque
Septentrionaux. Mais ne doit-on pas co
qu'il a trop abusé de cette réputation, en v
établir dans les Lettres certains paradox
tendent à dénaturer les genres, & que l
géométrique, si nous entendons par ce n
justesse des idées, auroit dû être le pren
réprouver ? Les sentimens de M. *d'Alemb*
la Poésie, par exemple, ne sont nullement
cord avec les principes fondamentaux & c
crés par l'aveu de tout le monde. En exigea
vers renforcés de pensées ; en préférant, da
vers, les pensées à tout autre mérite, n'e

pas en bannir ce qui en fait l'agrément & la vie, l'imagination ? Assujettir les fictions, les images, la hardiesse, les écarts de la Poésie au ton lourd & pénible de la vérité, c'est ôter à l'esprit humain ces charmes séducteurs qui l'attachent, le captivent & lui font goûter le vrai qu'ils ont embelli. Ce n'est pas que la Poésie ne puisse & ne doive accorder son langage avec celui de la raison ; mais la gêne du raisonnement & des preuves énerve son activité, & fait avorter les traits de lumiere & de sentiment, propres à frapper & à convaincre plus vivement que toutes les pensées, les sentences, ou les démonstrations géométriques.

Pourquoi donc cet Ecrivain n'a-t-il pas respecté ce que tant d'autres Géometres avoient respecté avant lui ? Libre de s'exercer dans la sphere des combinaisons, ils ne se sont point élancés dans le Monde poétique, où ils auroient paru étrangers ; ils se sont bornés aux plaines arides & immenses du calcul, sans songer à venir ravager les campagnes fleuries qu'arrose le Permesse.

D'ailleurs, ne seroit-il pas facile de prouver, par des exemples, à l'Auteur des *Mêlanges*, que des vers aussi *pensés* qu'il le desire, ne pourroient être que des vers détestables ? Ceux de *la Mothe Houdart*, les plus pleins de pensées, sont préci-

sément ceux qu'on lit avec le moins de plaisir; les vers de *St. Evremont* ne sont pas supportables, quoiqu'ils fourmillent de pensées; tandis qu'un seul trait, un seul tour, une seule image échappée au Génie poétique, attache l'esprit, échauffe le cœur & y laisse des impressions profondes.

La Poésie a toujours été regardée comme une imitation de la Nature, non comme une science de raisonnement; elle est l'art de peindre, non l'art d'enfiler des pensées. Tous les Auteurs qui en ont traité, depuis *Aristote* jusqu'à *Despréaux*, en ont cette idée, *ut pictura, Poësis erit.* C'est-là ce qui forme son essence; c'est-là le but qu'elle se propose; c'est-là ce qui la rend si agréable, si intéressante, & ce qui a de tout temps établi son empire sur les ames sensibles.

Les Philosophes eux-mêmes ont si bien reconnu sa puissance à cet égard, qu'ils n'ont pas dédaigné d'en emprunter la parure, toutes les fois que leurs talens naturels leur ont permis d'en faire usage. *Pithagore, Sénéque, Mallebranche*, aussi heureusement pourvus des dons de l'imagination, que de la pénétration philosophique, n'ont fait goûter leurs systêmes, leurs maximes, leurs raisonnemens, qu'en les assaisonnant des graces que la Poésie pouvoit leur prêter. Quand nous disons *Poésie*, nous ne prétendons pas la

réduire à la simple versification : on sait en particulier que *Mallebranche* n'a fait que deux vers en sa vie, qui l'ont même rendu ridicule : nous parlons de cette Poésie qui, bien loin d'être ennemie de la prose, en est l'ame & l'ornement. L'immortel *Fénélon* n'a pas eu besoin de s'assujettir aux regles de la mesure & de la rime pour être Poëte, & ce n'est que parce qu'il est Poëte, qu'il se fait lire avec intérêt, & que tout ce qu'il dit, s'insinue profondément dans le cœur. S'il se fût borné à accumuler des pensées & des vérités dans son *Télémaque*, il n'auroit pas trouvé des Lecteurs, sur-tout s'il eût écrit en vers.

M. *d'Alembert*, par un retour de réflexion, a sans doute rétracté intérieurement cette assertion anti-poétique.

Il est à croire qu'il en a fait autant à l'égard de ses principes sur l'Éloquence, qui sont à peu près les mêmes que ses principes sur la Poésie, & qu'on peut réfuter par les mêmes réponses. Il ne doit pas être plus attaché à ce qu'il a avancé pour prouver l'impossibilité où nous sommes de bien écrire en latin. On peut voir l'article RAPIN, où nous tâchons de détruire ce paradoxe.

On trouve encore dans les *Mêlanges* du même Ecrivain, différens morceaux traduits de *Tacite*. Il faut convenir qu'on doit peu louer sa modestie

d'avoir redouté la traduction de l'Ouvra
tier. Quoique ces morceaux aient leur n
à l'inexactitude près, l'Auteur ne trouve
étrange qu'on leur préfere la traducti
M. l'Abbé de *la Bleterie*, qui a paru dep
sur-tout celle de feu M. de *la Beaumell*
nous connoissons par quelques fragmens, &
nous nous flattons que le Public juger
favorablement que nous.

Nous pensons que M. *d'Alembert* n'attr
pas à un abus de critique le jugement qu
portons sur ce qui nous paroît répréhensibl
ses Ouvrages. Il ne s'agit ici que de Produ
littéraires qui semblent être le fruit de ses
semens, & sur lesquelles il ne fonde pa
doute sa réputation.

Il paroît, sur-tout dans son *Abus de la c*
en matiere de Religion, qu'il s'attache pl
raisons, ou, pour mieux dire, à couvrir s
sons, qu'aux graces de style. Cet Ouvrage,
posé dans le dessein de justifier les Philosop
reproche d'incrédulité, n'offre ni plan, ni
ni liaison; mais en revanche on doit rend
tice à la dextérité avec laquelle l'Auteur tr
sujet épineux. Plein de souplesse & de m
tion, il présente ses pensées dans un jou
nagé, qui écarte de lui le blâme de l'excès
tant que le soupcon d'un zele trop vif. Il

même à souhaiter que le résultat de cet Ouvrage fût un peu plus décidé ; qu'il y eût moins d'ambiguité dans l'ensemble, & que la maniere de procéder de l'Apologiste ne rappellât pas si souvent ce vers de *Virgile*,

Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

Il semble que la Philosophie devoit être plus franche, sur-tout quand elle a sa source dans une ame aussi philosophique que celle de M. *d'Alembert*.

On ne doit cependant pas condamner cette réserve : il auroit pu faire comme beaucoup d'autres Philosophes, ses subalternes, ne garder aucune mesure, déclamer à outrance, insulter sans égard, prodiguer les épithetes dures, traiter de style de laquais les Ecrits anti-philosophiques, qualifier de libelles les Ouvrages où l'on venge l'honneur outragé de quelques Gens de Lettres, &c. &c. &c. Mais ce personnage eût été indigne de lui, & contraire aux intérêts de la Philosophie, qui se fait gloire d'avoir un pareil soutien. Les Chefs d'une société quelconque ne doivent pas se compromettre légérement ; il est de la dignité de leur prééminence de se maintenir irrépréhensibles. Un Commandant de troupes conserve son sang-froid, & laisse la témérité au soldat. D'ailleurs, M. *d'Alembert* trouve cet heureux tem-

pérament dans ſon caractere autant que dans ſa politique, & il reſpecte trop le Public, pour ne pas ſe faire un devoir de donner du poids à ſon zele, par ſa prudence.

Après avoir oſé éclipſer quelques rayons de ſa gloire, nous nous livrons avec plaiſir aux juſtes éloges qu'il mérite par d'autres Productions.

Son *Eſſai ſur les Gens de Lettres* eſt un aſſemblage de ſagacité, d'élévation, d'une noble indépendance, qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour l'honneur du Monde littéraire, que chaque homme de Lettres pût réduire en pratique. Nous ne rougirions plus alors de voir ſubſiſter parmi nous ces rivalités malignes, ces baſſes jalouſies, ces cabales iniques, qui aviliſſent les talens & révoltent l'honnêteté; on verroit s'anéantir l'eſprit particulier, qui n'admet que ce qu'il approuve, qui n'approuve que ce qui le flatte; chaque Littérateur trouveroit des amis dans les compagnons de ſa carriere; & le Génie indigent n'auroit pas beſoin de chercher des protecteurs, en rampant. On proſcriroit ſur-tout ces Bureaux d'eſprit où l'on anathématiſe les meilleurs Ouvrages, quoiqu'on ne puiſſe s'en diſſimuler le mérite; où l'on encenſe la médiocrité, parce qu'elle eſt en état de protéger ou de nuire; où l'on n'admet tant d'adorateurs ſtupides, que pour en faire des écho,

dont la voix ira d'oreille en oreille déifier tous les Membres du tyrannique Sénat, & promulguer ses intrépides Arrêts; nous aurions la douce joie de voir couler le lait & le miel à côté de l'Hypocrene, de pouvoir cueillir les fruits du sacré Vallon, sans redouter ceux de la Discorde, de dormir sur le Parnasse sans craindre de réveils fâcheux; nous verrions renaître en un mot l'âge d'or de la Poésie, & le Monde savant retraceroit le modele de cette République, dont M. *d'Alembert* auroit été le *Platon.*

Mais hélas! la destinée de ce Littérateur philosophe est de proposer des félicités qui ne se réalisent pas. Rien n'étoit plus fait pour produire un excellent Ouvrage que son Discours pour servir de *Prospectus* à l'Encyclopédie. Si la profondeur des vues, l'intelligence du plan, l'ordonnance des distributions, l'exposition des matieres, l'exactitude des regles, la vigueur des pensées, l'heureuse aisance des tours, la noblesse du style, eussent été capables d'animer les Exécuteurs de ce grand dessein, comme tous ces traits réunis ont réussi à attirer les suffrages & les souscriptions, toute l'Europe seroit en possession du trésor des Sciences qu'elle attendoit, & M. *d'Alembert* n'auroit pas eu la douleur d'avoir contribué, par un bel Ouvrage, à faire naître de fausses espérances.

ALEXANDRE, [*Noël*] Docteur en
logie, né à Rouen en 1639, mort à l
1724.

Il a droit à la reconnoissance publique,
niâtreté du travail & la multitude des
sont un titre pour la mériter. Ses Ouvr
Théologie & son *Histoire Ecclésiastique*,
latin, lui attirerent pendant sa vie une
considération, qui ne subsiste plus que p
Théologiens. On se fait néanmoins un
de placer ce dernier ouvrage dans toutes
bliotheques où il peut être nécessaire pou
pletter la collection des Ecrivains sur c
Il seroit à souhaiter que quelques mains
se chargeassent du soin d'en retrancher le
fluités, d'en abréger les discussions, d'en
le style, en beaucoup d'endroits : par-là o
roit se flatter d'avoir cette Histoire dans u
de perfection plus estimable. On doit ce
rendre justice au P. *Alexandre*, comm
Auteur laborieux, souvent utile & propre
nir la matiere de plusieurs extraits intére
ceux qui savent les faire avec discernem

ALLAINVAL, [*Léonor-Jean-Christin*
LAS D'] Abbé, né à Chartres, mort à P
1753.

Il a travaillé pour le Théatre Fran

pour le Théatre Italien, avec des succès médiocres qui auroient pu devenir plus heureux, si sa mauvaise fortune lui eût permis de cultiver ses talens, & de travailler plus soigneusement ses Ouvrages. Il y a d'excellentes choses dans sa Comédie intitulée *l'Embarras des Richesses*. Si ce qu'on a publié de lui est vrai, il n'a pas dû en prendre l'idée d'après sa propre expérience : on dit qu'il étoit si bizarre ou si indigent, qu'il n'avoit, pour ainsi dire, aucune demeure fixe. Il couchoit tantôt à la belle étoile, tantôt dans les chaises à porteur qui sont au coin des rues ; genre de vie nullement propre à favoriser les dons du génie. Les anciens Poëtes se vantoient d'avoir dormi sur l'Hélicon ; ils avoient apparemment la faculté de choisir leurs jours. Ces sortes de veilles ne sauroient en effet être agréables, que quand elles sont le fruit du caprice, & non celui de la nécessité.

On a remis au Théatre François en 1770, une Comédie du même Auteur, intitulée *l'Ecole des Bourgeois*, qu'on voit reparoître de temps en temps, avec d'autant plus de plaisir, qu'elle est pleine de ce bon comique qui caractérise *Moliere*. La Comédie des *Mœurs du temps* de M. *Saurin*, est plus qu'une imitation de cette Piece.

ALLETZ, [*Pons-August.*] Avocat, né à Montpellier en 17....

Parmi une trentaine d'Ouvrages de compilation qu'il a publiés, on peut en compter cinq ou six faits avec soin, & très-utiles. C'est dans ce petit nombre qu'il faut placer *la Connoissance de la Mythologie ou de la Fable*, le petit *Dictionnaire Théologique*, & *l'esprit des Journalistes de Trévoux*. Il a fait aussi quelques compilations qui peuvent être utiles dans les Colléges.

AMBROISE, de Lombez, Capucin, ancien Professeur de Philosophie & de Théologie, né à Lombez en 1708.

Le *Traité de la paix intérieure* est tout à la fois un Ouvrage de Religion & de Belles-Lettres: de Religion, par les réflexions sages, les maximes solides, les principes lumineux, les sentimens pleins d'onction qu'il offre à son Lecteur: de Belles-Lettres, par la maniere dont il est écrit, c'est-à-dire, avec netteté, élégance & précision. Cet Ouvrage a eu plusieurs éditions, & mérite d'en avoir davantage.

AMELOT DE LA HOUSSAYE, [*Abraham-Nicolas*] né à Orléans en 1634, mort à Paris en 1706.

La politique fut sa manie dominante; c'est pourquoi tout ce qu'il a composé se ressent du penchant naturel de son esprit. Sa traduction de *l'Homme*

Homme de Cour de *Balthasar Gratian*, & celle ı *Prince* de *Machiavel*, avec ses Commenıires, prouvent qu'il avoit au moins quelque ılent pour cette partie. Il auroit dû cependant ıieux choisir ses Auteurs. *Machiavel* sur-tout, ınseignant une politique destructive de toute esece de bonne foi, méritoit plutôt d'être réfuté ıue traduit. La morale des Princes, comme celle les Particuliers, ne sauroit être vraiment resıectable & solidement utile, qu'autant qu'elle ıst fondée sur l'équité.

Sa Traduction de *l'Histoire du Concile de Trente* de *Fra-Paolo*, a été éclipsée par celle du P. *Courrayer*, beaucoup plus fidelle, & écrite d'ailleurs d'un style plus doux & plus correct. Son *Histoire de Venise* est très-propre à faire connoître le Gouvernement de cette République; mais ses *Mémoires* par ordre alphabétique sont remplis d'une quantité d'anecdotes, dont la plupart sont fausses, & les autres si communes, que ce n'étoit pas la peine d'en faire un Livre particulier. Ce qu'il dit néanmoins sur la révolte des Gantois, & sur différens traits de l'Histoire de Bourgogne, est assez bien développé. Il ne faut pas oublier que plusieurs Auteurs ont puisé dans cet Ouvrage bien de petits faits qu'ils nous ont donnés ensuite, d'un air avantageux, comme des découvertes.

AMY, [*N.*] Avocat au Parlement d'Aix, mort en 1760.

Les Ouvrages de Physique qu'on a de lui, sont dirigés, selon leur véritable destination, à l'utilité publique. Les matieres de pure spéculation ne prouvent souvent que l'abus de l'esprit de ceux qui les traitent, & entraînent l'abus de l'esprit de ceux qui les lisent. M. *Amy* n'a aucun de ces reproches à se faire. Ce qu'il a écrit sur l'économie domestique annonce l'Homme instruit, le Citoyen zélé & l'Auteur utile.

AMYOT, [*Jacques*] fils d'un Boucher de Melun, où il naquit en 1513, mort en 1593.

Tant qu'un style simple & naïf aura de quoi plaire, ses Ouvrages seront lus avec plaisir par ceux qui aiment à retrouver les traces de l'ancienne aménité Françoise. Sa Traduction des Grands Hommes de *Plutarque*, est un vrai Chef-d'œuvre pour le temps où elle a paru. Elle mérite encore plus nos éloges par un style piquant & familier, qui semble donner un nouveau coloris aux Héros qu'il peint, & qui, sans affoiblir leur caractere, ni changer leur physionomie, les naturalise en quelque façon parmi nous.

François I lui donna l'Abbaye de Bellosane, pour lui témoigner le plaisir qu'il avoit senti, en lisant sa Traduction de l'Histoire Ethiopique

d'*Héliodore*, plus connue ſous le titre d'*Hiſtoire des Amours de Théagene & de Chariclée*. Le Monarque fut en cela auſſi connoiſſeur, que juſte & libéral. *Amyot* fut fait enſuite Evêque d'Auxerre, puis grand Aumônier de France, & enfin décoré de l'Ordre du S. Eſprit.

Nous avons rappellé l'obſcurité de ſa naiſſance, parce qu'on aime à voir les Lettres honorées par des récompenſes auſſi conſidérables, quand les Littérateurs s'en rendent dignes par leurs mœurs & le bon uſage de leurs talens. La gloire qui en réſulte eſt préférable à la triſte célébrité qu'on acquiert par de grands talens, & qu'on obſcurcit par de grands abus.

AMYRAULT, [*Moyſe*] né à Bourgueil en Touraine en 1596, mort en 1664, Théologien Proteſtant, qui a fait des Ouvrages de Religion, de Morale & de Biographie, dont on n'a conſervé que le titre. Ce n'étoit pas la peine d'employer tant de temps, pour ne voir ſubſiſter de ſes travaux que quelques lignes, qui effrayent le Lecteur plus qu'elles n'excitent ſa curioſité.

ANDRÉ, [*Yves-Marie*] Jéſuite, Profeſſeur de Mathématiques, de l'Académie de Caen, né à Châteaulin dans le Comté de Cornouailles, en 1675, mort à l'Hôpital de Caen en 1764.

Son *Essai sur le Beau*, est connu chez
les nations; aussi peut-on le regarder comm
de ces Productions originales, qui ne sau
être que le fruit du génie. C'est dans cette
que la plupart de nos Auteurs didactiques
jourd'hui ont puisé les bons préceptes qu'il
donnés, & c'est d'après ces préceptes q
jeunes Littérateurs doivent travailler pour ol
de véritables succès. L'imitation de la na
voilà le grand point auquel il faut tendr
P. *André* nous développe ce principe av
ordre, un discernement, une clarté, qui n
sent rien à desirer. Il définit toutes les espec
Beau avec précision, avec justesse. Le ch
qui regarde *le Beau dans les Ouvrages d'e*
est plein de réflexions profondes, instructi
lumineuses; il semble y être l'Interprete
Muses & de la Nature. Dans le chapitre qui
cerne *le Beau dans les mœurs*, la raison
sentiment, la vérité, ne se sont jamais n
exprimés que par sa plume; on y voit briller
philosophie supérieure qui connoît aussi bien
passions du cœur, que les ressorts de la polit
humaine. Si la Philosophie substituoit des max
aussi utiles à ses folles déclamations, elle auroi
ritablement droit à la reconnoissance & au res

ANNEIX DE SOUVENEL, [*Alexis-Fran*

Jacques] né en Bretagne en 1689, mort à Rennes en 1758, étant Bâtonnier des Avocats du Parlement de Rennes.

Ceux qui l'ont entendu plaider, assûrent que ses Discours réunissoient le talent d'une éloquence mâle & vigoureuse, à cette douce chaleur de sentiment qui acheve le triomphe de la Justice & de la Vérité, en les faisant aimer de ceux même qui ont intérêt à les combattre. Peu d'Orateurs ont possédé mieux que lui l'art de simplifier les faits les plus compliqués, les incidens les plus accumulés, & de les réduire à une proposition unique, capable de répandre la lumiere sur les objets qui en paroissoient auparavant le moins susceptibles. Ce mérite, soutenu d'une diction noble, élégante & toujours correcte, a fait regarder cet Avocat comme le *Cochin* du Barreau de Rennes, & doit faire desirer qu'on imprime ses Plaidoyers.

Pour se délasser des pénibles travaux de l'état qu'il avoit embrassé, M. *Anneix* entretenoit commerce avec les Muses, & son *Epître à l'ombre de Despréaux* fait regretter qu'il n'ait pas eu plus de momens à consacrer à leur culte. Cette Epître très-estimable par le fond des choses, & souvent par la maniere dont elles sont rendues, est une satyre du goût du siecle pour la frivolité. L'Auteur y venge avec esprit *Despréaux* & *Rousseau*

de l'injuſtice de ceux qui ont oſé reléguer deux grands Poëtes dans la claſſe des V ficateurs.

ANQUETIL, [*Louis-Pierre*] Ch: Régulier de Sainte Geneviéve, né à Paris en

La compilation mal digérée de ſon *H civile & politique de la ville de Rheims*, peu contribué à le faire connoître; il avoit d'un ouvrage plus intéreſſant par lui-mê mieux écrit, pour ſe faire une réputation. réuſſi par une Hiſtoire intitulée, *l'Eſprit Ligue*, réimprimée depuis peu. Cette Hiſ eu du ſuccès, & en méritoit par la manie elle eſt écrite. On deſireroit ſeulement que teur n'eût pas dénaturé certains faits, n pas haſardé quelques autres, & eût eu tion de préſenter les circonſtances telles q étoient; ce qu'il eût fait vraiſemblableme eût été moins attaché à ce qui tendoit à fa ſes opinions particulieres. Défaut qu'un E eſtimable ne ſauroit trop éviter.

ANSEAUME, [*N.*] Souffleur, Secr Répétiteur, & Poëte de la Comédie Ita né à Paris en 17..

Nous ne parlerons pas de ſes talens ſc trois premiers titres; nous ne les connoiſſc

Pour ceux qui l'annoncent en qualité de Poëte, on ne peut se dispenser de les mettre au rang des plus médiocres. Il a composé une infinité de Pieces pour le Théatre de son département, qui forment trois gros volumes. Quatre ou cinq de ces Pieces ont réussi. Il seroit aisé d'expliquer la cause de leur succès, en l'attribuant aux agrémens de la Musique, d'une part, & de l'autre, à la fureur qu'on a depuis quelque temps pour ce genre de spectacle. Les Chef-d'œuvres de M. *Anseaume* sont, *l'Isle des Fous, le Peintre amoureux de son modele, la Clochette, les Chasseurs & la Laitiere.* On peut & on doit oublier *Mazet*, qui est un recueil d'indécences & d'équivoques grossieres. Le goût du Public qui accueille si bénignement de semblables miseres, n'est-il pas propre à opérer la dégradation des Arts, après avoir prouvé celle des mœurs ? Ce qui nous rappelle ces vers d'un Poëte Espagnol, assez mal traduits par M. *de Voltaire :*

L'abus regne, l'art tombe, & la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit;
Il vit dans le mépris, & meurt dans l'indigence.

1. ANSELME, [*N.*] de l'Ordre de St. Augustin, né à Paris en *1625*, mort en *1694*.

Par son *Histoire généalogique & chronologique*

de la Maison de France & des grands Officiers de la Couronne, il n'a pas peu contribué à fournir des lumieres à ceux qui ont travaillé sur cette partie de notre Histoire. On ne la propose pas comme un modele de style ; on ne peut en regarder l'Auteur que comme ceux qui découvrent les mines, en laissant aux autres le soin d'épurer les métaux qu'on en tire ; & de les mettre en valeur ; ce qui aura toujours un grand mérite aux yeux des justes appréciateurs de ce genre d'utilité.

Cette *Histoire* a été continuée d'abord par M. de *Fourny*, puis par deux Religieux Augustins. Le P. *Caquet*, du même Ordre, est aujourd'hui chargé de ce travail.

2. ANSELME, [*Antoine*] Abbé de St. Sever Historiographe des Bâtimens, de l'Académie d Inscriptions & Belles-Lettres, né à l'Isle-en Jourdain, petite ville de Gascogne dans l'Arma gnac, en 1652, mort en 1723.

Ses Sermons, ses Panégyriques & ses Oraison funebres, imprimés en 6 vol. n'ont pas eu l pouvoir de soutenir la réputation qu'il s'étoit ac quise lorsqu'il les débitoit. Ses *Dissertations* in sérées dans les Mémoires de l'Académie des Ins criptions, sont plus propres à le faire regard comme un sage Erudit & un bon Littérateur.

ANTESIGNAN, [*Pierre*] né à Rabastens, dans le Diocèse d'Albi, Auteur du seizieme siecle, le premier qui ait composé parmi nous une *Grammaire* pour apprendre le Grec avec méthode. Cette Grammaire eut plusieurs éditions, & l'on s'en servit long-temps au défaut d'une meilleure. En fait d'Ouvrages élémentaires, les premiers sont rarement bons; le temps seul peut développer les vrais principes, en les soumettant au creuset de l'expérience.

Ceux qui nous reprocheroient d'avoir tiré cet Auteur de l'oubli, ne sentiroient pas assez la reconnoissance qu'on doit à ceux qui ont fait les premiers efforts pour percer les ténebres de l'ignorance.

ARCQ, [*Philippe-Auguste* DE SAINTE-FOI, Chevalier D'] né avec beaucoup d'esprit & de talent; il a cultivé les Lettres par goût, & les Ouvrages qu'il a publiés ont été accueillis du Public. Ses *Loisirs* font regretter qu'il n'en ait pas eu davantage; ils sont tout-à-la-fois agréables & instructifs, sans que nous prétendions garantir la justesse de toutes les pensées. *Le Temple du Silence*, où il seroit à souhaiter que les trois quarts des Auteurs modernes allassent faire un peu de séjour, est un Roman où l'imagination, la philosophie, l'élégance, se disputent l'avantage de

Romans, une source d'ennui & de dégoût. Sans ses *Mémoires*, qui sont bien écrits, M. le Marquis *d'Argens* n'auroit pas un seul Ouvrage véritablement digne d'être lu.

ARGENVILLE, [*Antoine-Joseph* DEZALLIER D'] Maître des Comptes, de la Société Royale de Londres & de Montpellier, né à Paris, mort en 1765.

Il a écrit sur l'Histoire Naturelle, & fourni quelques articles à l'Encyclopédie. On a encore de lui un *abrégé de la vie des plus fameux Peintres*, beaucoup plus estimé que ses Ouvrages de physique.

ARGONNE, [*Dom Bonaventure* D'] Chartreux, né à Paris, mort en 1705.

On croit communément qu'il est l'Auteur des *Mêlanges d'Histoire & de Littérature*, publiés sous le nom de *Vigneul de Marville*. S'ils sont véritablement de lui, le P. *d'Argonne* peut être regardé comme un Littérateur, dans qui la solitude n'avoit affoibli ni l'amour des Lettres, ni celui des Anecdotes, ni l'art de les raconter avec agrément. Il auroit dû seulement être plus circonspect dans le jugement qu'il porte sur les caracteres de *la Bruyere*. Pourquoi déclamer avec tant d'humeur & de partialité contre un Ouvrage

dont les Critiques n'affoibliront jamais le mérite ? Quand même il existeroit quelque défaut dans ce Livre vraiment original, ils seront toujours de la nature de ceux qu'on oublie, en faveur de la justesse & de la solidité des réflexions, de la noblesse & de l'énergie du style, de la vérité des maximes qui s'y présentent à chaque page : trop heureux si la Littérature n'offroit jamais que de pareils sujets d'indulgence !

1. ARNAUD, [*Antoine*] Avocat-Général de la Reine *Catherine de Médicis*, né à Paris en 1560, mort en 1619.

Son éloquence fut plus célebre de son temps, qu'elle n'est estimée aujourd'hui, d'après les Ouvrages qu'il nous a laissés. Son Plaidoyer contre les Jésuites est ce qui le fit connoître : il est vraisemblable que les circonstances dans lesquelles il fut fait, contribuerent beaucoup à le mettre en vogue chez les ennemis de la Société. Si on le lit aujourd'hui de sang-froid, on y remarquera plutôt ce ton de chaleur & d'emportement qui naît de la prévention, que le caractere de cette véritable éloquence, qui réunit la vérité des faits à la force de l'expression.

Au reste, M. *Arnaud* doit être placé au rang de ces honnêtes gens, dans qui la vivacité a nui quelquefois aux lumieres, & qui n'en mérite pas

moins d'estime de la part de ceux qui savent distinguer l'homme prévenu, d'avec l'homme de mérite rendu à lui-même.

2. ARNAUD D'ANDILLY, [*Robert*] fils aîné du précédent, né à Paris en 1589, mort en 1674; Littérateur plus distingué que son pere.

On a de lui plusieurs Ouvrages, dont la plupart sont des Traductions qu'on lit encore avec plaisir, en faisant grace aux infidélités, en faveur de la pureté du style. Celle de l'Histoire des Juifs par *Josephe*, est sur-tout repréhensible par beaucoup d'inexactitudes, sans qu'on puisse néanmoins lui refuser le mérite d'être supérieure à celle du P. *Gillet*, Génovéfain, dernier Traducteur de cet Historien.

Arnaud cultiva aussi la Poésie. Il fit un Poëme sur la Vie de J. C. & d'autres Œuvres de piété en vers, qui prouvent que la prose étoit son véritable genre.

Cet Auteur vécut long-temps à la Cour, où il n'employa son crédit que pour rendre service. *Il ne rougissoit point*, dit *Balzac*, *des vertus chrétiennes, & ne tiroit point vanité des vertus morales*. Il se retira ensuite à Port-Royal, où il termina sa carriere en Philosophe chretien. Il fut pere de *Simon Arnaud*, Marquis de *Pompone*, Ministre & Secrétaire d'Etat, qui, par son cré-

dit, ne put empêcher [comme l'a remarqué M. de *Voltaire*], ni les disputes, ni les disgraces de son Oncle, dont nous allons parler.

3. ARNAUD, [*Antoine*] vingtieme fils de l'Avocat qui plaida contre les Jésuites, Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1612, mort à Bruxelles en 1694.

Celui-ci, avec du génie, de l'éloquence & une Littérature étendue, a prouvé combien un homme sage doit se défier de ses préventions, & combien il est essentiel, pour le bonheur & la véritable gloire, de savoir les réprimer, lorsqu'elles nous emportent trop loin. Il étoit né avec toutes les qualités qui forment les grands Ecrivains; mais son esprit naturellement polémique, l'engagea dans des disputes qui aigrirent son humeur & dégraderent ses talens. Il lui falloit absolument des Adversaires. Ennemi des Protestans, il écrivit contr'eux avec cette vigueur & cette vivacité, qui caractérisent autant le talent de la dispute, que le zele de la vérité. Dans ses Controverses contre le Ministre *Claude*, on admire une dialectique profonde, une méthode lumineuse, un enchaînement de preuves, une variété d'images, une force d'expression, qui captivent l'esprit & l'attachent agréablement. Ce qu'il a écrit contre les Jésuites, est de la même magie

de ſtyle, de la même éloquence, ſans p
néanmoins y méconnoître une amertum
acharnement, bien éloignés de ce ton q
valoir les raiſons & prouve l'impartialité. C
par conſéquent ſe garder d'adopter incon
ment tout ce qu'il leur impute dans ſa *M*
pratique & dans ſes autres Ecrits, où l'ani
étouffe le diſcernement, & laiſſe une libr
riere à l'exagération, à la fauſſeté, aux c
dictions. Ce n'eſt pas par des imputations
geres à la queſtion, qu'on réuſſit à réfute
confondre ſes Antagoniſtes.

Tel étoit le caractere de M. *Arnaud*
humeur prompte à s'enflammer, une gra
cilité pour écrire, &, plus que tout cela, l
de la célébrité, deſir dont on ſait ſi rarem
garantir, le précipiterent dans les diſputes
temps, & conſumerent des travaux qu'il
rendre infiniment plus utiles.

Il ne ſe borna pas à des diſcuſſions Thé
ques; il écrivit contre le Prince d'Orange
titre (1) de ſon Ouvrage ſuffit pour fair
noître la trempe de ſon eſprit. L'Auteur du
de Louis XIV, prétend que ce Livre n'

* *Le vrai portrait de Guillaume-Henri de N* *nouvel Abſalon, nouvel Hérode, nouveau Néron* *veau Cromwell.*

de M. *Arnaud*, à cauſe du titre, qui tient du ſtyle du Pere *Garaſſe*. Cet Hiſtorien n'a pas lû ſans doute tous les Ouvrages de ce Docteur; il en a compoſé inconteſtablement tant d'autres où le ſtyle du P. *Garaſſe* ſe fait ſi ſouvent ſentir, que l'on eſt autoriſé à lui attribuer celui-ci, juſqu'à ce que l'on ait des preuves plus ſolides du contraire.

Il attaqua auſſi le P. *Malebranche* ſur ſa Métaphyſique. Celui-ci ne put lui pardonner d'avoir choiſi parmi ſes opinions celles qui prêtoient le plus à la ſatyre, pour le rendre ridicule aux yeux de la plus grande partie du Public. *Malebranche* avoit raiſon de ſe plaindre : mais pouvoit-il ignorer que cette méthode a été de tout temps la reſſource favorite de tous les Auteurs, qui ont voulu établir leur réputation ſur les débris de celle des autres ? D'ailleurs la morale de M. *Arnaud*, en fait de diſputes, étoit aſſez indulgente pour ceux à qui les égards peſent. Il ne craignit point de publier un Ouvrage ſous ce titre : *Diſſertation ſelon la méthode des Géometres, pour la juſtification de ceux qui, en de certaines rencontres, emploient, en écrivant, des termes que le monde eſtime durs.* Il s'efforce de juſtifier les emportemens de ſon ſtyle par l'autorité de l'Ecriture & des Saints Peres : mais on peut dire avec juſtice que cette Diſſertation ne prouve autre

chose, sinon qu'il est des esprits, pour ainsi dire ambidextres, prêts au pour & au contre, & qui ont le talent d'en imposer un moment, par cette métamorphose que *Juvenal* leur reproche, *qui nigra in candida vertunt*.

Nous le répéterons encore, il est fâcheux que la force, la chaleur & l'énergie du style de cet Homme célebre, aient été consacrés à soutenir des rivalités, dont il ne tenoit qu'à lui de se défendre. Son génie plus constamment appliqué à des objets convenables à son état & à sa plume, nous eût laissé des Productions utiles, au lieu de ces Ecrits polémiques qui tombent d'eux-mêmes avec le sujet qui les a fait naître. On peut en juger par l'ouvrage immortel de *la perpétuité de la Foi*, fait en société avec *Nicole*; par celui de *l'Art de penser*, auquel il eut plus de part que ce dernier, & par la *Grammaire générale & raisonnée* qu'il composa avec *Lancelot*. En se bornant à ce genre de travail, il auroit obtenu, du consentement unanime de la postérité, le titre de *Grand*, que ses seuls partisans ont eu le courage de lui donner.

4. ARNAUD, [*Henri*] Evêque d'Angers, frere du précédent, né à Paris en 1597, mort en 1692, n'est connu dans les Lettres que par cinq volumes de négociations qui font juger

u'il étoit aussi propre à agir en bon politique, qu'à écrire en bon Historien. Nous ne parlons pas de ses qualités épiscopales; il suffit de dire qu'après s'être engagé dans quelques débats théologiques, il les termina par sa soumission, & finit sa longue carriere, avec la réputation d'être un des plus vertueux Prélats de son temps.

5. ARNAUD, [*François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'] de l'Académie de Berlin, né à Paris en 17...

Quand on conviendroit avec quelques Critiques, qu'il y a des négligences dans ses petites Poésies, dont il prépare une édition revue & corrigée, en seroit-on plus autorisé à le placer parmi nos Poëtes médiocres ? Ses Ouvrages dramatiques, il est vrai, ont une touche un peu trop lugubre, & sont trop chargés d'accessoires, dont le génie sut toujours se passer; mais si on les considere du côté de la chaleur, du sentiment & du pathétique, on trouvera qu'aucun des Poëtes de nos jours les plus prônés ne l'égale à cet égard. *Le Comte de Comminges, Euphémie, Fayel,* seront toujours regardés comme des Pieces où la sensibilité respire presque à chaque scène, avec une force & une énergie capables d'attendrir le Lecteur le plus froid. Qu'importe qu'elles soient peu d'accord avec les bienséances

de notre Théatre ? elles n'en ont pas moins des rapports de ressemblance très-marqués avec ces Tragédies, dont les représentations attendrirent autrefois toute la Gréce, & qu'on lit encore avec intérêt, en suppléant par l'imagination au défaut de l'illusion théatrale. Il est plus à propos, pour l'honneur de notre Poésie, que nous ayions des Pieces qu'on puisse lire, que d'être amusés pendant quelque temps par des représentations qui ne laissent après elles que le dépit d'avoir accordé son suffrage à des fantômes tragiques.

M. *d'Arnaud* a fait encore des Romans qu'on doit distinguer de la foule des Ouvrages qui portent ce nom. Presque tous les siens réunissent à la morale & au sentiment la chaleur & la correction du style. *Sargines*, un de ses derniers Ouvrages en ce genre, est un tableau animé des mœurs, de la bravoure & de cette loyauté qui rendent le caractere de nos aïeux si intéressant. Malheur aux François modernes que ces sortes de peintures ne toucheroient pas, & qui préféreroient l'art froid de raisonner à cette noble sensibilité, seule capable de former des Héros & des Sages ! *Rosalie, le Prince de Bretagne*, présentent des tableaux d'un autre genre ; la morale la plus pure & la plus utile aux Nations policées y est mise en action de la maniere la plus attachante. Si le coloris en est quelquefois sombre, il n'est en

cela que plus conforme au genre que l'Auteur a choisi. Son but est d'exciter la terreur & la pitié dans l'ame de ses Lecteurs ; & l'on ne peut sans injustice lui refuser le mérite d'y avoir réussi.

M. *d'Arnaud* n'avoit donc pas besoin d'employer le luxe typographique pour faire valoir ses Romans, qui forment aujourd'hui quatre volumes. Ces petits manéges décèlent trop de prétention, & ne sont d'aucune ressource, parce que le Public n'est jamais la dupe de ce genre de coquetterie. On loue le talent du Graveur, séparément de celui de l'Ecrivain : les planches sont renvoyées à l'Artiste, & ne servent de rien à l'Auteur médiocre, qui prétendroit par elles se sauver du naufrage.

6. ARNAUD, [*N.*] Abbé, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Carpentras, en 17..

Sans avoir composé beaucoup d'Ouvrages, il s'est acquis des droits à l'estime publique. Son amour pour les Beaux-Arts a toujours été soutenu par des connoissances profondes & par une maniere de présenter ses idées, qui les rend aussi intéressantes, qu'elles sont justes & lumineuses. Tant qu'il a travaillé au Journal Etranger & à la Gazette Littéraire, on a reconnu dans les articles

de sa façon, le Savant, l'Homme de goût & le Juge éclairé.

ARNOULT, [*Jean-Baptiste*] Abbé, mort à Besançon en 1753, Auteur de *huit Traités sur l'Education de la Jeunesse*, assez mal écrits, mais pleins de réflexions utiles pour la culture de l'esprit & du cœur. Son *Traité sur la Prudence* n'annonce pas qu'il en eut beaucoup lui-même; les pensées en sont triviales, & le style lâche & incorrect, deux raisons pour empêcher un homme prudent d'écrire.

ARTAUD, [*Jean-Baptiste*] né à Montpellier, en 1732.

Il est connu par deux Ouvrages, dont le premier est mort subitement, & le second est prêt à éprouver le même sort. L'un est un Roman intitulé, *la petite Poste dévalisée*, ancien cadre heureusement imaginé avant lui, & dont il n'a su tirer aucun parti. Le style des Lettres prétendues interceptées n'est pas celui des personnages qu'il fait parler; il est celui de l'Auteur, c'est-à-dire, qu'il est plat, froid, sans justesse, sans variété. On y reconnoît par-tout la même tournure d'esprit, le même caractere, & il falloit que chaque personnage y eût le sien particulier. Etoit-ce d'ailleurs la peine de ressusciter une invention usée,

pour ne débiter que des anecdotes calomnieuses, rien moins que plaisantes.

L'autre Ouvrage de M. *Artaud* est une Comédie en un acte, & à scènes détachées, dont le titre est *la Centenaire.* Elle a paru depuis peu sur le Théatre, où elle a fait rire un moment les désœuvrés, & bâiller les gens raisonnables. Ce n'est pas qu'elle n'offre plusieurs traits d'esprit; mais cet esprit est si volatil, qu'il n'est pas capable de soutenir un Ouvrage.

Cet Auteur est aujourd'hui chargé de la rédaction *du Courrier d'Avignon*, qui, comme on sait, n'offre que des nouvelles surannées, écrites d'un style qui n'est pas capable de dédommager du défaut de nouveauté.

ARTIGNY, [*N.* D'] Abbé, né à Vienne en Dauphiné, est connu par de *nouveaux Mémoires d'histoire, de critique & de littérature*; compilation où l'on trouve des choses curieuses parmi un grand nombre de fort inutiles. M. l'Abbé *Irailh* y a puisé ce que l'Auteur dit de meilleur sur les Gens de Lettres, pour en faire usage dans ses *Querelles Littéraires.*

Nous ne parlerons pas d'un autre Ouvrage de M. l'Abbé d'*Artigni*, intitulé *Relation d'une assemblée tenue au bas du Parnasse.* Le lieu de l'assemblée est très-bien choisi & conforme au mérite de cette production.

ASSELIN, [*Gilles-Thomas*,] Doct
Sorbonne, Principal du Collége d'Harcou
à Vire en Normandie, mort à Paris en
âgé de 85 ans.

Il remporta dans sa jeunesse plusieurs
l'Académie Françoise & à celle des Jeux fl
ce qui ne signifie pas qu'il ait eu de gran
lens. Aussi renonça-t-il à la Poésie, malgré l
riers académiques, qui sont assez ordinai
le terme des succès.

ASSOUCY, [*Charles* COYPEAU, sieur
en 1604, mort en 1674.

On ne peut même dire de lui à présent
Boileau en disoit de son temps,

Et jusqu'à d'*Assoucy*, tout trouva des Lecteur

Son *Ovide en belle humeur* ne trouve pl
gens d'assez mauvais goût pour le lire; a
Poëte, si on peut l'appeller ainsi, avoit-il
le plus pitoyable de tous les genres, sans
les mêmes talens que *Scarron*, pour se le
pardonner. Sa vie, comme sa prose & ses
ne fut qu'un mélange de misere, de bur
& de platitude. Tous les pays par où il pass
il en vit beaucoup, furent marqués par se
grâces. Il ne faut cependant pas croire q
mœurs aient été aussi corrompues, que *Ch*
vo

voudroit le faire entendre, dans son *Voyage du Languedoc*. La plaisanterie devient un crime, quand elle attaque les mœurs jusqu'à ce point. La calomnie doit paroître odieuse, à proportion de ses efforts pour rendre ses noirceurs plus piquantes aux yeux de la malignité.

ASTRUC, [*Jean*] Docteur de la Faculté de Montpellier & de celle de Paris, Professeur de Médecine au Collége Royal, né à Sauve dans le Diocèse d'Alais, mort à Paris en 1766.

Une maniere d'écrire pleine de noblesse, de chaleur & de pénétration, répand de l'intérêt même sur ceux de ses Ouvrages qui n'ont de rapport qu'à la Médecine. Ses Dissertations, ses Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle du Languedoc, ses Lettres sur les disputes des Médecins, font juger qu'il auroit pu s'illustrer parmi les Littérateurs, comme il s'est immortalisé parmi les Disciples d'*Esculape*. Ce qu'il a écrit sur la Genèse & sur la conduite qu'*Adam* & *Eve* durent tenir à la naissance de leurs premiers enfans, porte le même caractere d'esprit & de talent; mais il faut bien se garder d'adopter ses conjectures, qui n'ont été vraisemblablement que le fruit de l'activité de son imagination.

AUBAIS, [*Charles* DE BASCHI, Marquis D']

de l'Académie de Marseille & de celle de Nîmes, né au château de Beauvoisin en Languedoc, en 1686, mort au château d'Aubais, en 1777.

Quand les Lettres ne lui devroient que l'excellent Recueil de *Pieces fugitives pour servir à l'Histoire de France*, elles n'en seroient pas plus dispensées de reconnoissance, pour les services multipliés qu'il a rendus à ceux qui les cultivent. Ses lumieres sur l'histoire ont servi à guider beaucoup d'Auteurs dans leur travail; & sa facilité à communiquer les trésors de son immense Bibliotheque, a contribué à la perfection de plusieurs Ouvrages.

AUBENTON [*N.* D'] Docteur en Médecine, de l'Académie des Sciences, né à Montbard dans l'Auxois en 17..

Son département dans l'*Histoire naturelle de M. de Buffon*, est peu brillant, à la vérité; mais il n'en a pas moins son mérite: l'objet du travail de M. d'*Aubenton* est la partie anatomique. Ceux qui n'exigent pas les graces du style, dans des matieres qui n'en sont pas susceptibles, y rendront justice à l'exactitude des observations, à la méthode du procédé, à la justesse de l'analyse, & à la sagacité des expériences. On doit savoir gré à ce Naturaliste, de s'être chargé d'un ministere obscur dans l'idée du commun des

Lecteurs, qui cependant suppose des connoissances propres à lui attirer l'estime des Savans. On peut le comparer à un Charpentier habile, dont le travail indispensable se cache dans le corps de l'édifice, quoiqu'il en regle l'économie & en fasse le soutien.

I. AUBERT, [*Pierre*] Avocat, né à Lyon en 1602, mort dans la même ville en 1733.

Ce n'est pas pour ses Ouvrages, qui ne consistent qu'en quelques Plaidoyers, que nous lui donnons une place dans cette Galerie littéraire; il a rendu aux Lettres des services plus réels, que ceux qu'ont cru lui rendre tant d'Ecrivains par leurs Ecrits. C'est lui qui le premier donna, dans sa patrie, l'exemple d'une assemblée académique, laquelle, à sa sollicitation, fut confirmée par Lettres-patentes du Roi (en 1724), sous le titre d'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lyon.

M. *Aubert* voulut être encore utile d'une autre maniere à ses concitoyens : il fit présent à la ville de Lyon de sa bibliotheque, qui étoit considérable, à condition qu'elle seroit ouverte à tout le monde. Il vaut cent fois mieux procurer au Public les moyens de s'instruire & de s'amuser, par la lecture des bons Auteurs, que de l'ennuyer

par des productions qui n'offrent le plus ni l'instruction ni l'amusement.

2. AUBERT, [*Jean-Louis*] Abbé, seur de Langue Françoise au Collége R à Paris en 1731.

On a pu regarder pendant quelque ten *motte* & *Henri Richer*, comme les imita *la Fontaine*, en laissant toujours une distar grande entre le Maître & les Disciples. M. *Aubert* a su diminuer considérablement tervalle. Sans s'éloigner du naturel & de la cité, il a eu l'art d'élever le ton de l'apo & de lui donner un air de philosophie dépare point la fable, quand il est sob dispensé. On peut orner la raison des c de l'imagination & de l'esprit; on peut d la morale une tournure piquante, en dév les maximes d'une maniere ingénieuse, roger au génie fabuliste, qui est la sim on se rend même par-là plus intéressant, quand il n'est pas possible d'atteindre un inimitable par lui-même. M. l'Abbé *A* fait ces tentatives avec un succès qui le guera toujours. Tout homme de goût l'avis de M. de *Voltaire*, au sujet de ses du *Merle*, du *Patriarche*, des *Fourmis*, reconnoissant *le sublime & la naïveté fon*

semble. Ce ne sont pas les seules qui méritent cet éloge ; plusieurs ont droit, chacune dans leur genre, à un tribut de louange particulier.

Ses autres Poésies décelent un Auteur élégant & facile. Dans le Poëme de *Psyché*, l'agrément & la variété des peintures ; le choix, l'imagination, & la finesse des expressions ; les graces & la vivacité du style, se disputent l'avantage de captiver le Lecteur & de l'amuser. C'est ainsi qu'il faut écrire dans les sujets d'agrément. L'esprit ne plaît, que quand il brille dans son vrai genre, & la chaleur fantastique de quelques-uns de nos Poëtes ne supplée point au défaut de naturel & de fécondité qu'on a raison de leur reprocher.

Pendant tout le temps que M. l'Abbé *Aubert* a été chargé de la continuation du Journal de Trévoux, il a eu le courage de parler avec impartialité de tous les Ouvrages, & ce qui est plus courageux encore, de tous les Auteurs. Nous userons de la même liberté à son égard, & nous ne craindrons pas de dire qu'il auroit dû laisser aux autres Ecrivains le soin de parler de lui. Cet égoïsme, si fort à la mode parmi les Journalistes & les Auteurs critiques de ce siecle, est d'autant plus déplacé & plus ridicule, qu'il blesse l'amour-propre des Lecteurs, sans tourner au profit de celui des Ecrivains qui se le permettent, puisqu'il

ne décele en eux qu'une vanité capable d'affoiblir le mérite de leurs bonnes qualités.

AUBERY, [*Antoine*] Avocat au Parlement de Paris, né en 1616, mort en 1695.

Les Cardinaux de *Richelieu* & *Mazarin*, dont il a écrit l'histoire, doivent peu au mérite de sa plume. On y trouve néanmoins des détails intéressans, parce qu'ils ont rapport à des hommes célebres. La Reine mere, *Anne d'Autriche*, répondit au Libraire *Bertier*, qui n'osoit imprimer la vie du Cardinal de *Richelieu*, parce que l'Historien y parloit peu avantageusement de plusieurs Seigneurs de la Cour : *Travaillez sans crainte, & faites tant de honte au vice, qu'il ne reste plus que de la vertu en France*. Parole qui caractérise l'esprit d'un Gouvernement vraiment sage, & que les Princes ne sauroient trop répéter, pour l'encouragement de ceux qui ne craignent pas de s'élever contre l'erreur & l'iniquité, les plus redoutables ennemis des Rois & des Nations.

On connoît un autre *Aubery*, sieur *du Maurier*, mort en 1667, par des *Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande*; Ouvrage où la vérité est dite avec courage & fermeté, & dont plusieurs Historiens ont tiré le plus grand parti.

AUDIGNAC, [*François* HEDELIN, Abbé D'],

né à Paris en 1604, mort à Nemours en 1676.

Lorſque le Cardinal de *Richelieu* le chargea de compoſer un Ouvrage didactique ſur la Poéſie théatrale, ce Miniſtre ignoroit ſans doute que les bons Modèles inſtruiſent bien plus que les préceptes & les réflexions. Un homme dépourvu de génie & de goût, s'exercera infructueuſement dans un genre de Poéſie quelconque, lors même qu'il obſervera avec le plus d'exactitude toutes les regles dont ce genre eſt ſuſceptible. On peut connoître les routes du Permeſſe; mais il faut être monté ſur Pégaſe pour les parcourir avec ſuccès.

L'Abbé *d'Aubignac* eſt lui-même plus que tout autre la preuve de cette vérité conſacrée par l'expérience. Après avoir compoſé le meilleur Livre que nous ayons ſur les principes de l'Art dramatique, il prouva par ſa Tragédie de *Zénobie*, que ce n'eſt pas tout d'être inſtruit, qu'il faut encore avoir le talent de réduire les inſtructions en pratique. Cette Piece fut ſifflée avec juſtice; & par une inconſéquence du Public, elle fit tort, pendant quelque temps, à l'Ouvrage qui l'avoit précédée, & qui n'eſt pas moins bon pour cela.

En effet, il eſt impoſſible de mieux développer, que l'a fait l'Abbé *d'Aubignac*, dans ſa *Pratique du Théatre*, tout ce qui a rapport au pro-

cédé théatral. La *Menardiere*, qui, dans sa Poétique, avoit traité avant lui de l'Art dramatique, n'a fait que commenter ce qu'*Aristote* & *Castelvetro* ont écrit sur le même sujet. Il parle à la vérité fort au long de l'Art du Théatre, de l'origine du Drame, de ses especes, des trois unités, des caracteres, des mœurs, des bienséances; mais ce n'est pas là ce dont on avoit besoin: *Aristote* & ses Commentateurs avoient assez détaillé ces différentes parties de la Poésie dramatique. L'Abbé d'*Aubignac*, plus rempli de sagacité & de justesse, a fait des observations nouvelles sur les objets les moins connus & les plus difficiles. Le choix du sujet, par exemple, la contexture du plan, l'art de préparer les incidens, de nouer & de dénouer l'intrigue, la nécessité de soutenir l'action, la disposition des actes, la coupe & la liaison des scènes, & cent autres particularités sur lesquelles les Anciens ne sont entrés dans presqu'aucun détail, sont présentées chez lui avec une clarté de principes & une sûreté de goût qui le mettent bien au dessus de tous ceux qui se sont exercés à écrire sur la Théorie & la Pratique du Théatre.

Ce qui prouve encore mieux la bonté de son Ouvrage, c'est l'utilité qu'on en a tirée. Aussi-tôt qu'il parut, *Corneille* commença à soigner un peu mieux ses Tragédies. L'Abbé *d'Aubignac* eut

e sujet de se plaindre de ce que ce Poëte ne
cune mention de lui, soit dans ses Préfaces,
dans son Discours sur les trois Unités. Ce
e fut taxé d'ingratitude par l'Auteur didac-
, & occasionna entre lui & le Pere de notre
édie, une querelle que ce dernier soutint
es Epigrammes grossieres, qui, pour sa gloire,
nt pas venues jusqu'à nous.

Abbé *d'Aubignac* n'en resta pas là; il fit sur
phonisbe, le *Sertorius*, l'*Œdipe*, des ré-
ques critiques qui effrayerent son Adversaire.
eille n'ignoroit pas combien les discussions
tiques sont propres à faire évanouir les plus
les beautés : on peut les comparer à des sucs
sifs qui détruisent les substances, sous pré-
de les épurer : c'est pourquoi il prit le parti
taire, & de se venger en faisant mieux. Telle
it être la ressource des grands talens. On
it toujours par quelque endroit dans la dis-
C'est quitter le sceptre du Génie, pour
re les armes du Gladiateur.

Abbé *d'Aubignac* eut encore d'autres dé-
, mais moins illustres. Il entra en lice avec
ge, *Richelet*, Mlle *Scudéry*, & quelques
Gens de Lettres de son temps. Ses Ouvrages
iques, qu'on ne lit plus à présent, an-
nt dans lui tous les travers qui enfantent &
ntiennent les disputes, c'est-à-dire, une

C v.

imagination ardente, un amour-propre trop sensible, beaucoup d'orgueil, de présomption & d'aigreur.

AUBIGNÉ. [*Théodore-Agrippa* D'] né à St. Maury dans la Saintonge, mort à Geneve en 1630.

Son *Histoire universelle* porte l'empreinte de son ame, c'est-à-dire, qu'elle est écrite avec beaucoup de liberté, d'enthousiasme & de négligence. Il étoit né pour la satyre & la plaisanterie, comme on en peut juger par un de ses autres Ouvrages, qui a pour titre: *Confession de Sacy*. Nous ne parlons pas de son *Baron de Feneste*, qui n'a pas, à beaucoup près, le même agrément. Sa *Vie*, écrite par lui-même, est encore moins bonne; il y a pris la licence pour la franchise, & c'est ce qui l'a engagé dans des détails qu'il auroit dû supprimer.

On n'a pas besoin d'apprendre qu'il fut grand-pere de Mad. de *Maintenon*, & pendant très-long-temps Favori d'*Henri IV*, qui estimoit autant son courage que son esprit.

AUBRI [*Jacques-Charles*] Avocat au Parlement de Paris, sa patrie, né en 1707, mort en 1739.

Il se montra digne rival des Normand & des

Cochin, & auroit fourni sans doute une carriere aussi brillante que celle de ses deux Confreres, si la mort ne l'eût enlevé à la fleur de son âge. Son talent principal consistoit dans l'art de manier adroitement l'ironie. On peut croire qu'il savoit employer d'autres ressources, selon les diverses circonstances. Cette figure devient ennuyeuse, quand elle n'est pas dispensée à propos, & son fréquent usage en affoiblit la force, qui ne consiste que dans la vivacité & la rareté. On a de lui plusieurs Plaidoyers, Mémoires & Consultations, dispersés dans nos Bibliotheques, & qu'il seroit utile de réunir en corps d'Ouvrage.

AUGER [*N.*] Abbé, Professeur de Rhétorique au College Royal de Rouen, né en 17..

Sa Traduction des *Œuvres de Démosthene*, lui donne des droits à la reconnoissance publique. Outre qu'il est le premier qui ait fait passer dans notre Langue tout ce qui existe des Ouvrages de cet Orateur, dont on n'avoit encore traduit que dix ou douze Harangues; il a rendu avec une exactitude singuliere le sens de l'original. On voit qu'il a tâché de rendre aussi sa maniere; mais son pinceau n'a pu saisir ce ton simple, mais énergique; ces couleurs vives, mais naturelles, qui caractérisent *Démosthene*. On ne trouve également qu'une image imparfaite de l'éloquence

d'*Eſchine*, dans la traduction qu'il a donnée des trois Harangues qui nous reſtent de cet Auteur. Mais ſi le ſtyle de M. l'Abbé *Auger* n'eſt pas auſſi rapide, auſſi animé, auſſi mâle que celui de *Démoſthene*, auſſi élégant, auſſi fleuri que celui d'*Eſchine*, il a du moins de la correction & de la netteté, qualités qui deviennent tous les jours plus rares parmi nos Ecrivains.

AUNOY, [*Marie-Catherine* JUMEL DE BERNEVILLE, Comteſſe D'] morte en 1705.

Ses Romans ſont écrits avec aſſez de chaleur & d'intérêt, mais d'un ſtyle trop négligé. *Hippolyte, Comte de Duglas*, eſt celui qui a été le plus accueilli. Ses *Mémoires d'Eſpagne* ſont pleins de fauſſetés & d'injuſtice, dans ce qui a rapport à l'hiſtoire & aux mœurs de cette Nation. Ses *Contes nouveaux* n'eurent pas même le ſuccès de la nouveauté, & ne le méritoient pas.

AVRIGNY, [*Hyacinthe-Robillard* D'] Jéſuite, né à Caen en 1676, mort en 1715, Littérateur eſtimable, qui s'eſt principalement conſacré à l'hiſtoire.

Ses *Mémoires chronologiques & dogmatiques*, & ſes *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire univerſelle*, ſont des Ouvrages propres à mériter l'approbation de leur ſiecle & celle de la poſtérité. Quoique les faits y ſoient détachés, ils ſont

entés avec tant de clarté, développés par des
xions si judicieuses, qu'on peut regarder ces
es comme les meilleures Collections histo-
es que nous ayons. L'Auteur a sur-tout un
age à dire la vérité, & une droiture dans ses
ssions, qui lui concilient la confiance du
eur. Il est le premier qui, sans écrire un
s d'histoire, a néanmoins réuni les qualités
lus essentielles à un bon Historien. » Le dis-
nement des faits, l'exactitude des dates, le
oix des matieres, l'élégante précision du style,
t fait comparer ses *Mémoires* aux meilleurs
brégés chronologiques qu'on connoisse. Le
d'*Avrigny* pese les Auteurs & leur témoi-
age; il les redresse, il écarte le faux, discute
louteux, & choisit presque toujours le vrai «.
le jugement qu'en portent les Auteurs du
veau *Dictionnaire historique*.

JTELS, [*Guillaume* DES] né à Charolles
'an 1529, mort vers l'an 1570, Poëte Latin
ançois, dont nous ne conservons le nom,
parce que celui des insectes doit se trouver
la liste des animaux. Le P. *Garasse*, très-
de figurer à côté de cet Auteur, lui attribue
ertain *Parnasse satyrique*, ouvrage rempli
ertinences, destiné à pourrir *incognito* dans
our d'une bibliotheque.

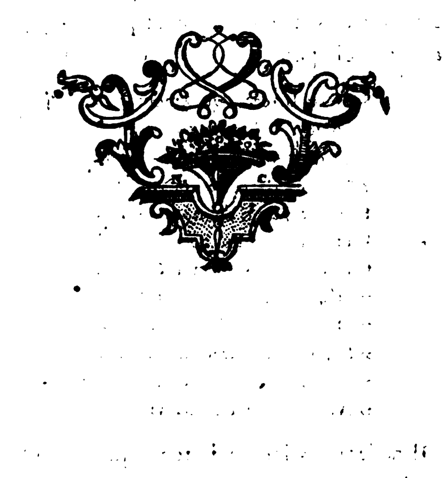
AUTREAU, [*Jacques*] mort à Paris, sa patrie, en 1745, dans un âge fort avancé.

Il fut Peintre & Poëte, deux titres suffisans pour écarter la fortune ; aussi vécut-il dans la misere, & mourut-il à l'Hôpital des Incurables, où il conserva jusqu'à la mort la manie de faire des vers. Une particularité à observer dans sa vie, c'est qu'il ne commença à travailler pour le Théatre qu'à l'âge de soixante ans. Il étoit d'une humeur mélancolique ; & malgré les obstacles de l'âge & du caractere, il a su répandre dans ses Comédies une gaieté vive qui réjouit par intervalles. Quoique ses Pieces soient médiocres, la lecture en est agréable, à cause de la facilité du style & du naturel qui regne dans le Dialogue. *Démocrite prétendu fou*, en trois actes & en vers, est son meilleur Ouvrage.

AUVIGNY, [*N.* CASTRES D'] né dans le Hainaut, mort à la bataille d'Etinghen en 1743, âgé de 31 ans.

Né avec de l'ardeur pour l'étude des Lettres, & formé par l'Abbé *Desfontaines*, il se seroit fait plus de réputation, si les devoirs de son état (il étoit Chevau-Léger) lui eussent laissé plus de loisir pour cultiver son esprit & épurer son goût. Quelques-uns de ses Ouvrages ne sont pas sans mérite. Ce qu'il a fait de mieux, est un Re-

de Vies des Hommes illustres de France, a poussé jusqu'au dixieme volume. Il igno- sans doute que l'affectation d'esprit, la re- :che des ornemens préférés à l'exactitude his- que, qu'un ton quelquefois romanesque, un c inégal & trop plat dans certains endroits, , sont des défauts exclusifs pour obtenir le e de bon Historien; peut-être la maturité de ;e l'en eût-elle corrigé.



B

BACHAUMONT, [*François* LE COIGNEUX DE] né à Paris en 1624, mort en 1702, Poëte ingénieux & délicat, qui n'est connu que par quelques vers faits en société avec *Chapelle*. Les plus jolis du *Voyage de Languedoc* sont de *Bachaumont*, temoins ceux-ci qu'on peut regarder comme un chef-d'œuvre de délicatesse & de sentiment. On y reconnoîtra sans peine une suavité de coloris, & une mollesse de pinceau que *Chapelle* n'avoit pas.

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher quelque inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais
Assis près de cette fontaine,
Le cœur percé de mille traits,
D'une main qu'il portoit à peine,
Grava ces vers sur un Cyprès :
» Hélas ! que l'on feroit heureux
» Dans ce beau lieu digne d'envie,
» Si, toujours aimé de *Silvie*,
» L'on pouvoit, toujours amoureux,
» Avec elle passer sa vie !

Il ne sera pas inutile de remarquer que ce n'est pas la multitude des vers qui conduit un Poëte à l'immortalité. Nous avons aujourd'hui un grand

nombre d'Eſprits agréables, qui ſemblent n'accumuler Poéſies ſur Poéſies, que pour offrir davantage à la pouſſiere du tombeau.

BAIF, [*Jean-Antoine* DE] Secrétaire de la Chambre du Roi, mort en 1592, âgé de 60 ans, Poëte Grec, Latin & François, plus ſupportable dans les deux premieres langues que dans la ſienne. On a fort bien fait de donner aux Poéſies qu'il a compoſées dans notre langue, le titre d'*Œuvres en rime de Baïf.* Il étoit cependant un des aſtres de la Pleyade de *Ronſard.* L'Aſtronomie littéraire a bien changé depuis.

BAILLET, [*Adrien*] né dans un village voiſin de Beauvais, en 1649, mort à Paris en 1706, eſt un des Auteurs que les Encyclopédiſtes ont mis le plus à contribution. Preſque toutes les Préfaces des Ouvrages de *Baillet* forment autant d'articles dans le Dictionnaire Encyclopédique, ſans qu'on ait pris la peine d'en avertir le Lecteur. Il eût été cependant plus juſte & plus honnête de faire connoître au Public, à qui il avoit l'obligation de ces morceaux, que de conſigner au bas le nom de l'Encyclopédiſte, qui n'a pris que la peine de les tranſcrire ou de les faire tranſcrire.
M. *Baillet* doit principalement ſa célébrité à celui de ſes Ouvrages qui a pour titre, *Jugemens*

des *Savans*. Cette compilation, où il a souvent mis du sien, lui attira beaucoup d'ennemis, comme s'il n'étoit pas permis d'apprécier les Productions des Auteurs, quand ils les soumettent au jugement du Public par la voie de l'impression. *Ménage* sur-tout fut offensé de la liberté, ou pour mieux dire, de la justice avec laquelle il s'étoit expliqué à son sujet; mais les Lecteurs furent du parti de *Baillet*, & seront toujours de celui de quiconque, sans humeur & sans partialité, fera connoître les défauts de chaque Ecrivain, sans lui rien dérober de la gloire qu'il mérite pour ce qu'il a composé de bon.

Baillet a fait des *Vies des Saints*, où sa critique est encore plus sévere qu'à l'égard des Savans qu'il a jugés; mais le style en est inégal, diffus & peu correct.

Sa *Vie de Descartes* n'annonce pas non plus le discernement & le goût qu'il exigeoit de la part des Auteurs ses contemporains. Il auroit pu se dispenser de la farcir de mille choses qui n'ont nul rapport à ce Philosophe, & de plusieurs détails minutieux qui le regardent, mais qu'on devoit supprimer. Ce défaut est assez ordinaire aux Biographes; ils ont plus de zele pour leur Héros, que de jugement & de goût.

BAILLY, [*Jacques*] Garde général des Ta-

leaux du Roi, né à Versailles en 1701, mort en 1768, un de ces Poëtes qui ne paroissent avoir travaillé que pour l'oubli. Tous ses Ouvrages ont été frappés de mort au même instant qu'ils ont paru. Il s'est principalement attaché aux Parodies, genre, si c'en est un, qui ne demande qu'un esprit médiocre & de pitoyables talens. On a bien pu jouer celles qu'il a faites, mais on n'auroit pas dû les imprimer.

Il existe un autre Auteur de ce nom, de l'Académie des Sciences & de l'Institut de Bologne, à qui le Public doit une *Histoire de l'Astronomie ancienne, depuis son origine, jusqu'à l'établissement de l'Ecole d'Alexandrie*; Ouvrage systématique, mais qui annonce un esprit profond, un Dialecticien habile, & un Ecrivain très-exercé & plein de goût. Ses *Lettres sur l'origine des Sciences & sur celle des peuples de l'Asie, adressées à M. de Voltaire*, offrent une érudition aussi vaste que variée, & sont écrites avec une clarté & un agrément sans recherche, qui prouvent la supériorité de M. *Bailly* sur presque tous ses Confreres, les Savans & les Erudits.

BALTUS, [*Jean-François*] Jésuite, né à Metz en 1667, mort à Reims en 1743.

L'Histoire des Oracles de M. de *Fontenelle* lui fournit l'occasion de se faire connoître, & la

réfutation qu'il fit du système de cet Académicien, est de tous ses Ouvrages le plus connu. Les autres ont pour objet des matieres de Religion, & sur-tout le développement des Prophéties, où l'Auteur a été surpassé par l'excellent Ouvrage de M. *le Franc*, Evêque du Puy.

BALUZE, [*Etienne*] né à Tulles en 1631, mort à Paris en 1718.

Dans le grand nombre d'Ouvrages que cet Auteur nous a laissés, on estime particuliérement son *Histoire des Papes qui ont siégé à Avignon*. Elle lui valut une pension de *Louis XIV*, & une place dans l'*Index*.

BALZAC, [*Jean-Louis* GUEZ, Seigneur DE] de l'Académie Françoise, né à Angoulême en 1594, mort en 1654, a rendu à l'Eloquence Françoise le même service que *Malherbe* venoit de rendre à la Poésie.

Ces deux Arts ont reçu de ces Auteurs une harmonie, une noblesse, une élégance qu'on ne connoissoit point avant eux, qu'on ne pouvoit même prédire, d'après les Ecrivains qui les avoient précédés. Dans les Ouvrages de prose, le style étoit l'objet dont on s'embarrassoit le moins : pourvu que l'expression ne fût point barbare, qu'elle rendît la pensée de l'Auteur, on

croyoit avoir le talent d'écrire. *Amyot*, *du Perrier*, *Rabelais*, *Montagne*, *Charron*, étoient les ſeuls Auteurs qu'on pût lire avec intérêt, & cet intérêt naiſſoit plus encore du génie particulier de ces Ecrivains, que de l'agrément de leur langage.

Balzac fut le premier qui s'appliqua à donner du nombre, de la cadence & de la grace au diſcours, par le choix & l'arrangement des mots, par la diſpoſition des phraſes, & le mêlange des ſons. C'eſt par cette magie que ſa proſe eſt autant ſupérieure à celle de ſes contemporains, que les vers de *Corneille* & de *Racine* le ſont à ceux des petits Poëtes tragiques d'aujourd'hui.

Malgré tant de droits à notre eſtime, *Balzac* ne ſauroit être propoſé comme un modele. Il a enrichi la langue, à la vérité, il l'a annoblie, il l'a ſubjuguée; mais la recherche déplacée de ſon ſtyle le rend bourſoufflé; la magnificence de l'expreſſion le rend forcé & giganteſque; la délicateſſe des tours le rend affecté; l'uſage immodéré des figures le rend ridicule; enfin ſon affectation continue d'élégance & de nobleſſe, dans les choſes qui en exigent le moins, le rend ſouvent abſurde & pénible à la lecture. Ce défaut de goût l'a fait tomber dans une eſpece de mépris, qu'on a pouſſé toutefois un peu trop loin. On doit lire avec plaiſir quelques-unes de ſes

Lettres, plusieurs de ses *Traités*, & sur tout son *Aristipe*. Les réflexions excellentes répandues dans ce dernier Ouvrage, les sages préceptes de morale & de politique, les exemples bien choisis, y peuvent faire oublier les fautes du style, & fournir des instructions à ceux qui voudront instruire les autres.

Balzac a doublement contribué aux progrès de l'éloquence, par ses Ecrits & par ses bienfaits: on ne doit pas oublier qu'il est le premier fondateur du prix d'Eloquence à l'Académie Françoise. Cette fondation n'a jamais moins produit qu'aujourd'hui les fruits qu'il s'en étoit promis. Les sujets proposés de son vivant, & long-temps après sa mort, tendoient à l'honneur de la Religion, autant qu'aux progrès des talens : il avoit même exigé que les Discours seroient terminés par une priere. Les choses ont changé depuis : on a retranché l'hommage de la piété, sans nous dédommager par l'éloquence.

BANIER, [*Antoine*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Clermont en Auvergne, mort à Paris en 1741, âgé de 69 ans.

De tous les Auteurs qui ont écrit sur la Théologie payenne, il est celui qui paroît en avoir le mieux débrouillé le chaos. *L'Explication hist.*

des Fables, *la Mythologie expliquée par* *ire*, sont deux Ouvrages pleins d'érudi- de recherches, d'idées neuves, & écrits rs avec autant d'élégance & de netteté, es sortes de dissertations en peuvent ad-

Traduction des Métamorphoses d'Ovide, a peu trop libre, trop inexacte; mais les qui l'accompagnent sont si intéressantes, si ides, qu'elles sont bien capables de la sou- contre l'oubli.

RBEIRAC, [*Jean*] Professeur en Droit Histoire, né à Béziers en 1674, mort vers 747.

Traductions de *Puffendorff*, de *Grotius* *Tillotson*, avec les Commentaires qu'il y t, le distinguent avantageusement des Tra- rs & des Commentateurs, de ces derniers ur. Les lumieres qu'il a répandues sur plu- endroits de ces Auteurs, prouvent qu'il beaucoup de jugement & de sagacité. On que ses Ouvrages ont pour objet le Droit iens, de la Guerre & de la Paix. Il seroit à iter que la politique fût appuyée sur des pes invariables; ce seroit le vrai moyen ger les Princes à suivre les loix de la jus- & de l'équité.

1. BARBIER D'AUCOUR, [*Jean*] , au Parlement de Paris, de l'Académie Fra né à Langres, mort en 1694.

Son Plaidoyer pour *le Brun*, prouve to fois son talent pour l'éloquence & l'hu de ses sentimens. Sa critique des *Ent d'Ariste & d'Eugene* annonce un esprit p finesse, de goût, & sur-tout de politesse Ouvrage sera toujours un exemple à propo Ecrivains de notre temps, qui manquent s de ces trois qualités, auxquelles ils subs la jalousie, la mauvaise foi & la grossiére

D'Aucour épousa la fille de son Libraire acquitter ses dettes envers lui. Il remplaç *zeray* à l'Académie Françoise, & eut pou cesseur M. de *Clermont-Tonnerre*, Evêq Noyon, qui dédaigna de le louer dans so cours de Remercîment. M. l'Abbé de *Caum* alors Directeur de l'Académie, répara cette sion dans sa réponse au Discours du Prél chaque louange qu'il donna au Récipien étoit un trait de satyre ingénieusement contre son orgueil.

L'Académie ne put s'empêcher de tém à M. de *Noyon* sa surprise de le voir man un usage, jusqu'alors regardé comme ind sable. Le Prélat eut beau alléguer qu'il *fait une loi de ne louer jamais de Roturie*

lui répondit que les Lettres n'admettent d'autre titre que les talens, & que la Roture, plus nombreuse à l'Académie que la Noblesse, pourroit en user de même à son égard & à celui de tous les Nobles aussi peu civils que lui. Il se rendit à ces raisons, & fit par écrit ce qu'il n'avoit pas voulu faire de vive voix : *Barbier d'Aucourt* fut loué dans son Discours imprimé.

Tout le monde sait que M. de *Clermont-Tonnerre* est ce même Evêque de Noyon qui s'est rendu ridiculement célebre par son faste bruyant, par le galimatias de ses Sermons, par la singularité de ses Lettres Pastorales, & plus encore par sa vanité, qui ne lui permettoit, dit-on, d'appeler son Auditoire *que Canaille Chrétienne.* Au reste, il avoit de l'esprit & du savoir, qualités infiniment dépréciées par ses absurdes travers.

2. BARBIER, [*Marie-Anne*] née à Orléans, morte en 1742.

L'indulgence qu'on doit à son sexe a soutenu quelque temps le sucès de ses Ouvrages dramatiques. Il est si rare de voir des femmes chausser le cothurne, que Mademoiselle *Barbier* méritoit d'être encouragée. Aujourd'hui l'indulgence s'est ralentie, & l'on ne regarde plus ses Tragédies & ses Opéra que comme de foibles essais qu'on peut négliger sans conséquence.

BARCLAY, [*Jean*] né à Pont-à-M
1582, mort à Rome en 1621, n'eſt gu
à préſent que par ſon *Argenis*, quoiqu'
des Ouvrages de controverſe, de moral
toire & de politique. Cette *Argenis*,
tant de bruit dans ſon temps, & qui a
duite par M. l'Abbé *Joſſe*, & en der
par M. *Savin*, avec des changemens,
eſpece de Roman à alluſions, écrit en
proſe & en vers, d'un ſtyle plus bourſo
noble. L'Auteur a voulu imiter la m
Pétrone; mais en proſcrivant ſagement
ſcénités du ſatyrique de *Néron*, il n'a
talent d'en atteindre l'élégante latinité.

BARET, [*Paul*] né à Lyon en 172
Quoiqu'on puiſſe ſoutenir quelques
la lecture de pluſieurs de ſes Ouvrages
ſont pas capables de lui faire une rép
parce qu'ils ſont foibles, & que la deſt
productions foibles eſt de ſe perdre dans

Comme perſonne ne ſe doute peut-ê
quel genre il s'eſt exercé, nous apprend
Lecteur qu'il a fait des Traductions m
de pluſieurs Ouvrages de *Cicéron*, & des
auſſi médiocres que ſes Traductions : le
pandu de tous eſt *l'Homme moral*, fa
attribué à l'Abbé *Prévôt*, qui ſe ſer
gardé d'en faire un pareil.

.RO, [*Balthasar*] né à Valence en Dau-
, mort en 1659, âgé de 50 ans, Poëte
ique, dont on ignore si les Pieces ont été
is représentées. Ce qu'on peut assûrer, c'est
les ne sont pas lues, & qu'elles ne méritent
le l'être. On lui doit, si toutefois c'est une
;ation, la *Conclusion* où cinquieme Partie de
rée, composée d'après les Mémoires qu'il
va dans les papiers de M. d'*Urfé* dont il étoit
étaire.
aro fut de l'Académie Françoise.

ARON, [*Michel*] né à Paris en 1652,
: dans la même ville en 1729, Comédien
ore, qui a fixé parmi nous le vrai ton de la
amation.

joignoit à ce talent celui de la Poésie; ce-
ant sa réputation poétique n'est pas aussi glo-
e que celle qu'il s'est acquise comme Acteur.
'a comparé à *Roscius* pour le naturel & la
esse de son jeu, car il faut toujours des com-
isons; mais personne n'a songé à le mettre
té de *Plaute* ni de *Térence*, pour les Comé-
qu'il a faites. *Baron* n'avoit ni la force co-
ue de l'un, ni l'élégance de l'autre; malgré
, *la Coquette*, *l'Homme à bonne fortune*, &
ndrienne, sont restés au Théatre, où le Pu-
: n'est pas fâché de les voir reparoître de

temps en temps, avantage que n'ont pas eu bien des Poëtes comiques qui l'ont précédé, & que n'auront certainement pas la plupart de ses successeurs. Cet homme étoit si enivré de l'excellence de son art (de Comédien), qu'il ne craignoit pas de dire, qu'il falloit qu'un Acteur fût *élevé sur les genoux des Reines*, extravagance que ses confreres ne répetent point, mais que la sottise publique semble autoriser par la maniere dont elle les idolâtre.

BARRAL, [*Pierre*] Abbé, né à Grenoble, mort à Paris en 1772.

Toutes les fois que l'esprit de parti ne le domine pas, ses talens méritent des éloges. Ses Ouvrages annoncent une imagination vive, un esprit facile, une Littérature étendue, un zele ardent pour la défense de la Religion. Si le *Dictionnaire historique, littéraire & critique*, qu'on lui attribue, étoit dégagé d'une partialité trop révoltante; si les amis de l'Auteur, ou plutôt ceux de son parti, n'y étoient pas fêtés d'une maniere infiniment au dessus de leur juste valeur; si de vrais Grands Hommes, pour n'avoir pas été Jansénistes, n'y étoient pas déprimés avec autant d'injustice que de mal-adresse, ce *Dictionnaire* auroit une sorte de perfection pour les recherches, les anecdotes & les discussions quelque-

fois utiles qu'il renferme. Il semble que le jugement de l'Auteur tienne moins aux regles qu'à ses inclinations. Par-là il s'est privé de l'avantage de démêler la vérité, & de celui de faire adopter ses décisions, même lorsqu'elles sont équitables.

Le *Dictionnaire des Antiquités Romaines*, du même Auteur, est bien éloigné de ce travers. La raison en est toute simple, les anciens Romains n'étoient pas Molinistes.

BARRE [*Joseph*] Chanoine de Ste. Genévieve, Chancelier de l'Université de Paris, mort en 1764, âgé de 72 ans.

De quantité d'Ouvrages qu'il a publiés, un seul lui survit encore, sans répandre toutefois un grand éclat sur sa réputation. C'est une *Histoire d'Allemagne*, dont on croiroit qu'il a banni exprès, nous ne disons pas les agrémens du style, mais même la correction, la noblesse & la précision. Cette Histoire n'est cependant pas dépourvue de recherches, de méthode, de netteté, qualités peu suffisantes pour attacher le commun des Lecteurs, & encore moins ceux qui ne goûtent les faits, qu'autant qu'ils sont présentés vivement, & avec un coloris propre à les faire valoir.

Ce Religieux a composé une *Vie du Maréchal Fabert*, où la même plume se montre avec les mêmes défauts, ainsi que dans son *Histoire des*

Loix & des Tribunaux, très-capable d'ir
par le fond des choses, mais dégoûtant
pesanteur de l'élocution.

BARTAS, [*Guillaume* DU] né dans
cogne, près de la ville d'Auch, en 154
en 1590, fut un de ces Militaires qui q
fois, par délassement ou par manie, s'ap
à cultiver les Muses, & dont les Ouvi
ressentent toujours plus du génie de la
que de celui de la Poésie. Sa *Semaine* a
très-grande célébrité. Si la multitude des
étoit la preuve de l'excellence d'un Poë
pourroit dire que celui-là, qui n'est en lu
que très-médiocre, doit l'emporter sur b
d'autres : il fut réimprimé trente fois
l'espace de six ans, & traduit dans ci
gues, tant on étoit alors avide des n
productions !

L'enthousiasme, qu'un grand nombr
teurs ont attribué à *Ronsard*, pour ce
n'est nullement conforme à la vérité. Il
que ce Prince des Poëtes de son temps
présent à *du Bartas* d'une plume d'or,
disant, *qu'il avoit plus fait en une sem*
lui, tout Ronsard qu'il étoit, en toute
On ne voit pas que la mode ait jamais

fité à l'égard de ceux qui pouvoient balancer leur réputation. Il ne faut que lire, pour se désabuser, le Sonnet où l'impérieux *Ronsard* réfute ce bruit, en s'adressant à *Dorat*, son ami & son ancien maître.

Ils ont menti, Dorat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronsard, dont la plume a contenté les Rois,
Soit moins que du Bartas; & qu'il ait par sa voix,
Rendu ce témoignage ennemi de sa lyre, &c.

Une plume d'or, en effet, si elle avoit pu influer sur le style, auroit mieux convenu à *du Bartas*, avant la composition de son Poëme. L'invention en eût été plus riche, la diction plus naturelle, & l'intérêt plus sensible; l'Auteur auroit employé des expressions plus correctes, & évité les tournures Gasconnes; ses images auroient été mieux choisies, ses comparaisons plus justes & moins ridicules; il n'eût point appellé le Soleil *le Duc des Chandelles*, les Vents, *les Postillons d'Eole*, le Tonnerre, *le Tambour des Dieux*; le total de l'ouvrage eût été dans le goût de ces vers du quatrieme Chant, qu'on peut citer avec estime, dès qu'il ne s'agira pas de l'Astronomie:

Il se trouve entre nous des esprits frénétiques
Qui se perdent toujours dans des sentiers obliques,
Qui, sans cesse créant des systêmes nouveaux,
Prouvent que la raison gît loin de leurs cerveaux.
Tels sont, comme je crois, ces Ecrivains qui pensent
Que ce ne sont les lieux ou les astres qui dansent

A l'entour de la terre ; ains que la terre fait
Chaque jour sur son axe un tour vraiment parfait ;
Que nous semblons ceux-là qui, pour courir fortune,
Tentent le dos flottant de l'azuré Neptune,
Et nouveaux, cuident voir, quand ils quittent le port,
La Nef demeurer ferme, & reculer le bord.

Les autres Ouvrages de *du Bartas* valent encore moins que son Poëme des *sept Jours* ou de *la Semaine* ou de *la Création*, car il est connu sous ces trois noms.

BARTHE, [*N.*] de l'Académie de Marseille, sa patrie, né en 173...

Il ne faut pas juger à la rigueur ses Poésies fugitives. Avec de la sévérité, on trouveroit qu'elles manquent quelquefois de cette douceur, de ce naturel, de cet agrément qui doivent être le vrai caractere de ces sortes de productions; mais elles offrent des traits d'esprit, un langage assez correct, & c'en est assez pour mériter de l'indulgence.

Le Théatre Comique paroissoit plus fait pour procurer des succès a M. *Barthe*. L'*Amateur* annonça en lui le germe des talens. *Les fausses Infidélités* donnoient les plus grandes espérances; on y trouve de la gaieté, de l'esprit dans les détails, de la facilité dans le dialogue, quelques scènes d'un bon comique de situation.

D'après cela, les connoiſſeurs ſe flattoient de voir bientôt ſortir du tombeau la Comédie d'intrigue, & peut-être à ſa ſuite celle de caractere, qui eſt la véritable. Mais *la Mere jalouſe* & *l'Homme perſonnel* ont un peu déconcerté les Faiſeurs d'horoſcope : bien loin de développer le génie de l'Auteur, ces deux Pieces en ont été l'écueil, & donnent lieu de douter ſi de nouvelles tentatives pourront être plus heureuſes. Il faut cependant eſpérer que M. *Barthe*, plus éclairé dans la ſuite par la critique de ſes amis, qu'ébloui par les éloges des Auteurs du *Mercure*, s'attachera davantage à l'étude des bons modeles. Il ſe procurera par-là des ſuffrages qui ne nuiront pas à ſa gloire ni à celle de ſes Panégyriſtes. Trop de facilité à départir des louanges exceſſives aux Ouvrages médiocres, ne peuvent tourner qu'à la propagation du mauvais goût, au blâme des Journaliſtes, & au ridicule des Auteurs trop indiſcrétement loués.

BARTHELEMY, [*Jean-Jacques*] Abbé, Garde du Cabinet des Médailles du Roi, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né à Marſeille.

La connoiſſance des médailles, & toute l'érudition qu'elle ſuppoſe, ont fait de tout temps l'objet de ſes études. Il a le mérite de joindre au

ſavoir un ton de modération & d'honnêteté qui en relève le prix. C'eſt à ces traits qu'on peut reconnoître ſes *Réflexions ſur l'Alphabet de Palmyre*, & les excellens Mémoires dont il a enrichi le Recueil de l'Académie dont il eſt membre.

1. BASNAGE DE BEAUVAL, [*Henry*] Avocat, né à Rouen en 1657, mort à la Haye en 1710.

Son *Hiſtoire des Savans* prouve qu'il méritoit d'y avoir lui-même une place.

Il a fait un Ouvrage ſur la *tolérance des Religions*, où la politique & la Religion ne ſont point du tout d'accord. L'Auteur ne raiſonnoit qu'en Sectaire. Il y a bien de la différence entre le ſentiment que la charité impoſe à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui ſont dans l'erreur, & les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute Secte qui eſt foible, réclame la tolérance, & devient intolérante quand elle a pris le deſſus. C'eſt la Chienne de la Fable, qui demande en ſuppliante un logement pour mettre bas ſes petits, & chaſſe le propriétaire, dès que ſes petits ſont devenus aſſez forts pour ſoutenir ſon uſurpation. Telle eſt la marche des paſſions humaines : timides & artificieuſes dans leur naiſſance, elles ſont bientôt injuſtes & tyranniques, pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos Philosophes, qui veulent qu'on tolere toutes les façons de penser, parce que leur premier intérêt est d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique, par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent ou ne les estiment pas. Que seroit-ce s'ils étoient les plus forts! Rien de plus naturel, après cela, que de conclure qu'une tolérance indiscrete, telle qu'ils font semblant de la solliciter pour toutes les sectes, est aussi chimérique en exécution, que la paix universelle de l'Abbé de *Saint Pierre*. Qu'on examine les Gouvernemens les plus tolérans de l'Europe, on verra si la maniere dont ils en usent à l'égard de ceux qu'ils tolerent, peut s'appeler véritablement une tolérance. En Hollande, en Angleterre, en Prusse, les Religions tolérées sont dans un abaissement & dans une servitude qui ne differe pas beaucoup de l'oppression.

Basnage a donné une nouvelle édition du Dictionnaire de *Furetiere*, augmenté par son travail.

2. BASNAGE, [*Jacques*] Ministre Protestant, frere du précédent, né à Rouen en 1653, mort en Hollande en 1723, est Auteur d'une trentaine d'Ouvrages, dont les trois quarts ont pour objet des matieres de controverse. Ce sont

de vieilles armes abandonnées à la rouille ; il n'y a que la main d'un habile Artiste qui puisse les garantir de ce mépris.

5. BASNAGE, [*Samuel*] cousin du précédent, Ministre Protestant comme lui, dont nous avons des *Annales Politico-ecclesiastici*, en 3 vol. *in-folio*, qu'on ne lit pas. Ce n'est pas là le seul de ses Ouvrages : il en a fait un grand nombre d'autres dont on n'a retenu que le titre. Tel sera toujours le sort des mauvais Ecrivains. La multitude & l'énormité de leurs volumes ne servent qu'à les ensevelir plus profondément dans l'oubli qu'ils méritent.

BASSOMPIERRE, [*François* DE] Colonel-Général des Suisses, Maréchal de France, né en 1579, mort en 1646.

Ses *Mémoires*, qu'il composa à la Bastille, ne sont lus à présent que par ceux qui aiment les dates & les gasconnades.

BASTIDE, [*Jean-François*] né à Marseille en 1724.

Malgré son activité à s'exercer dans tous les genres, il n'a pas eu le bonheur de sauver aucun de ses Ouvrages de l'anathême attaché à la médiocrité. Il a fait des Recueils, des Journaux

des Lettres, des Romans, des Mémoires, des Contes, des Comédies en vers, des Tragédies en prose, & tout cela est allé grossir les trésors ténébreux de l'oubli. Est-ce pour avoir manqué d'esprit ou de facilité, que M. *Bastide* a subi un si triste sort ? Non : c'est parce que son esprit & sa facilité se sont répandus trop indiscrétement sur tous les genres ; indiscrétion qui produit toujours beaucoup de choses, jamais de bonnes choses, & ce n'est qu'à ce qui est bon que le Public s'attache.

BATTEUX, [*Charles*] Abbé, Professeur de Philosophie au College Royal, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né dans le Diocèse de Reims en 17...

Aristote, dans sa Poétique, avoit réduit le but de la Poésie à l'imitation de la Nature ; M. l'Abbé *Batteux*, d'après l'*Essai sur le Beau* du P. *André*, a développé, étendu ce principe, & l'a appliqué avec beaucoup de justesse à tous les Beaux-Arts. Dans l'Ouvrage estimable qu'il a composé à ce sujet, il en revient continuellement à cette idée primitive, & en tire non-seulement les regles de la Poésie & de l'Eloquence, mais encore celles des autres genres d'imitation.

Il commence par examiner quelle est la nature des Arts, quelles en sont les parties & les

différences essentielles; il fait voir ensuite que leur unique but ne tend qu'à cette imitation nécessaire, & qu'ils ne different entre eux que par les moyens qu'ils emploient pour y arriver. Le sentiment vient à l'appui de son systême, & lui fournit des observations pour prouver que le goût, dans les Arts, ne sauroit subsister sans l'imitation, dont il n'est lui-même qu'une conséquence. Après cela, il entre dans la définition du goût, il en expose les sources, il développe les moyens propres à le former & à l'entretenir; il découvre les écueils qui l'affoiblissent & le corrompent; & de tous ces articles il forme une chaîne de preuves qui le ramenent à son principe général, l'imitation. Enfin, M. l'Abbé *Batteux*, pour fortifier ses raisonnemens, a recours aux exemples. La pratique des grands Maîtres concourt à la conviction de la bonté du précepte qu'il donne; &, soit dans l'universalité des Beaux-Arts, soit dans chaque espece particuliere, la justesse de la théorie est toujours démontrée par l'expérience.

Nous ne nous sommes étendus sur l'analyse de son Livre des *Beaux-Arts réduits à un même principe*, que pour faire sentir à la jeunesse combien il lui est important de s'attacher à de tels Ouvrages. Dans un temps où toutes les notions sont confondues, toutes les regles enfreintes, presque tous les genres dénaturés, on ne sauroit trop

rappeler les jeunes esprits à la vérité & au bon goût. Ils trouveront encore des ressources puissantes dans le *Cours de Belles-Lettres* du même Auteur, Ouvrage qui n'est que le développement du premier.

M. l'Abbé *Batteux* peut se flatter d'avoir rendu de vrais services à la Littérature. Nous desirerions, pour ne pas affoiblir cet éloge, de n'être pas dans le cas de reprocher à son style trop de diffusion, & à ses Traductions, trop d'inexactitude; mais le premier défaut est amplement racheté par le mérite des choses, qui l'emporte de beaucoup sur celui des mots; & l'on fait grace au second, en faveur de ses bons principes & des excellentes remarques dont il a accompagné sa Traduction des *trois Poëtiques*.

BEAUDEAU, [*Nicolas*] Chanoine Régulier de Chancelade, de l'Académie de Bordeaux, né à Amboise en 1730.

Le zele du bien public lui a fait entreprendre beaucoup d'Ouvrages; c'est d'abord un sujet d'éloge. Ses spéculations sur les Finances, le Commerce & l'Agriculture, pour n'être pas toujours justes; certaines parties de ses systêmes, pour être impraticables, n'en méritent pas moins d'estime, à cause des motifs qui paroissent les animer. On est si accoutumé, depuis quelque temps, à

voir donner, pour des transports de patriotisme les effervescences d'une imagination qui n'a réellement de zele que pour les chimeres qu'elle enfante, qu'on ne sauroit trop accueillir ceux qui annoncent de la modération dans leurs idées, & les présentent avec modestie.

Nous n'entrerons pas dans la discussion des démêlés de M. l'Abbé *Beaudeau* avec différens Ecrivains qui ont combattu quelques-uns de ses principes. Nous ne l'envisageons ici que comme un Auteur utile à beaucoup d'égards, & en cela bien plus louable que tant d'autres, qui ne repaissent le Public que de futilités, qui plus souvent cherchent à l'égarer par des productions dangereuses.

BAUDELOT DE DAIRVAL, [*Charles-César*] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1648, mort en 1722.

Il a tâché de ramener le goût des voyages au but qu'on doit s'y proposer. Il a fait plus, il a indiqué, avec autant de discernement que de justesse, les fruits qu'on pouvoit en retirer. Le *Traité* qu'il a composé sur cette matiere, prouve combien il auroit su en profiter lui-même. Les Voyageurs y trouveront des connoissances sur l'antiquité, propres à éclairer l'esprit, & à le dédommager des fautes de style qui s'y rencontrent assez souvent.

Les *Dissertations* qu'on a de cet Auteur dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, sont également l'ouvrage d'un homme instruit, qui intéresse par la méthode & la clarté.

BAUDIER, [*Michel*] Historiographe de France, né en Languedoc, mort au commencement du regne de *Louis XIV*.

Ceux qui aiment le style précis & agréable, doivent bien se garder de lire ses Ouvrages; ceux qui savent démêler les traits d'érudition au milieu du verbiage & de l'ennui des dissertations, pourront y trouver de quoi étendre leurs connoissances, sur-tout dans *l'Histoire générale de la Religion des Turcs*, ouvrage traduit de l'Arabe, & dans *l'Histoire du Maréchal de Thoyras*, où l'on trouve des anecdotes curieuses concernant la Cour de Louis *XIII*.

BAUDOURI, [*Joseph*] Jésuite, né à Vannes en 1710, mort à Paris en 1749.

Successeur du P. *Porée* dans la place de Professeur au Collége de Louis-le-Grand, il fit connoître que les hommes les plus célebres pouvoient être quelquefois remplacés. Si sa carriere n'eût été abrégée par une mort prématurée, il eût pu figurer parmi nos excellens Orateurs, quoiqu'il n'ait fait que des Discours Latins. Il est à croire

que la maturité de l'âge eût corrigé en lui quelques défauts de ſtyle, & une certaine affectation de pointes que le bon goût réprouve. Ce qu'il a écrit en François n'a pas ces défauts. Rien de ſi agréable & de ſi intéreſſant que pluſieurs Plaidoyers qu'il compoſa pour l'inſtruction de la Jeuneſſe, & l'exercer dans l'art de la déclamation. Il a ſu donner à chacun de ſes ſujets, avec autant de jugement que de grace, la vraie tournure du ſtyle qui leur convenoit, & le Lecteur délicat ne s'apperçoit pas que ce ſoient des Productions de Collége.

BAUDOT DE JUILLI, [*Nicolas*] né à Vendôme en 1678, mort en 1759.

S'il n'eût fait que les Romans, tels que ceux de *Catherine de France*, de *Germaine de Foix*, &c. on pourroit le regarder comme un Ecrivain très-médiocre ; mais il s'eſt attaché à des Ouvrages plus ſolides. L'*Hiſtoire de la Conquête d'Angleterre par Guillaume, Duc de Normandie*, celle *de Philippe-Auguſte* & celle *de Charles VIII*, ſatisferont toujours les Lecteurs, pourvu qu'on n'y exige autre choſe que tout ce qu'on peut trouver dans les autres Hiſtoriens, & qu'on faſſe grace à la diffuſion du ſtyle, en faveur de l'intérêt que l'Auteur a répandu dans ſa maniere d'écrire & de préſenter les événemens.

BAUDRAND, [*Michel-Antoine*] Abbé, né Paris en 1633, mort dans la même ville en 700, connu par un mauvais *Dictionnaire Géographique*, qui n'a pas laissé d'être utile à ceux qui en ont composé de meilleurs.

BAYLE, [*Pierre*] Professeur de Philosophie à Sedan, puis à Rotterdam, né au Carlat, petite ville du Comté de Foix, en 1647., mort à Rotterdam en 1706; un des plus célebres Critiques du siecle dernier & le plus subtil Dialecticien que nous connoissions.

M. *Palissot* se donne trop de peine pour enlever cette conquête à l'incrédulité; on peut la lui abandonner, sans qu'elle ait droit de s'en appuyer & de s'en glorifier. *Bayle*, à le bien examiner, n'est qu'un tissu de contradictions, où l'abus du raisonnement se fait toujours sentir au préjudice de la raison même, ce qui doit le rendre moins dangereux pour tout esprit éclairé & solide.

On conviendra volontiers qu'en se garantissant du Pyrrhonisme qu'il affecte & veut établir sur toutes les questions, il auroit pu passer pour un Génie rare, & se rendre très-utile dans le développement des connoissances humaines. Il avoit une mémoire prodigieuse, une érudition vaste, une pénétration active, le tact de l'esprit subtil, une

adresse merveilleuse à présenter ses idées,
dessus tout une dextérité de discussion pr
séduire quiconque ne seroit pas en garde
ses prestiges.

Que résultera-t-il de cet aveu ? Rien
chose, si ce n'est qu'il fut un homme ar
toutes pieces ; mais qui ne combattit jama
des fantômes qu'il se forgeoit lui-même.

Que reste-t-il dans l'esprit après qu'o
ses Ouvrages ? Des objections en réponses
objections ; des doutes pour combattre d
doutes ; de l'incertitude : voilà le fruit de s
voir & l'unique présent qu'il fait à son L
Que faudra-t-il penser de sa Dialectique,
cesse d'être un moyen d'éclairer & d'inst
pour devenir un instrument destructif qui
che à tout ? Tel est le travers ordinaire
esprits versatils que l'intempérance des idée
indiscrétement au pour & au contre sur
objet. Ne doit-on pas conclure, d'après l'in
dans laquelle ils nous laissent, qu'ils resse
à ces feux errans, que le vent entraîne i
remment de tous côtés, sans laisser aucun
de lumiere après leur passage.

On s'est répandu en éloges sur le *Dictio*
de Bayle. Cet Ouvrage, à le bien consi
n'est cependant qu'une compilation indi
où l'on trouve dix articles inutiles, avan

rencontrer un intéressant. Les faits historiques qu'on y discute ne sont, pour la plupart, que des faits minutieux appuyés sur des témoignages équivoques & suspects. L'Auteur a besoin d'évoquer des manes obscurs pour accréditer les anecdotes qu'il débite. Dans les matieres philosophiques ou théologiques, c'est un homme qui ressuscite des erreurs pour les combattre ou leur donner de la force, selon ses caprices, & pour exercer sa démangeaison continuelle de raisonner sur tout & contre tout. On est souvent tenté de rire, en le voyant s'échauffer pour donner de l'existence & du poids à de vieilles erreurs, à de faux systêmes décrédités depuis plusieurs siecles. On se rappelle alors ce Lacédémonien qui poursuivoit une ombre, pour la faire mourir une seconde fois. Ailleurs ce sont des obscénités présentées sans ménagement, ou plutôt avec une complaisance qui prouve un cœur corrompu, &, par une conséquence assez légitime, un esprit obscurci par cette corruption même.

Quant à la partie du style, on peut s'en rapporter à M. de *Voltaire*, qui dit, dans son *Siecle de Louis XIV* : » Que la maniere d'écrire de » *Bayle* est trop souvent diffuse, lâche, incor» recte, & d'une familiarité qui tombe quelque» fois dans la bassesse «.

Quelle gloire pourroit donc tirer l'incrédulité

d'un Coriphée, qu'on nous prône sans cesse, qui s'est décrédité lui-même par des incertitudes continuelles ? Ce ne sont pas des hommes de cette trempe que la Religion nous présente dans ses Maîtres & dans ses défenseurs. Les *Chrysostôme*, les *Augustin*, les *Cyrille*, les *Athanase*, les *Huet*, les *Abadie*, les *Bossuet*, les *Fénélon*, les *Bourdaloue*, les *Massillon*, un millier d'autres s'en tenoient à quelque chose de fixe, & leur maniere de raisonner supposoit la vérité dans leur esprit, comme elle en communique la conviction à leur Lecteur. A quoi en seroit réduit l'esprit humain, s'il n'avoit, pour se conduire, que ces lumieres incertaines qui l'abusent & le fatiguent sans le fixer ? Les Ecrivains du Christianisme, en répandant la clarté dans l'esprit, font sentir en même temps une chaleur qui échauffe & remplit le cœur ; dans *Bayle*, c'est une lueur froide qui éblouit un instant les yeux, & vous laisse ensuite dans l'obscurité.

BEAU, [*Charles* LE] Professeur d'Eloquence au Collége Royal, Secrétaire de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, mort à Paris en 1778.

Peu d'Ecrivains étoient plus en état que lui de donner une bonne suite à l'Histoire Romaine de M. *Rollin*. *L'Histoire du Bas-Empire* par M. *le Beau*, peut même être regardée comme

supérieure, à quelques égards, à celle de son Prédécesseur. M. *le Beau* n'a pas, à la vérité, dans le style autant d'intérêt que le célebre Recteur de l'Université; mais il écrit en général d'une maniere plus correcte & moins diffuse. Il a un ton sage & modéré, tel que doit l'avoir un Historien qui veut paroître impartial. Sans prévention, sans préjugé, il n'exagere ni les vices, ni les vertus des personnages dont il raconte les actions. Sa maniere est nette, agréable, & quelquefois élégante. C'est un Ecrivain sensé qui ne court pas après les ornemens; qui, sans rien omettre d'intéressant, écarte les détails minutieux; qui, ne prodiguant pas les portraits, les laisse, pour ainsi dire, se former sous la plume d'eux-mêmes, & sait sur-tout les arranger, de maniere que la confusion & la surcharge sont également proscrites de la galerie des tableaux qu'il présente aux yeux de son Lecteur.

Nous ne parlons pas des *Eloges historiques* qu'il a faits de plusieurs Membres de l'Académie des Inscriptions; nous dirons seulement que, sans avoir le mérite de ceux de M. de *Fontenelle*, ils sont dans le genre qui leur convient, & présentent très-sagement le caractere des Académiciens qui en sont le sujet.

BEAUCHATEAU, né à Paris d'un Comé-

dien de ce nom, fut un des prodiges du siècle de *Louis XIV*.

A l'âge de sept ans, il parloit plusieurs langues, & composoit des vers françois avec une grande facilité. Ces vers étoient si jolis, qu'on avoit peine à se persuader qu'ils fussent de lui. Pour s'en convaincre, *Anne d'Autriche*, le Cardinal *Mazarin*, le Chancelier *Seguier*, le faisoient renfermer dans une chambre, & lui prescrivoient des sujets, qu'il traitoit avec le même agrément, que s'ils eussent été prévus à son choix.

Ce jeune prodige passa ensuite en Angleterre, où *Cromwell* le combla de bienfaits; chose étonnante de la part d'un sombre esprit & d'une ame aussi farouche que celle de ce Tyran d'Angleterre; il alla en Perse, où les Muses ne le suivirent pas sans doute, car il n'a plus rien produit depuis. Peut-être la mort vint-elle prévenir la défection de ses talens.

On a recueilli les Poésies qu'il avoit composées avant l'âge de dix ans, & elles forment un volume *in*-4°. avec tous les Vers qui lui furent adressés. *Loret* dit dans sa Gazette, en assez mauvais langage, en parlant de ce jeune Poëte.

Je crois, quand *Appollon* eut épousé Minerve,
Qu'ils n'eussent pu tous deux faire un si bel Esprit.

BEAUMARCHAIS, [*Pierre-Augustin*

CARON

BARON DE] Ecuyer, Conseiller, Secrétaire du Roi, Lieutenant Général des Chasses au Bailliage & Capitainerie de la Varenne du Louvre, grande Vénerie & Fauconnerie de France, né à Paris, en 17..

Rien de plus original, ni de mieux écrit que ses *Mémoires* contre M. *Goësman* ; la raison s'y trouve assaisonnée du sel de la meilleure plaisanterie. Le quatrieme, sur-tout, annonce un Ecrivain qui connoît les sources de la persuasion, & qui sait profiter de la dextérité de son esprit, pour tourner contre eux-mêmes les armes de ses Adversaires. N'eût-il fait que ce *Mémoire*, M. de *Beaumarchais* mériteroit de figurer dans le petit nombre des Gens de Lettres qui, au mérite d'écrire avec autant de clarté que de correction, réunissent le talent de nourrir la curiosité du Lecteur, par un style aussi varié que piquant.

On a dit que les Comédies de cet Auteur étoient moins comiques que ses *Mémoires* : ce qui est certain, c'est que le succès soutenu de son *Eugénie* ne peut s'attribuer qu'au goût stupide du siecle pour les Comédies dolentes. *Moliere* ne se seroit pas attendu à se voir remplacer sur notre Théatre par des Successeurs plaintifs, qui viendroient nous faire pleurer où nos aïeux avoient trouvé tant de plaisir à rire. Le caractere de la nation est-il changé ? Non : mais comme il faut

qu'elle s'amuse de quelque chose, elle s
à peu près de ce que l'on veut. C'est à la
de quelques Enchanteurs langoureux qu'el
la docilité qui lui ferme les yeux sur to
genres, & la porte à se nourrir bonnem
tout ce qu'on lui présente.

Quels sont donc les puissans ressorts de c
chanteurs, principalement en matiere de C
die ? Un Théatre changé par leur bague
maison bourgeoise, des hommes en ro
chambre, des femmes en déshabillé, des l
en papillotes, un petit attirail domestiqu
prement étalé, des phrases entrecoupées
exclamations perpétuelles, des sentimens
miélés, des sentences Platoniques, des c
teres Paladins, de la prose léthargique
spectateurs benins. Voilà comme le p
s'opere.

Combien durera encore cet enchanten
Jusqu'à ce qu'il s'éleve parmi nous un Génie
ment comique, qui guérisse *Thalie* de se
peurs, & lui rende sa premiere gaité. Alo
Muse, délivrée de lourdes entraves qui l
tiennent captive, verra s'évanouir en un i
tous ces fantômes pleureurs qui l'obsedent;
hurlemens de cesser, pantomime lugubre d
paroître, larmes comiques de tarir; alors on
honte d'avoir applaudi à des Comédies larmo

tés, & toutes les Pieces de ce genre seront universellement déclarées bâtardes & réprouvées, comme *le Fils naturel* de M. *Diderot*.

BEAUME DESDOSSAT, [*Jacques-François* DE LA] de l'Académie des Arcades, Chanoine d'Avignon, sa patrie, mort en 1756, est principalement connu par la *Christiade* ou le *Paradis reconquis*, Ouvrage en prose, où sont observées toutes les regles de la Poésie épique, mais où celles du goût sont fort négligées. Des longueurs insupportables, peu de variété dans les images, un style incorrect & traînant, en rendent la lecture ennuyeuse, quoique le sujet soit le plus intéressant qui ait encore été traité. Cette *Christiade* néanmoins vaut bien autant que le *Paradis reconquis* de *Milton*, ce qui n'est pas un grand éloge.

BEAUMELLE, [*Laurent* ANGLIVIEL DE LA] né à Valleraugue, Diocèse d'Alais, en 1727, mort à Paris en 1773.

Les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Madame de Maintenon* ont plus réussi à le rendre célebre, que les injures de M. de *Voltaire* à le rendre odieux. Quand même il seroit vrai que, dans ces Mémoires, M. de la *Beaumelle* n'a pas toujours eu l'exactitude historique & la dis-

crétion convenable, on ne peut lui refu
maniere de raconter vive, intéressante, p
que, énergique. En corrigeant dans un
velle édition ce qu'il y a de défectueux d
Ouvrage, il le rendra, à peu de frais,
meilleurs que nous ayons en ce genre,
il est un des plus curieux par les anecdot
y sont rassemblées. Où cet Auteur paroît
blement original, c'est dans ses *Lettres à*
Voltaire, en réponse au *Supplément à*
toire du siecle de Louis XIV. Nous n
noissons point d'Ouvrages polémiques qui
un aussi grand nombre de traits d'espr
vivacité, de force, & de cette éloquence q
pose autant de vigueur dans l'ame, que d
leur dans l'imagination. M. de *Voltaire* n
jugé à propos d'y répondre autrement, qu
quelques escarmouches qui n'ont fait du to
lui seul. On peut donc le regarder dans
mêlé, comme le Comte de *Gormas* dev
victime du premier coup d'essai du jeune *Ro*

M. de la *Beaumelle* a publié un Livre in
Mes pensées. Ses amis conviennent, & il
convenu lui-même, que l'inexpérience de l
nesse, la trop grande fermentation des idé
liberté des pays où il écrivoit alors, l'on
traîné dans des assertions sur la politique
sa raison plus mûre a condamnées ensuite.

il s'est rendu ainsi justice à lui-même, on ne
it pas le priver des louanges qu'il mérite, pour
vues profondes, les pensées vives, les critiques
stes, & sur-tout pour la maniere nerveuse &
écise avec laquelle il y exprime toutes ses idées.
n *Commentaire sur la Henriade*, qui n'a paru
i'après sa mort, est le meilleur Livre de cri-
que littéraire qu'on puisse mettre entre les mains
es jeunes gens, pour leur former le jugement
: le goût. Il a laissé une Traduction complette
: *Tacite*, que ses héritiers se proposent de don-
er au Public. Nous pouvons prédire, d'après les
ifférens morceaux qu'il nous en avoit lus, &
'après sa maniere d'écrire en françois, qui ap-
roche beaucoup de celle de *Tacite* en latin, que
ette Traduction sera digne de l'original.

BEAURIEU [*Gaspard* GUILLARD DE], né à
t. Pol en Artois en 1728.

Il ignoroit sans doute, en publiant la premiere
dition de son *Eleve de la Nature*, sous le nom
é *J. J. Rousseau*, qu'il est plus facile de prendre
: nom d'un homme célebre, que de s'approprier
on génie. La méprise ne s'est établie que dans
s provinces, & n'a pas duré long-temps : le style
e M. *Beaurieu* est à celui de M. *Rousseau*, ce
ue le langage d'un Suisse est à celui d'un homme
e Cour. S'il n'eût écrit que sur l'Histoire sacrée

& profane, dont il a publié un *Cours*, & sur l'Histoire des Insectes, dont il a donné un *Abrégé*, on ne l'auroit regardé que comme un Ecrivain médiocre, & c'étoit bien assez.

BEAUSOBRE [*Isaac* DE] né à Niort en 1659, mort à Berlin en 1738, où il s'étoit réfugié.

L'histoire du Manichéïsme fait honneur à sa plume & à son érudition; la complaisance avec laquelle il expose cette héréfie, les réflexions qu'il joint à ses récits, n'en font pas autant à son jugement & à sa foi. *L'Histoire des Vaudois* & celle *des Albigeois*, offrent les mêmes défauts & les mêmes agrémens.

Dans les Ouvrages de pure éloquence, M. de *Beausobre* peut être regardé, après *Saurin*, comme le meilleur Orateur de la Secte Protestante. Les Philosophes qui lui ont prodigué de si grands éloges, n'ont pas fait attention que, s'il paroît se prêter à quelques-unes de leurs idées dans ses Ouvrages historiques, il annonce des maximes bien opposées dans ses Sermons, où la Religion est présentée dans toute sa pureté, dès qu'il ne s'agit que de morale. *L'Oraison funebre de Jean-George II, Prince Danhalt-Dessau*, offre le portrait d'un Prince Chrétien, bien supérieur à ce vain étalage de vertus équivoques & fragiles, que la Philosophie moderne préconise si fort dans les

:s qu'elle regarde comme ses disciples.. » Un
ıverain, dit-il, n'est pas un homme ordi-
re, ni le Trône où il est élevé, la seule
inction qui le sépare de ses sujets. C'est
homme que la Providence met au dessus
autres, mais qui doit s'y mettre lui-même
son mérite; qui, chargé du plus grand &
plus difficile de tous les emplois, doit avoir
qualités éminentes qui sont nécessaires pour
ıer sur les autres, pour soutenir le poids
ıe grande autorité & d'une grande fortune,
r régler l'usage d'un pouvoir indépendant,
our trouver dans sa propre vertu une loi
:re & impérieuse qui regle ses desirs & ses
ons. C'est un homme libéral dans l'abon-
ce, magnanime dans les dangers, modeste
; les honneurs, tempérant au milieu du
& des plaisirs, grave sans être trop sévere,
lent sans artifice, humain sans foiblesse,
ıe élévation tempérée par la douceur &
nnêteté, juste, sage, vaillant, laborieux,
f, ennemi de l'impiété, protecteur de la
gion, jaloux du maintien des mœurs; &,
: tout dire en un mot, un homme qui,
t le premier Ministre de Dieu, doit plus
ocher que tous les autres hommes de ses
:ctions infinies, & exerçant son autorité,
rcer comme lui «.

Le tableau qu'il trace de la piété de son Héros, nous a paru réunir la plus grande noblesse à la plus grande simplicité. Il le termine par ces paroles si frappantes. » Il considere ce progrès in- » sensible, mais si rapide de la vie vers sa fin, » la mort toujours prochaine, ou plutôt toujours » présente, le tombeau, la cendre, le tribunal » de son Juge, les peines & la gloire de l'Eter- » nité ; il attache sa vue sur ces dernieres fins » de l'homme, si propres à régler sa course ; & » prosterné chaque jour devant Dieu, il lui » demande la grace de bien vivre, pour avoir » celle de bien mourir ; sacré soin, précieuse » solitude, sceau de Dieu dans les ames pré- » destinées, vigilance nécessaire, mais rare dans » tous les hommes, plus rare dans les Grands, » & plus nécessaire encore aux Grands qu'aux » autres hommes » !

BEAUVAIS, [*Jean-Baptiste-Charles-Marie* DE] Evêque de Senez, né en Basse Normandie en 1733.

Ses préjugés contre nous, qui sont le fruit d'une confiance aveugle dans les discours d'un homme vain & artificieux qui a surpris sa bonne foi, ne nous empêcheront point de dire que ses *Oraisons funebres* annoncent de vrais talens pour l'éloquence, & sur-tout l'art si précieux & si rare

aujourd'hui d'intéresser par le sentiment. Peu d'Orateurs Chrétiens offrent plus d'exemples de cette onction qui attendrit, de ce pathétique qui maîtrise, de cette noblesse d'expressions qui donne du poids aux idées les plus communes. Dans l'*Oraison funebre de l'Infant Dom-Philippe, Duc de Parme*, M. *de Beauvais* a su tirer avec habileté le plus grand parti des circonstances, & trouver le moyen de faire aimer son Héros, par l'adresse des détails, par un naturel & un ton de sensibilité qui lui est particulier. Dans celle de *Louis XV*, il n'a point démenti le zele courageux & patriotique qu'il avoit montré du vivant de ce Prince, en le rappelant à ses devoirs dans les Discours qu'il avoit prononcés en sa présence, & en lui représentant d'une maniere aussi respectueuse qu'énergique, le désordre des mœurs publiques, comme une suite de ses foiblesses. L'Orateur a su concilier les devoirs du Panégyriste avec ceux du Ministre de l'Evangile : il célebre les vertus du Monarque, sans manquer à la vérité ; il déplore ses malheurs, sans manquer à sa mémoire. C'est surtout dans cet Ouvrage qu'il a rempli les deux grands préceptes de *St. Augustin* sur le ministere de la parole sacrée, *sapienter dicere, eloquenter dicere*. Composition simple & fiere, tableaux vrais & touchans, diction noble & facile, qui dédaigne ce vain luxe de métaphores, & ces tours apprêtés

qui ne séduisent que les esprits sans goût. L'*Oraison funebre de* M. *le Maréchal du Muy*, *le Panégyrique de St. Louis*, portent le même caractere d'éloquence. On peut pardonner à M. *de Senez* de prodiguer l'apostrophe & l'exclamation, parce que le retour fréquent de ces figures est chez lui un effet de cette heureuse liberté qui conserve aux traits de l'imagination toute leur rapidité, & fait disparoître cette empreinte du travail, si contraire au pathétique ; mais dangereuse méthode, qui, employée par des Orateurs médiocres ou timides, jetteroit leur style dans de vaines déclamations.

Il est à propos de remarquer, au sujet des *Sermons* de M. *de Beauvais*, qui ne sont point imprimés, qu'en sacrifiant au goût du siecle, ennemi de tout ce qui sent la discussion, il n'a pas du moins à se reprocher, comme tant d'autres Prédicateurs, d'affoiblir la majesté de la Religion. Sa maniere est plutôt d'attacher par les peintures, que par le raisonnement ; & l'on sent que l'élévation & le courage des pensées, la noblesse & l'énergie des expressions, la vigueur & la vérité des tableaux sont très-capables d'y suppléer. Ceux qui l'ont entendu ont donc raison de le regarder comme un Orateur dont la maniere n'appartient qu'à lui seul, qui, laissant aux autres le soin de prouver les dogmes de la Religion, se borne à un objet

non moins estimable, & plus utile peut-être, celui d'en développer la morale, d'en faire aimer les devoirs, & respecter l'autorité.

BEAUZÉE, [*Nicolas*] ci-devant Professeur de Grammaire à l'Ecole Royale Militaire, de l'Académie Françoise & de celles de Metz, d'Arras, d'Auxerre, né à Verdun en 1717.

Puisqu'il s'est principalement attaché à des Ouvrages de Grammaire, il devoit être clair & précis; il n'a été ni l'un ni l'autre. L'obscurité de ses idées, & la diffusion de son style, le placent au rang de ces Auteurs qui sont peut-être capables d'étudier avec fruit pour eux-mêmes, mais peu propres à éclairer l'esprit des autres. Sa *Grammaire générale* n'offre rien de neuf, & l'on doit se dispenser d'écrire, quand on ne sait qu'embrouiller ce que les autres ont dit.

Les articles de Grammaire qu'il a fournis à l'Encyclopédie, après la mort de M. *Dumarsais*, ne sont qu'une imitation servile, & le plus souvent qu'un lourd commentaire des Ouvrages de son prédécesseur. Il a voulu aussi ajouter des synonimes à ceux de M. l'Abbé *Girard*; mais cette tentative n'a servi qu'à faire mieux sentir la supériorité de celui qu'il a prétendu enrichir.

Le meilleur Ouvrage de M. *Beauzée* est une Traduction des *Histoires de Salluste*, qui réunit

le mérite de la fidélité à un style noble, rapide & précis. Les *Notes* critiques dont il l'a accompagnée, annoncent un Littérateur instruit, éclairé, zélé pour les bons principes, & qui, pour garantir la jeunesse de la contagion philosophique, s'est fait un devoir de réfuter les propositions licentieuses qu'on rencontre dans les diverses Harangues que rapporte l'Historien qu'il a traduit.

BELIDOR, [*Bernard* FORESTE DE] Inspecteur de l'Artillerie, des Académies des Sciences de Paris & de Berlin, mort en 1765, âgé de près de 70 ans. Celui-ci, quoique Militaire, a eu plus de méthode, de clarté & de précision dans ses enseignemens.

Ses *Cours d'Architecture militaire, civile & hydraulique*, son *Traité des Fortifications*, son *Dictionnaire portatif de l'Ingénieur*, sont des Ouvrages qu'on estimera toujours, parce qu'ils remplissent leur objet de la maniere la plus courte & la plus instructive.

1. BELLAY, [*Jean* DU] Cardinal, né en 1492, mort à Rome en 1560.

Les Belles-Lettres furent l'étude de sa jeunesse, & la Poésie latine fut tout le temps de sa vie l'objet de ses délassemens. M. de *Thou* & le Chancelier de *l'Hôpital* louent beaucoup ses vers,

qui forment trois volumes : on aime mieux s'en rapporter à M. de *Thou*, que d'examiner ces pieces.

Martin du Bellay, frere du Cardinal, a laissé des *Mémoires* historiques depuis 1513, jusqu'au regne de *Henri II.* Nos Historiens n'ont pas consulté ces Mémoires, ou s'ils les ont consultés, ils ne les citent jamais.

2. BELLAY, [*Joachim* DU] Chanoine de Notre-Dame de Paris, cousin germain du Cardinal, cultiva aussi les Muses latines, qui ne lui inspirerent rien que de médiocre. Les Muses françoises lui furent plus favorables. Ses Poésies sont les premieres où l'on trouve de la douceur & de l'harmonie, qualités nécessaires à toute production poétique. Ses Sonnets sont, de tous ceux qu'on avoit avant lui, les plus conformes aux regles. Les vers de *du Bellay* ont en général des graces que le temps n'a pu effacer. Il auroit poussé plus loin la perfection de notre Poésie, s'il n'y eût renoncé de très-bonne heure, pour se livrer à des occupations plus graves. La mort le surprit, lorsqu'il étoit sur le point d'aller prendre possession de l'Archevêché de Bordeaux.

BELLEAU, [*Remy*] né dans le Perche en 1527, mort à Paris en 1577, Poëte, ami de

Ronſard, dont il imita moins la maniere que les autres Poëtes ſes contemporains. *Belleau* s'attacha à polir ſon ſtyle & à faire des peintures naturelles de tout ce qu'il vouloit exprimer ; il y réuſſit ſi bien, qu'on l'appeloit le *Peintre de la Nature*. *Ronſard* lui donna une place dans ſa Pléiade, aujourd'hui totalement éclipſée.

BELLEFOREST, [*François* DE] Hiſtoriographe de France, né dans le Diocèſe de Comminges en 1530, mort à Paris en 1583.

Il jouiſſoit d'une grande réputation à la Cour de *Charles IX* & d'*Henri III*, parce qu'alors il ſuffiſoit d'être Auteur, pour être accueilli & ſe faire un nom. On ne peut concevoir, après cela, que ſon peu de fortune l'ait forcé de mettre ſa plume aux gages des Libraires, ce qui a plus que vraiſemblablement occaſionné les défauts de ſes Ouvrages. Le grand nombre qu'il en publia, annonce un Ecrivain plus jaloux de la multitude des volumes, que de leur perfection. Le talent y perce néanmoins, malgré la précipitation avec laquelle il travailloit. La plus ſupportable de ſes productions eſt l'*Hiſtoire générale de France*.

BELLEGARDE, [*Jean-Baptiſte* MORVAN DE] Abbé, né dans le Diocèſe de Nantes en 1648, mort en 1734, Ecrivain fécond en Théo-

logie, en Morale, en Politique & en Littérature. Ceux qui ont eu le courage de lire quelques-uns de ses écrits, ont été dans le cas d'éprouver qu'un style correct & facile ne suffit pas pour intéresser; qu'il faut dire des choses, éviter la confusion & le verbiage. Ses Traductions de quelques Peres de l'Eglise & de plusieurs Auteurs profanes, ont les mêmes défauts, & de plus, de la froideur, de la foiblesse & de l'inexactitude.

BELLENGER, [*François*] Docteur de Sorbonne, né dans le Diocèse de Lisieux, mort à Paris en 1749, âgé de 61 ans.

On fait cas de cette Traduction de *Denis d'Halicarnasse* & d'un Essai critique sur les Ouvrages de M. *Rollin*, où il prétend prouver que cet Ecrivain célebre n'entendoit pas assez bien les Auteurs Grecs, d'après lesquels il a composé une partie de son Histoire ancienne. Cela pouvoit être; mais cette critique ne doit pas nuire au mérite de ses ouvrages, qui sont d'une utilité reconnue. M. *Rollin* étoit trop modeste pour prétendre aux honneurs de l'érudition, auxquels il avoit cependant des droits. Il mérite en cela plus d'indulgence qu'un grand nombre de nos Auteurs, qui montrent plus de prétentions sur cet Article, sans avoir fait des études aussi constantes & aussi digérées que les siennes.

BELLOT, [*N.*] aujourd'hui femme de M. le Président *de Meinieres.*

Les Romans de cette Dame sont une foible partie de son éloge : les *Réflexions d'une Provinciale* sur le Discours de *J. J. Rousseau* couronné à Dijon, font plus d'honneur à sa plume. Si l'on ajoute qu'elle a fait encore une excellente Traduction des Histoires de la Maison de *Tudor* & de la Maison de *Plantagenet*, on conviendra sans peine qu'elle a honoré son sexe par de bonnes études, & rendu service au Public, en lui procurant deux bons Ouvrages Anglois.

BELLOY [*Pierre-Laurent* BUIRET, dit DE] de l'Académie Françoise, né en Auvergne, mort à Paris en 1775, âgé de 45 ans, Poëte Tragique, qui prouve qu'on peut avoir de grands succès, sans avoir de grands talens.

L'accueil favorable qu'on a fait à quelques-unes de ses Pieces, sur-tout au *Siége de Calais*, a été plutôt le tribut de la reconnoissance, que le fruit de l'admiration. Il seroit plus difficile de lui assigner un rang parmi ceux qui ont travaillé pour le Théatre, que parmi les Citoyens jaloux de la gloire de leur Patrie. C'est donc du côté du patriotisme & d'un certain enthousiasme militaire qu'on doit apprécier le mérite de M. de *Belloy*, si on veut en juger favorablement. En

qualité de Poëte, sa gloire ne seroit point à l'épreuve de la critique; une versification dure & négligée, peu de sentiment, point de pathétique, aucun de ces grands mouvemens qui excitent les passions, & annoncent le génie, des ressorts plus dignes de *Thalie* que de *Melpomene*, seroient des défauts qui le rendroient inférieur à plusieurs de nos Poëtes Tragiques, qui n'ont pas cependant réussi comme lui.

Malgré cela, il aura au dessus d'eux la gloire d'avoir rappellé parmi nous la Tragédie à sa véritable destination, en y retraçant, comme chez les Grecs, des événemens nationaux, & en offrant à ses compatriotes des Héros propres à les attendrir, & à exciter leur émulation. Un zèle aussi noble, soutenu d'ailleurs par une grande connoissance de la méchanique du Théatre, suffit pour lui faire pardonner les défauts de l'exécution; & M. de *Belloy* a pu dire avec l'Auteur de l'*Anti-Lucrece :*

Eloquio victi, re vincimus ipsâ.

Il n'est pas inutile de remarquer que cet Auteur, dont le caractere fut toujours éloigné de la bassesse & des maneges qui menent à la fortune, auroit été, dans sa derniere maladie, privé des secours qu'exigeoit sa situation, si la bienfaisance éclairée de notre jeune Monarque ne se

fût empressée de prévenir ses besoins. Un Prince qui honore ainsi les Lettres, est digne de tous leurs hommages.

Il vient de paroître une édition complette de ses Œuvres en 6 vol. *in*-8° où se trouvent plusieurs morceaux qui n'avoient pas encore vu le jour.

BELSUNCE DE CASTELMORON, [*Henri-François-Xavier* DE] Evêque de Marseille, né dans le Périgord en 1671, mort en 1755.

Ses Ouvrages historiques sont remplis de recherches & d'érudition, & ses Ouvrages ascétiques respirent une piété douce qui fait aimer la Religion, & porte le cœur à en pratiquer les devoirs. Son style est simple, naturel & dégagé d'ornemens.

Sa réputation dans les Lettres fait la moindre partie de sa gloire. On n'oubliera point que, dans le temps de la peste de Marseille, il n'abandonna jamais son troupeau. On le vit alors courir de maison en maison, pour exercer, à l'égard d'un peuple malheureux, tous les devoirs de son ministere & de la charité. La Philosophie a bien pu garder le silence sur un courage si propre à honorer la Religion; elle ne pourra jamais en donner des exemples. L'égoïsme qu'elle prêche est l'anéantissement de toutes les vertus, & principalement de celles qui demandent du courage & des sacrifices.

BENOIT, [*Françoise-Albine* DE LA MARTINIERE] née à Lyon en 17..

Une mauvaise Comédie, telle que *le Triomphe de la Probité*, & des Romans médiocres, comme *Elizabeth*, *Céliane*, &c. sont des titres capables de faire figurer une femme avec avantage dans la Société, & non des droits aux honneurs de la Littérature.

BENSERADE, [*Isaac* DE] de l'Académie Françoise, né à Lyons, petite ville de la haute Normandie, en 1612, mort à Paris en 1691.

Pour avoir eu, pendant sa vie, une réputation au dessus de son mérite, ce Poëte est aujourd'hui beaucoup moins estimé qu'il ne vaut. La postérité devient toujours sévere à l'égard des Auteurs, dont les contemporains ont été trop légérement enthousiastes. On ne peut refuser à *Benserade* une facilité singuliere pour composer des Vers sur toutes sortes de sujets. C'est lui qui a fait la plus grande partie des Chansons, sur lesquelles le célebre *Lambert* a mis les airs les plus beaux & les plus touchans. On lit encore avec plaisir les vers qu'il fit pour les Ballets qu'on représentoit à la Cour de *Louis XIV*, avant qu'on connût l'Opéra, & dont la musique & la danse formoient toute l'économie. Les paroles qu'il avoit l'art d'adapter à ces sortes de diver-

fes d'*Ovide*. Ce travail ne lui fait honneur
parce qu'il fut entrepris par ordre du Roi &
l'ufage de M. le Dauphin. Les ordres des P
peuvent infpirer du zele, mais ne donner
les talens. Cet Ouvrage en eft la preuve.
ne fut négligé pour le décorer de tout le
typographique. Il fut imprimé au Louvre
plus beau papier, & orné de figures ma
ques. Tant de foins ne purent le garantir
pigramme. *Chapelle* répondit à l'Auteur, q
en avoit envoyé un exemplaire, par un Ro
qu'il finit ainfi :

De ces rondeaux un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi, je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, image, caractere,
Hormis les vers, qu'il falloit laiffer faire
A la Fontaine.

as le pouvoir de convertir *Boileau*, qui les mé-
prisoit. *Mais les vers en sont clairs*, disoit ce
Prince à l'Auteur de l'Art poétique, *ils sont parfaitement rimés, & disent bien ce qu'ils veulent dire.* » Monseigneur, lui répondit *Boileau*, il y
» a quelque temps que je vis une Estampe qui
» représentoit un soldat qui se laissoit manger
» par les poules, au bas de laquelle étoit ce
distique :

Le Soldat qui craint le danger,
Aux poules se laisse manger.

» cela est clair, cela est bien rimé, cela dit ce
» que cela veut dire, cela ne laisse pas d'être le
» plus plat du monde, ajouta le Prévôt du
» Parnasse «.

BERARDIER DE BATAUT [*François-Joseph*] Licentié en Théologie, Prieur-Commandataire de Notre-Dame de Serqueux, & ancien Professeur d'Eloquence dans l'Université de Paris, né à Paris en 1720.

Son *Précis de l'Histoire universelle*, plusieurs fois réimprimé, est très-propre à servir d'introduction à l'étude de l'Histoire, & à guider les pas de ceux qui veulent parcourir avec fruit cette vaste carriere, où la vérité se trouve si souvent confondue avec le mensonge & l'erreur. On y saisit sans effort, & pour ainsi dire d'un coup

la principale cauſe de la deſtruction de c
des Etats qui ont paru tour à tour ſur la
du monde, ſans jamais confondre dans le
nemens l'ouvrage de la politique avec ce
haſard. Ce tableau abrégé de l'Hiſtoire gé
commence au premier Empire d'Aſſyrie, &
vers le milieu du Regne de *Louis XI*
cela plus complet que le ſublime *Diſcou*
Boſſuet ſur l'Hiſtoire univerſelle, mai
propre, malgré tout ſon mérite, à nous dé
mager de ce qui manque à ce dernier Ou
Auſſi M. l'Abbé *Berardier* n'a-t-il pas pré
réparer une perte peut-être irréparable : c
de ſuivre avec reſpect les traces de l'Evêq
Meaux, il s'eſt propoſé ſeulement de fa
l'étude de l'Hiſtoire, en plaçant, pour ainſi
ſous un ſeul point de vue, le grand ſpecta
tous les principaux événemens qui ſe ſont

ation, & où l'on trouve d'excellens préceptes sur l'Apologue, le Conte, le Poëme épique, la Poésie dramatique & le Roman. Cet Ouvrage annonce un savant Littérateur, & mériteroit un des premiers rangs parmi les Productions didactiques, si le style en étoit moins diffus & plus châtié.

BERGERAC, [CYRANO DE] né dans le Périgord en 1620, mort à Paris en 1655.

Un fou du moins peut rire, & sait nous égayer;
Mais un froid Ecrivain ne sait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux *Bergerac* & sa burlesque audace,
Que ces vers où *Motin* se morfond & nous glace.

Cet homme étoit en effet singulier. *Intrépide* en Philosophie, comme il avoit été à la guerre, on reconnoît, dans tout ce qu'il a écrit, une vivacité d'imagination qui approcheroit du génie, si elle eût été réglée par le jugement. *L'Histoire Comique des Etats & Empires de la Lune & du Soleil*, prouve combien il étoit capable de devenir grand Physicien, habile Critique & profond Moraliste, si la mort ne l'eût enlevé presque aussitôt qu'il se fut entiérement consacré aux Lettres.

Nous remarquerons, avec M. *Palissot*, que M. de *Fontenelle*, le Docteur *Swift* & M. de *Voltaire*, ont tiré parti des étranges bizarreries de *Bergerac*. La *Pluralité des Mondes*, *Guliver*, *Micromégas*, en sont une preuve certaine; mais

Cet Auteur a composé aussi quelques
ges de pure Littérature, qu'on peut
comme les préludes de sa plume, q
dans la suite s'exercer sur les plus gran
Il joint encore à ses lumieres les sentin
Ecrivain modéré, honnête, très-éloigné
prétention dogmatique, caractere propr
sentir évidemment la différence qui subs
l'homme sage & éclairé qui redresse, 8
losophe fastueux qui égare.

1. BERNARD, [*Jacques*] Ministre
tant, né à Nions en Dauphiné en 165
à Leyde en 1718.

On connoît peu ses Ouvrages de Rel
de Littérature, parce qu'ils méritent pe
connus. Il ressemble à cet égard à plus
ses confreres qui, en combattant pour
tendue vérité, ont très-souvent abusé du
nement, & corrompu la langue. Il est
savoir qu'il est continuateur de la *Bibli*
universelle de M. *le Clerc*, son ami; qu'i
vaillé à la *République des Lettres* de *Ba*
qu'il a augmenté, pour sa part, le *Dicti*
de Moreri de plus d'un volume.

2. BERNARD, [*Catherine*] de l'Ac
des Ricovrati, née à Rouen, morte à
en 1712.

Sa Tragédie de *Brutus* eut le plus grand succès, & mérite d'être distinguée de cette foule de Pieces qu'on ne joue plus. Nous n'en dirons pas autant de celle de *Laodamie*, qui ne vaut pas la peine d'être lue.

On trouve dans nos Recueils de Poésies plusieurs petites Pieces de Mlle. *Bernard*, qui font honneur à son esprit. Le Placet qu'elle présenta à *Louis XIV*, pour se faire payer de sa pension de 200 écus, est connu de tout le monde. Sa liaison avec M. de *Fontenelle* a bien pu contribuer autant au succès de sa réputation, qu'au développement de son esprit.

3. BERNARD, [*Pierre-Joseph*] Garde des Livres du Cabinet du Roi à Choisy, né en Dauphiné, mort à Paris en 1775, nommé par excellence *Gentil Bernard*, pour les agrémens de ses petites Poésies. Il est celui de tous nos Poëtes qui paroît avoir le mieux réussi dans ce qu'on appelle le grand monde. L'esprit assaisonné par la délicatesse du sentiment, est toujours sûr de plaire. On ne doit donc pas s'étonner de la réputation qu'il s'est acquise à la Cour & à la Ville. L'Opéra de *Castor & Pollux* a encore contribué à augmenter sa célébrité. Ce Poëme est un vrai modele d'une Poésie ingénieuse & tendre, & très-propre à s'allier avec la Musique, & lui

fournir les moyens de déployer toutes se
ses. Le plan en est finement conçu, l'inté
les scènes sont bien distribuées, les a
amenés, les sentimens aussi variés que
Le Poëte a sû y mettre en jeu, & to
propos, les différens ressorts du Théa
lequel il travailloit; bien différent en
plusieurs Poëtes lyriques, qui n'ont p
de faire hurler la musique dans des ve
rocailleux, & de surcharger la scène d'
acle parasite, qui prouve le peu de
de leur génie.

M. *Bernard* est encore connu par un
l'Art d'aimer, dans le goût de celui *d'*
Poëme a joui d'une grande réputation
tout le temps que l'Auteur s'est born
dans les Sociétés; mais depuis qu'il a
posé au grand jour, le Public l'a mi
de ces Ouvrages, dont les beautés de
sont pas capables de racheter les défa

BERNIER, [*François*] né à Ang
à Paris en 1668.

Ses fréquentes courses & son long s
Indes, où il fut pendant plusieurs an
decin d'un Sultan, lui firent donner
de *Mogol*. Il a écrit l'Histoire de ses
où l'on trouve des détails curieux. Il m

croire tout ce qu'il y raconte; il aime trop à parler de lui-même, pour qu'il puiſſe dire conſtamment la vérité.

B**, [*François-Joachim* DE] Cardinal, de l'Académie Françoiſe, né en 1715.

Les richeſſes de l'imagination, les graces de l'eſprit, la délicateſſe du ſentiment, la vivacité de l'expreſſion, qui brillent dans les Productions de ſa jeuneſſe, ſont la plus foible partie de ſa gloire.

On verra toujours avec plaiſir dans le Poëme des *quatre Parties du Jour*, quatre Tableaux des plus agréables, où le Peintre a ſu réunir ſans effort tout ce qui peut plaire aux Connoiſſeurs. Les couleurs en ſont auſſi brillantes que naturelles; c'eſt le coloris de *Coypel*, joint à la touche de *Mignard*. Celui des *quatre Saiſons* offre quatre tableaux du grand genre, où le même génie ſe fait ſentir, quoique ſur un ton plus noble, plus vigoureux, plus varié, plus riche, ainſi que l'exigeoit le ſujet. Mais quand on ſaura que les talens agréables n'ont été, dans cet illuſtre Auteur, que le germe & le prélude des plus hautes qualités; quand les ſiecles futurs ſeront dans le cas d'admirer, comme notre ſiecle, un génie formé pour les plus grandes affaires, une ame nourrie des plus beaux ſentimens, un cœur, le ſiege des plus rares vertus; quand la poſtérité

de toute l'Europe enfin reconnoîtra dans lui le vrai grand homme consacré par le suffrage de toutes les Nations; alors les couronnes dues à ses talens littéraires ne seront que de foibles guirlandes de fleurs que les Muses auront déposées aux pieds de sa Statue; & celles qui sont dues à ses succès dans les négociations les plus importantes, à l'administration la plus éclairée & la plus sage dans les fonctions de l'Episcopat, aux monumens multipliés de son zele & de sa générosité, iront d'elles-mêmes se reposer sur sa tête.

BEROALD ou BEROALDE DE VERVILLE, [*François*] Chanoine de *St. Gratien* de Tours, mort vers l'an 1710, Auteur de l'Ouvrage le plus extravagant & le plus obscène qui ait paru depuis celui de *Rabelais*; il est intitulé *Moyen de parvenir*. La singularité de ce titre n'a nul rapport avec ce qu'on trouve dans le Livre; on ne peut tout au plus parvenir, en le lisant, qu'à se gâter l'esprit par des images dégoûtantes, & à se familiariser avec le langage du vice le plus effronté. Aussi n'y a-t-il eu que les *Vergier*, les *Grécourt*, & quelques autres Conteurs de ce genre, qui aient osé puiser dans une pareille source. En vain y chercheroit-on un plan, un sujet, de la liaison, de la vraisemblance; tout y est confondu; ce n'est qu'une ivresse perpétuelle, qui

produit de temps en temps quelques saillies dont les honnêtes gens ne doivent pas faire assez de cas, pour s'en amuser aux dépens du goût & des mœurs.

BERQUIN, [ ] né à Bordeaux en 17..
Ses *Idilles* & ses *Romances* le distinguent honorablement de cette foule de Faiseurs de vers qui infestent notre Parnasse, & dont les Ouvrages ne voient le jour que pour recevoir les anathêmes des Gens de goût. La Poésie en est douce, simple, facile, souvent gracieuse, & toujours naturelle; l'expression fidele du sentiment y tient lieu de ces images brillantes, de ces hardiesses de style, de ces tours vifs & énergiques qui caractérisent le langage poétique, & que la simplicité du genre n'admet pas.

BERRUYER, [*Isaac-Joseph*] né à Rouen en 1681, mort à Paris en 1758, seroit sans contredit le meilleur de nos Historiens, si les Histoires qu'il a écrites portoient un autre titre que celui de *Peuple de Dieu.*

Nous ne l'envisagerons point comme Théologien : nous souscrivons au jugement qu'on en a porté à cet égard; mais en qualité d'homme de Lettres, il nous est permis de le regarder comme le génie le plus heureux, & comme un des meil-

leurs Ecrivains que nous ayons eu. L'élégance du style, la noblesse, l'agrément & la variété des images, la finesse & la solidité des réflexions toujours amenées par les faits, une marche naturelle & rapide dans la narration, une liaison & une netteté dans les événemens, un coloris proportionné au sujet, feront toujours de l'*Histoire de l'ancien Peuple de Dieu* un Ouvrage intéressant, instructif, propre à plaire, autant qu'à féconder l'imagination.

On a reproché au P. *Berruyer* d'avoir affoibli la dignité des Ecritures par trop de délicatesse dans l'expression; de s'être trop attaché à des idées particulieres sur la Chronologie, en rejettant ou en éludant les systêmes adoptés avant lui; de s'être trop complu dans des descriptions que la gravité de la matiere exigeoit qu'on abrégeât; d'avoir répandu quelquefois un air profane, où il eût fallu plus de décence & de simplicité. Nous convenons de la justice de ce reproche, & c'est ce qui justifie ce que nous avons dit, que ses Ouvrages eussent été des chef-d'œuvres, s'ils n'avoient pas un titre, qui l'obligeoit à plus de circonspection & de retenue.

Malgré cela, quels traits de grandeur & d'élévation n'y trouve-t-on pas! Soit qu'il énonce les oracles du Très-Haut, soit qu'il fasse gronder le tonnerre sur la tête des Rois coupables, soit

qu'il entr'ouvre les abîmes sous les pieds des sujets rebelles ; soit que, sous un jour plus touchant, il dévoile les richesses de la miséricorde divine, il développe les routes de la Providence, il étale la magnificence de ses bienfaits : tous ces différens tableaux font éprouver au Lecteur des mouvemens qui élevent l'ame, un feu qui la pénetre, une sensibilité qui l'attendrit ; par-tout il voit une éloquence qui l'entraîne, des graces qui l'enchantent, une harmonie qui le séduit. Dans l'Histoire des *Machabées*, tout ce que la guerre a de plus terrible, la politique de plus profond, le courage de plus sublime ; tout ce que les desseins de Dieu sur son peuple peuvent offrir de sagesse, de majesté, de puissance, de bonté, est développé avec des traits qui caractérisent le Génie Créateur, dans un genre où le Créateur lui-même se manifeste si énergiquement.

L'*Histoire du nouveau Peuple de Dieu* a fourni matiere à de justes condamnations. On est fâché de voir le même Ecrivain qui sait si bien nous peindre l'avénement du Messie, la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa morale, l'éclat de ses miracles, les circonstances de sa passion, les ignominies de sa mort, donner dans des écarts, dont une sagacité aussi profonde & aussi déliée que la sienne auroit dû le garantir.

Trop d'enthousiasme pour les idées extraordi-

naires du P. *Hardouin*, son confrere & son maître; trop de fécondité à trouver des raisons pour se séduire lui-même; trop de fermeté, disons même trop d'opiniâtreté dans les sentimens qu'il avoit adoptés avec peu de précaution, ont répandu quelques nuages non sur sa foi (car sa soumission en écarte toute idée désavantageuse), mais sur son discernement & sur sa prudence. Qu'on pardonne à l'Homme l'incertitude de ses vues, la témérité de ses opinions, l'Ecrivain paroîtra toujours supérieur; & la France, en condamnant ses erreurs, est en droit de s'énorgueillir de ses talens.

BERTAUD, [*Jean*] Evêque de Sées, né à Caen, mort en 1611.

Ami de *Ronsard*, il se laissa d'abord éblouir par le faux brillant de sa Poésie; mais il reconnut bientôt son erreur, pour s'attacher à la maniere de *Desportes*, qui étoit aussi son ami, & qui pouvoit lui servir de modele pour la douceur & le naturel de ses vers; il le surpassa même par la pureté de son style & la sagesse de sa Muse.

Les Poésies de *Bertaud* roulent presque toutes sur des sujets de piété, où la Morale présentée avec des graces intéressantes, est propre à se faire goûter des Lecteurs de toutes les classes. On peut les lire encore aujourd'hui, parce qu'on y trouve

raîcheur de coloris que le temps n'a point
:. Ses Stances ont une tournure, une ca-
: qui plaît à l'oreille, en même temps que
ensées qu'elles contiennent, pénetrent le
& flattent l'esprit. On peut en juger par
Chanson, que l'austérité de MM. de Port-
il n'a pas empêché d'admirer & même de
r dans leur *Commentaire sur Job.*

Félicité passée,
Qui ne peux revenir ?
Tourment de ma pensée,
e n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir.

Hélas ! il ne me reste
De mes contentemens,
Qu'un souvenir funeste,
i me les convertit à toute heure en tourmens.

Le sort plein d'injustice,
M'ayant enfin rendu
Ce reste, un pur supplice ;
serois plus heureux, si je l'avois perdu.

y a plus de cent cinquante ans que ces
sont faits : mais tel a toujours été l'empire
ntiment ; il fait vivre les Ouvrages, comme
urrit, anime & embellit la Société.

ERTHIER, [*Guillaume-François*] Jésuite,
Issoudun en Berri en 1704.

s plaisanteries philosophiques n'ont pas fait

oublier qu'il est un des plus estimables Ecrivains de notre Littérature.

La *Continuation de l'Histoire de l'Eglise Gallicane* est un Ouvrage d'une sagacité, d'une critique, d'une modération, d'une netteté de style & d'une élégance peu commune. Tout y est déduit & discuté avec une noble aisance, qui, en faisant disparoître la gêne du travail, annonce les connoissances les mieux étendues & la plume la mieux exercée.

Le Journal des Beaux-Arts, connu sous le nom de Trévoux, n'a jamais été plus intéressant & plus utile, que quand le P. *Berthier* y a travaillé. Il a su répandre dans les différens Extraits qu'il a composés, une sagesse de critique, une pureté de goût, une sûreté d'érudition, qu'il seroit à souhaiter de voir subsister dans tous les Journaux. Sa pénétration à démêler les piéges de l'incrédulité, son courage à les mettre au grand jour, son habileté à en parer les coups, lui ont attiré les sarcasmes de ces esprits forts contre tout, excepté ce qui blesse leur amour-propre ; mais il a fait voir par ses lumieres, autant que par sa modération, combien il est facile d'être supérieur à leurs manéges, à leurs attaques & à leurs insultes.

BERVILLE, [Guyard de] né à Paris en 1697, mort en 1770.

A l'âge de près de soixante ans, il commença à se douter qu'il pouvoit devenir Auteur; exemple rare dans un siecle, où l'on n'attend pas si long-temps à se croire en droit d'assommer le Public par ses écrits. Le fruit de cette inspiration tardive a été de deux Histoires particulieres; l'une du Chevalier *Bayard*, l'autre du Connétable *du Guesclin*. On a lieu de penser que s'il eût commencé plutôt, il auroit pu donner à son style plus de correction, plus de noblesse, plus de chaleur, & se guérir sur-tout d'une diffusion assommante, défaut ordinaire aux vieux Ecrivains, & sur-tout à ceux qui n'ont pas travaillé de bonne heure à s'en garantir. Ces deux Ouvrages, qui, malgré leurs défauts, n'ont pas laissé d'avoir du débit, viennent d'être réimprimés avec des corrections & des suppressions qui en rendent la lecture plus supportable.

Au reste, le nom de cet Auteur peut augmenter la liste des Ecrivains infortunés. Il est mort à Bicêtre, où la misere l'avoit forcé de se retirer, & où la Muse de l'Histoire ne devroit pas conduire ses Eleves, si le siecle avoit autant d'humanité réelle, qu'il se flatte d'avoir de politesse & de philosophie.

BEZE, (*Théodore* DE) célebre Apostat, né à



Vezelai en Bourgogne en 1519, mort à Geneve en 1605.

Il s'attacha dans sa jeunesse à la Poésie, & fit beaucoup de vers latins, qui, quoi qu'en disent les *Casaubon*, les *Scaliger*, & autres Critiques de cette force, ne sont guere recommandables que par le libertinage qu'ils respirent. Ils sont imprimés sous le titre de *Juvenilia*, & n'en méritent pas d'autre. Ses Ouvrages en prose pouvoient avoir quelque valeur, dans un temps où le raisonnement & le goût étoient si loin de leur perfection; mais en qualité de Poëte, *Beze* est-il digne de figurer dans la belle édition des Auteurs classiques, imprimés chez *Barbou*? Les Œuvres d'un Versificateur de cette trempe ne peuvent que déshonorer cette Collection. Quelle différence entre les vers de *Beze* & la noble Poésie de *Cossart*, d'*Huet*, de *Santeuil*, de *Vaniere*, &c.!

BIGNICOURT, [*Simon* DE] ancien Conseiller au Présidial de Rheims, sa patrie, né en 1709, mort à Paris en 1775.

La plus longue de ses Poésies, soit Latines, soit Françoises, n'a pas plus de vingt vers. C'est un mérite d'être court, & quand cet Auteur n'auroit que celui-là, on devroit lui en savoir gré. Il ne faut cependant pas réduire son éloge à celui

le la brièveté ; plusieurs de ses Poésies Latines ont été comparées, par des Journalistes, à celles de *Catulle* ; nous ajouterons que la plupart de ses Epigrammes Françoises sont tout-à-fait dans le genre de celles du Chevalier de *Cailli*. Mais ce n'est pas sur ces bagatelles que M. de *Bignicourt* fonde sa réputation.

Il s'est exercé dans un genre plus propre à lui faire un nom, & qui n'est pas moins agréable aux yeux de ceux qui connoissent le prix & le charme de la variété : ses *Pensées & Réflexions philosophiques* le placent à côté de nos Penseurs les plus fins & les plus délicats. Il en a donné, quelque temps avant sa mort, une nouvelle édition, augmentée de près des trois quarts, & intitulée, on ne sait trop pourquoi, *l'Homme du Monde & l'Homme de Lettres*. Quelques-unes des réflexions qu'il a ajoutées, manquent de justesse, & plusieurs ne sont pas assez développées. Cette maniere d'écrire par phrases, en prétendant donner une pensée, ne plaît qu'autant que ceux qui l'adoptent savent fixer quelque temps l'attention du Lecteur sur un même objet, c'est-à-dire, qu'il faut que, de pensée en pensée, ils développent un sujet, afin que les traits de lumiere suppléent au défaut de liaison dans le style. Les Maximes ou Réflexions de M. de *la Rochefoucault* ne seroient plus lues aujourd'hui,

s'il se fût contenté de dire une vérité en peu de mots, sans en amener, par des tours différens, de nouvelles qui rendent la premiere plus sensible.

BIGNON, [*Jérôme*] Avocat Général du Parlement de Paris, sa patrie, Bibliothécaire du Roi, né en 1590, mort en 1656, protégea les Lettres avec plus de succès qu'il ne les cultiva. Aussi son nom est-il devenu autant recommandable dans la Littérature, par le zele qu'il témoigna toujours pour ses progrès, que dans la Magistrature, par les qualités qui le placent parmi les meilleurs Magistrats.

Jean-Paul Bignon, Abbé de St. Quentin, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences & de celle des Inscriptions, mort en 1744, âgé de 81 ans, de la même famille que le précédent, fut, comme lui, Bibliothécaire du Roi, & a justement mérité la même réputation.

BIGOT, [*Guillaume*] Docteur en Médecine, né à Laval en 1500, mort vers l'an 1560.

Bayle a jugé à propos de consacrer à cet Auteur obscur un article assez long dans son Dictionnaire critique. On auroit pu se passer d'apprendre qu'il naquit avec deux dents, & qu'on ne trouva pas de nourrice pour l'allaiter. Les Vers Latins, & les autres Ouvrages de Bigot

e valoient pas la peine qu'on s'attachât si fort ux Anecdotes de sa vie.

BITAUBÉ, [*Paul-Jérémie*] de l'Académie le Berlin, né en Gascogne en 17..

Cet Auteur que nous avions, par erreur, annoncé pour mort, dans la précédente édition de cet Ouvrage, est depuis long-temps établi en Allemagne, où il cultive avec succès la Littérature Françoise. Ses premiers pas dans la carriere n'ont pas été heureux : il y a débuté par des Poésies froides & prosaïques, & par un Poëme en prose, intitulé *Joseph*, dont l'effet le plus sûr est de procurer le sommeil ou l'ennui. Ce n'est pas qu'on ne rencontre dans ce dernier Ouvrage quelques morceaux pleins d'élégance, de naturel & de pathétique; mais ils sont en trop petit nombre pour faire pardonner les longueurs, les inutilités & les défauts de correction & de goût qu'on y remarque.

Sa Traduction de l'Iliade parut d'abord, en 1760, sous le titre d'*Essai*, & fut suivie, deux ans après, de ce que l'Auteur appelle une *Traduction libre*, & qu'on peut regarder plutôt comme un bizarre travestissement; *Homere* y est défiguré d'un bout à l'autre, plus qu'il ne l'a jamais été par *la Mothe*. L'Auteur l'accompagna d'un Discours préliminaire, où il traitoit sans

choſes, *que les défauts d'Homere l'avoien*
ment choqué, & dégoûté de le traduire,
plume lui en étoit ſouvent tombée des ma
eſt aiſé de juger du ſuccès que dut avoir u
vrage ſi propre à ſoulever contre lui les
& tous les bons Littérateurs. Le ſoin que M
taubé prit, il y a quelques années, de re
cette *Traduction libre*, & d'en donner u
tiere & plus fidelle, n'a pas fait revenir
prits ſur cette Production reſtée médiocre
ſon Poëme en proſe ſur la fondation de
vinces-Unies, intitulé *Guillaume de Naſſ*
a mérité le ſuffrage & l'eſtime des Connoi
Cet Ouvrage, le meilleur de tous ceux
donnés juſqu'à préſent, eſt une véritable E
Le ſujet en eſt beau, le plan vaſte & bien r
l'action grande, inſtructive & morale. Ri
plus vrai ni de mieux ſoutenu que les cara
L'expoſition des événemens eſt ſimple, na

genre, dans notre langue, rien de mieux conçu, ni de plus heureusement exécuté.

1. BLANC, [*Jean-Bernard* LE] Abbé, Historiographe des Bâtimens du Roi, de l'Académie *della Crusca*, de celle des Arcades de Rome, de l'Institut de Boulogne, Honoraire de la Société académique des Arts de Dijon, sa patrie, né en 1707.

Tous ces titres ne l'empêchent pas d'être un Auteur médiocre. Sa Tragédie d'*Aben-Saïd*, très-accueillie à sa premiere apparition, ne se soutint pas à la reprise de 1743, & cette Piece n'a plus reparu depuis. Ses *Lettres sur les Anglois* ont trouvé des Contradicteurs. Elles eurent du succès dans leur nouveauté, parce qu'elles offroient des instructions assez bien présentées sur la Nation Angloise; mais il a paru depuis une si grande quantité d'Ouvrages sur le même sujet, que ces *Lettres* sont aujourd'hui fort négligées.

2. BLANC. [*N.* GILLET LE] Nous avions négligé de parler de celui-ci dans la premiere édition de notre Ouvrage, parce que sa Tragédie de *Manco-Capac* est une de ces productions que la Critique doit oublier, à l'exemple du Public.

Cet Auteur a depuis cherché à se rendre célebre par une autre Tragédie, intitulée, *les*

Cette Piece bizarre, qui n'a point été impr
n'a présenté à l'esprit du spectateur éclairé,
tissu de hardiesses & d'extravagances dign
tous les anathêmes du goût & du bon se
ridicule contexture des événemens, l'in
quence des caracteres, les contradictions
tuelles dans l'intérêt & les sentimens, l'c
reléguer dans la classe des monstres tragiqu
après avoir hurlé quelque temps sur la
vont se cacher pour toujours. On avoit cep
fondé de grandes espérances sur les grand
qu'on s'en promettoit. Un vieux Prêtre é
mene, déclamant contre sa Religion, &
versant, par frénésie, des Autels qu'il avoi
toute sa vie; de longues tirades contre t
Cultes; de fréquentes Oraisons à la Di
des personnages tous Déistes, venant, ch
leur tour, exhaler leur dépit contre le Sa
& la Religion; des allusions prétendues
nieuses, & qui n'ont décelé que de l'auc

dénouement qu'on y a fait à chaque représentation; malgré les efforts de génie, des Poëtes, des Orateurs, des Géometres, des Journalistes, des Philosophes zélateurs qui se sont épuisés à ranimer cette Piece, la réflexion & l'analyse ont réduit en fumée ce pénible appareil. On a compris qu'un Roi imbécille, sottement disposé à croire le premier qui lui parle; qu'une Princesse indéfinissable, occupée sans cesse à gémir & à hésiter; qu'un Amant enthousiaste qui ne sait ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; que des Prêtres en délire qui ne se rencontrent que pour disputer & s'injurier; que des incidens accumulés sans vraisemblance & sans nécessité; que des Scenes déclamatoires absolument décousues, étoient le comble du ridicule. Et les ordres du Gouvernement, qui ont défendu l'impression de cette Tragédie, n'ont fait que lui épargner une seconde chûte, déjà décidée par la réprobation des Gens de goût.

On eût souhaité, pour la gloire de cet Auteur, qu'on lui eût également défendu de faire imprimer son *Drame* d'*Albert le grand*, Piece plus médiocre encore que les *Druïdes*, & dont la langueur de l'action théatrale égale la froideur du style.

BLETERIE, [*Jean-Philippe-René* DE LA] Abbé, Professeur d'Eloquence au Collége Royal,

de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Rennes, mort à Paris en 1772, connu par une *Vie de Julien*, très-bien écrite, quoi qu'en disent M. de *Voltaire* & son singe, M. de *Condorcet*, qui n'ont pu sans doute lui pardonner de n'avoir pas fait grace aux bizarreries de cet Empereur apostat, en rendant d'ailleurs justice aux bonnes qualités qu'il avoit. Ces Auteurs auroient-ils donc voulu qu'en faveur de la Philosophie, M. l'Abbé de *la Bleterie* eût érigé en héros accompli, un Prince qui poussa la pédanterie philosophique au dernier degré du ridicule? Les Philosophes qui sont si habiles à rechercher, & si impitoyables à condamner les moindres fautes des Empereurs Chrétiens, prétendent-ils qu'on ferme les yeux sur des extravagances choquantes, parce qu'il leur plaît de déclarer qu'un tel Prince est de leur Secte, & par conséquent absous de tout ce que la raison & le bon sens peuvent lui reprocher? Ont-ils oublié ce qu'ils ont dit tant de fois, qu'un bon Historien ne doit être d'aucune Secte, d'aucun parti; qu'il faut qu'il soit exempt de tout préjugé, de toute passion, & qu'il n'ait d'autre but que la vérité? C'est ce que M. de *la Bleterie* a exécuté, sans l'annoncer avec tant de faste. Il n'en sera donc pas moins, malgré M. de *Voltaire* & ses suppôts, un Historien judicieux, un homme d'esprit & de goût, un Ecrivain correct, agréable, & quelquefois élégant.

La Vie de *Jovien*, & sa Traduction de *Tacite*, justifient encore ces éloges, avec quelques restrictions.

BLIN DE SAINMORE, [*Adrien-Michel-Hyacinthe*] né à Paris en 17.. Depuis les premieres éditions de notre Ouvrage, ce Poëte a déployé des talens qui lui donnent des droits à nos éloges, après lui avoir mérité l'estime & les applaudissemens du Public. Si les Muses plaintives ont été d'abord les objets de son culte; s'il a débuté dans la carriere poétique par des Héroïdes peu propres à l'élever au dessus du commun des Poëtes de nos jours, il s'est livré dans la suite à des sujets plus agréables, qu'il a traités de maniere à dédommager ses Lecteurs de la foiblesse de ses premiers essais. Son *Epître à Racine*, celle à M. le Cardinal de *Bernis*, & la plupart de ses autres Pieces fugitives, annoncent de l'esprit, de l'imagination, & le talent de rendre d'une maniere naturelle, & de revêtir d'une versification douce & variée, les différentes affections du cœur & de l'esprit. Ses imitations de plusieurs Idylles de M. *Gesner*, offrent une marche si libre, si facile, & une poésie si riche, qu'on les prendroit volontiers pour les originaux.

M. *Blin* ne s'est pas borné aux Poésies légeres. Il a travaillé pour le Théatre, & sa Tragédie

paru bien destinés & bien soutenus; le st
est agréable, facile & correct; cet Ouvr
un mot annonce un vrai talent pour l'Art s
de *Melpomene*, si défiguré par le plus
nombre des Poëtes qui le cultivent aujou

1. BLONDEL, [*David*] Ministre Prot
né à Châlons en 1581, mort à Amsterd
1655, Auteur de plusieurs Ouvrages plei
recherches, mais mal écrits. Les Protesta
son siecle, faute de bons Ecrivains, en
un homme célebre dans leur parti. Cette
brité s'est perdue dans la nuit du temps; c
Ouvrages de cet Auteur sont aujourd'hui inc
même à la plupart des Bibliographes.

2. BLONDEL, [*François*] Professeur
de Mathématiques & d'Architecture, de l
démie des Sciences, mort à Paris en 1686
de 68 ans, cultiva les Belles-Lettres, m

tecture, renouvelle aujourd'hui la gloire
om, ou, pour mieux dire, il ajoute infini-
sa célébrité, par des Ouvrages qui, par
ombre & leur mérite, surpassent ceux de
Blondels, qui ne sont pas ses parens,
: il a eu la modestie de le déclarer dans
uille périodique.

AGE, [*Marie-Anne* LE PAGE DU] des
nies de Lyon, de Padoue, de Boulogne,
ée à Rouen en 17...
ieurs Ouvrages de différens genres, en
ainsi qu'en prose, lui ont acquis de la
tion, & ouvert l'entrée d'un grand nombre
démies. Aux talens de l'esprit, elle a réuni
rite du savoir. Elle a traduit en Italien la
ation de Valstein, &, dans notre langue,
mple de la Renommée de Pope.
e paroît pas que Madame *du Boçage* se soit
mpressée d'ajouter de nouveaux lauriers à
qu'elle a déjà cueillis. Sa Muse, depuis quel-
années, garde le silence ; & cependant,
les *Amazones*, & sur-tout après *la Colom-*
, elle auroit pu se promettre des succès,
dans la Tragédie & le Poëme épique, du
s dans des genres qui ne demandent que le
'une versification facile & quelquefois ani-

BOCHARD, [*Samuel*] de l'Académie de Caen, né à Rouen en 1599, mort dans la même ville en 1667, un de ces Ministres autrefois célebres chez les prétendus Réformés. Ses Ouvrages de controverse sont oubliés ; mais sa *Géographie Sacrée* tient encore un rang distingué parmi les Ouvrages où l'érudition étonne autant qu'elle instruit. La mort le surprit dans une Assemblée Académique : c'est mourir au champ de bataille.

BODIN, [*Jean*] né à Angers vers l'an 1550, mort à Laon en 1596.

Tout médiocre qu'il est, il n'a pas laissé de frayer la carriere à un Génie justement célebre parmi nous. Sa *République* ne fit pas moins de bruit dans son temps, que l'*Esprit des Loix* dans le nôtre. *Bodin*, selon toute l'exactitude du terme, a été le devancier de M. de *Montesquieu*. Les Ouvrages de ces deux Auteurs si inégaux, traitent des mêmes matieres, offrent quelquefois le même procédé, & il n'est pas permis de douter que l'érudition confuse & indigeste qui surcharge le livre de la *République*, n'ait été la mine brute dont l'Auteur de *l'Esprit des Loix* s'est habilement enrichi.

1. BOILEAU, [*Gilles*] Contrôleur de l'Argenterie du Roi, de l'Académie Françoise, né

Paris en 1631, mort dans la même ville en 1669.

Il fut Poëte comme *Despréaux*, son frere; mais sa célébrité n'est point, à beaucoup près, la même. Ce n'est pas qu'il n'eût pu illustrer un autre nom : sa Traduction de l'*Abrégé de la Philosophie d'Epictete* par *Arrien*, & la *Vie* qu'il nous a donnée de ce Philosophe Stoïcien, sont deux Ouvrages très-estimables, qu'on a réimprimés depuis peu. Il a traduit aussi en vers le quatrieme Livre de l'Enéïde, & certains morceaux de cette Traduction ne seroient point indignes de son frere, comme on peut en juger par ceux-ci.

Après qu'*Enée* a déclaré à *Didon* le dessein où il est de quitter Carthage, cette Reine s'écrie :

Non, cruel, tu n'es point le fils d'une Déesse,
Tu suças, en naissant, le lait d'une tigresse ;
Et le Caucase affreux t'engendrant en courroux,
Te fit l'ame & le cœur plus durs que ses cailloux, &c...

. . . .

Grands Dieux, pourrez-vous voir de la voûte étoilée,
La foi si lâchement à vos yeux violée ?
Hélas ! sur qui peut-on s'assûrer désormais ?
Ah ! qu'on se fie à tort à la foi des bienfaits !
Qui l'eût jamais pensé ; qu'un traitement si rude
Eût payé mes faveurs de tant d'ingratitude ?
Ne te souvient-il plus, perfide, de ce jour
Que, pâle & tout tremblant, tu parus à ma Cour ?

Qu'encor tout effrayé des horreurs du naufrage,
Ma pitié mit ta flotte à l'abri de l'orage ;
Et que, me demandant secours en ton malheur,
Avecque ce secours, je te donnai mon cœur ?

. . . .

Hé bien ! ingrat, hé bien ! suis donc ces vains oracles
J'y consens de bon cœur, & n'y mets plus d'obstacle
Va, malgré les hyvers & tes lâches sermens,
Exposer ta fortune à la merci des vents.
Peut-être que la mer, ouvrant cent précipices,
A ta punition offrira cent supplices.
Alors en vain, alors sur la fin de tes jours
Tu voudras appeler *Didon* à ton secours.
Des feux de mon bûcher, j'irai jusqu'en l'abîme
Allumer dans ton cœur les remords de ton crime ;
Et mon ombre par-tout te suivant pas à pas,
Te montrera par-tout ton crime & ton trépas :
Et jusques dans l'Enfer faisant vivre ma haine,
Mon ame, chez les Morts, jouira de ta peine.

Ceux qui connoissent les Vers Latins verront qu'il seroit difficile de les rendre plus fidélement. Le morceau où *Didon* abandonnée par *Enée*, se livre à son désespoir, est d'une précision & d'une vivacité qui égale presque celle de l'original.

Hélas ! s'écria-t-elle, au fort de sa misere,
Quel projet désormais me reste-t-il à faire ?
Chez les Rois mes voisins, mon cœur humble & confus,
Ira-t-il s'exposer au hazard d'un refus ?
Eux, dont j'ai tant de fois, avec tant d'insolence,
Méprisé la recherche, & bravé la puissance ?
Irai-je, en suppliante, à la honte des miens,

Implorer la pitié des superbes Troyens ?
Trop aveugle *Didon*, puis-je, après cette injure,
Ne pas connoître encor cette race parjure ?
Et comment mes soupirs pourroient-ils retenir
Ceux de qui mes bienfaits n'ont pu rien obtenir ?
Ou bien, irai-je enfin jusqu'au bout de la terre,
Avec tous mes sujets leur déclarer la guerre ?
Mais comment voudroient-ils, à travers les dangers,
Poursuivre ma vengeance en des bords étrangers,
Eux, que leur intérêt & l'amour de la vie
Ont à peine arrachés du sein de leur patrie ?
Mourons donc, puisqu'enfin, dans l'état où je suis,
La mort est l'espoir seul qui reste à mes ennuis.

Les Poésies légeres étoient aussi de son ressort. Il savoit y mettre de la gaieté & de la légéreté, témoin ces vers qu'il fit pour placer au bas du portrait de son pere.

Ce Greffier dont tu vois l'image,
Travailla plus de soixante ans ;
Et cependant à ses enfans
Il a laissé pour tout partage,
Beaucoup d'honneur, peu d'héritage ;
Dont son fils l'Avocat enrage.

Gilles Boileau fut d'abord Avocat au Parlement, puis Intendant des Menus-plaisirs & Affaires de la Chambre du Roi, & ensuite Contrôleur de l'Argenterie de Sa Majesté.

2. BOILEAU, [*Jacques*] Docteur de Sor-

bonne, frere du précédent, de l'Académie
çoise, né à Paris en 1635, mort dans la
ville en 1716, ne mérite pas ce qu'en a di
teur des *Querelles Littéraires*, qui l'app
Esprit bizarre qui n'a rien donné que de bi

L'Abbé *Boileau* est Auteur de plusieu
vrages, soit en latin, soit en françois, c
noncent un homme savant & de beaucou
prit. Son imagination, il est vrai, n'étc
toujours réprimée par le jugement, & s
mons ne sont pas irréprochables du côté d
fectation & de la singularité : malgré cela
su en extraire un grand nombre de pensé
on a formé un Recueil, qui vaut bien c
Recueils de pensées plus communes & p
sipides.

BOILEAU, [*Nicolas*] Poëte satyrique;
DESPREAUX.

BOINDIN, [*Nicolas*] de l'Académie d
criptions & Belles-Lettres, né à Paris en
mort dans la même ville en 1751.

A la tête de ses *Œuvres*, qui n'on
qu'après sa mort, est un Mémoire sur sa
ses Ouvrages, composé par lui-même,
ne s'épargne pas les louanges; ce qui si
pour dispenser le Public de lui en accorder.

teur auroit au moins dû supprimer cette *égologie* ; il n'est pas permis de parler de soi-même avec autant de complaisance. Il y a bien plus d'adresse à suivre la méthode de certains Auteurs, dont la modestie sait se mettre à l'aise, en se fêtoyant eux-mêmes sous un nom emprunté ; ils ne courent alors de risque que quand le Panégyriste est découvert ; ce qui, à la vérité, ne tarde pas. On peut employer encore un autre moyen : il est certaines Sociétés dévouées à des hommages mutuels, où l'encensoir passe de main en main : il est aisé de s'y faire agréger, afin d'obtenir de ses confreres une ample dose d'encens, en revanche de celle qu'on leur a distribuée.

Boindin étoit Philosophe. C'est un malheur pour lui de n'avoir pas existé de nos jours : son orgueil cesseroit d'être ridicule, s'il étoit érigé, comme à présent, en esprit de Corps. Nous doutons cependant qu'on l'eût admis dans la Classe philosophique, s'il eût publié de son vivant le Mémoire qu'il a composé pour la justification de *J. B. Rousseau*, qui n'a jamais été aimé des dispensateurs de la gloire.

On a encore de *Boindin* quatre Comédies, parmi lesquelles *le Bal d'Auteil* & *le Port de Mer* eurent quelques succès. Le sujet de la premiere, qu'on joue de temps en temps, est riant, & l'intrigue en est assez piquante.

fournir quelques articles à l'Encyclopédie. (
Pisones.

1. BOIS, [*Philippe* GOIBAUD sieur D
l'Académie Françoise, né à Poitiers, m
1694, Traducteur médiocre de plusieurs (
ges de *Cicéron.*

2. BOIS, [*Gerard* DU] Oratorien, né
léans, mort à Paris en 1696.

Celui-ci a composé l'*Histoire de l'E*
Paris, c'est-à-dire qu'il a fait un Ouvrage
où, parmi les recherches curieuses, on en
beaucoup d'inutiles, comme dans tant
Ouvrages de cette nature, dont les Aut
sont trop attachés aux petits faits, en c
que les Histoires particulieres ne peuven
resser, que par le choix, la maniere & la b

BOISMONT, [*N.* DE] Abbé, de l'

l'autre *de la Reine*, la troisieme *de Louis XV*, prouvent ses talens pour l'éloquence de la Chaire, & le font blâmer d'avoir abandonné une carriere que de justes succès devoient l'engager à parcourir plus long-temps. Nous avons si peu de bons Orateurs, & tant de médiocres, qu'il est permis de murmurer du silence de ceux qui pourroient se distinguer parmi les premiers.

BOISROBERT, [*François* LE METEL sieur DE] Abbé de Châtillon-sur-Seine, de l'Académie Françoise, né à Caen, mort en *1662*.

On ne lit plus ses Tragédies, ni ses Comédies, ni ses Tragi-Comédies, ni ses Romans : on se souvient seulement que l'agrément de son esprit l'introduisit fort avant dans la familiarité du Cardinal *de Richelieu*. L'Abbé de *Boisrobert* étoit en effet d'une société très-agréable ; il avoit le caractere gai, & l'imagination pleine de saillies. Ce sont ces traits qui caractérisent quelques-unes de ses Poésies fugitives qu'on ne lit plus, mais qu'on pourroit lire encore. Il nous suffira, pour le prouver, de citer ce joli Madrigal, que le fameux *Lambert* mit en musique, & dont un de nos Poëtes actuels s'est approprié sans façon le dernier vers :

> Eh ! quoi, dans un âge si tendre,
> On ne peut déjà vous entendre,

Ni voir vos beaux yeux ſans mourir !
Ah ! ſoyez, jeune *Iris*, ou plus grande ou moins belle ;
Attendez, petite cruelle,
Attendez, pour bleſſer, que vous ſachiez guérir.

BOISSARD, [*Jean-Jacques*] né à Beſançon en 1528, mort à Metz en 1602, Compilateur infatigable, dont les Ouvrages ſont recherchés par les Antiquaires. On eſtime ſur-tout celui qui a pour titre : *Theatrum vitæ humanæ*, qui contient la Vie & les Portraits, en taille douce, de cent quatre-vingt-dix-huit perſonnes illuſtres.

BOISSI, [*Louis* DE] de l'Académie Françoiſe, né à Vic en Auvergne en 1694, mort à Paris en 1758 ; Poëte comique, dont un grand nombre de Pieces ſont reſtées au Théatre. » Ces » Pieces, ſelon M. *Greſſet*, ſont également ingénieuſes & ſages, toujours imaginées avec » élévation, toujours écrites avec élégance, reſpirant par-tout la raiſon, la décence, l'agrément, & toujours couronnées par de brillans » ſuccès «.

Il faut remarquer que M. *Greſſet* parloit alors en pleine Académie, & adreſſoit la parole à M. de *Boiſſi* lui-même, qui venoit de prononcer ſon Diſcours de réception. C'en ſeroit aſſez pour avertir qu'il ne faudroit pas prendre ce compliment à la lettre, ſi les talens de M. de *Boiſſi* n'étoient

propres d'ailleurs à justifier une grande partie de ses éloges. Il est certain que personne n'étoit plus digne de remplacer M. *Destouches* à l'Académie & sur le Théatre, avec un peu d'indulgence. On peut en effet le regarder comme un de nos meilleurs Poëtes Comiques, dans le temps où la Comédie commençoit à perdre sa gaieté & son naturel. Si ses Pieces ne sont pas toujours la peinture fidelle de nos mœurs; si elles manquent quelquefois de cette force comique, de cette chaleur dans l'action, de cette vivacité dans le dialogue, qui caractérisent *Moliere*, ses plans sont du moins toujours agréables, toujours variés; son style est aisé, correct, & souvent gracieux, comme on peut en juger par le *François à Londres*, *le Babillard*, *l'Homme du Jour*, & deux ou trois autres de ses Pieces qui seront toujours revues avec plaisir.

M. de *Boissi* a long-temps travaillé au *Mercure*, & ce Journal n'a jamais mieux valu, que lorsqu'il étoit entre ses mains.

Son fils a débuté dans les Lettres avec quelques succès. Il a donné dans sa jeunesse une *Histoire de la Vie de Simonide & de son Siecle*, Ouvrage plein d'érudition & de discernement, propre à faire naître quelques espérances, mais qui n'a été suivi d'aucun autre, du moins nous n'en avons pas connoissance.

BOISTEL D'WELLES, [*Jean-Baptiste-Robert*] Trésorier de France à Amiens, sa patrie, de l'Académie de la même ville, né en 17..

Deux Tragédies oubliées, quelques Poésies fugitives aussi oubliées, sont les présens qu'il a faits au Public, toujours ingrat pour ce qui porte le caractere de la médiocrité. Deux ou trois scènes intéressantes dans sa Tragédie de *Cléopatre*, ne sont pas suffisantes pour lui donner le droit de se plaindre de cet oubli.

BOIVIN, [*Jean*] Professeur Royal en Langue Grecque, Garde de la Bibliotheque du Roi, né à Montreuil d'Argilé, mort à Paris en 1726, âgé de 64 ans.

Ce ne sont pas ses Vers Grecs, Latins ou François, qui le placent parmi nos bons Littérateurs : ces productions annoncent dans lui moins de talens pour la Poésie, que de facilité pour écrire dans ces trois langues. Il est plus justement recommandable par les savantes Dissertations dont il a enrichi les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. *Boileau* n'a pas craint de se servir de ses *Remarques sur le Traité du Sublime de Longin*, dans la Traduction qu'il a donnée de ce Rhéteur; & M. *Rollin* disoit de ce Savant, » qu'il réunissoit dans un degré émi-» nent la délicatesse de la Littérature à la pro-

» fondeur de l'Erudition « ; éloge qui ne doit rien à l'amitié qui les unissoit.

BOLOGNE, [*Pierre* DE] Secrétaire du Roi, des Académies d'Angers, de la Rochelle, de Marseille, & de celle de Bologne, né à la Martinique en 1706.

Sans une certaine fatalité qui préside aux réputations, il seroit aussi connu qu'il mérite de l'être. Après M. *le Franc*, il est celui de tous nos Poëtes actuels qui a le mieux réussi dans les Odes sacrées. Le principal caractere de sa Poésie, n'est ni la force ni l'enthousiasme, qualités cependant nécessaires au genre lyrique ; elles sont remplacées, autant qu'elles peuvent l'être, par la pureté, l'élégance, l'harmonie, le naturel & l'aisance de la versification.

BONGARS, [*Jacques*] Conseiller d'*Henri IV*, né à Orléans, mort à Paris en 1612, à 58 ans.

Les deux volumes de ses Lettres écrites en Latin, ont été traduits en François par MM. de *Port-Royal*, sous le nom de *Brianville*. L'Auteur y paroît instruit, élégant, honnête-homme & habile dans les négociations dont il fut chargé par *Henri IV*, alors Roi de Navarre. On pourroit se passer aujourd'hui de ces Lettres ; mais, du temps de *Bongars*, elles étoient utiles & agréables.

Poëme des Saisons de *Tompson*. Le Po
glois n'y perd rien de la vivacité de l
loris, & y gagne beaucoup par l'élégan
douceur qu'elle a su répandre sur ses tab

BOREL, [*Pierre*] de l'Académie des
ces, né à Castres en 1620, mort en 167

Ses Ouvrages de Médecine & d'Histoi
relle ne sont pas si consultés, que son *Tr*
Recherches & des Antiquités Gauloises. I
mologistes & les Curieux peuvent tirer
Ouvrage de grandes lumieres & de peti
tructions; les Médecins & les Naturali
pourroient trouver dans les premiers, qu
pétition des vieux principes auxquels ils
sont peu attachés à présent.

Les *Annales de la ville de Castres* 1
bonnes, tout au plus, qu'à servir de m
à celui qui entreprendra de les refaire.

ne veuille par caprice se former l'idée
omme très-versé dans la langue d'*Auguste*,
s-ignorant dans la sienne. Ces deux Ou-
s sont farcis de citations latines. La Pré-
du premier est supérieurement écrite; aussi
Bosc avoit-il prié son ami d'*Ablancourt* de
ire.

SSU, [*René* LE] Chanoine Régulier de
enévieve, né à Paris en 1631, mort en 1680.
estime avec raison son *Traité sur le Poëme*
e. Boileau, dans ses Réflexions sur *Lon-*
le regarde comme *un des meilleurs Livres*
oétique qui, du consentement de tous les ha-
gens, ait été fait dans notre langue. Les
que l'Auteur y donne, sont sages, bien dé-
pées, & toujours prises dans la nature. Il est
que les préceptes ne font naître ni le Poëte
Orateurs; mais ils servent à les former &
tenir dans les bornes du vrai goût, que les
s même les plus médiocres se croient trop
nt en droit de franchir.

SSUET, [*Jacques-Benigne*] Evêque de
x, de l'Académie Françoise, né à Dijon en
, mort à Paris en 1704, le premier modele
ous ayons eu d'une éloquence égale & quel-
is supérieure à celle des plus célebres Ora-
Grecs & Latins.

nant. Il n'eſt point d'Ouvrages chez les An
où le caractere d'une raiſon ſupérieure ſe
mieux ſentir. Le ſujet en eſt grand, le
vaſte, le rapport des parties bien combiné,
preſſion toujours proportionnée à la digni
la matiere.

Malgré les difficultés qui ſe préſentoient
un Diſcours dont le but eſt de dévelop
chaos des temps, de ſuivre, pour ainſi dir
à pas, la marche de la ſageſſe divine, d
procher les événemens pour en faire con
les reſſorts & le terme, de préſenter enfin
bleau du genre humain dans ſa naiſſance
ſes erreurs, dans ſes crimes, dans le prog
ſes lumieres, dans ſa légiſlation, dans la
mation de ſes mœurs, dans les révol
des Empires, le génie de *Boſſuet* eſt to
égal au ſujet qu'il embraſſe, & embellit le
jets que leur propre grandeur ſembloit
au deſſus de l'eſprit de l'homme. Quelle

ligion est respectable, lumineuse & consolante sous son pinceau ! On diroit qu'elle s'explique elle-même par sa plume. Semblable à ces vastes réservoirs destinés à entretenir de leur superflu les canaux qui en dépendent, l'éloquence de l'Orateur Historien répand une riche abondance sur toutes les matieres qu'il traite *.

Les Oraisons funebres de *Bossuet* sont un nouveau triomphe pour sa gloire, ajoutons, pour celle de la Religion. Bien loin d'imiter ceux qui l'avoient précédé dans ce genre d'éloquence, son génie sut s'élever au dessus des sentimens vulgaires, & se tracer une route nouvelle. C'est-là que cet Orateur déploie toute la dignité de son ministere. Présenter des tableaux qui touchent, qui épouvantent, qui éclairent ; annoncer

* *Ce Discours*, dit avec raison l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*, *n'a eu ni modeles, ni imitateurs. Son style n'a trouvé que des admirateurs. On fut étonné de cette force majestueuse dont il a décrit les mœurs, le Gouvernement, l'accroissement & la chûte des grands Empires, & de ces traits rapides d'une vérité énergique dont il peint & dont il juge les Nations.* M. de *Voltaire* auroit dû s'en tenir à ce jugement, qui faisoit honneur à ses lumieres & à son goût, & ne pas dire, dans un autre Ouvrage, *que le Discours sur l'Histoire universelle n'est qu'une éloquente déclamation qui peut éblouir un jeune Prince, mais qui contente peu les Savans ;* ce qui ne prouve que son injustice & son inconséquence.

la vérité, confondre l'orgueil, apprécier les deurs, ne point dissimuler les foiblesses; in les vivans au milieu des trophées de la voilà quel doit être le but de ces sortes de Dis & celui que l'Evêque de Meaux a rempli av supériorité qu'il conservera peut-être toujou éloquence y est soutenue, mâle, abondante turelle; elle dédaigne le faux brillant des theses, ces tours emphatiques, qui ne pr que la sécheresse de l'imagination & la dis l'esprit, ces détails recherchés, ces portrai tastiques, plus faits pour plaire que pour ger; elle s'abandonne à la chaleur qui l'en & n'emprunte de l'art que ce qu'il faut pou bellir, ou plutôt elle embellit l'art mêm feu, de la vie dans les tableaux, de g idées dans les images, des mouvemens dans les sentimens, des élans d'imaginati étonnent, des traits sublimes dans le langag séduisent, sont pour lui des ressorts famili font éprouver à l'ame des secousses qui la n sent, la captivent, l'arrachent à elle-même remplissent de cet enthousiasme que le vrai peut seul communiquer. L'Oraison funebre Reine d'Angleterre, veuve de *Charles I*, éminemment tous ces caracteres. On sait qu de *Madame*, enlevée à la fleur de son âg morte entre ses bras, arracha des sanglots

Auditeurs, qui l'obligerent de s'arrêter lui-même après ces paroles foudroyantes : » O nuit désastreuse ! nuit effroyable ! où retentit tout-à-coup, » comme un éclat de tonnerre, cette épouvantable nouvelle : *Madame se meurt ! Madame est morte* « !

Il est facile de reconnoître, dans ses Ecrits de Controverse, un esprit lumineux, une mémoire heureuse, un discernement sûr, qui le mèttent à portée de combiner les systêmes, de rapprocher les objets, d'exposer les opinions, & de réfuter les erreurs.

Dans ses Ouvrages de piété, c'est une onction noble & touchante, qui remue & pénetre les ames les moins sensibles. Les sentimens que l'Ecrivain leur inspire, sur-tout dans ses *Elévations* & ses *Méditations*, semblent agrandir & multiplier leur existence, & sont bien supérieurs aux froids mouvemens que peut exciter une imagination péniblement exaltée, ou une vaine fermentation philosophique.

Quoique M. *Bossuet* fût né avec les plus heureuses dispositions pour l'Eloquence, son éloquence dut cependant beaucoup aux travaux assidus de sa jeunesse. Ils lui procurerent cette multitude de connoissances si propres à aider la fécondité naturelle de l'esprit. Dans tous ses Ouvrages on remarque une plénitude de savoir qui donne du

nerf à ses idées, de la vigueur à ses raisonnemens, de l'embonpoint à son style, & lui fournit ces preuves abondantes & solides qui naissent du concours des autorités.

Il n'est pas étonnant que les Philosophes modernes aient fait leurs efforts pour associer à leur Secte un génie aussi supérieur. M. de *Voltaire*, entre autres, n'a pas craint d'avancer que *Bossuet avoit des sentimens philosophiques bien différens de sa Théologie*. Mais cet Ecrivain a hazardé tant de faits, & ces faits sont si opposés aux idées reçues, que cette anecdote ne trouvera pas plus de créance dans les esprits raisonnables, que mille autres de cet Auteur, que personne n'a voulu adopter. Nous nous contenterons de dire qu'il étoit aussi peu fondé à insinuer que *Bossuet* avoit des sentimens philosophiques différens de sa Théologie, que nous le serions en assurant que M. de *Voltaire* a eu des sentimens théologiques différens de sa philosophie.

Ce qu'on a débité sur le prétendu mariage de *Bossuet* avec Mlle. *Desvieux*, est aussi chimérique. Faut-il que dans un siecle de lumieres, où l'on paroît s'attacher chaque jour à détruire les erreurs, on avance des absurdités que le sens commun rejette avec indignation! Telle est cependant la bonne foi des Esprits forts d'aujourd'hui : ils s'efforcent de réhabiliter des hommes

aſtement décriés, & de ternir la mémoire de ceux qui ont les droits les plus légitimes à notre reſpect & à nos éloges. Peuvent-ils eſpérer, après cela, d'abuſer long-temps encore d'une ſi humiliante crédulité ?

BOUCHENU DE VALBONNAI, [*Jean-Pierre*] Premier Préſident de la Chambre des Comptes du Dauphiné, né à Grenoble en 1651, mort en 1730, ſeroit inconnu dans la République des Lettres, ſi M. de *Voltaire* ne l'eût placé dans la liſte des Ecrivains du ſiecle de *Louis XIV*. Il lui attribue des *Mémoires ſur le Dauphiné*, que nous n'avons pu nous procurer, & dont par conſéquent nous ne pouvons rien dire.

BOUCHER, [*Jean*] Docteur de Sorbonne, & Curé de St. Benoît à Paris, mort à Tournay en 1644.

La mémoire de cet Auteur & de ſes Ouvrages devroit être la proie du plus profond oubli, mais les extravagances rendent quelquefois auſſi célebre, que les actions les plus ſages & les plus vertueuſes. *Boucher* fut un des plus zélés Partiſans de la Ligue; il déclama infatigablement en chaire contre *Henri III* & contre *Henri IV*. Chaſſé de France, il écrivit contre ces deux Mo-

narques des Libelles pleins d'audace & de férocité. On reconnoît dans ses Ecrits cet emportement de démence & d'atrocité, que la Religion réprouve dans ses aveugles défenseurs, & qui ne doit être le partage que des Adversaires plus aveugles encore qui la combattent.

BOUCHER D'ARGIS, [*Antoine-Gaspard*] Avocat au Parlement, né à Paris en 17..

On lui doit plusieurs bons Ouvrages qui ont pour objet des matieres de Jurisprudence. Les Gens de Lettres peuvent les lire avec plaisir, parce qu'ils sont écrits avec aisance, avec méthode, & même avec une sorte d'élégance; les Gens de Loix peuvent les lire avec fruit, parce que les principes en sont clairs, bien discutés, & presque toujours sûrs.

BOUCQ, [*N.* LE] Chanoine de Chartres, sa patrie, Professeur de Rhétorique dans le College de la même ville, né en 173..

On peut le regarder comme un de ces Maîtres qui ne se bornent pas à une instruction de routine. Il a composé pour ses Eleves plusieurs Ouvrages qui peuvent être lus avec plaisir & avec fruit par les hommes de tout âge. Son Discours sur cette question, *lequel de ces quatre sujets, le Commerçant, le Cultivateur, le Militaire &*

avant, *sert le plus essentiellement l'Etat*, est d'un Homme de Lettres, que d'un Régent Collége. Tout y est discuté d'une maniere ressante ; le style en est naturel, rapide, & lquefois éloquent.

OUDIER DE LA JOUSSELINIERE, *né*] né à Alençon en Normandie en 1634, rt à Mantes en 1723.

I a fait un excellent Ouvrage sur les Méles, & de très-mauvais vers Latins & Fran-s. Son *Traité de la Géographie ancienne* peut rir à l'intelligence de l'Histoire : mais ses *Re-ques sur la Langue Françoise* sont aujourd'hui s qu'inutiles. Il composa des vers à l'âge de s de quatre-vingt-dix ans, qui ressemblent assez ceux de sa jeunesse. On peut en juger par son aphe, qu'il fit la derniere année de sa vie.

Je suis Gentilhomme Normand,
D'une ancienne & pauvre Noblesse,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le Livre à la main,
Moins François que Grec & Romain,
J'étois plus sérieux que triste ;
Antiquaire, Archimédaillliste ;
J'étois poëte, Historien,
Et maintenant je ne suis rien.

OUDIER DE VILLEMERT, [*Pierre-Jo-*

seph] Avocat au Parlement, neveu du précédent, né en 1716. Son *Apologie de la Frivolité* n'est qu'un ouvrage frivole, écrit avec assez de correction & de facilité. L'*Ami des Femmes*, plus sérieux, renferme d'excellens conseils que le Sexe ne suivra pas, mais qu'il lui seroit avantageux de suivre. Cet Ouvrage a été traduit en Espagnol, & mérite de l'être chez tous les Peuples jaloux de la vertu des Femmes.

BOUFFLERS. [*N.* Chevalier DE] Un ton naturel de gaieté & de badinage, cet air d'aisance qu'on ne puise qu'à la Cour, ce *molle atque facetum* si précieux & si rare, caractérisent éminemment ses Poésies, qui ne sont pas encore recueillies en un corps de volume, comme celles de l'Abbé *Chaulieu*, qu'il paroît s'être proposé pour modele, & qu'il surpasse par la correction du style, & par les agrémens qui ne naissent que de l'esprit. En s'attachant à la maniere de ce Poëte original, il auroit dû éviter sa trop grande liberté de penser, ou du moins conserver la décence de son style, & ses Poésies n'en seroient que plus agréables. Une imagination aussi vive & aussi brillante que celle de M. le Chevalier de *Boufflers*, n'auroit pas dû s'abaisser jusqu'à embellir le langage du vice; elle est assez riche de son propre fonds pour se

faire

re admirer dans d'autres ſujets. Il ne manque effet à ce Poëte ingénieux & facile qu'un peu us de ſentiment, pour être un modele de éſie légere.

Le joli Conte de *Nanine*, qui a fourni le ſujet l'Opéra de *la Reine de Golconde*, prouve ue M. le Chevalier de *Boufflers* n'eſt ni moins cile, ni moins agréable dans ſa proſe, que dans s vers. Rien de plus honorable pour les Lettres ue de les voir s'enrichir tous les jours des ommages que s'empreſſent de leur rendre des ommes qui, dans un autre ſiecle, auroient été rcés, par état ou par ton, de paroître les édaigner, & qui auroient cru s'honorer davange par une ignorance orgueilleuſe & groſſiere, ue par une culture qui ne fait que relever éclat de la naiſſance & des dignités.

BOUGAINVILLE, [*Jean-Pierre* DE] Secréire de l'Académie des Inſcriptions, & Membre l'Académie Françoiſe, né à Paris en 1722, ort en 1763.

Plus d'exactitude & d'élégance dans ſa *Trauction de l'Anti-Lucrece*, en auroit fait un excelnt Ouvrage. On eſt fâché de n'y pas trouver cette politeſſe & cette aménité qui caractériſerent toujours cet aimable Littérateur. Sa ſanté altérée par le travail, répandit ſans doute ſur ſon ſtyle

une sécheresse que ses mœurs n'avoient p
Traduction a néanmoins des intervalles
sans & très-agréables. La Préface en e
écrite ; l'esprit & la raison y parlent le
qui leur convient.

Son *Parallele* de l'expédition d'*A*
dans les Indes, avec la conquête des mên
trées par *Thamas-Kouli-Kham*, offre d
ceaux qui font honneur à sa plume, &
roient en plus grand nombre, s'il se fû
livré à son imagination, qui le jettoit c
fois dans l'enflure.

BOUGEANT, [*Guillaume-Hyacinth*
suite, né à Quimper en 1690, mort
en 1743.

On ne peut s'empêcher de trouver t
gaieté dans son *Amusement philosophiqu*
Langage des Bêtes : le ton qu'il y prend,
peu trop des bornes prescrites à la gra
son état ; mais on peut dire en même ten
cette Dissertation agréable, dont on ne d
adopter toutes les idées, est la productic
esprit aimable & pétillant, qui égale *Fo*
pour le talent de revêtir les choses les p
rieuses des graces du badinage & de la lé
Cependant, si le P. *Bougeant* se fût bor
seul Ouvrage, il mériteroit tout au plu
place parmi les Littérateurs frivoles.

Il a des droits bien plus aſſûrés à la célébrité, par ſon *Hiſtoire du Traité de Weſtphalie*, & par celle *des Guerres & des Négociations qui précéderent ce Traité, ſous les Miniſteres de Richelieu & de Mazarin*. C'eſt dans ces deux Ouvrages qu'il déploie avec ſupériorité une nobleſſe, une fineſſe, une élégance, une pureté, un agrément & une préciſion de ſtyle qu'on trouve dans peu d'Hiſtoriens, & qu'aucun n'a peut-être portés au même degré que lui. Il eſt difficile d'écrire avec autant de ſagacité, & de s'exprimer avec plus de goût.

On doit être peu étonné, après cela, des éloges que M. de *la Chalotais* donne à cet Auteur, dans le Réquiſitoire prononcé par lui, à l'occaſion de l'affaire des Jéſuites. Ce qui doit ſeulement ſurprendre, c'eſt de voir ce Magiſtrat avancer d'un ton déciſif, que le P. *Bougeant* eſt preſque le ſeul Jéſuite dont on puiſſe véritablement eſtimer les Ouvrages. Il n'a pas prétendu ſans doute qu'on l'en crût ſur ſa parole; une pareille déciſion donne une idée trop foible de ſon jugement & de ſa Littérature, pour être adoptée par ceux qui connoiſſent combien cette Société a été féconde en bons Littérateurs. C'eſt ici le lieu d'aſſûrer que l'impartialité ſeule excite notre réclamation. Nous nous ſommes dit, dès le commencement de cet Ouvrage, & nous ſoutien-

drons toujours cette façon de penser :

Tros, Rutulusve fuat, nullo discrimine habeb

On a encore du P. *Bougeant*, des Ouvrages Théologiques, où l'on retrouve le même esprit de méthode, de précision & de clarté.

Ceux qui connoissent ses Comédies de *la Femme Docteur*, du *Saint déniché*, des *Quakers François*, y remarquent un sel & une gaieté très-propres à faire sentir le ridicule des travers qu'il attaque. Il est facile de concevoir, par ces Pieces, qu'il eût pu se distinguer dans plus d'un genre, si son état lui eût permis de donner carriere à tous ses talens. Il n'est donc que plus estimable d'avoir sacrifié ses goûts à ses devoirs. C'est ce sentiment qui le porta à rétracter l'*Amusement Philosophique*, & à composer son *Exposition de la Doctrine Chrétienne par Demandes & par Réponses*, divisée en trois Catéchismes, l'Historique, le Dogmatique & la Pratique, pour expier, disoit-il, la frivolité de cette premiere Production.

BOUHIER, [*Jean*] Président au Parlement de Dijon, sa patrie, de l'Académie Françoise, né en 1673, mort en 1746, Homme Savant, fort zélé pour les Lettres, mais peu élégant dans son style. Il travailla de concert avec M. l'Abbé d'*Olivet*, son ami, à traduire en notre langue les

Entretiens de *Cicéron* ſur la Nature des Dieux. On reconnoît aiſément dans cette Traduction la différence des deux plumes. Celle du Préſident eſt d'un homme nourri de la lecture des Anciens, & plus engraiſſé de leur ſubſtance (ſi on peut ſe ſervir de ce terme) que paré des graces qui leur ſont ſi naturelles. Il faut bien ſe garder de confondre ſes Remarques ſur *Cicéron* avec ſa Traduction ; l'érudition ſaine dont elles ſont enrichies, ſuffit pour faire une réputation à ce ſavant Littérateur. Ses Diſſertations ſur *Hérodote* ne ſont pas moins eſtimables.

M. le Préſident *Bouhier* penſoit très-ſagement qu'on ne devoit traduire qu'en vers les anciens Poëtes ; mais il auroit dû en laiſſer à d'autres l'exécution. *Anacréon*, *Sapho*, *Catulle*, perdroient tout leur mérite, ſi on en jugeoit par la maniere dont il a rendu leurs plus beaux morceaux.

BOUHOURS, [*Dominique*] Jéſuite, né à Paris en 1628, mort dans la même ville en 1702.

Ses Ouvrages peuvent être regardés comme une école de bon goût : ils offrent par-tout un Auteur nourri de la bonne Littérature des ſiecles de *Periclès*, d'*Auguſte* & de *Léon X* ; un Ecrivain exact, poli, correct, mais quelquefois trop ſcrupuleux. Quoiqu'on puiſſe comparer le P.

Bouhours, en matiere de langage, à ces D
teurs rigides qui troublent les consciences,
vouloir trop les épurer, on ne sauroit tro
commander la lecture de ses Ouvrages aux j
gens.

BOUILLAUD, [*Ismaël*] né à Loudu
1605, mort à Paris en 1689.

Après avoir professé la Religion Protest
il l'abjura à l'âge de 25 ans, entra aussi-tôt
l'état ecclésiastique, & s'appliqua à des Ouv
d'Astronomie. On lui a l'obligation d'avoi
brouillé divers Traités d'*Archimède*, & d
avoir mis à la portée des Commençans, pa
démonstrations plus claires & moins enchaî
Le mouvement des planetes est très-bien exp
dans l'Ouvrage qu'il publia sous le titre d'*A*
nomia Philolaïca. On ne sauroit rendre tr
justice à ces Auteurs dont les travaux ont ap
la carriere des Sciences, & ont servi co
d'échelon à la supériorité de ceux qui ont p
de leurs lumieres, sans en être plus reconnoi
Nous ne parlons de *Bouillaud*, que pour a
occasion de faire cette remarque.

BOULAINVILLIERS, [*Henri*] né en 16
mort en 1722.

L'amour des Systêmes a détruit presque

l'utilité qu'on pouvoit retirer de ses Ouvrages historiques. Il avoit de grandes connoissances dans l'Histoire de France ; mais les lumières dirigées par l'esprit particulier, deviennent en peu de temps des lumieres fausses, équivoques, dangereuses, & l'on devroit travailler à se corriger de ce défaut, avant d'entreprendre aucun Ouvrage.

Ce qu'il a avancé sur l'excellence du Gouvernement féodal, prouve qu'il est des Auteurs capables de fermer les yeux au flambeau de la raison & à celui de l'expérience. Ils ont beau revêtir leurs paradoxes de l'appareil d'un raisonnement captieux, répandre sur leur style les charmes de l'éloquence, employer toutes les ressources de l'art pour séduire les esprits, l'illusion n'a presque jamais son effet, ou, si elle subsiste quelques momens, la réflexion la proscrit bien vîte, & l'Auteur paradoxal ne recueille que le blâme qui lui est dû.

On a fait paroître, sous le nom du Comte de *Boulainvilliers*, plusieurs petites Brochures contre la Religion, & entre autres, une qui a pour titre, *le Dîner du Comte de Boulainviliers :* elles ne sont pas de lui. Après s'être égaré sur les principes de l'Histoire, il a bien pu avoir des idées peu exactes sur le Christianisme ; mais il est avéré qu'il n'a jamais poussé le délire jusqu'au point

d'enfanter de pareilles horreurs. Il mourut entre les bras du P. *la Borde*, Prêtre de l'Oratoire, qui rendit un compte édifiant de ses derniers sentimens.

BOULANGER, [*Nicolas-Antoine*] Ingénieur des Ponts & Chaussées, né à Paris en 1722, où il est mort en 1759.

Cet Auteur auroit beaucoup mieux fait de suivre le conseil de *Despréaux*,

Soyez plutôt Maçon, si c'est votre talent.

que d'infecter le Public de plusieurs Ouvrages entrepris pour décrier la Religion, & qui n'ont décrié que l'Ingénieur des Ponts & Chaussées. Cet homme avoit pourtant une espece de génie; mais il manquoit de goût & de méthode. Son style est sec, dur, inégal, quelquefois chaud, toujours plein de fiel, & tout propre à caractériser les odieux motifs qui l'ont porté à écrire.

Son *Christianisme dévoilé* est une Diatribe remplie d'extravagances, de blasphêmes, d'imprécations & de raisonnemens aussi absurdes que rebutans. Cet Ouvrage a été cependant accueilli, mais par ces sortes de personnes qui cherchent plutôt à achever de s'aveugler par les productions d'une impiété en délire, qu'à s'éclairer dans des Ouvrages plus propres à contenter la saine

raison. On y prêche la tolérance d'un ton d'intolérance que le Fanatisme n'a jamais porté si loin.

M. *Boulanger* est Auteur de quelques autres Ouvrages, tels que le *Despotisme Oriental*, *l'Antiquité dévoilée*, qui respirent plus ou moins l'indépendance de toute espece d'autorité & de Religion. Il est mort, dit-on, en reconnoissant ses erreurs. Il eût été plus heureux de ne les avoir pas mises au jour.

BOULAI, [*César* Egasse du] né dans le Maine, mort en 1678, Historiographe de l'Université de Paris.

Pour remplir les devoirs de ce titre (devoirs qui ne sont pas toujours remplis), il composa une Histoire de l'Université en six vol. *in-folio*. On ne peut s'empêcher de remarquer que c'est pousser un peu trop loin l'exactitude. Il auroit dû au moins, avant toutes choses, acquérir plus de jugement, de critique & de véracité. Avec cette précaution, il ne se seroit point exposé à perdre en quelque sorte le mérite des recherches utiles qu'on lui doit, par l'énorme quantité de fables & de mensonges qu'il débite.

BOURBON, [*Nicolas*] de l'Académie Françoise, né à Vandœuvre en Champagne, mort à Paris en 1644, âgé de 60 ans.

préfere ses Poésies latines à celles de *Bu*
& de *Casimir*. Il faut convenir qu'elles
pas du dernier médiocre ; mais elles so
indignes de préférence, & même de comp
avec celles de ces deux célebres Poëtes l

Bourbon a eu un oncle du même nom
composa aussi des vers dans la même lang
fut quelque temps Précepteur de *Jeanne d'*
mere d'*Henri IV*. Celui-ci a laissé huit
d'Epigrammes, parmi lesquelles on n'en
pas six de bonnes. La fécondité, en ce ge
montre toujours au préjudice du talent.

BOURDALOUE, [*Louis*] Jésuite
Bourges en 1632, mort en 1704; le For
de l'Eloquence Chrétienne parmi nous, &
parfait modele de cette Eloquence forte, co
cante & rapide, qui entraîne l'esprit & tri
de la résistance.

La maniere du P. *Bourdaloue* a cela de

avant. Il ne se borne pas, comme la plupart des Orateurs, dont le seul talent est de savoir raisonner, à des discussions séches & purement méthodiques ; il joint la chaleur à la netteté des pensées, & la véhémence à la justesse des raisonnemens. Il sent tout ce qu'il conçoit ; ce qui donne à sa Dialectique une ame & une vie qui en communiquent toute l'activité, soit à l'Auditeur, soit au Lecteur. Son style est aussi simple que noble, aussi clair que profond, aussi nombreux qu'énergique. La lecture des Saints Peres avoit enrichi son esprit de cette abondance de preuves, qu'il développe avec supériorité, & auxquelles son génie ajoute un surcroît de force, qui les met dans un jour nouveau, & plus saisissant, que dans leur source même.

Il s'en faut bien que ses Successeurs actuels dans le Ministere Evangélique, suivent une semblable route : aussi sont-ils bien éloignés de rendre les mêmes services à la Religion, & de pouvoir prétendre à la même gloire. Quand on a lu un Discours de *Bourdaloue*, & qu'on va les entendre ensuite, il semble que l'éloquence de la Chaire ait changé d'objet. Ce n'est plus cette élocution mâle & vigoureuse, ce zèle convaincant & animé, ce ton de Christianisme & de persuasion, que respirent à chaque page les Sermons de cet Orateur ; c'est le plus souvent une

affectation d'eſprit, une afféterie de langage, une coquetterie d'expreſſion, une hypocriſie de ſentiment, qui dégraderoient les matieres qu'ils traitent, ſi les Grands-Maîtres ne les avoient miſes à l'abri du tort qu'ils pourroient leur faire.

Parce que nous ſommes dans un ſiecle où tout ſe corrompt, où tout ſe dégrade, la dignité de la parole de Dieu doit-elle participer à cette contagion? Eſt-ce au ſuffrage de quelques eſprits frivoles, que doit ſe borner l'homme apoſtolique? Eſt-ce par des antithèſes pénibles, des phraſes ſententieuſes, des détails apprêtés, des tableaux enluminés, des apoſtrophes de commande, qu'on fera rougir le vice, aimer la vertu, & reſpecter les vérités de la Religion? Eſt-ce en s'accommodant au ton du monde & de la ſociété, qui n'eſt que l'image des travers qui nous déshonorent, qu'on pourra frapper les eſprits & changer les cœurs corrompus? Le Chriſtianiſme ne doit donc reconnoître ſes Défenſeurs que dans ces Orateurs qui ſavent employer des armes convenables à ſa gloire & à ſon appui; & nous finirons par dire ce que *Louis XIV* diſoit, au ſujet du P. *Bourdaloue*, qu'il ſeroit plus à propos d'entendre retentir nos chaires des redites des vrais Prédicateurs qui ont exiſté, que des fades nouveautés de la plupart de ceux qui exiſtent.

URETTE, [*Charlotte* RENYER] ci-devant
ne *Curé*, plus connue sous le nom de
Limonadiere, née à Paris en 1714. Ce seul
xige de l'indulgence.

l'on ne recherche dans les Poésies que le
, le beau, les graces, la délicatesse, on
a pas grand cas des siennes; mais si quel-
traits d'esprit, de naturel, d'ingénuité, sont
les, comme nous le croyons, de trouver
aux yeux du Lecteur le plus difficile, la
Limonadiere pourra être regardée comme
ieme, en laissant toutefois un très-grand
alle entre elle & ses nobles Sœurs.

URGELAT, [*N.*] Directeur & Inspecteur
al des Ecoles Vétérinaires, Correspondant
mbre de plusieurs Académies.

peut juger par la maniere dont il a écrit
Art Vétérinaire, qu'il auroit pu se faire,
bien & mieux que tant d'autres, un nom
gué dans la Littérature. Il n'en est que plus
le d'avoir préféré l'utilité générale à de vains
iens, qui sont souvent plus qu'indifférens
blic. Que de services n'a-t-il pas déja rendus
rmant des Eleves dont les Nations voisines
éclamé plus d'une fois les secours & célébré
ccès! Ses *Elémens de l'Art Vétérinaire*
rent que le Roi ne pouvoit mieux confier

qu'à M. *Bourgelat* la direction des Ecoles établies pour cette partie essentielle de l'économie publique ; Ecoles préférables à ces Sociétés oiseuses, qui ne s'attachent, la plupart, qu'à des objets frivoles. Le Cultivateur, le Militaire, le Commerçant peuvent se passer d'un conte, d'un roman, d'un opéra-comique ; tandis que la nécessité les rappelle presque toujours aux lumieres de ces hommes précieux, qui trouvent les moyens de prévenir les besoins, ou d'y remédier.

M. *Bourgelat* sera donc regardé comme le Fondateur d'une Institution, qui, se perfectionnant de jour en jour, méritera constamment les suffrages & la protection du Gouvernement, l'estime des hommes patriotes, & la reconnoissance du genre humain.

Nous ne laisserons jamais passer l'occasion de rendre de semblables témoignages, & par-là nous croirons remplir notre but.

BOURSAULT, [*Edme*] né à Mussi-l'Evêque, en 1638, mort à Paris en 1701.

Sans connoître d'autre langue que la sienne, il sut mériter un rang distingué parmi nos Littérateurs, malgré *Boileau*, qui ne pouvoit se persuader qu'un homme qui ne savoit pas le latin, fût capable de faire de bons vers. Ce Réformateur du Parnasse poussa la sévérité jusqu'à l'injustice,

gard de cet Auteur. Il le déchira dans ses
es ; mais à la fin il rendit témoignage à ses
s : *De tous les Auteurs que j'ai critiqués*,
oit-il à *Brossette*, son Commentateur, *Bour-*
est, à mon sens, celui qui a le plus de mérite.
deux *Corneille*, *Racine*, *Quinault*, *Pelisson*,
age, le pensoient aussi, & faisoient au-
de cas de l'amitié de *Boursault*, que de ses
ns.

es *Fables* seront toujours lues avec plaisir, &
nées de ceux qui aiment une versification
ce, naturelle & facile. Si elles ne sont pas, à
érité, comparables à celles de *la Fontaine*,
que rien en ce genre ne leur est comparable.
peut avoir du mérite, sans égaler les Au-
s originaux.

es Pieces de Théatre de *Boursault* n'ont pas
outes du succès ; plusieurs même ne sont pas
ortables ; mais le *Mercure Galant*, ou *la*
édie sans titre, & *Esope à la Cour*, se sont
tamment soutenues, & le Public ne se lasse
de les voir représenter. Combien de Poëtes
ait plus de Comédies que *Boursault* ? & parmi
s leurs Comédies, peut-on en nommer deux
e soient sauvées du naufrage, pour jouir d'un
s durable ?

OURSIER, [*Laurent-François*] Docteur de

Cet Auteur employa la métaphysique la p
fonde en faveur de la prémotion physiqu
à-dire, qu'il travailla beaucoup pour ét
système dont le moindre défaut est d'être in
& dont les conséquences, de l'aveu des n
Théologiens, sont de porter atteinte à l
de l'homme. Ces sortes de questions,
remarquerons ici, ne sauroient être agitées
de grands inconvéniens. On instruira b
plus utilement les hommes, & on rempl
certainement les vues de la Religion,
apprenant à réprimer l'esprit de dispute
pecter les dogmes, à pratiquer la moral
gélique, qu'en employant toutes les re
de la Logique à établir des systêmes qui
bien rendre les hommes pointilleux, ma
ment meilleurs.

Sans prononcer sur le fond du Livre
Boursier, nous pouvons assûrer qu'il nou
inintelligible en bien des endroits, & o

BOURZEIS, [*Amable* DE] Abbé de Saint Martin, de l'Académie Françoise, né près de Riom en Auvergne en 1606, mort à Paris en 1672.

Il n'est pas l'Auteur du Testament politique du Cardinal de *Richelieu*, quoi qu'en dise l'Historien du *Siecle de Louis XIV* : il a fait seulement quelques bons Ouvrages de controverse, qui n'étoient pas des titres pour être reçu de l'Académie. Il y fut sans doute admis en qualité de Législateur; car on dit que le Fondateur de ce célebre établissement le chargea d'en composer les Statuts.

BOUTARD, [*François*] Abbé de Bois-Groland, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Troyes, mort à Paris en 1729, âgé de 75 ans.

On a de lui des Poésies Françoises & Latines, dont celles-ci sont les plus supportables. Son Ode intitulée, *Description de Trianon*, est une de ses meilleures Pieces. Mlle. *Cheron* l'a traduite en vers François d'une maniere assez heureuse.

1. BOYER, [*Claude*] Abbé, de l'Académie Françoise, né à Alby en 1618, mort à Paris en 1698.

De vingt-deux Pieces de Théatre qu'il a composées, on ne se souvient plus que de *Judith* &

de *Jephté*, deux Tragédies qui eurent du succ
mais qu'on ne joua plus, dès que celles de *Co*
neille & de *Racine* eurent paru. Ce Poëte n'é
cependant pas sans talens; mais il n'est que l
talens perfectionnés par le goût, qui puissent g
rantir de l'oubli. On nous a conservé une anec
dote sur son compte, qui prouve combien la pré
vention est capable d'égarer le jugement. L'Abb
Boyer, pour éprouver si la chûte de ses Pieces n
devoit pas être imputée à la mauvaise humeur d
Parterre, fit afficher la Tragédie de *Judith* so
le nom de *Pader d'Assezan*, jeune Gascon nou
vellement arrivé à Paris. La Piece fut générale
ment applaudie; *Racine* même, qui n'estimoit
pas *Boyer*, se déclara en sa faveur. *En voilà
donc un qui réussit en dépit de M. Racine*! s'écria
du fond du Parterre le véritable Auteur.

Cet exemple nous rappelle que plusieurs bonnes
Pieces ont dû leur chûte à la même cause, comme
beaucoup de mauvaises lui ont dû leur succès
passager.

2. BOYER, [*Abel*] né à Castres en 1664, mort en Angleterre en 1729.

Les Littérateurs passionnés pour la langue Angloise lui ont de grandes obligations. Sa *Grammaire* & son *Dictionnaire Anglois-François, François-Anglois*, sont très-utiles & très-estimés.

deux Ouvrages n'avoient servi qu'à faire
dans notre langue les sages maximes & les
; des Ecrivains Anglois, *Abel Boyer* au-
plus grands droits aux éloges du Public
oissant; mais la connoissance de la langue
se nous a attiré le débordement de tant
vagances, que les Esprits sages sont peu
d'applaudir à ses travaux, ou, pour mieux
l y eût vraisemblablement renoncé, pour
s'il eût prévu les mauvais services qu'il
endre à sa Patrie. En effet, la lecture des
tions Angloises n'a guere servi qu'à in-
t parmi nous des bizarreries & des maximes
étant analogues ni au caractere, ni au Gou-
ent de la Nation, n'ont produit que de
itoyables effets, comme l'expérience le
tous les jours.

glomanie a passé de nos Livres dans nos
, & y a causé les mêmes ravages; en
l'on peut dire, que ceux qui ont cru nous
par des productions étrangeres, ne nous
curé que des maux étrangers. *Timeo Da-
dona ferentes.*

autres Ouvrages d'*Abel Boyer* concernent
re, & sont plus estimables par les pieces
s qu'il a recueillies, que par le mérite
e, qui est très-médiocre.

elle exige également de la défiance de la
tout Lecteur qui ne voudra pas être trompé
en dirons autant de ses Histoires des gran
pitaines François, des grands Capitaines
gers, des Dames illustres & des Dames g
de son siecle. Trop de goût pour les petit
ticularités, est un moyen sûr d'être
un foible Historien, & rarement Histor
ridique.

BREBEUF, [*Guillaume* DE] né à Ro
1618, mort en 1661.

Quoiqu'il ait fait plusieurs Ouvrages
bles, on ne connoît à présent que sa *Ph*
dont on a dit, dans tous les tems, beauc
bien & beaucoup de mal, & qui fournit
ment matiere à la louange & à la critiqu
leau a censuré trop sévérement cette Trad

eur *Tétricus*, établie sur une suite de Mé-
Il est le même dans tous ces Ouvrages:
it, de l'érudition, du style, de la raison;
plus qu'il n'en faut pour être un esti-
Académicien.

NTOME, [*Pierre* DE BOURDEILLES,
nu sous le nom de] Gentilhomme de la
e des Rois *Charles IX* & *Henri III*,
1614, âgé de 87 ans.
tyle naïf & plein de liberté répand un
piquant dans ses *Histoires*. Les détails
contiennent, son très-propres à conten-
uriosité des Lecteurs jaloux de connoître
rivée des Princes & des hommes célebres
temps. Cet Auteur a une maniere de
ui lui est particuliere. Les faits les plus
ns s'animent sous sa plume, & prennent
de vivacité qui leur donne du prix, &
tention. Cette plume n'est pas à l'abri du
d'une très-grande licence, & le juge-
l'Historien a été souvent le jouet d'une
tion portée à inventer des anecdotes, ou
lopter un grand nombre destituées de
dement. On a reconnu la fausseté de la
le celles qu'il a hasardées sur *Charles IX*,
II & *Henri IV*. *Brantome* est néanmoins
Historiens qui ont le plus contribué à

ne ſont point à dédaigner, tels que ſes *I*
tiens ſolitaires, où la piété, la morale prof
la poéſie, les penſées énergiques, font épr
au Lecteur des ſentimens auſſi favorables à l'
du Poëte, qu'à ſes bonnes mœurs & à ſa Rel

BREGY, [*Charlotte* SAUMAISE DE CHA
Comteſſe DE] Dame d'honneur de la
Anne d'Autriche, morte à Paris en 1693,
de 74 ans : niece du ſavant *Claude Saum*
elle avoit hérité d'une partie du ſavoir d
oncle, en laiſſant toutefois à d'autres lég
ſon pédantiſme, & en y ſubſtituant l'agr
Ses *Lettres* forment un Recueil qui fut eſti
ſon tems. Le galant *Benſerade* étoit un de
cipaux admirateurs de ſa beauté & de ſon
Il diſoit que, pour ſe garantir de ſes charn
ne falloit ni la voir ni l'entendre.

offre encore des observations pleines de goût, finesse & de solidité sur les mœurs, les usages, s modes; des anecdotes relatives à chaque Co-médie, & des réflexions critiques, très-propres à amener les esprits aux vrais principes d'un art qui se dénature tous les jours. M. *Bret* étoit d'autant plus digne de commenter le premier des Poëtes Comiques, qu'il a lui-même composé des Comédies qui annoncent une grande connoissance du Théatre, l'art du Dialogue, le talent d'enchaîner es scenes, & principalement le bon genre comique. On desireroit seulement que, dans *le Faux Généreux*, il eût un peu moins sacrifié au goût du siecle pour le sérieux & le pathétique: un Auteur qui a tant de ressources par lui-même, n'a pas besoin de se prêter aux travers du moment pour se procurer des applaudissemens.

BRETONNEAU, [*François*] Jésuite, né à Tours en 1660, mort à Paris en 1741.

Il s'est rendu plus utile à l'éloquence de la Chaire, en se faisant l'Editeur des Sermons de *Bourdaloue*, de *Cheminais*, de *la Rue*, &c. que par ses propres *Sermons*, qui néanmoins sont estimables à beaucoup d'égards. On doit rendre justice à chacune des Préfaces qu'il a mises à la tête de ces éditions. Les analyses qu'il a faites des Discours dont il est l'Editeur, sont exactes,

claires, précises, & très-propres à donner aux jeunes Orateurs Chrétiens, l'idée d'un plan bien concerté & bien rempli par l'enchaînement des preuves. Nous sommes tentés de croire qu'on ne les lit pas aujourd'hui. Le désordre, & souvent l'oubli total du sujet, sont les défauts ordinaires d'un grand nombre de nos Prédicateurs modernes. On ne peut cependant éclairer, instruire, intéresser, que par l'arrangement des matieres, la justesse des pensées & l'application des preuves. Des phrases étincelantes, des détails à prétentions, des sentimens postiches, peuvent être le délassement de l'ennui, mais ne vont jamais jusqu'au cœur.

Le P. *Bretonneau* étoit très-éloigné de ces petites ressources. Ses Sermons peu éloquens, à la vérité, sont du moins solides; & ses sentimens trouvent un nouveau sujet d'éloge, dans le zele qu'il a eu de contribuer au succès des Prédicateurs d'un talent supérieur au sien.

BREUL, [*Jacques* DU] Bénédictin, né à Paris en 1528, mort en 1614.

Les Curieux, jaloux de connoître l'origine de la plupart des établissemens & des fondations de la ville de Paris, trouvent de quoi se satisfaire dans son *Théatre des Antiquités* de cette ville, ainsi que dans le Supplément qu'il y a ajouté

:ela, il ne faut chercher dans cet Ou-
ainsi que dans la *Vie du Cardinal Charles*
rbon, du même Auteur, d'autres objets
:, qu'un amas assez indigeste d'époques
cherches. Les Compilateurs de cette trempe
oins travaillé pour le Public, que pour
ivains destinés à les suivre, & à refondre,
es Histoires plus élégantes & plus polies,
ıtériaux qu'ils ont péniblement recueillis.
:e qu'a fait l'élégant Auteur des *Essais*
ıris, qui a su écarter les épines de l'éru-
du Pere du *Breul*, sans en altérer les fruits.

[DAULT, [*Jean-Pierre*] Maître de Pen-
e Paris, mort en 1761, Auteur utile pour
ınes gens, & même pour ceux qui ne le sont
Son Ouvrage qui a pour titre, *Mœurs &*
ımes des Romains, offre un tableau géné-
s usages les plus curieux & les plus singu-
le l'ancienne Rome. Ce n'est ni un abrégé
e répétition des grandes Histoires Romai-
'est précisément un Recueil de tout ce qu'on
uve pas.

BRIENNE, [*Henri-Auguste* DE LOMENIE,
e DE] Secrétaire d'Etat, né à Paris en 1595,
en 1666. Les *Mémoires* que nous avons de
uvent être plus utiles aux Ministres qu'aux

Littérateurs. L'Homme d'Etat qui écrit pour ses semblables, est dispensé de la régularité du style.

2. BRIENNE, [*Henri-Louis* DE LOMENIE, Comte DE] fils du précédent, mort en 1698, cultiva les Lettres avec des talens propres à le distinguer, si les fréquens voyages, ses aventures & la tournure de son esprit un peu romanesque, n'eussent trop favorisé les écarts de son imagination. A l'âge de 23 ans, il succéda à son pere dans la charge de Secrétaire d'Etat; on sait qu'il fut disgracié dans la suite. Ce fut pendant sa retraite, qu'il se consacra entiérement à la Littérature. Les Poésies qui nous restent de lui sont peu estimées; mais ses *Remarques sur la Poésie Françoise* le sont beaucoup, & méritent de l'être. Elles se trouvent dans plusieurs Recueils & à la suite de presque toutes les éditions de la *Nouvelle Méthode Latine* de *Lancelot*, plus connue sous le nom de Port-Royal. M. de *Chalons* les a insérées presque en entier, dans son Traité des Regles de la Poésie Françoise, sans en faire hommage à M. de *Lomenie*, procédé très-ordinaire, quoique peu honnête.

M. de *Brienne*, Archevêque de Toulouse, de la même famille, ajoute plus à la gloire littéraire de ses ancêtres, qu'il n'en a reçu d'eux à cet égard. Ses talens pour l'éloquence, reconnus

ans l'*Eloge funèbre de M. le Dauphin*, ses *Man-emens* qu'il fait lui-même, ses *Lettres Pasto-ales* qui respirent le patriotisme, & quelques utres Ouvrages où il n'a pas mis son nom, rouvent que l'Académie Françoise a moins re-herché dans lui l'éclat de la naissance, que les ualités d'un Littérateur éclairé. Il seroit capa-le de l'honorer par ses travaux, si ses impor-antes occupations lui en laissoient le tems, com-ne il en a le goût.

BRILLON, [*Pierre-Jacques*,] Conseiller au Conseil de Dombes, né à Paris en 1671, mort lans la même ville en 1736.

Il n'a pas tenu à lui qu'on ne le prît pour un autre *la Bruyere*. *Le Théophraste moderne*, les *Portraits sérieux, galans & critiques*, ont sans doute été faits dans cette louable intention; mais il ne suffit pas de traiter les mêmes sujets, pour mériter les mêmes honneurs. Celui-ci est à son modele, ce qu'un Peintre d'enseignes est à *Rubens*.

BROSSARD, [*Sebastien* DE] Chanoine & Maître de Musique de la Cathédrale de Meaux, mort dans cette ville en 1730, âgé de 70 ans.

Il savoit la Musique & les Mathématiques, qu'il fit toujours marcher de pair, & expliquoit

le premier art par les principes du second. Nous ne parlons de lui que pour faire remarquer que bien des Auteurs, aujourd'hui oubliés, ont été lus par des hommes célèbres qui ne s'en sont pas vantés. *Rameau* lui doit presque toutes ses idées sur l'harmonie; & *J. J. Rousseau* un grand nombre d'articles de son *Dictionnaire de Musique.*

BROSSETTE, [*Claude*] de l'Académie de Lyon, sa Patrie, né en 1671, mort en 1746.

Adorateur & Commentateur de *Boileau*, il auroit affoibli la gloire de ce Poëte par des détails minutieux & puériles, si le Lutrin, l'Art Poétique & la plus grande partie de ses Ouvrages n'étoient de nature à résister à la fadeur de l'encens. Un culte superstitieux déshonore une Divinité quelconque; par la même raison, un enthousiasme à petites ressources est-il indigne d'un grand homme qui en est l'objet. Il faut cependant convenir, à la louange de M. *Brossette*, que la plus grande partie de ses notes sont utiles, instructives & d'un homme de goût. On auroit pu se dispenser de mettre au jour son commerce de Lettres avec *Boileau*, où l'on ne trouve qu'une répétition ennuyeuse d'excuses d'une part, & d'indulgence de l'autre.

BROTIER, [*Gabriel*] Abbé, ci-devant Jésuite, né dans le Nivernois en 1723.

L'édition qu'il a donnée de *Tacite*, eſt la meilleure réfutation du ſentiment de ceux qui prétendent qu'on ne ſauroit bien écrire dans une langue morte ; non-ſeulement elle offre la connoiſſance la plus profonde de la langue latine, mais encore l'imitation la plus heureuſe du meilleur Hiſtorien qu'aient eu les Romains. L'accueil unanime qu'elle a reçu de tous les Savans de l'Europe, ſera tout à la fois un anathême prononcé contre les Auteurs du paradoxe, & le triomphe de l'erudition parmi nous. Les excellentes notes qui accompagnent cette édition, ne ſeront jamais confondues avec le verbiage des Commentateurs ; elles ſeront regardées, au contraire, comme des modeles de ſagacité, de diſcernement, de goût & de bonne latinité.

BRUEYS, [*David-Auguſtin*] né à Narbonne, où ſon pere, natif de Montpellier, étoit Directeur de la Monnoie, mort à Montpellier en 1723, âgé de 84 ans, plus connu par ſes Pieces de Théatre, que par ſon *Hiſtoire du Fanatiſme*, & par ſes Ouvrages de controverſe, qui ne ſont pourtant pas mal écrits.

Il ſut rajeunir & embellir l'ancienne Comédie de l'*Avocat Patelin*, qu'on jouoit dès le temps de *Charles VIII*, & dont *François Corbueil* eſt le premier Auteur. Il a fait encore le *Gron-*

deur & le Muet, Pieces qui n'appartiennent qu'à lui ſeul, quoi qu'en diſe l'Auteur du *Siecle de Louis XIV*. *Palaprat* fut ſon ami & ſon diſciple, & non ſon coopérateur.

Le caractere du *Grondeur* eſt d'une vérité, d'un comique, les nuances en ſont développées avec une fineſſe & un génie qui placent cette Comédie immédiatement après les meilleures que *Moliere* ait faites; elle pourroit même prétendre à l'égalité, ſi le dénouement répondoit au reſte.

Cette Piece avoit d'abord été compoſée en cinq actes : les Comédiens preſſerent vivement l'Auteur de la réduire à trois; ce qu'il fit avec beaucoup de peine. Il auroit dû réſiſter à leurs ſollicitations & à celles de *Palaprat*, qui ſe joignit à eux; car nous oſons aſſûrer que la Piece que nous avons lue en manuſcrit, a beaucoup perdu par ces retranchemens, quoique le Public l'ait toujours goûtée, ſans s'appercevoir de ce qui y manque. Les Ouvrages des hommes de génie, & l'on peut appeler de ce nom l'Auteur du *Grondeur*, devroient être ſacrés pour ceux qui n'en ſont que les organes, & qui n'ont de mérite qu'à proportion qu'ils ſavent en rendre les beautés dans toute leur valeur. Ce ſeroit ici le cas de dire, pour arrêter une pareille licence, *Ne ſutor ultrà crepidam.*

Le ſujet de la Comédie du *Muet* eſt tiré de

Térence ; l'intrigue en eſt bien conduite, le comique ſaillant & plein de fineſſe, le dialogue naturel, le ſtyle agréable & léger.

Brueys répandoit dans ſes Pieces le même caractere qu'il avoit dans la ſociété. Il avoit l'imagination vive, les mœurs ſimples, & une certaine naïveté qui intéreſſoit. Après avoir profeſſé & défendu par ſes Ecrits le Calviniſme, il embraſſa la Religion Catholique, d'après pluſieurs conférences qu'il eut avec le grand *Boſſuet*, entra enſuite dans l'état eccléſiaſtique, écrivit platement contre les Proteſtans, & fut penſionné juſqu'à ſa mort par *Louis XIV* & par le Clergé.

BRUMOY, [*Pierre*] Jéſuite, né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742.

Pluſieurs Auteurs ſe ſont empreſſés de ſuivre la carriere qu'il avoit tracée. Son *Théatre des Grecs* nous a procuré pluſieurs autres Théatres étrangers, mais très-éloignés du mérite du ſien. Le P. *Brumoy* poſſédoit trop ſupérieurement l'eſprit d'analyſe, le génie de la traduction, les fineſſes du goût, pour pouvoir être facilement égalé par des Littérateurs qui n'ont eu ni autant d'application que lui, ni autant d'avantage du côté du ſujet.

Ce qu'on peut lui reprocher, n'eſt pas ſon admiration pour les Tragédies Grecques, mais

trop de penchant à détruire les nôtres. *Corneille* & *Racine* ont sans doute puisé dans *Sophocle* & dans *Euripide* le goût des vraies beautés théatrales; mais, quoique Disciples des Tragiques d'Athenes, ils ont néanmoins très-souvent égalé, & quelquefois surpassé leurs modeles, & le sont devenus à leur tour. C'est parce qu'on s'éloigne trop de cette noble simplicité, qui fut toujours l'objet de leur émulation, qu'on donne à présent dans l'extraordinaire, dans le bizarre, ou dans le foible. Peut-être aussi le manque de talent est-il la vraie source de cette disette de bonnes Tragédies. Il n'appartient qu'au génie d'égaler le génie; & la médiocrité ou le monstrueux, sont ordinairement le partage de ceux qui, sans mission, veulent figurer sur la Scene, qui n'admet que les grands Maîtres.

Les beautés de la langue latine étoient aussi familieres au P. *Brumoy* que celles de la langue des Grecs. Il est vrai que son *Poëme des Passions* n'est pas tout-à-fait dans le goût des Poësies du beau siecle d'*Auguste*. Il a préféré l'abondance des images, la vivacité des descriptions, & sur-tout la multiplicité des détails, à cette sage sobriété, à ce style moëlleux & facile que le goût inspiroit lui-même aux *Virgile* & aux *Horace*. Cela n'empêche pas qu'on ne lise cet Ouvrage avec autant d'utilité que de plaisir.

Le P. *Brumoy* s'est exercé aussi dans l'Histoire, & nous croyons pouvoir assûrer, d'après la lecture du onzieme & douzieme volume de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* & de quelques autres morceaux historiques de sa façon, que ce n'étoit pas là son talent le plus décidé.

1. BRUN, [*Laurent* LE] Jésuite, né à Nantes en *1607*, mort à Paris en *1663*; Poëte latin qui a prétendu égaler les plus grands modeles, en n'imitant que les titres de leurs Ouvrages. Son *Virgile Chrétien* consiste, comme le *Virgile Payen*, en Eglogues, en Géorgiques & en un Poëme épique en douze Livres, avec cette différence, que les sujets de dévotion sont substitués aux sujets de la Fable. Son *Ovide Chrétien* est dans le même goût; tout y change de face : les *Héroïdes* sont des Lettres pieuses; les *Fastes*, les six jours de la création; les *Tristes*, les Lamentations de *Jérémie*; un Poëme sur l'amour de Dieu, remplace celui de l'*Art d'aimer*; l'Histoire de quelques Conversions tient lieu des *Métamorphoses*. On ne peut disconvenir qu'un pareil projet, soutenu par de grands talens, ne fût très-louable, & ne pût avoir d'heureux succès pour l'éducation de la jeunesse. C'est ce que le P. *le Brun* s'étoit proposé; mais ce n'est point en imitant les titres des Ouvrages de *Virgile* & d'*Ovide*,

qu'il pouvoit remplir son objet; c'est en tâchant d'égaler le mérite des Ouvrages mêmes, ce dont il est bien éloigné, malgré sa bonne volonté.

2. BRUN, [*Pierre* LE] Oratorien, né à Brignolles, mort en 1629, a écrit contre les Sorciers, & croyoit aux Sorciers : cependant son *Histoire critique des pratiques superstitieuses* est pleine d'érudition, & assez pourvue de jugement, excepté quand il en est à l'article des sortiléges, dont il combat le ridicule, en admettant souvent des faits que la raison auroit dû rejeter. Telle est l'histoire de *Marie Bucaille*, Sorciere, qui, étant en prison à Valogne, parut à quelques lieues de là, dans le même instant que le Juge de Valogne l'interrogeoit. Telle est aussi celle des Bergers de Brie, condamnés par le Parlement de Paris, en 1691, à être pendus & brûlés, où il assûre qu'il *y avoit beaucoup de surnaturel dans leur fait.* Toutes ces méprises ne sont pas capables de faire oublier que l'Ouvrage du P. *le Brun* est estimable à bien des égards.

Les *Letttres* pour prouver l'illusion des Physiciens sur la baguette devinatoire de *Jacques Aymard*, ne sont pas non plus sans mérite. Il y a apparence que si elles eussent été connues avant les deux volumes qu'on a faits pour enseigner la maniere de se servir de cette baguette, elles

uroient épargné au Public un ridicule Ouvrage, : à certains Lecteurs, le ridicule d'y ajouter foi.

3. BRUN DESMARETS, [*Jean-Baptiste* LE] ls d'un Libraire de Rouen, mort à Orléans en 731.

Ce n'est pas pour avoir fait les Bréviaires de Nevers & d'Orléans, que nous le plaçons ici, nais pour avoir composé un Ouvrage assez singulier, pendant les cinq années de Bastille, où on attachement à MM. de Port-Royal l'avoit conduit. Cet Ouvrage est intitulé *Voyages Liturgiques*, & fut publié sous le nom de *Moléon*. Il paroît que M. de *Voltaire* en a tiré parti dans ses *Questions sur l'Encyclopédie*, où il raisonne sur toutes les matieres à sa façon, c'est-à-dire, plus pour satisfaire sa démangeaison d'écrire, que pour dire des choses vraies, bonnes & neuves.

4. BRUN, [*Guillaume* LE] Jésuite, né en 1674, mort en 1758, a plus que le précédent des droits à la reconnoissance publique, pour avoir composé un Dictionnaire François-Latin qui est devenu classique dans tous les Colléges de France.

5. BRUN DE GRANVILLE, [*Jean-Etienne* LE] né à Paris, mort en 1765, âgé de 27 ans.

Ses Ouvrages, soit en Prose, soit en Vers, étoient morts avant lui. Ils consistent tous, à une Epître près, *sur les progrès & la décadence de la Poésie*, (où ce dernier période est prouvé par son exemple) dans des satyres & des libelles contre plusieurs Auteurs, & sur-tout contre celui de l'*Année Littéraire*. Il y a apparence que ce M. le *Brun de Granville* fut, pendant sa vie, un des aboyeurs secondaires de la Philosophie. Il est malheureux pour lui & pour elle, qu'on n'ait conservé que le titre de ses productions, qui sont *la Renommée Littéraire*, *la Wasprie*, *l'Ane Littéraire*, & d'autres allusions de ce goût, devenues des cris de guerre dans le plaisant Monde philosophique.

Si l'on en croit cependant plusieurs Littérateurs qui l'ont connu, il avoit beaucoup d'esprit, une érudition vaste, & de la facilité pour écrire. On voit en effet, par quelques extraits de sa *Renommée littéraire*, qu'il ne tenoit qu'à lui de mériter une place plus honnête dans la République des Lettres. Cette espece de Journal offre quelques Analyses faites avec beaucoup de goût & de précision : telle est celle où il rend compte de la Poétique de M. *Marmontel*, dont il releve assez ingénieusement les inepties. Qu'avoit-il besoin, après cela, de tenir toujours la lance en arrêt contre MM. *Fréron*, d'*Arnaud*,

Lardeau, &c. & de se livrer à des sarcasmes, ·une trop grande affectation rend insipides & :igans. La plaisanterie doit naître de la critique, ais la critique ne doit jamais paroître faite dans ɔtention d'amener la plaisanterie.

6. BRUN, [*Denis* LE] Secrétaire des Comandemens du Prince de *Conty*, de l'Académie : la Rochelle, frere du précédent, né à Paris ı 17.

Il a beaucoup plus de mérite que son frere. ɔn trouve dans ses *Odes*, de la force, de l'enousiasme, & de la poésie. Il ne faut donc pas ıger de ce Poëte par les * Satyres que M. de *'oltaire* a substituées aux éloges qu'il lui avoit abord accordés. Ce Dispensateur des réputations e l'a maltraité peut-être si fort, que parce que 1. *le Brun* est l'ami de M. *Clément*, Censeur de 1. de *Saint-Lambert*, adorateur de M. de *Volaire*; car tout a sa généalogie dans le Cercle hilosophique, & le péché originel y a lieu par xcellence. Il ne faut pas non plus le juger d'après s louanges un peu outrées de M. *Clément*, qui trop fait sentir qu'il étoit son ami : il est cepenınt vrai que les morceaux qu'il cite de M. *le*

* Voyez les *notes* sur l'*Epître de M. de Voltaire à* *L. d'Alembert*.

Brun, dans sa Critique des Géorgiques de M. l'Abbé *Delille*, sont réellement beaux, quoi qu'en ait dit un Journaliste célèbre, mais pas toujours préférables à ceux de l'Auteur critiqué.

Au reste, M. de *Voltaire* auroit dû savoir plus de gré à M. *le Brun*; il lui a adressé une belle Ode, & lui a procuré la gloire d'une belle action, en l'engageant à prendre soin de la niece du grand *Corneille.* M. *le Brun* n'a suivi en cela que les mouvemens d'une ame honnête; il ne prévoyoit pas les *Commentaires.*

Il y a encore un autre Auteur de ce nom, à qui le Public doit la meilleure Traduction qui ait paru jusqu'à présent dans notre langue, de *l'Iliade d'Homere* & de *la Jérusalem délivrée* du *Tasse.*

BRUYERE, [*Jean* DE LA] de l'Académie Françoise, né dans un village de l'Isle de France, en 1639, mort en 1696.

Les efforts qu'on a faits pour imiter ses *Caracteres*, n'ont servi qu'à prouver combien ils sont inimitables. Avant de s'attacher au même genre, il eût fallut être doué, comme lui, de ce coup-d'œil perçant, qui pénétroit dans les plus profonds replis du cœur, de cette vigoureuse subtilité qui en saisissoit les mouvemens dans leur source, de cette énergie supérieure qui les a si

ofondément tracés, de ce génie enfin qui ne aroit être que le résultat de la force des idées, de la chaleur du sentiment.

Le style de *la Bruyere* sera toujours un style iginal. Cet Ecrivain exprime les choses comme les concevoit, & il les concevoit en en tirant, our ainsi dire, toute la substance, & les rendoit nsuite dans toute leur vigueur.

Bien différent de ces esprits qui errent au asard, voltigent sur tous les objets, l'imagination n'a jamais égaré sa plume. Il ne s'attachoit u'à la nature, la peignoit sans effort ; & les aracteres, en s'offrant à lui, tels qu'ils étoient n effet, acquéroient sous son pinceau une nouvelle vie, qui en faisoit ressortir toute la vérité. C'est à des Observateurs de cette trempe qu'il ppartient de peindre les mœurs. Point de précipitation, point d'enthousiasme, point de prévention, point de ces déclamations seches & stériles, qui ne sont que les vapeurs de la misanthropie. L'Auteur des *Caracteres* se borne à saisir les objets, à les présenter, & les objets parlent d'eux-mêmes.

On a souvent essayé de transporter dans les Ouvrages de Morale ou de Philosophie, sa maniere de peindre & de s'exprimer. On a cru que des idées serrées, des phrases substantielles, les réticences factices rapprocheroient de ce

Modele, & l'on n'a pas senti qu'en prenant un ton qui n'appartient véritablement qu'à lui, on tomboit dans la sécheresse, dans la froideur, dans l'obscurité. Pour paroître penser profondément, ce n'est pas assez de prétendre dire beaucoup de choses en peu de mots; la briéveté de l'expression doit s'allier à la clarté des idées; & c'est pour ne l'avoir pas fait, que plusieurs de nos Ecrivains célèbres sont quelquefois si obscurs & si entortillés. D'ailleurs la perfection du discours exige de la liaison dans les idées, de la variété dans les tours, de l'harmonie dans le style; & si on eût été convaincu de cette vérité, nous n'aurions pas tant de Penseurs, dont les plus longs Ouvrages peuvent se réduire en morceaux détachés, qu'il est facile de transposer à son gré, sans rien déranger de l'économie du discours, précisément parce qu'il n'y a aucune économie.

Que prouve cette difficulté d'imiter les bons modeles? sinon que les talens dégénerent parmi nous, ou qu'on ne les cultive & ne les nourrit pas assez, avant de les appliquer à des sujets qui les surpassent.

BRUYS, [*François*] né à Serrieres dans le Mâconnois, en 1708, mort à Dijon en 1738, Auteur qui a beaucoup écrit, mais qui, pour avoir

crit avant de former son esprit & son style, 'a rien laissé que de médiocre. De France, il assa à Genève, où il embrassa le Calvinisme. l se rendit ensuite en Hollande, & y composa lusieurs Ouvrages, qui paroissent plus inspirés par l'indigence, que par le talent nécessaire pour écrire. Telle est une *Histoire des Papes, depuis S. Pierre jusqu'à Benoît XIII inclusivement*, compilation aussi odieuse par les mensonges, les calomnies & les déclamations qui y fourmillent, que révoltante par la bassesse & l'inexactitude de l'expression. Cette Histoire souleva également les Catholiques & les Protestans contre son Auteur, qui se brouilla bientôt avec le Clergé Protestant, pour avoir publié des Ouvrages contraires à la Morale & aux principes généraux du Christia-isme. Il est donc de la nature de l'esprit humain e ne garder aucune mesure, quand il a com-encé à s'écarter du vrai ! La pente qui conduit l'erreur, est rapide; on ne s'arrête guere qu'a-ès s'être porté aux derniers excès. *Bruys* ouvrit fin les yeux, & *Bossuet* eut beaucoup de part sa conversion.

Le meilleur Ouvrage, ou, pour parler plus actement, le moins mauvais qu'on ait de cet iteur, est celui qui a pour titre : *Tacite, avec Notes historiques & politiques, pour servir de tinuation à ce que M. Amelot de la Houssaye*

avoit traduit de cet Historien. Cette Traduction & ces Notes, qui forment 6 vol. in-12, sont bien éloignées d'être les meilleures qu'on ait faites, mais elles ont servi à perfectionner les Traductions qu'on a données, depuis, de l'Annaliste Romain.

BUDÉ, [*Guillaume*] né à Paris en 1467, mort dans la même ville en 1540.

Dans son tems, on l'appelloit le *Prodige de la France.* Il ne falloit alors que de l'érudition pour mériter de magnifiques surnoms. Il est certain que celle de *Budé* étoit des plus étendues. Le Recueil de ses Ouvrages renferme des Traductions, des Traités, des Dissertations, des Commentaires, & par-tout ce Savant répand avec profusion les connoissances qu'il avoit puisées chez les Anciens. Il a traduit plusieurs Livres de *Plutarque*, qui prouvent tout à la fois combien il étoit versé dans la Langue Grecque, & combien la nôtre étoit éloignée de la perfection où elle est parvenue depuis. Son Ouvrage de *l'Institution d'un Prince*, adressé à *François I*, n'a, à la vérité, que le mérite d'exposer des maximes assez communes; mais c'est toujours beaucoup de savoir s'attacher à celles qui sont avouées de tout le monde, & de se garantir de la démangeaison d'en hasarder de nouvelles, dont souvent le premier

est d'étonner par la hardiesse, & le second
user par l'erreur.

ous avons encore de *Budé* des Commen-
s sur les Langues Grecque & Latine, un
ionnaire Grec, estimé encore aujourd'hui des
ins, & un Traité *de Asse*, où il rappelle
que toutes les monnoies des Anciens. Ces
s Ouvrages lui firent une très-grande réputa-
parmi ses contemporains, parce qu'ils an-
cent, chacun en particulier, au plus haut
té, & les trésors de la mémoire & les fruits
e étude opiniâtre.

et Auteur étoit donc très-digne de l'estime
e la confiance de *François I*, qui lui donna
oin de sa Bibliotheque. Ce Prince joignit au
de Bibliothécaire, une Charge de Maître
Requêtes, & le nomma, peu de tems après,
bassadeur auprès de *Léon X*. Les Lexicogra-
prétendent que les sollicitations de *Budé*
tribuerent beaucoup à la fondation du Col-
Royal.

UFFIER, [*Claude* DE] Jésuite, né en 1661,
t à Paris en 1737, plus connu par sa *Mémoire*
ficielle, sa *Géographie* & sa *Grammaire*,
par ses Ouvrages de Morale & de Philoso-
, bien plus propres à établir sa réputation. Il
acile d'en juger par plusieurs articles de l'En-

cyclopédie, copiés mot à mot de son *Cours des Sciences*, auxquels la prudence des Compilateurs n'a pas jugé à propos de mettre son nom: *Sic vos non vobis*, *&c.*

M. de *Voltaire* a très-bien remarqué dans son *Siecle de Louis XIV*, que le P. *Buffier* avoit rappellé les Vers (il ne dit pas la Poésie) à leur premiere destination, en les faisant servir à imprimer, dans la mémoire des hommes, les événemens principaux de l'Histoire.

BUFFON, [*George-Louis* LE CLERC DE] Intendant du Jardin Royal des Plantes, de l'Académie Françoise & de celle des Sciences, dont il est Trésorier perpétuel, né à Montbart, en Bourgogne, en 17..

On ne peut sans injustice lui refuser le titre d'Interprête de la Nature; sa mission est trop bien établie. La Nature elle-même semble avoir voulu tenir de lui une nouvelle vie, car elle l'a pourvu des plus heureux talens, pour développer ses ouvrages & les faire admirer. Une imagination brillante, noble, vive; un esprit lumineux & plein de sagacité; un pinceau aussi délicat que nerveux, ou, pour mieux dire, la force du burin réunie à la mollesse du pinceau, sont les bienfaits précieux qu'elle lui a prodigués, & dont il a fait un si noble usage. Tous les sujets, tous

genres prennent ſous ſa plume éloquente les
ts qui leur ſont propres.

Depuis qu'il a conſacré ſes travaux à l'Hiſ-
e Naturelle, le goût de la Phyſique s'eſt con-
rablement étendu parmi nous. Sa maniere &
ſtyle ont ſu faire goûter aux eſprits les plus
voles une ſcience d'obſervations, qui n'avoit été
gligée, que parce que ſes prédéceſſeurs n'a-
ient pas eu, comme lui, le talent de la rendre
uante, & de l'embellir. Il n'appartient qu'au
ie de rendre intéreſſans les ſujets les plus
des par eux-mêmes. Le preſtige de ſa plume
tel, que ſes tableaux deviennent des origi-
ux qui attachent l'eſprit & raviſſent l'imagina-
n, lors même qu'ils ne ſont pas d'accord avec
vérité. Pourroit-on s'étonner, après cela, de voir
ute l'Europe s'empreſſer de recueillir ſes Ouvra-
s, & la gloire de la Langue Françoiſe paſſer
ez l'Etranger avec les richeſſes du ſavoir?

Nous ne prétendons pas garantir la juſteſſe de
utes les obſervations de ce ſublime Hiſtorien;
a reconnu lui-même qu'il s'étoit égaré quel-
efois; mais on ne peut diſconvenir de ſa ſupé-
riorité ſur preſque tous nos Ecrivains les plus cé-
bres, qui ont trop négligé les graces de l'élo-
ution, pour s'attacher à l'appareil du raiſonne-
ent. Les efforts de la raiſon ſe font ſentir dans
s Ouvrages de la plupart, par la gêne & les con-

vulsions du style : dans l'*Histoire Naturelle*, l'Ecrivain raisonne & peint tout à la fois.

Si le mauvais goût, qui va toujours en croissant, devient assez général pour ramener la barbarie parmi nous, ses Ouvrages subsisteront dans la Postérité, pour déposer contre son Siecle, & on le regardera comme ces monumens rares, élevés dans des tems de décadence, qui néanmoins sont les restes précieux & les images augustes des tems de perfection qui les avoient précédés.

BULLET, [*Jean-Baptiste*] Abbé, Professeur Royal de Théologie, Doyen de l'Université de Besançon, sa patrie, de l'Académie de cette ville, & de celle de Lyon, de Dijon, &c. né en 17..

L'érudition & le goût des Lettres se trouvent heureusement associés dans la plupart de ses Ouvrages. Nous connoissons de lui plusieurs *Dissertations* très-savantes & très-curieuses, qui supposent non-seulement le travail & le discernement, mais encore le talent d'écrire, & principalement celui de présenter les choses avec le ton qui leur convient. Telles sont celles qui ont pour objet *divers sujets de l'Histoire de France*, & une autre très-piquante sur les *Cartes à jouer*. On ne trouve pas tout-à-fait l'élégance, la noblesse &

ivacité de ſtyle convenables à l'Hiſtoire, n *Hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtia-* : mais ces qualités, qui ne dépendent re pas de l'Auteur, ſont remplacées par iode, la bonne critique & l'érudition. Ses *res ſur la Langue Celtique*, ſont pleins de hes, & font augurer avantageuſement de é du *Dictionnaire Celtique*, auquel il tra- lepuis pluſieurs années, Ouvrage néceſſaire brouiller l'origine de notre Langue, & pour connoître les développemens ſucceſſifs.

IEL, [*Pierre*] né à Toulouſe, & mort en 1546, à l'âge de 47 ans, eſt le pre- es Modernes, ſans en excepter les Ita- qui ait écrit en latin avec autant d'élé- que de pureté, raiſon qui lui donne droit oître dans notre Collection. Il ſervit de à *Paul Manuce*, qui l'avoue lui-même. *el* n'eſt pas moins recommandable par la de ſes mœurs, que par celle de ſon ſtyle. un Philoſophe à la maniere des Anciens, -dire, un homme détaché des biens de la , ennemi de tout ſoin, iſolé au milieu de été, d'un caractere doux & aimable. Les rats de la ville de Toulouſe lui ont donné ace dans la Galerie des *Illuſtres*, où l'on ſtatue.

Il ne nous reste de cet Ecrivain qu'un Recueil de Lettres Latines sur divers sujets, dont la meilleure édition est celle de *Henri Etienne*, en 1581.

BURI, [N. DE] Avocat, né à Paris en 17.. Auteur de plusieurs Ouvrages de Biographie très-peu estimés, tels que ses Histoires de *Jules-César*, de *Louis XIII* & de quelques *Philosophes anciens & modernes.* On est étonné qu'il ait entrepris d'écrire aussi la vie d'*Henri IV*, après celle que nous avons de *Péréfixe.* Il a cru sans doute l'emporter, par le volume, sur son prédécesseur; triste avantage qui ne fait pas oublier les défauts de critique & de style, qui, au contraire, les font mieux sentir & moins pardonner.

BURIGNY, [N. L'EVÊQUE DE] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Reims au commencement de ce siecle.

Celui-ci s'est également exercé dans le genre biographique, & avec tout aussi peu de succès que le précédent. La *Vie de Grotius*, celle d'*Erasme*, celle de *Bossuet*, sont le fruit de ses travaux, c'est-à-dire, qu'il a pris la peine de recueillir, sur ces célebres Ecrivains, différentes pieces qui peuvent servir de matériaux à ceux qui voudront traiter les mêmes sujets d'une maniere plus int

e. L'Auteur a compté pour rien ce qui lle plan & style, défaut assez ordinaire à la t des Biographes de nos jours. Il a cru sans pouvoir se borner au soin d'instruire son r; mais pour instruire, il faut commencer faire lire, & c'est à quoi n'a pas songé ce Compilateur.

n'a pas mieux réussi dans l'*Histoire de la sophie Payenne*, ni dans celle *des Révo-s de Constantinople*, ni dans l'*Histoire de Sicile*, Ouvrages qui attendent une mieux exercée & plus piquante.

SSY, [*Roger* DE RABUTIN, Comte DE] cadémie Françoise, né à Epiri dans le Ni-is en *1618*, mort à Autun en *1693*; bel de la Cour de *Louis XIV*, & un des plus Ecrivains de son siecle; nous ne disons pas eilleurs, parce qu'avec de la vivacité dans t, de la facilité pour écrire, il a peu de ture, trop de penchant à la satyre, plus esse que de justesse dans le raisonnement, -tout un ton de prétention qui dépare toutes onnes qualités.

i sait que son *Histoire amoureuse des Gaules* eaucoup de bruit, & lui attira de grandes ces; on doit savoir aussi que les infamies i y a ajoutées, ne sont pas de lui. Cet Ou-

vrage parût en Public contre son gré, & ne fo
moit alors qu'un petit volume *in-16*, qui a é
considérablement augmenté par des Réfugiés. C
fut Madame la Marquise de *Beaume* qui trah
M. *de Bussy*, en publiant le Manuscrit qu'il l
avoit confié; ce qu'elle ne fit qu'après s'ê
brouillée avec lui, à la suite d'une liaison
intime. L'Auteur fut mis à la Bastille. Il en sort
huit mois après, pour cause de maladie, &
exilé dans ses Terres en Bourgogne, où il pa
dix-sept ans à cultiver les Lettres, toujours av
la même ardeur & les mêmes défauts.

Ses *Lettres* sont une nouvelle preuve du p
de naturel qu'il mettoit dans ses productions
ou, pour mieux dire, il y est toujours Bel-Esp
Ecrivain élégant, mais homme trop plein de lu
même, ne craignant pas d'ennuyer ses amis p
la jactance perpétuelle de son mérite, ni le P
blic, qu'il avoit vraisemblablement en vue, e
écrivant à des particuliers.

Le P. *Bouhours* cite souvent, avec éloge
quelques morceaux des Placets qu'il adressoi
au Roi pour obtenir la fin de sa disgrace : ce
morceaux sont éloquens, pleins de pensées dé
licates & bien exprimées, sans intéresser tout
fois le sentiment, quoiqu'ils aient l'appareil d
sentiment.

L'Ouvrage dans lequel il fournit moins à la

ique, est l'*Instruction pour se conduire dans le nde*, Instruction qu'il fit pour ses enfans, & il annonce l'homme qui connoît le monde, esprit qui sait penser sagement, un Philosophe i apprécie à leur juste valeur, les biens & les ux de la vie. La Religion dirigeoit alors sa ime. Par cette raison, il n'en écrivoit que eux. La vanité, l'envie de briller, l'amour de i-même, sont de mauvais guides pour le bonur de nos jours & l'honneur des talens. Il rétcta, long-temps avant sa mort, les égaremens sa jeunesse, & sur-tout ces productions manes & licencieuses, *où l'esprit se pare des vices cœur*, comme dit M. le Duc de *Nivernois*, *Histoire amoureuse des Gaules*, & cette *Légende* andaleuse dont *Boileau* parle * dans sa huitieme tyre, exciterent en lui des regrets, qui le ettent au dessus des Auteurs coupables qui ont ivi la même carriere, sans s'être repentis comme i.

* J'irai, par ma constance, aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a célébrés *Bussy*.



C

CAHUSAC, [*Louis* DE] Secrétaire des Commandemens de M. le Prince de *Clermont*, de l'Académie de Montauban, sa Patrie, & de celle de Berlin, mort à Paris en 1759.

Le succès de sa Tragédie de *Pharamond*, & de sa Comédie de *Zénéide*, ne prouve autre chose qu'un de ces momens de séduction, où le Public approuve ce qu'il est forcé de condamner ensuite, quand la réflexion vient l'éclairer.

Il n'en est pas de même de ses talens lyriques. Le Théatre de l'Opéra, où il se fraya une route nouvelle, lui procura des applaudissemens mérités. Il eut l'art de rappeler les grandes machines si négligées depuis *Quinault*. Les Pieces qu'il a composées en ce genre, annoncent une adresse heureuse pour ajuster le merveilleux au fond du sujet, & le faire naître des circonstances amenées sans effort. Il sut varier les divertissemens, les lier à l'action, les animer, & se former une versification un peu froide à la vérité, mais naturelle, & propre à développer les talens du célebre *Rameau*, qui se chargea de la musique de ses Poëmes. On peut, par cette raison, le placer entre *Quinault* & *la Mothe*, en distinguant les diffé-

rentes nuances qui les caractérisent tous trois. Ce n'est pas une petite gloire pour M. de *Cahusac*, d'avoir réussi dans un genre de poésie où tant de Poëtes célebres, & M. de *Voltaire* lui-même, ont échoué.

On ne sauroit trop répéter à ceux qui s'engagent dans cette carriere, que la Scene lyrique est moins jalouse de la régularité, que de la pompe; de la vraisemblance, que du merveilleux; de la morale, que du sentiment. Pourvu qu'on choisisse bien son sujet, qu'on en regle ingénieusement l'économie, qu'on distribue ses personnages avec choix, que les situations forment des tableaux, pourvu que la fable soit susceptible d'incidens extraordinaires, de divertissemens délicatement variés & tirés du fond même de l'intrigue, de décorations pompeuses ou agréables, on sera toujours sûr de remplir l'objet de cette partie de nos spectacles, & de la sauver des dégoûts d'une ennuyeuse monotonie.

En donnant ces préceptes, nous ne prétendons pas les appliquer à l'affectation trop commune de ne choisir jamais que l'amour pour ressort d'intérêt. Cette passion parasite devient, sous le pinceau des Poëtes lyriques, aussi fade que dangereuse; & sa domination perpétuelle sur ce genre de spectacle, énerve le goût & les ames, & en éloigne les personnes sages. Des Héros efféminés,

des images licencieuses, des madrigaux emmiellés, ne sont propres ni à former ni à divertir une Nation jalouse de la véritable gloire. N'est-il pas facile de trouver mille moyens d'intéresser les Spectateurs avec fruit ? Des sentimens nobles & fermes, l'amour de la Patrie, le triomphe des Arts, le danger du vice, le tableau des vertus, la terreur du crime, l'amour de l'humanité, &c. ne sont-ils pas des sujets capables d'occuper, comme d'embellir la Scene ? Malheur au goût & aux mœurs d'un Peuple qui les rejetteroit, surtout s'ils étoient traités par des talens aussi supérieurs, qu'ennemis de la corruption.

CAILHAVA, [*Jean - François*] né à Toulouse en 17... Sans parler des Canevas & des Opéra-Comiques qu'il a donnés aux Italiens, où ces bagatelles ont été accueillies du Public, trois de ses Comédies, *le Tuteur dupé*, *le Mariage interrompu*, & *les Etrennes de l'Amour*, ont eu du succès sur le Théatre de la Nation. La derniere n'est qu'un joli divertissement ; mais les deux autres respirent le goût de la bonne Comédie ; & quoiqu'elles ne soient pas exemptes de défauts, elles n'en offrent pas moins une infinité de traits qui annoncent de vrais talens. Il y regne de la gaieté, du comique de situation, du naturel & de la vivacité dans le dialogue ; l'intrigue

n est bien conduite, & le style éloigné de toute ffectation. Il y a, sur-tout dans la premiere, n Valet intriguant qui fait le plus grand plaisir. Ce personnage est le principal mobile de l'acion; & sans agir pour lui-même, sans affoiblir intérêt qui roule sur les Amans, ni emprunter ucun secours étranger, il parvient à faire sortir e dénouement du fond du sujet; ce qui est trèsare dans un Valet intriguant, & peut-être même ans exemple chez nos meilleurs Comiques aniens & modernes. *Dave*, il est vrai, fait tout lans l'*Andrienne de Térence*, il est l'ame de la Piece jusqu'au cinquieme acte : mais n'est-on pas orcé de convenir que ses démarches & ses ruses ne servent à rien, puisqu'il faut faire venir à grands ais d'Andros, un nouvel Acteur pour dénouer intrigue ?

Le Mariage interrompu n'est pas, à beaucoup rès, aussi bien terminé; il y a trop de précipiation dans le dénouement. D'ailleurs, il est amené ar un personnage qui n'a eu aucune part à l'acion. A ce défaut près, qui est pourtant essentiel, ette Piece fait honneur à M. *Cailhava*, & donne le lui les plus grandes espérances : ses scenes y sont filées avec art, la versification en est simple & facile; l'on y remarque, comme dans le *Tuteur dupé*, le ton de la bonne Comédie. Quand l'Auteur n'auroit eu que le courage de résister au goût

dominant du siecle pour le langoureux ou philosophique, ce qui est la même chose ; d'avoir su mépriser ce genre bâtard, quoique plus facile & plus applaudi par la multitude, & de s'être uniquement attaché aux bons modeles ; cette preuve de jugement suffiroit seule pour lui mériter des applaudissemens capables de l'encourager. On desire seulement qu'il s'attache, à l'avenir, à mettre des caracteres dans ses Pieces, s'il veut atteindre à la véritable gloire. C'est un mérite de faire rire ; c'en est un bien plus grand d'instruire & de corriger en amusant. Sa Comédie de *l'Egoïste*, en cinq actes & en vers, prouve qu'il a les talens nécessaires pour réussir dans les Pieces de caractere. Si celle-ci n'a pas eu un grand succès, elle ne laisse pas d'être supérieure à la plupart des Comédies de nos jours que le Public a accueillies.

Au reste, le sujet du *Tuteur dupé* est tiré du *Fanfaron de Plaute*, & la meilleure scene du *Mariage interrompu* est une imitation des *Bacchides* du même Poëte Latin. Est-ce un reproche qu'on prétend faire à M. *Cailhava*? Non, sans doute : il vaut beaucoup mieux marcher d'après les bons modeles, que de s'obstiner à créer des monstres bizarres qui ne sauroient jamais plaire qu'à des esprits frivoles, triste jouet du premier Auteur médiocre qui veut les séduire.

Il a publié depuis une espece de Poétique de

la Comédie, dont les principes sont justes, les observations fines; mais où les citations sont trop multipliées, trop abondantes, & le style trop négligé.

CAILLIERES, [*François* DE] né à Torigni en 1645, mort en 1717.

Les Lecteurs bénévoles, qu'un style rampant & diffus ne seroit pas capable de décourager, pourront trouver des réflexions utiles & quelquefois profondes dans ceux de ses Ouvrages qui sont intitulés, *la Science du monde*, *de la maniere de parler à la Cour*, *du Bel-Esprit*, *de la maniere de négocier avec les Souverains*. Cet Auteur prouve combien l'élocution est nécessaire quand on veut se faire lire & intéresser; chez lui, la forme fait toujours tort au fond, parce que sa maniere de s'exprimer est infiniment au dessous de ses pensées. Il étoit pourtant de l'Académie Françoise.

CAILLY, [*Jacques*, Chevalier DE] né à Orléans. Son nom seroit aussi inconnu que le temps de sa naissance & celui de sa mort, que nous n'avons pu découvrir, si on n'avoit de lui un petit Recueil d'Epigrammes, parmi lesquelles il y en a de très-heureuses. Le caractere de son esprit étoit peu propre pour les pieces de longue

haleine ; la plus étendue des siennes n'a pas vingt vers.

Il faut remarquer que ses Epigrammes ne sont que des saillies sans fiel, sans aigreur, sans satyre, &, par cette raison, plus dignes d'amuser, que toutes celles que la haine, la jalousie ou la causticité ont produites.

Il changea, on ne sait pourquoi, son nom de *Cailly* en celui d'*Aceilly*, qui en est l'anagramme.

CALMET, [*Augustin*] Bénédictin, né en 1672, mort à Senones en 1757.

Les immenses Productions qu'on a de lui, prouvent d'abord son amour pour l'étude & son opiniâtreté pour le travail, & c'est déja beaucoup en faveur de cet Ecrivain ; mais son style toujours diffus & incorrect, la marche de son esprit plus méthodique que subtile, son érudition plus étendue que choisie, sa critique plus minutieuse que profonde, dérobent à ses Ecrits la plus grande partie de la gloire qu'il auroit pu en retirer.

Le plus utile de ses Ouvrages est le *Dictionnaire historique, critique & chronologique de la Bible*, en quatre volumes in-folio. Ce Dictionnaire n'est qu'une répétition de son *Histoire de l'ancien & du nouveau Testament* & de son *Com-*

mentaire littéral. Dans ces trois Ouvrages, Dom Calmet s'attache moins aux réflexions qu'aux faits, en quoi il faut rendre justice à son jugement; car tout ce qu'il tire de lui-même est souvent lourd & peu intéressant. On peut néanmoins le regarder comme un Savant, dont les travaux ont leur mérite, par les connoissances qu'ils supposent & par celles qu'ils sont capables de procurer aux autres. Les productions érudites exigent plus d'indulgence que les productions frivoles, qui souvent n'ont pas même l'avantage d'être bien écrites.

Dom *Calmet* est moins excusable de n'avoir pas assez senti les différentes nuances des qualifications, en prodiguant le nom de *célèbre*, d'*illustre*, &c. à des Ecrivains ignorés jusques dans leur propre patrie. Il eût dû se borner, dans sa *Bibliotheque des Ecrivains de Lorraine*, à donner une notice de leurs ouvrages, & ne pas se croire autorisé à dispenser des couronnes qui, par malheur pour son discernement, tombent presque toutes sur des talens médiocres & souvent sur l'opposé des talens.

Sa *Dissertation sur les Revenans & les Vampires* fit beaucoup de bruit dans sa nouveauté, & est aujourd'hui oubliée pour son honneur.

CALPRENEDE, [*Gautier* DE COSTEL, Sieur

DE LA] né dans le Périgord, mort au grand An-dely en 1663.

Le seul nom de *Cléopatre*, de *Cassandre*, Pharamond, suffisent aujourd'hui pour faire p[...] à nos Lecteurs délicats, & pour mettre en jeu [...] plaisanteries des petits Auteurs. Il s'en faut ce-pendant beaucoup que ces trois Romans soi[ent] sans mérite ; on peut dire même qu'ils sont [...] supérieurs à la plupart de ceux qu'on accueille [à] présent. On pourroit ajouter encore que nos R[o-]manciers, en les décriant, les ont souvent mi[s à] contribution. Les Anglois les regardent com[me] des sources abondantes, capables de féconder [la] sécheresse naturelle de leur imagination ; & le[urs] Auteurs, dit-on, ne manquent jamais de [les] lire, quand ils veulent travailler dans le même genre. Malgré tout le mépris qu'on affecte p[our] la *Calprenede*, on ne peut se dissimuler qu'il [n'ait] été, parmi nous, comme le restaurateur [du] genre romanesque. Avant lui nos Romans [n'é-]toient qu'un amas d'événemens bizarres, de [pro-]diges incroyables, en un mot, des Archives [de] féeries. Il les a rendus raisonnables, intéress[ans,] les a soumis aux regles de l'intrigue, de l'unité [...] s'il ne les eût pas fait si longs, le commun [des] Lecteurs pourroit s'en accommoder encore [à] l'exemple de quelques Poëtes qui y ont puisé [bien] de fois les situations, les sujets même de le[urs] Opéra & de leurs Tragédies.

est étonnant que l'Auteur qui a fourni ma- à tant d'Ouvrages dramatiques, ait fait des s si détestables. Le Cardinal de *Richelieu*, que admirateur indulgent, ne put s'empêcher re d'une des Tragédies de *la Calprenede*, que oindre de ses défauts étoit d'écrire en vers s. *Comment lâches!* répondit l'Auteur; *Ca- , il n'y a rien de lâche dans la famille de alprenede.*

: trait seul suffit pour faire connoître le carac- le ce Romancier, à qui l'on reproche avec a d'avoir communiqué son gasconisme à la ırt de ses Héros.

ır a l'humeur gasconne en un Auteur Gascon, lprenede & *Juba* parlent du même ton. *Boil.*

AMPIGNEULES, [*Charles-Claude-Flo-* THOREL DE] Trésorier de France, des lémies d'Angers, de Ville-Franche, de ı, de Caen & des Arcades de Rome, né ontreuil sur mer en 1737; Auteur qui a té par un Roman intitulé *le Tems perdu*, des plus convenables au tems qu'il a em- é à le composer, & à celui que le Lecteur loieroit à le lire. Ses autres Productions mé- oient aussi un pareil titre; pour être moins vaises, elles n'en sont pas plus dignes d'être Ce jugement regarde sur-tout ses Poésies, qui istent dans des Déclarations d'amour à *Iris*,

CAMPISTRON, [*Jean Galbert* DE] Se
taire des Commandemens de M. le Duc de V
dôme, de l'Académie Françoise & de celle
Jeux Floraux, né à Toulouse en 1656, 1
dans la même ville en 1723; Poëte tragique
férieur à ceux qui tiennent le premier rang p
nous, mais supérieur à beaucoup d'autres
prétendent en occuper un sur notre Théâtre
Tragédies ne valent pas l'*Alzire*, la *Mér*
&c. de M. de *Voltaire*; il n'en a aucune de
parable à la *Didon* de M. *le Franc*; mais
sont préférables à celle des *Marmontel*, de
miere, des *la Harpe*, & de tous les Auteu
vans. *Arminius*, *Andronic*, *Alcibiade*, *Ti*
sont restées au Théâtre, & ont toujour
reprises avec succès.

Le plus grand défaut qu'on puisse reproc
la premiere est de n'offrir pas des caracteres

uté fut si prodigieux, que les Comédiens fi-
t payer le double aux vingt premieres repré-
tations, & que l'ayant remise au simple, l'af-
ence des Spectateurs devint si grande, qu'ils
ent obligés de la remettre au double.
La Tragédie d'*Alcibiade* ne fut pas moins
ueillie. L'Auteur dit dans sa Préface, que la qua-
tieme représentation fut aussi suivie que la
miere.
Celle de *Tiridate* en eut vingt-cinq de suite,
s'est toujours soutenue.
Tant de succès dans un tems où le goût sub-
oit dans toute sa pureté, ne font que mettre
s en évidence le tort des Comédiens qui s'obsti-
t à répéter jusqu'à la satiété certaines Pieces,
s songer à faire paroître celles-ci? Si c'est leur
poser un nouveau travail, ils ne doivent pas
orer que le Public est en droit d'en exiger de
part; que c'est leur fournir un moyen d'aug-
nter le nombre des Spectateurs; & de culti-
leur talent dans un genre plus propre à tou-
r le cœur, que les maximes philosophiques
ls se tuent de débiter avec emphase.
Au reste, si la versification de Campistron est
ole, elle est du moins pure, naturelle & d'une
uceur qui tient de celle de *Racine*, qu'il avoit
pour modele, & à l'exemple duquel il a fait
Comédie en Vers. Cette Piece, restée au

Théatre & intitulée le *Jaloux désabusé*, est bien conduite & d'un comique agréable.

1. CAMUS, [*Jean-Pierre*] Evêque de Belley, ami intime de *St. François de Sales*, né à Paris en 1582, mort dans la même ville en 1652.

On a de lui une grande quantité de *Sermons* qui édifierent peut-être de son tems, mais qui feroient rire aujourd'hui, par le ton burlesque qui les caractérise, & par les citations fréquentes & déplacées des Poëtes & des Auteurs profanes. Il s'y permet des traits contre les Moines, qui n'eurent jamais de plus grand ennemi. *Guillaume de St. Amour* fut son modele à cet égard, & l'on sait combien il l'a surpassé.

Il a fait beaucoup de Romans qui semblent n'avoir pour objet que l'amusement du cœur & de l'esprit, mais dont le but est réellement l'instruction & la piété. Son zèle lui inspira cet artifice pour dégoûter des lectures dangereuses; exemple suivi de nos jours par un Pere *Marin*, Minime, à qui on eût souhaité, pour le succès de la bonne œuvre, plus de connoissance du monde & moins de prolixité, quoiqu'on doive lui savoir un très-grand gré de ses bonnes intentions. Les Romans spirituels de l'Evêque de Belley eurent un succès qui tenoit de la fureur. Les Moi

s seuls s'en plaignirent. Ils avoient raison, car on pouvoit les traiter plus durement. Sur leur plainte, le Cardinal de *Richelieu* en fit des reproches à l'Auteur. » Je ne trouve d'autre défaut en vous, lui dit-il, que cet horrible acharnement contre les Moines, sans cela je vous canoniserois «. *Plût à Dieu que cela fût possible*, lui répondit l'Evêque, *nous aurions l'un & l'autre ce que nous souhaitons; vous la Papauté, & moi la Sainteté.*

Ce n'étoit pas répondre à ce reproche; aussi le jugement & la justesse d'esprit n'étoient pas le partage du Critique. Il en convient lui-même, dans son Livre intitulé l'*Esprit de St. François de Sales*, Ouvrage où la Philosophie est aimable, autant que la Religion s'y fait respecter. *St. François de Sales* disoit, à ce sujet, qu'il n'avoit trouvé personne assez sincere pour faire un pareil aveu; *le jugement*, ajouta-t-il, *est une piece de laquelle ceux qui en manquent davantage pensent en être mieux fournis.*

2. CAMUS, [*Antoine* LE] Médecin, Associé des Académies d'Amiens, de la Rochelle, & de Châlons, né à Paris en 1722, mort dans la même ville en 1772; Auteur de plusieurs Ouvrages qui annoncent également l'homme d'esprit & l'Ecrivain élégant. Sa *Médecine de l'Esprit*

fait honneur à son imagination, à ses lumieres & à son zèle pour l'humanité. Le style en est facile & assez correct. On y desireroit seulement plus de choix dans les idées, plus de solidité dans les raisonnemens, plus de justesse dans les conséquences. Son *Abdeker* ou *l'Art de conserver la beauté*, est un petit Roman, ou, pour mieux dire, une ingénieuse bagatelle. Il a fait encore beaucoup d'autres Ouvrages, sans parler de ceux de Médecine qui ne sont pas de notre objet.

CAMUSAT, [*Denis-François*] né à Besançon en 1697, mort à Amsterdam en 1732.

En changeant souvent le titre de ses *Journaux*, il ne put parvenir à les rendre meilleurs. Les premiers qu'il fit paroître étoient intitulés, *Bibliotheque des Livres nouveaux*; ils prirent ensuite le nom de *Bibliotheque Françoise* ou *Histoire Littéraire de la France*. Toutes ces petites ruses furent inutiles, parce qu'il importe peu qu'un Livre ait un frontispice imposant, quand il ne remplit pas l'idée qu'on en a conçue.

Le meilleur ou le moins mauvais des Ouvrages de *Camusat*, est une *Histoire critique des Journaux*, où l'on trouve aussi celle de tous les Journalistes que la France & la Hollande ont produits. Cette Histoire, qu'une plume habile pourroit rendre si piquante & si instructive, n'est guere qu'une

compilation érudite, dont le style lâche & plat dégoûte quiconque n'est pas assez dévoré de la manie des Anecdotes Littéraires & des dates, pour les acheter par beaucoup d'ennui.

Cet Auteur étoit petit neveu de *Nicolas-Camusat*, Chanoine de Troyes, mort en 1655, à qui nous devons des Mêlanges Historiques, sous le titre de *Recueil de plusieurs actes, traités, & lettres missives, depuis 1390, jusqu'en 1580.* Ceux qui aiment l'Histoire font beaucoup de cas de ce Recueil, devenu très-rare, & ceux qui l'écrivent pourront en tirer un grand parti.

CAPPERONNIER, [*Jean*] Professeur de Langue Grecque au Collége Royal, Garde de la Bibliotheque du Roi, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Montdidier en Picardie, mort à Paris en 1774; un des Savans de nos jours qui joignent le mérite des connoissances profondes au talent de les faire valoir. Il a donné une Edition des Poésies d'*Anacréon*, des Comédies de *Plaute* & des Commentaires de *César*, Ouvrages qui lui assûrent l'estime des Amateurs de la Littérature ancienne. Ce ne sont pas les seuls services qu'il a rendus aux Lettres. La maniere obligeante avec laquelle il communiquoit ses lumieres à ceux qui le consultoient, & son honnêteté lorsqu'il s'agissoit de procurer le se-

cours des Livres aux Gens de Lettres qui en avoient besoin, sont des titres assurés pour mériter la reconnoissance de son siecle, & les louanges de la postérité

C'est à un de ses parens [*Claude Capperonnier*, mort en 1744] qu'il succéda dans la Chaire de Professeur en Grec au Collége Royal ; ce qui prouve que l'érudition est en quelque sorte héréditaire dans cette famille. On doit à ce dernier, outre plusieurs bons Ouvrages, une Edition de *Quintilien*, avec des corrections & des notes, qu'il ne faut pas confondre avec le verbiage des Commentateurs vulgaires.

CARACCIOLI, [*N.* Marquis DE] Colonel au service de Pologne, né à Paris en 17..

La plupart de ses Ouvrages, qui sont en grand nombre, ont été accueillis du Public ; mais peu loués des Gens de Lettres : ils ont sans doute trouvé mauvais qu'un Militaire choisît des objets de Religion pour exercer sa plume. Tout ce qu'il a écrit néanmoins, quand il a su se borner à la Morale sans toucher aux dogmes, marque un Auteur judicieux, plein de sentimens d'honneur & de religion ; un Littérateur instruit, qui ne se sert de ses connoissances que pour aimer la vertu & en inspirer l'amour ; un Ecrivain estimable qui, sans avoir un style élégant, correct ai

ècis, a dans sa maniere de s'exprimer un ton chaleur & d'intérêt, qui fait goûter ses Ouvrages. On peut même dire qu'il a rendu service la Chaire, ou plutôt aux Orateurs médiocres, ui ne se font pas scrupule de débiter des morceaux entiers de *la Jouissance de soi-même*, de *Univers énigmatique*, du *Tableau de la Mort* : de quelques autres de ses Ecrits.

M. de *Caraccioli* a encore publié un *Dictionaire critique, pittoresque & sentencieux*, où l'on st fâché de trouver un langage qui ne ressemble n rien à celui auquel il s'étoit d'abord attaché. On ne peut lire rien de plus frivole, soit pour le tyle, soit pour les sujets.

On sait que M. de *Caraccioli* a publié sous le nom du Pape *Clément XIV*, trois volumes de Lettres familieres; mais les doutes sur l'authenticité de ces Lettres ne sont pas dissipés.

CARLIER, [*Claude*] Prieur de N. D. d'Andresy, né à Verberi en 1725.

Personne peut-être n'a réuni plus de couronnes académiques, & cependant il est peu connu, preuve que les palmes du Lycée ne sont pas le gage de l'immortalité. Il a été couronné quatre fois par l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, deux fois par l'Académie de Soissons, trois fois par celle d'Amiens, &c. Les sujets qu'il

a traités méritoient cependant plus d'accueil & de célébrité. Il ne s'est pas borné à une éloquence oiseuse, au mérite des phrases, à l'appareil des sentences, au jargon philosophique ; ses Ouvrages couronnés & non-couronnés sont pour la plupart des Dissertations savantes qui prouvent autant de sagacité que d'érudition. Celle sur-tout qui a pour titre, *l'Etat des Sciences en France pendant les regnes de Charles VIII & de Louis XII*, est très-intéressante, par les recherches qu'elle suppose & la méthode avec laquelle elles sont digérées.

L'Histoire, le Commerce, les Manufactures ont successivement exercé la plume de M. l'Abbé *Carlier*, & c'en est assez pour mériter une réputation, sinon brillante, du moins solide. Dans un siecle, aussi frivole que le nôtre, on ne sauroit trop accueillir les Ecrivains utiles qui contribuent à ses vrais avantages, malgré ses injustices & ses dégoûts.

CARMONTELLE, [*N.*] Lecteur de M. le Duc d'*Orléans*, né en 17.. Auteur d'une infinité de petits Drames très-intéressans & très-moraux, recueillis les uns sous le nom de *Proverbes dramatiques*, les autres sous le titre de *Théatre de campagne*. Ces Pieces, dont la lecture est très-amusante, décelent de la facilité dans le style,

les

le talent du Dialogue, une imagination féconde pour intriguer & varier les sujets, & sur-tout une ame aussi honnête que zélée pour corriger les vices & les ridicules. Quelques-unes avoient paru successivement dans le *Mercure*. Cette apparition avoit d'abord prévenu contre leur réunion en corps de volumes. Le grand nombre d'inepties qui se produisent tous les mois dans ce Journal, étoit un préjugé contre le mérite de ces Drames; mais il est aussi difficile aux Rédacteurs du Mercure de décréditer un bon Ouvrage, que d'en faire valoir un mauvais.

CASAUBON, [*Isaac*] Professeur de Belles-Lettres à Genève, sa patrie, né en 1559, mort à Londres en 1614.

Il a fait des Commentaires sur *Théophraste*, *Athénée*, *Strabon*, *Polybe*, &c. qui méritent toute l'estime dont ils jouissent. Ses bonnes mœurs, sa modestie, sa candeur, ne le rendirent pas moins recommandable. *Henri IV* l'honora d'une estime particuliere, & le fit Garde de sa Bibliotheque. Il ne faut pas s'imaginer que la Bibliotheque du Roi fût alors ce qu'elle est aujourd'hui.

CASSAGNES, [*Jacques*] Docteur en Théologie, né à Nîmes en 1615, mort à Paris en 1679.

Quoiqu'il ait été de l'Académie Françoise, on ne se souvient plus ni de ses Poésies, ni de ses Traductions, ni de ses Histoires : son nom auroit vraisemblablement subi le même sort, sans ces deux vers de *Boileau*.

Si l'on est plus au large, assis en un festin,
Qu'aux Sermons de *Cassagne* ou de l'Abbé *Cotin*.

Ce trait de satyre, devenu Proverbe en naissant, fit une telle impression sur l'Abbé *Cassagnes*, qu'il en perdit la tête, & fut enfermé à Saint Lazare, où il mourut âgé de 64 ans. Une plaisanterie, qui eut des suites si fâcheuses, feroit la matiere d'un juste reproche à *Boileau*, s'il eût pu en prévoir l'effet. Aujourd'hui on peut plaisanter avec plus d'assurance. Nos Auteurs ont la tête plus forte. Quelques-uns méritent bien mieux la satyre que l'Abbé *Cassagnes*, & la savent supporter plus philosophiquement.

CASSANDRE, [*François*] mort en 1695, savant *Littérateur*, qui a achevé la Traduction de l'Histoire de M. *de Thou*, commencée par *du Ryer*, & laissé une excellente Traduction de la Rhétorique d'*Aristote*. Ces deux Ouvrages, si utiles au Public, n'enrichirent pas leur Auteur; car il vécut & mourut dans la plus grande pauvreté. On peut attribuer les disgraces de sa vie à son humeur farouche & caustique, qui le rendit

insupportable à tout ce qui l'environnoit. Il détestoit les hommes ; par cette raison, il s'en vit abandonné. Il eut même beaucoup de peine, au lit de la mort, à comprendre qu'il devoit aimer Dieu ; aussi répondit-il à ceux qui l'y exhortoient : *Ah, oui ! je lui ai de grandes obligations ; il m'a fait jouer ici un joli personnage ! Vous savez comme il m'a fait vivre, voyez*, ajouta-t-il, en montrant son grabat, *comme il me fait mourir.*

Boileau en a fait le Héros de sa premiere Satyre.

CASTEL, [*Louis-Bernard*] Jésuite, né à Montpellier en 1688, mort à Paris en 1757.

Le caractere original de tous ses Ouvrages est l'image de celui qu'il portoit dans la société. Il avoit autant de vivacité dans l'esprit, & de feu dans l'imagination, que de candeur & de simplicité dans l'ame. Il auroit poussé plus loin le génie de l'invention, si sa pétulance naturelle lui eût laissé le temps de combiner & de perfectionner ses découvertes. Son *Clavessin oculaire* lui fit la plus grande réputation chez tous les Savans de l'Europe, moins sans doute par son utilité réelle, que par la singularité ingénieuse de l'invention. Ses Ouvrages de Géométrie sont estimés. Ses autres Ecrits se font lire par la bizarrerie des idées, & sur-tout par celle du style, qui intéresse

plus qu'une maniere plus exacte ne pourroit faire. Il a travaillé long-temps au Journal de Trévoux.

M. de *Montesquieu* fut toujours de ses amis; ce qui suppose dans le P. *Castel* un mérite que ses Ouvrages n'ont pas tout développé.

CASTELLAN, [*Pierre*] Evêque de Tulle, & grand Aumônier de France, mort à Paris en 1552, étoit l'homme le plus savant & le plus éloquent de son temps; ce qui ne prouve pas qu'il dut l'être beaucoup.

François I le fit son Lecteur, & lui donna ensuite l'Evêché de Tulle. La dignité pastorale ne fut pas pour lui une occasion de mollesse & de repos; il aima & cultiva les Belles-Lettres avec tant de passion, qu'il n'accordoit que trois heures au sommeil. Ce fut sans doute par cette étude soutenue, qu'il acquit ces connoissances qui faisoient dire à *François I*, que, de tous les Savans avec lesquels il avoit vécu, *Castellan* étoit le seul dont il eût trouvé la science inépuisable. Ceci n'est pas encore un grand éloge: le Monarque pouvoit se contenter à peu de frais, & le Savant paroître merveilleux avec une érudition fort ordinaire. Ce qui le distingue véritablement, c'est la facilité qu'il avoit pour parler en Public, & son talent rare pour toucher ses Auditeurs.

Castellan se servit, sous *Henri II*, du crédit

que lui donnoit sa place de grand Aumônier, pour assûrer des fonds qui fournissent à la subsistance des Filles-Repenties, qui, avant ce temps, alloient mendier le jour, & ne revenoient que le soir dans leur retraite ; genre de vie qui pouvoit les exposer à de nouveaux repentirs.

CASTELNAU, [*Henriette-Julie* DE] Comtesse de *Murat*, morte en 1716, âgée de 45 ans.

La réputation brillante qu'elle a eue d'abord, ne s'est point soutenue, malgré les traits d'esprit qui pétillent dans ses Romans, ses Contes de Fée & ses petites Poésies. C'est assez le sort des Auteurs qui s'attachent à des productions frivoles, & qui n'ont que les ressources de l'esprit pour se garantir de l'oubli.

CAT, [*Claude-Nicolas* LE] Docteur en Médecine, Professeur & Démonstrateur royal d'Anatomie & de Chirurgie, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, Membre de la Société Royale de Londres & de plusieurs autres Académies, né à Blerancourt en Picardie en 1700, mort à Rouen en 1768.

Quoiqu'il ait plus cultivé les Sciences que les Lettres, ses Ouvrages de Métaphysique, de Morale & d'Histoire Naturelle, lui donnent une

place parmi les Littérateurs. Son *Traité des Sens*, sur-tout, est plein d'idées neuves, profondes & propres à faire sentir qu'il eût pu s'illustrer dans les Lettres, s'il s'y fût uniquement dévoué. Il a su faire un meilleur usage de ses talens, en les consacrant à donner des vues pour le soulagement des maux qui affligent l'humanité. Les gens de l'Art font cas des Mémoires, des Traités, des Dissertations & des Ouvrages qu'il a composés pour leur instruction. Ils le regardent comme un des plus habiles Physiologistes qu'ait produits notre Nation, malgré son penchant aux idées paradoxales, malgré ses satyres & ses injustices contre le célebre Frere *Côme*, qui ne lui a répondu qu'avec honnêteté, & par de nouveaux succès.

CATROU, [*François*] Jésuite, né à Paris en 1659, mort dans la même ville en 1737.

Sa Traduction de *Virgile*, assez bonne dans son temps, a été surpassée par la plupart de celles qui l'ont suivie. Son *Histoire de l'Empire du Mogol*, & celle *du Fanatisme des Religions Protestantes*, trouvent encore des Lecteurs, quoiqu'elles soient diffuses & chargées de trop de détails inutiles. On blâme, avec raison, les mêmes défauts dans l'*Histoire Romaine*, qu'il composa avec le P. *Rouillé*, son confrere. Les Notes & les Dissertations qui accompagnent cette derniere, jettent

un grand jour sur plusieurs objets concernant les usages & les révolutions arrivées chez les Romains. Si cette Histoire n'est pas la meilleure que nous ayons, elle a contribué du moins à la perfection de celles qui valent mieux aujourd'hui.

CAVEIRAC, [*Jean* NOVI DE], Abbé, né à Nîmes en 1713, une des victimes de la calomnie des Philosophes. Ils sont venus à bout de persuader aux Lecteurs, comme à ceux qui ne lisent pas, qu'il avoit fait dans ses Ouvrages l'apologie de *la St. Barthelemy*, tandis qu'il n'y a pas un mot dans tous ses Ecrits qui puisse même donner lieu à cette accusation. Son absence (car il est, dit-on, à Rome] les a enhardis à le poursuivre par leurs Libelles, ce qui n'est guere honnête, mais très-conforme à leurs procédés ordinaires. Ils ont malicieusement confondu ce qu'il dit en politique dans son *Apologie de Louis XIV & de son Conseil*, avec ses sentimens en qualité de Citoyen ou de Théologien. M. de *Voltaire*, le premier qui l'a accusé d'être l'Apologiste de *la St. Barthelemy*, auroit dû citer l'Ouvrage, l'édition, le chapitre, la page, les expressions de M. l'Abbé de *Caveirac*, & ne pas se contenter d'une imputation vague, qui n'a d'autre fondement que son imagination, trop prompte

à lui créer des fantômes, quand il en a besoin pour effrayer le Public. Ce Poëte, si jaloux de la vérité, a consacré dans ses *Mêlanges* un chapitre pour réfuter les *Mensonges imprimés*, & n'a pas pensé qu'il fournissoit la matiere d'un volume, quand on voudroit recueillir ses propres mensonges. Voici ce qu'on dit de M. l'Abbé de *Caveirac*, dans la *Réponse aux Docteurs modernes* *, Ouvrage où l'éloquence se fait sentir, autant que le courage & la raison.

» Un cri universel s'est élevé, il y a quelques » années, contre ce malheureux Abbé de *Caveirac*. Toute la Basse-cour philosohique l'a hué » avec indignité. On a dit, on a écrit, on a » imprimé qu'*il avoit fait tout exprès une apologie de la St. Barthelemy*. Vous verrez dans » le monde des milliers de personnes qui en sont » persuadées de bonne foi, & qui regarderoient » comme le plus téméraire de tous les hommes, » celui qui oseroit en douter. Cependant prenez » la peine de chercher le Livre de cet Auteur si » indignement & si injustement avili.

» Vous vous convaincrez d'abord que *la St. » Barthelemi* n'étoit pas son principal objet. Il a » fait un Ouvrage plein de force, de lumieres » & de vérités sur l'expulsion des Protestans au

* Par M. *Linguet*.

» ſiecle dernier, & ſur les motifs qui y ont pu
» déterminer *Louis XIV* & ſon Conſeil. Ce
» n'eſt qu'à la fin qu'il a joint une Diſſertation
» de ſoixante-trois pages, ſous le ſimple titre de
» *Diſſertation ſur la Journée de la St. Barthe-*
» *lemi*, à laquelle je ne vois pas trop qu'on ait
» répondu.

» Enſuite, ſi vous liſez ce petit Ouvrage,
» vous ſerez étonné de n'y trouver qu'un homme
» raiſonnable, humain, philoſophe même, qui
» combat un préjugé, qui pourroit avoir tort
» dans le fond, ſans qu'il fût poſſible de lui faire
» le moindre reproche dans la forme; enfin, qui
» n'a point cherché à juſtifier cette abominable
» cataſtrophe dont on le ſuppoſe le panégyriſte,
» qui a tenu, à ce ſujet, le langage d'un cœur
» compatiſſant & d'un eſprit éclairé.

» *On peut répandre*, dit-il en commençant,
» *des clartés & des motifs ſur les effets de cet*
» *événement tragique*, *ſans être l'Approbateur*
» *tacite des uns*, *ou le Contemplateur des autres.*
» *Quand on enleveroit à la Journée de la Saint-*
» *Barthelemi les trois quarts des horribles excès*
» *qui l'ont accompagnée*, *elle ſeroit encore aſſez*
» *affreuſe pour être déteſtée de tous ceux en qui*
» *tout ſentiment d'humanité n'eſt pas entiérement*
» *éteint.* Et c'eſt l'homme qui parle ainſi, que
» l'on déclare l'Apologiſte de *la St. Barthelemi*,

» que l'on flétrit sous ce prétexte, dont le nom
» peut-être ne sera transmis à la postérité qu'a-
» vec les qualifications affreuses & plus iniques
» encore dont on l'a accablé!

» Je ne connois point l'Abbé de *Caveirac*,
» ajoute M. *Linguet* dans une note; je ne l'ai
» jamais vu; je n'ai jamais eu avec lui de liaison
» d'aucune espece, & n'en aurai jamais vraisem-
» blablement; mais j'avoue que, sur la dénoncia-
» tion authentique qui a été faite à l'*Europe* de
» ses opinions & de son Livre, j'ai été long-temps,
» comme beaucoup de ses ennemis sans doute,
» à le croire, sans l'avoir lu, un homme & un
» Ecrivain détestable. Le hasard a fait tomber il
» il y a quelque temps son Ouvrage entre mes
» mains. J'ai frémi de mon injustice, & je saisis
» avec ardeur l'occasion de la réparer. «

Nous ajouterons que M. l'Abbé de *Caveirac* nous est aussi inconnu qu'à M. *Linguet*; mais nous nous flattons de connoître les devoirs de la justice & de la vérité; & c'est pour y satisfaire que nous nous empressons de confondre ceux qui n'ont connu ni l'une ni l'autre.

CAURES, [*Jean* DES] Principal du Collége d'Amiens, né à Montreuil en Picardie, mort en 1586.

On trouve dans les Œuvres de cet Auteur, une

Ode fanatique à la louange du massacre de *la St. Barthelemi.* L'Ouvrage est aussi détestable que le sujet qui a échauffé sa verve. Avant *Malherbe* on ne connoissoit pas les bonnes Odes, & depuis lui personne ne s'est avisé de chanter sur la lyre cet horrible événement.

Il y a des choses curieuses dans les *Œuvres Morales* de cet Auteur fanatique : entre autres choses, on apprend un usage singulier parmi les femmes de son temps, la coutume de porter des miroirs attachés à leur ceinture. On ne sera peut-être pas fâché de voir la maniere dont l'Orateur s'éleve contre cet abus, & la tournure de style qu'il emploie pour le combattre. » * Sur ce » propos, Mesdames, avons à vous demander, » s'il vous est possible de complaire à Dieu & » d'être sauvées à faire ce qu'il vous prohibe & » défend! Non véritablement: & faut, veuillez » ou non, que vous destortillonniez, deschauve- » sourissiez, déretez, c'est-à-dire, que ne portiez » plus en aisles de chauvesouris ou en façon de » retz, vos cheveux par lesquels soulez prendre » diaboliquement & enfiler les hommes pour

* *Œuvres morales & diversifiées en Histoires pleines de beaux exemples, enrichies d'enseignemens vertueux, & embellies de plusieurs Sentences & Discours, &c.* Liv. VI, Chap XI.

» raſſaſier votre déſordonné appétit, ou bien que
» vous ſoyez perdues & damnées . . . . . par cette
» mondanité qui vous abuſe, voire qui vous rend
» ſi laides & abominables à regarder; que ſi vous
» ſaviez comme cela vous meſſied, vous y met-
» triez plutôt le feu que de les montrer par la
» mauvaiſe grace qu'ils vous donnent; & pleuſt
» à la bonté de Dieu qu'il fuſt permis à toutes
» perſonnes d'appeller celles qui les portent, Pail-
» lardes & Putains, afin de les en corriger! O
» Dieu! Hélas! en quel malheureux regne
» ſommes-nous tombés, de voir une telle dé-
» pravité ſur la terre que nous voyons, juſques à
» porter en l'Egliſe les miroirs du macule pendans
» ſur le ventre! Qu'on liſe toutes les Hiſtoires
» divines, humaines & profanes, il ne ſe trou-
» vera point que les impudiques & les méretrices
» les aient jamais portés en public, juſques à ce-
» jourd'hui que le Diable eſt déchaîné par la
» France, ce qui eſt encore plus déteſtable devant
» Dieu & devant les hommes, que toutes les
» autres abominations; & bien qu'il n'y ait que
» les Courtiſannes (*ou Dames de Cour*) & De-
» moiſelles qui en uſent, ſi eſt-ce qu'avec le temps
» n'y trouvera Bourgeoiſe ni Chambriere, qui
» par accoutumance n'en veuille porter. «

CAUSSIN, [*Nicolas*] Jéſuite, né à Troyes en

Champagne en 1580, mort à Paris en 1651, se conduisit dans la place de Confesseur de *Louis XIII*, avec des sentimens & une probité qui donnerent de l'ombrage au Cardinal de *Richelieu*. Ce Ministre, plus jaloux du maintien de sa faveur, que du salut de son Maître, éloigna le P. *Caussin* de la Cour, & le fit exiler dans une ville de Bretagne. Ce Jésuite n'obtint qu'après la mort du Cardinal la permission de revenir à Paris. Sa *Cour Sainte* ne mérite pas les railleries qu'en a faites le Marquis d'*Argens* : cet Ouvrage respire la piété, la douceur, une morale pure, & est écrit d'un style supérieur à celui de bien des Ecrivains de son temps. La preuve de son mérite, c'est qu'il a été traduit en Latin, en Italien, en Espagnol, en Portugais, en Allemand, & même en Anglois. Nous nous garderions bien de donner une pareille preuve en faveur de certains Ouvrages de notre siecle, qui, sans être bons, ont eu le même sort; mais, du temps du Pere *Caussin*, les Auteurs n'avoient pas l'adresse d'envoyer leurs Productions aux Princes étrangers : l'utilité seule en faisoit la vogue.

CAUX, [*Gilles* DE] né à Ligneris, dans la Généralité d'Alençon, mort à Bayeux en 1733, âgé de 51 ans; moins connu à présent par sa Tragédie de *Marius*, qu'on n'a pas jugé à propos

de remettre au Théatre, que par une Pièce d'environ cent vers, qui a pour titre l'*Horloge de Sable*, ou *Figure du Monde;* Pièce qui peut figurer à côté des meilleurs Vers moraux qui aient été faits dans ce siecle, d'autant plus que la morale n'en est pas amphigourique, & qu'au contraire elle est tirée avec beaucoup de justesse du sujet, & énoncée sans prétention.

Cette Pièce a donné lieu de nos jours à une petite supercherie qui n'a peut-être pas été la seule en ce genre. Un jeune homme qui l'avoit manuscrite, s'imagina qu'elle n'étoit point imprimée, & l'envoya à une Académie de Province, où elle eût remporté le prix, de l'aveu des Académiciens, sans un seul qui découvrit le plagiat, & en avertit ses confreres. Quand on est établi Juge en Littérature, on doit au moins savoir ce qui s'est passé dans le Monde Littéraire; s'il est permis d'ignorer les regles de la République des Lettres, on est inexcusable d'en ignorer les faits.

CAYLUS, [*Philippe-Claude-Anne* DE TUBIERES, Comte DE] de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765.

Ce ne sont pas ses Romans, ses Historiettes & ses Contes de Fée qui ont contribué à étendre sa

réputation littéraire. Tous ces petits Ouvrages sont oubliés; mais on estimera toujours ses savantes Dissertations sur plusieurs points d'Histoire naturelle & sur les antiquités.

La recherche & la connoissance des anciens monumens étoit, dans M. de *Caylus*, plutôt une passion, qu'un simple goût. Adorateur de tout ce qui avoit l'air antique, il semble qu'il ait voulu perpétuer ce sentiment jusques après sa mort: le tombeau qu'on lui a élevé dans l'Eglise de Saint Germain l'Auxerrois, d'après le plan qu'il en avoit tracé lui-même, est vraiment celui d'un Antiquaire enthousiaste. Il seroit à souhaiter qu'on n'eût pas été si exact à exécuter ses intentions: on auroit dû se souvenir que M. de *Caylus* étoit Chrétien, & rendre ce monument plus conforme à la dignité du lieu & de la Religion. Quoi qu'il en soit de ce goût poussé trop loin, l'*Histoire d'Hercule* le Thébain, & son *Recueil d'Antiquités Egyptiennes*, *Etrusques*, *Grecques*, *Romaines* & *Gauloises*, prouveront toujours l'étendue de ses connoissances, & contribueront à éclairer, autant qu'à flatter les Erudits & les Curieux. Ce dernier Ouvrage est en sept volumes in-4, dont le septieme contient un Eloge historique de l'Auteur, par M. *le Beau*. On peut consulter cet Eloge, si l'on veut acquérir

une plus grande idée du mérite littéraire de M. le Comte de *Caylus*.

CEILLIER, [*Remi*] Bénédictin, né à Bar-le-Duc en 1688, mort en 1761; Compilateur laborieux qui ne soignoit pas assez son style, comme la plupart des Savans de son Ordre. Nous lui devons une *Histoire générale des Auteurs Sacrés & Ecclésiastiques*. Cette Histoire contient leurs Vies, le catalogue, la critique, le jugement, la chronologie, l'analyse & le dénombrement des différentes Editions de leurs Ouvrages. Les Savans pensent que Dom *Ceillier* est plus exact que *du Pin*, mais qu'il n'a pas le talent d'analyser & de s'exprimer comme lui, ce que nous croyons sans peine : il faudroit trop de temps pour vérifier les fondemens de cette assertion; car son Ouvrage n'a pas moins de 23 vol. in-4.

CERCEAU, [*Jean-Antoine* DU] Jésuite, né à Paris, mort à Veret en Touraine en 1730, âgé de 60 ans.

Ses Poésies marotiques sont agréables, quoique fort au dessous de leur modele. Quelques-unes de ses petites Pièces respirent un enjouement & une gaieté bien plus analogues au génie & au goût de la Nation, que tant de dolantes Jéré-

miades ou de vaporeuses Epîtres philosophiques, dépourvues même du mérite de la versification. Nous ne parlons pas de ses *Tragédies*, qui sont de véritables Drames de Collége. Il n'en est pas ainsi de sa Comédie de *Grégoire*, où l'esprit est égayé par de très-bonnes plaisanteries, & qui a été imitée dans la suite par plusieurs Poëtes dramatiques.

Le P. *du Cerceau* est encore Auteur de deux Histoires, l'une *de la derniere Révolution de Corse*, l'autre *de la Conjuration de Rienzi*. Ces deux Ouvrages sont écrits d'une maniere intéressante; on y estime sur-tout une marche sage, lumineuse, un style noble & naturel, qu'il seroit à souhaiter de retrouver dans un grand nombre de nos Historiens, qui ont plus de réputation que lui.

CÉRUTTI, [*Jean-Antoine*] de l'Académie de Nancy, né en 1738.

Les Ouvrages de celui-ci sont pleins d'esprit & de légéreté, mais de cet esprit recherché, qui, bien loin de donner du prix aux bonnes choses, ne fait que les déprécier. On trouve des vues excellentes & des idées neuves dans son Discours sur *l'Intérêt d'un Ouvrage*; mais elles sont défigurées par un style affecté, plein d'antithèses & de pointes; ce qui porteroit presque à croire que

de transmettre son nom à la postérité.

CHABANON, [*N.*] de l'Académi
criptions & Belles-Lettres, né en 17..

C'est encore un des Auteurs qu'on r
proché d'avoir omis dans *les Trois*
avoit, sans doute des droits à un Articl
tant d'Ecrivains médiocres qu'on no
d'autre part, un crime d'avoir rame
scene. A quoi sert donc de faire des P
les Critiques s'obstinent à susciter
auxquels on avoit répondu d'avance. N
parlé, il est vrai, de plusieurs Ecri
n'eussent mérité que notre silence, si d'
sons ne nous eussent pas fait un devoir d
Ne falloit-il pas les produire au grand
s'élever contre leurs travers, & en
ceux qui auroient été tentés de les imite
ques-uns avoient fait du bruit; d'aut

roit enfin dont les Articles fournissoient matiere à des réflexions intéressantes, à des critiques utiles, à des réfutations indispensables. Voilà pourquoi nous avons cru devoir les placer dans notre Collection.

On saura donc que M. *Chabanon* a donné au Théatre la Tragédie d'*Eponine*, qui n'est connue que par sa chûte, justement méritée ; qu'il est Auteur d'une autre Tragédie, à qui le défaut de représentation a épargné la même disgrace, & d'une Traduction des Odes Pythiques de *Pindare*, où le plus animé de tous les Poëtes Lyriques, paroît d'une froideur plus qu'Hyperboréenne.

Cet Académicien peut d'ailleurs mériter, par son érudition, l'estime de ses Confreres ; il peut avoir obtenu les éloges du Mercure : l'équité ne nous oblige pas moins d'avouer que ses Titres littéraires sont de la derniere foiblesse, en rendant justice d'ailleurs à toutes ses bonnes qualités.

1. CHAMBRE, [*Marin* CUREAU DE LA] Médecin ordinaire du Roi, de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1669, âgé de 75 ans.

Tous ses Ouvrages de Physique, de Morale & de Belles-Lettres, fourniroient à peine la matiere d'un très-petit extrait à quiconque se

borneroit à en tirer les choses passables, qu'on peut y trouver par intervalle ; tout y est diffus, plat & commun. Il ne fut sans doute de l'Académie, que comme les rustiques habitans du Latium servirent à fonder la République Romaine.

2. CHAMBRE, [*François* ILLHARRART DE LA] Docteur de Sorbonne, né à Paris en 1698, mort dans la même ville en 1753.

* Il n'a guère plus de mérite que le précédent, comme Littérateur ; mais on fait grand cas de ses Ouvrages de Controverse & de Théologie, dont le plus connu est le *Traité de la vérité de la Religion*, un des meilleurs qui aient été composés depuis celui d'*Abadie*. L'Auteur y joint le mérite du style à la justesse & à la solidité des raisonnemens. Ses différens Ecrits contre les Jansénistes, sont ce qu'on a publié de plus impartial & de plus judicieux sur ces matieres.

CHAMFORT, [*Sébastien-Roch-Nicolas* DE] né à Clermont en Auvergne, en 17..

Son *Eloge de la Fontaine* offre un grand nombre d'observations littéraires & morales qui annoncent un esprit plein de goût & de sagacité, & est écrit avec cette noble simplicité qui n'exclut ni la force, ni l'élégance, & qu'on rencontre si

rarement dans les Ouvrages Académiques. Il y a des détails heureux & des Scenes assez bien dialoguées dans *la Jeune Indienne* & dans *le Marchand de Smyrne*, deux Comédies en un Acte, la premiere en vers, & l'autre en prose ; mais ce n'est pas suffisant pour figurer avec avantage parmi les Eleves de *Thalie*. La République des Lettres fourmille aujourd'hui d'Ecrivains de cette trempe. Il semble qu'on préfere l'éclat pétillant & passager d'un feu d'artifice, à cette chaleur vive, mâle & soutenue, qui doit être l'ame des Ecrits, & dont la privation les fait mourir presque en naissant.

CHANGEUX, [*Pierre-Jacques*] né à Orléans en 1740.

Il eût acquis plus de gloire, si, au lieu de faire deux volumes, il eût réduit à un seul son *Traité des Extrêmes*. Cet Ouvrage, qui n'a fait aucune impression dans le Public, méritoit d'être mieux accueilli ; l'idée en est neuve, le plan bien suivi ; les pensées & les vues sont pleines de Philosophie. Quand nous disons *pleines de Philosophie*, nous ne prétendons pas parler de cette Philosophie bizarre, qui eût peut-être accrédité cet Ouvrage chez les esprits frivoles, & en eût fait pardonner les défauts en faveur de la hardiesse des sentimens & de l'enflure du style ; nous parlons de cette Phi-

losophie qui tend à éclairer les hommes, & à les garantir de l'illusion. Malgré le défaut de précision dans les matieres, on peut conseiller la lecture de ce Livre à ceux qui veulent avoir une idée nette des vices, des défauts, des vertus qui font le partage de l'humanité.

M. *Changeux* a publié depuis une *Bibliotheque Grammaticale abrégée*, ou *Nouveaux Mémoires sur la parole & l'écriture*, Ouvrage écrit avec méthode, où l'on trouve des observations neuves, fines, délicates, & une érudition aussi vaste que bien digérée.

1. CHAPELAIN, [*Jean*] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1595, mort dans la même ville en 1674, Poëte justement estimé tant qu'il se borna au genre qui lui convenoit. Son Ode au Cardinal de *Richelieu*, louée par *Boileau* lui-même, laquelle a près de trois cens vers; ses autres Pièces lyriques, ses Sonnets, ses Madrigaux, [petites Pièces préférables à beaucoup d'autres de la même espèce, qui figurent dans nos Recueils] ne sont pas les Ouvrages qui l'ont rendu ridicule; ils suffiroient, au contraire, pour établir la réputation d'un homme qui n'auroit pas fait *la Pucelle*. C'est cette Pucelle si magnifiquement annoncée, si long-temps attendue, si imprudemment mise au jour, qui a pré-

ipité *Chapelain* du haut du Trône poétique, où ses amis l'avoient placé, dans la derniere classe des mauvais Ecrivains. Jamais Ouvrage n'a plus prêté à la Satyre, parce que jamais Ouvrage n'a été plus opposé au génie d'un Auteur. L'Epopée exige de la fécondité dans l'invention, de l'élévation dans les sentimens, de l'agrément dans les détails, de la vivacité dans les images, de la chaleur, & sur-tout de l'harmonie dans le style. On chercheroit en vain dans le Poëme de *Chapelain*, le moindre germe de ces qualités. Un esprit froid, une ame symmétrique, une imagination seche & stérile, un ton monotone, plein d'âpreté & de rudesse, sont des titres assûrés pour être l'anathême des Muses épiques. Ce n'est pas que les vers de la *Pucelle* ne contiennent quelquefois des pensées justes, ne renferment des sentimens raisonnables; mais tout y est mort, tout y annonce le pénible travail qui les a enfantés; ils ont l'air d'avoir été arrachés par violence à la nature. Le moyen après cela de plaire & d'intéresser? *Boileau* a donc eu raison de ridiculiser cet Ouvrage, en donnant de son style une imitation très-propre à la décrier.

Maudit soit l'Auteur dur dont l'âpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
A fait de méchans vers douze fois douze cens.

Rouen en 1710.

Des idées grandes, justes & bien préſ
ſervent aſſez communément de baſe à t
plans de ſes *Sermons*. Il s'eſt attaché,
ſtyle, à la maniere de *Bourdaloue*; & ſans
comme ſon Modele, cette profondeur
plénitude de raiſonnemens qui le rend
ginal, il a quelquefois plus de chaleur
traits d'élévation propres à ranimer l'atte
l'Auditeur ou du Lecteur. Ses Péroraiſ
tout ſont vives, fortes & pathétiques,
différentes matieres qu'il traite. On do
guer, parmi ſes Diſcours, celui qu'il
pour la priſe d'habit de Madame d'*Egmo*
cours unique par l'à-propos & l'énergie
ſions. C'eſt dans ces ſortes de circonſtan
le talent ſe développe; celui du Per
pelain obtiendra toujours l'eſtime de qu

elle, près de St. Denis, en 1624, mort à Paris en 1689, étoit fils naturel de *François Luillier*, Maître des Comptes, qui le légitima en 1642.

Son *Voyage de Montpellier*, auquel *Bachaumont* n'eut qu'une légere part, est un petit chef-d'œuvre d'enjoûment, de finesse & de plaisanterie. Ses autres Poésies sont dans le même goût, mais n'ont pas toujours le même agrément.

La trempe de l'esprit & du caractere de *Chapelle*, le portoit naturellement à la Poésie légere, & ne lui permettoit pas d'autre genre de travail. Il est étonnant néanmoins qu'avec les secours qu'il trouva pour son éducation, il ne soit pas devenu un Auteur grave. Eleve de *Gassendi*, les Poëtes & les Historiens Grecs & Latins, les Philosophes & Moralistes modernes furent la matiere de ses études; mais la nature l'emporta. Cette nature étoit dans *Chapelle* une gaieté assez continue, accompagnée d'une paresse qui le rendoit ennemi de la contrainte & du moindre travail. De-là, la plus grande liberté dans ses goûts, comme dans ses idées : de-là, plus de naturel que de politesse, moins de délicatesse que de licence & de débauche. Jamais Auteur ne s'est mieux peint dans ses Ouvrages. Ils sont tels que la premiere inspiration les a produits. Les beautés en sont vives & originales, mais presque toujours accompagnées de quelques négligences, moins

fréquentes, à la vérité, que dans l'Abbé de *Chaulieu*, son disciple. Il excelloit sur-tout dans les Vers à rimes redoublées. On conviendra, avec M. de *Voltaire*, qu'il n'en fut point l'inventeur; cependant la raison que cet Ecrivain en apporte, n'est pas ce qui le prouve. *D'Assouci*, qui, selon l'Historien du *siecle de Louis XIV*, en avoit donné l'exemple, étoit contemporain de *Chapelle*, & par conséquent il est difficile de décider lequel de ces deux Poëtes en a fait usage le premier. Il falloit remonter plus haut dans les époques de notre Poésie. On auroit trouvé que *François Habert*, contemporain de *Marot*, est le premier de nos Poëtes qui ait employé les rimes redoublées, comme on peut en juger par le morceau que nous avons cité à son article.

Chapelle aimoit la bonne chere encore plus que la Poésie, & joignoit à ces deux goûts celui des bons mots. Un jour qu'il sortoit d'une table, où la chere avoit été mince, il dit à l'oreille d'un de ses amis, de façon pourtant que le maître de la maison pût l'entendre : *Où irons-nous dîner en sortant d'ici ?*

2. CHAPELLE, [*Jean* DE LA] Receveur Général des Finances de l'Académie Françoise, mort à Paris en 1723, n'étoit point parent du

récédent, & ne lui ressembloit en rien du côté le l'esprit. Sa manie étoit de tenir une table excellente pour les Gens de Lettres, qui ne manquoient pas d'applaudir à ses vers autant qu'à sa prose. L'*Amphitrion* mourut; sa prose & ses vers perdirent tout leur mérite, & les Approbateurs se rangerent du côté du Public qui n'avoit pas dîné chez lui.

3. CHAPELLE, [*N.* DE LA] Abbé, des Académies de Lyon, de Rouen & de Londres, né en 17..

Celui-ci a plus cultivé les Sciences que les Belles-Lettres. Dans ses Ouvrages de Mathématiques, presque tous devenus classiques, il joint au mérite de la méthode celui du style trop négligé dans ces sortes de Livres élémentaires, dont l'apanage semble être la sécheresse. L'homme de Lettres se fait sentir dans tout ce qu'il a composé; c'est pourquoi nous le plaçons ici. D'ailleurs son *Art de communiquer ses idées*, son *Essai sur la santé*, & son *Ventriloque* peuvent être regardés comme des Productions qui ne sont point étrangeres à la Littérature.

CHARDIN, [*Jean*] né à Paris en 1643, mort à Londres en 1713.

De tous les Voyageurs qui ont écrit sur les

pays qu'ils ont parcourus, il n'en est pas dont les *Mémoires* soient plus curieux. Les siens contiennent des vues d'un bon Observateur, dirigées par un esprit sage, qui n'écoute point son imagination. On les lit avec intérêt, & l'on est porté d'autant plus à croire l'Auteur, qu'il ne fait nul effort pour être cru.

CHARLEVAL, [*Jean-Louis* FAUCON DE RIS, sieur DE] né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1693; bel esprit de son tems, qui cultiva les Lettres, & fit des Vers pour son plaisir, dont il ne nous est parvenu que quelques Pieces, qui font connoître qu'il avoit du talent pour la Poésie légere.

Il étoit fort lié avec *Voiture*, *Scarron*, *Sarrasin*, avec la fameuse *Ninon*, & quelques autres, d'une société pleine de gaieté & d'agrémens, ce qui ne contribue pas peu à animer un esprit naturellement agréable & facile. On se souvient du Couplet qu'il adressa à Madame *Scarron*, depuis Madame de *Maintenon*.

Bien souvent l'amitié s'enflamme,
Et je sens qu'il est mal-aisé
Que l'Ami d'une belle Dame
Ne soit un Amant déguisé.

Il ne faut pas ignorer qu'il est l'Auteur de la fameuse Conversation du P. *Canaye* avec M. le

Maréchal d'*Hocquincourt*, inséré dans les ouvrages de *St. Evremont*, qui n'a fait que la gâter en y ajoutant.

Une anecdote qui fait honneur aux sentimens de *Charleval*, c'est la générosité avec laquelle il offrit dix mille francs à M. & à Madame *Dacier*, croyant que le dérangement de leurs affaires étoit la principale raison qui les déterminoit à abandonner Paris pour se retirer en Province.

Scarron, pour peindre la délicatesse de l'esprit & du goût de *Charleval*, disoit que *les Muses ne la nourrissoient que de blanc-manger & d'eau de poulet*. Quoique d'une complexion foible, il vécut quatre-vingts ans, & conserva jusqu'à la fin de sa vie *tous les charmes de la jeunesse & cette bonté de cœur si desirable dans l'amitié*; c'est l'éloge qu'en fait Mademoiselle de *Lenclos*, dans une Lettre qu'elle écrit à *St. Evremont*, en lui apprenant la mort de cet ami commun. *C'est plus que mourir soi-même*, lui dit-elle, *que faire une pareille perte.*

CHARLEVOIX, [*Pierre-François-Xavier* DE] Jésuite, né à Saint-Quentin, en 1682, mort en 1761.

On lui a l'obligation de plusieurs Histoires assez bien écrites, mais diffuses. Elles ont pour objet les mœurs, la Religion, & la description

des pays de plusieurs peuples, soit de l'Asie, soit de l'Amérique.

L'*Histoire du Japon* est pleine de tableaux intéressans & animés. Celle *du Paraguay* est également curieuse & instructive : on ne peut reprocher à l'Auteur, que des détails trop longs, & peut-être nécessaires, parce que ce dernier Ouvrage est en quelque sorte la réfutation de plusieurs griefs imputés à sa société au sujet des célèbres missions qu'elle a établies dans ce pays. Les Pieces justificatives, qui forment elles seules un volume peu intéressant pour le Lecteur, doivent être d'un grand poids en faveur de l'Historien. Il fut soutenu dans cette entreprise par feu M. le Duc d'*Orléans*, pere de celui d'aujourd'hui ; & ce fut par la protection de ce Prince qu'il obtint de la Cour de Madrid tous les Mémoires dont il avoit besoin. En général le style du P. *Charlevoix* est celui d'un homme de Lettres plutôt que celui d'un Religieux ; aussi travailla-t-il pendant vingt-deux ans avec succès au Journal de Trévoux.

CHARPENTIER, [*François*] Doyen de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Paris en 1620, mort dans la même ville en 1702.

Ses Poésies ne valent pas la peine qu'on en

parle. Ses Traductions ont été utiles dans leur tems, mais sont infiniment surpassées par celles qui les ont suivies. Tout ce qu'on peut en estimer, ce sont les notes vraiment instructives, genre de travail toujours à la portée des Ecrivains laborieux, & que les Traducteurs modernes savent si bien s'approprier, ce qui leur donne un air d'érudition, précisément autant qu'il en faut pour paroître des Littérateurs un peu renforcés. Une chose qui doit étonner, c'est que *Charpentier*, occupé toute sa vie à traduire les Auteurs Grecs & Latins, se soit rangé au nombre de leurs détracteurs. On a oublié les Ouvrages qu'il fit pour soutenir cette mauvaise cause, mais on se souvient de l'Epigramme de *Boileau*.

Ne blâmez pas *Perrault* de condamner *Homere*,
Virgile, *Aristote*, *Platon*;
Il a pour lui Monsieur son frere
G... *N. Lavau*, *Caligula*, *Néron*,
Et le gros *Charpentier*, dit-on.

Par un principe de justice, nous devons rappeller ici que les Recueils de l'Académie Françoise offrent un grand nombre de Discours de *Charpentier*, dont quelques-uns sont écrits avec autant de naturel que de force & de bon sens.

CHARRON, [*Pierre*] Théologal de la Cathédrale de Condom, né à Paris en 1541, mort subitement dans une rue de la même ville, en

1603 ; génie profond & facile, qui tenoit de celui de *Montagne*, son ami. Il avoit, outre cela, un esprit naïf & judicieux, un style simple, quelquefois énergique, & sur-tout une maniere de concevoir & de présenter les choses, qui en fait un Auteur original.

C'est l'idée qu'on se forme de *Charron* à la lecture de ses Ouvrages. Son *Traité de la Sagesse* l'a fait ranger, par le Jésuite *Garasse*, au nombre des Incrédules ; & les Philosophes de nos jours, sur ce beau témoignage, se sont empressés de se l'associer, tant il est vrai qu'ils savent tirer parti de tout. On a vu l'Auteur d'*Emile* s'appuyer de quelques-uns de ses passages, pour étayer ses opinions contre le Christianisme. Il est vrai que la maniere de procéder de *Charron* peut présenter d'abord l'idée de Scepticisme aux esprits superficiels ou intéressés ; mais il est aisé de prouver qu'il n'a jamais douté de la Religion qu'il professoit ; qu'au contraire son intention a toujours été de la défendre.

Si l'on fait attention au caractere de cet Auteur, développé dans ses propres Ouvrages, on verra qu'il n'écrivit son Livre *de la Sagesse* que pour réfuter les doutes de quelques Beaux-Esprits de son temps, au nombre desquels étoit son ami *Montagne*. Le Théologal de Condom avoit l'ame naturellement paisible, & ennemie de ces dis-

putes où les Esprits impétueux & durs ont presque toujours l'avantage. Il prit le parti de répondre, la plume à la main, aux objections qu'on lui faisoit dans la Société, & ce fut dans cette intention qu'il composa son Traité *de la Sagesse*, dans lequel il expose, avec bonne foi & sans déguisement, les sentimens de tous les Sceptiques qu'il vouloit réfuter. On y voit un Philosophe Chrétien, assez ferme pour ne pas craindre de mettre dans toute leur force les argumens de ses Adversaires. Il les étend peut-être avec trop d'indulgence, mais il ne faut que lire attentivement son Livre, pour connoître combien il étoit éloigné de ces ruses si rebattues aujourd'hui, où l'on présente les difficultés avec plus de complaisance que les solutions. Aussi fait-on le cas qu'on doit faire de ces Docteurs méthodiques, toujours déterminés à ne rien croire, quoiqu'ils disent faire profession de chercher la vérité.

Un autre Ouvrage de *Charron*, qui ne laisse aucun doute sur la sincérité de sa foi, c'est son Livre des *trois Vérités*, publié en 1594. La premiere de ces Vérités est, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'une vraie Religion; la seconde, que de toutes les Religions la Chrétienne est la seule qui soit divine; la troisieme, que de toutes les Communions du Christianisme il n'y a que la Catholique Romaine qui soit la véritable Eglise. Par la

premiere de ces vérités il combat les Athées, les Payens, les Juifs & les Musulmans; par la seconde & par la troisieme, les Hérétiques & les Schismatiques.

Qu'on vienne nous dire, après cela, qu'un tel homme avoit des sentimens opposés aux Vérités, qu'il soutient avec tant de force & de clarté. Ne seroit-ce pas vouloir prouver par les contraires les faits les plus évidens, renverser toutes les notions de l'esprit humain, insulter à la crédulité publique ? Tel est cependant le style ordinaire des prétendus Amateurs de la Vérité.

CHASSIRON, [*Pierre-Mathieu* MARTIN DE] de l'Académie de la Rochelle, né en l'Isle d'Oleron en 1704, mort en 1767, Adversaire judicieux de ces Drames lugubres qu'on prétend nous donner aujourd'hui pour des Comédies. Ses Ouvrages ne forment pas un grand volume, mais il a assez bien écrit pour faire honneur à ses lumieres, à son goût, à son style, & mettre en évidence l'ineptie de ces Productions bizarres, dont le Public a eu la bonté de s'infatuer.

CHASTELET, [*Gabrielle-Emilie* DE BRETEUIL, Marquise DU] née en 1706, morte en 1749, s'est élevée au dessus de son sexe, par des

qualités qui ne lui ſont pas ordinaires, l'amour de l'étude & la profondeur des Sciences. Ses *Commentaires ſur Newton*, la placent parmi nos meilleurs Phyſiciens, & les vers que M. de *Voltaire* a faits à ſa gloire, la placent parmi les Femmes les plus aimables & les mieux célébrées.

CHASTRE, [*Edme*, Marquis DE LA] Colonel-Général des Suiſſes & Griſons, mort en 1645.

Il a laiſſé des *Mémoires*, qui ont eu le ſort commun à bien des Ouvrages de cette nature. Ces récits particuliers ſe perdent dans la foule, quand ils ne nous apprennent que ce qu'on trouve dans les Hiſtoires générales.

CHATEAUBRUN, [*Jean-Baptiſte* VIVIEN DE] Sous-Gouverneur de M. le Duc de *Chartres*, de l'Académie Françoiſe, né à Angoulême en 1686, mort à Paris en 1775.

Quoiqu'il ſoit fort ſupérieur dans la Tragédie aux *Lemiere*, aux *Marmontel*, aux *Delaharpe*, &c, on ne peut pas dire qu'il ſoit un de nos bons Poëtes Tragiques. *Mahomet II*, qu'il donna en 1714, eut des ſuccès dans ſa nouveauté, & eſt reſté depuis dans le plus profond oubli: la foibleſſe du cinquieme Acte eſt la principale cauſe qui a empêché cette Pièce de paroître.

M. de *Châteaubrun* donna, quarante ans après, trois autres Tragédies, dont deux sont restées au Théatre, *les Troyennes* & *Philoctete*, quoiqu'elles ne soient pas exemptes de défauts. Il est vraisemblable qu'avec plus de travail & de correction ce Poëte eût enrichi la Scene de Pieces excellentes. Il a le ton tragique, de l'élévation, de la chaleur & du jeu dans la versification. Par malheur pour ses Ouvrages, les beautés ne s'y rencontrent que par intervalles, & n'en rachetent point les défauts, raison décisive pour n'occuper qu'un rang médiocre.

CHAULIEU, [*Guillaume* ANFRIE DE] Abbé d'Aumale, né au Château de Fontenai, dans le Vexin-Normand, en 1639, mort à Paris en 1720.

La caducité de l'âge n'eut pas le pouvoir d'amortir les saillies de sa Muse, ni d'altérer ses goûts; il aima toujours les plaisirs, & les chanta jusqu'à la fin de sa vie. *Chapelle*, son ami, avoit décidé ses talens par son exemple, & les dirigea par ses leçons. L'Abbé de *Chaulieu* surpassa son Maître à beaucoup d'égards. Doué, comme lui, d'une imagination vive, d'un esprit naturel & facile, il a plus de grace, plus de brillant dans la pensée & dans l'expression; supériorité qui vient sans doute d'une sensibilité impétueuse qui

l'entraînoit avec rapidité vers tous les objets agréables ; il les savouroit avec réflexion. De-là cette multitude de Poésies pleines de délicatesse, d'aménité, de sentiment, & d'une hardiesse plus que philosophique. Son cœur, toujours ému par la volupté, lui fournissoit sans effort ces tournures naïves & délicates propres à peindre les sentimens qu'il éprouvoit. Ses négligences mêmes sont une nouvelle source d'agrément, par l'intérêt séduisant qu'elles portent avec elles.

Il est fâcheux, pour la gloire de ce Poëte ingénieux, que la Jeunesse ne puisse lire ses Ouvrages sans danger, & les gens sages sans indignation. Tout ce qu'il pense, tout ce qu'il dit ne tend qu'à accréditer une Philosophie Epicurienne d'autant plus dangereuse, qu'il a su la réduire en sentiment. Point de moyen plus sûr de s'attirer des lecteurs, des admirateurs, des prosélytes ; & cependant rien de plus révoltant aux yeux d'une raison, nous ne disons pas austere, mais éclairée, que ce penchant à faire consister tout le bonheur dans la jouissance actuelle des plaisirs des sens. La Philosophie qui se vante si hautement d'être la dépositaire des vraies lumieres, auroit dû rejeter un systême si faux en lui-même, & si propre à dégrader l'humanité. Au contraire, elle l'étend, la préconise, & ne craint pas de sacrifier ainsi sa gloire à l'envie de se procurer des

partisans, qui oublient ce qui leur en coûte pour figurer dans la société des ames foibles & des esprits forts.

CHAUMEIX, [*Abraham-Joseph* DE] né à Chanteau, près d'Orléans, en 17..

Nous ignorons si cet Auteur a été convulsionnaire, ainsi que les Philosophes l'en ont accusé : ce n'est pas là-dessus que nous devons le juger : ce que nous savons, c'est qu'il est un de ceux qui ont le plus écrit contre l'Encyclopédie. Qu'il s'y soit mal pris, on peut en convenir, il n'en sera pas moins vrai qu'il a relevé un nombre infini de bévues & de traits d'ignorance dans les cinq premiers volumes de cette énorme compilation. Ces volumes sont cependant les mieux faits. Que pensera donc la Postérité de cet Ouvrage si vanté ? N'y trouvera-t-elle pas plutôt le monument de la présomption, de l'orgueil & de l'ignorance de notre siecle, que celui de ses lumieres, de ses vertus & de ses talens ?

CHAUSSÉE, [*Pierre-Claude* NIVELLE DE LA] de l'Académie Françoise, né à Paris en 1691, mort dans la même ville en 1754.

Quoiqu'on puisse faire remonter jusqu'à lui la vogue du comique larmoyant parmi nous, on

auroit tort de l'en regarder comme l'inventeur. Ce genre de gloire, quand même il lui appartiendroit réellement, seroit des plus médiocres. Mais sans parler de *Térence*, où nous trouverions des scènes aussi touchantes & aussi pathétiques que dans les Pieces de M. de *la Chaussée*, on ne peut pas nier que les Poëtes qui ont précédé *Corneille* & *Moliere* n'aient composé une infinité de Drames de cette espèce, qui ont toujours trouvé des contradicteurs parmi les gens de goût. Leurs Tragi-Comédies, leurs Comédies héroïques ne sont autre chose que les modeles qui ont dirigé M. de *la Chaussée* dans ses compositions. Toute la différence se réduit à un peu plus de dignité dans les personnages : là ce sont des Rois, des Princes ou des Héros ; ici des hommes d'un rang inférieur.

Cette différence ne sauroit donc être regardée comme une création. Tout ce qu'on peut dire avec les Panégyristes de M. de *la Chaussée*, c'est qu'il est le premier qui ait présenté avec succès ce genre bâtard sur notre Théatre. L'accueil fait au *Préjugé à la Mode*, où le comique partage la scène avec le pathétique, l'encouragea dans cette carriere, & depuis il n'est plus sorti de cette bigarrure monstrueuse qu'on auroit dû proscrire dès sa naissance. *Moliere* s'étoit bien gardé de donner dans un pareil travers ; son génie créateur

capable d'inventer ou de réhabiliter ce genre, s'il eût été dans l'ordre, rejeta toujours ce caractere de langueur qui dénature la Comédie.

Qu'on ne diſe pas que c'eſt un nouveau préſent qu'on a fait à notre Scène. Toute Production qui n'eſt pas d'accord avec la nature, eſt vicieuſe par elle-même : eh ! quoi de plus éloigné de la nature, que des Pieces où les larmes & les ris ſemblent ſe diſputer la préférence ? Quelque habile que ſoit un Auteur, il paroîtra toujours abſurde de prétendre réunir dans un même ſujet la triſteſſe & la joie. On peut bien nous préſenter un Acteur ayant un pied dans le Cothurne, & l'autre dans le Brodequin ; mais tandis qu'on s'applaudira de cet accord bizarre, ce perſonnage n'en ſera que plus ridicule aux yeux du goût & de la raiſon. N'eſt-ce pas ſe jouer en quelque maniere de la ſenſibilité de notre ame, que de vouloir lui faire éprouver les contrariétés les plus choquantes, que de la tourmenter par des mouvemens forcés & pénibles, auxquels elle ne cede que malgré elle, & toujours pour un moment, parce qu'elle tend d'elle même à l'ordre & à la liberté ?

Ne peut-on pas du moins admettre les Comédies purement attendriſſantes, telles que *Mélanide*, qui n'offre point le monſtrueux mélange de l'attendriſſement & de la gaieté ? Tout

est intéressant d'un bout à l'autre; & pourvu qu'on attache le Spectateur, peu importe, dira-t-on, par quel moyen on parvient à cet heureux effet.

Nous répondrons que la corruption du goût, le renversement des idées, l'amour de la nouveauté, ne seront jamais capables de justifier ce qui répugne à toutes les regles. On a vu *Cénie* & d'autres Pieces de ce caractere très-accueillies; mais on n'en peut rien conclure en faveur du genre. L'homme éclairé, l'homme de goût, le sage Littérateur ne se laisse point entraîner aux applaudissemens de la multitude. Il sait juger des choses par les principes, & non par les succès; il se rappelle, dans ces momens de délire général, que les alimens les plus contraires sont quelquefois agréables aux estomacs dépravés, que la disette ou l'amour de la nouveauté donne du prix à la médiocrité, au vice même; & connoissant tout à la fois les sources de la bizarrerie dominante, la nature des objets qui l'entretiennent, le génie de la Nation qui l'encense, il attend, & pourroit prédire avec certitude le moment de la révolution qui doit guérir de cette phrénésie.

C'est en vain qu'on abuse; les regles développées par le goût sont appuyées sur des principes invariables. La nature n'est point contraire

garder *le Préjugé à la Mode*, *Mélanide*, *l'Ecole des Meres*, *la Gouvernante*, comme des Pieces qui méritent de l'indulgence, parce qu'elles sont en vers, & en très-beaux vers ; les préférer à tout ce qu'on a fait de plus supportable en ce genre depuis lui, en soutenant toujours que ce genre est condamnable, & que les Prosateurs qui ont voulu marcher sur ses traces, n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes talens, pour espérer les mêmes égards.

CHEMINAIS, [*Timoléon*] Jésuite, né à Paris en 1652, mort en 1689.

De l'onction, du sentiment, l'heureux talent de la persuasion, l'ont fait placer parmi les Prédicateurs, au même rang que *Racine* occupe parmi les Poëtes tragiques. La route du cœur est, sans contredit, la premiere qu'un Orateur chrétien doive chercher. La grande maxime qui doit lui servir de regle, & celle qui honore les talens du P. *Cheminais*, sera toujours celle-ci : *Si vis me flere, dolendum est primùm ipse tibi.* La plupart des Prédicateurs modernes ne s'occupent point assez à sentir & à se pénétrer de leur sujet. C'est par-là qu'on peut expliquer la raison de leur peu de succès, & faire tourner à leur désavantage les éloges qu'ils obtiennent du caprice & de la mode.

CHERON, [*Elisabeth-Sophie*] de l'Académie des Ricovrati, née à Paris en 1648, morte dans la même ville en 1711.

Les belles gravures qui ornent son *Recueil de Poésies* n'ont pu le garantir du naufrage, sort commun à beaucoup de nos ouvrages modernes, où l'on en trouve de plus belles : *Nil pictis timidus novita pupibus fidit.* Sa Traduction en Vers de l'Ode Latine de l'Abbé *Boutard*, qui a pour titre *Description de Trianon*, conserve encore quelques suffrages. Celle qu'elle a faite du Cantique d'*Habàcuc*, & qu'on trouve à la fin des Poésies de *Rousseau*, est la plus estimée de ses productions. Elle est écrite avec une force de style peu ordinaire dans les personnes de son sexe, dont l'esprit est naturellement plus sensible & délicat que robuste & vigoureux.

CHEVREAU, [*Urbain*] né à Londres en 1613, mort dans la même ville en 1701.

A peine son nom est-il aujourd'hui connu du commun des Littérateurs ; on a oublié du moins qu'il a été un des beaux esprits du siecle dernier ; cependant ses Ouvrages offrent plus de talent, une littérature plus étendue que les Productions d'un grand nombre d'Ecrivains qui brillent dans celui-ci, & sont destinés au même sort. Son Roman intitulé, *les Tableaux de la*

Fortune, est d'un bon Observateur ; son *Histoire du Monde*, souvent réimprimée, & écrite d'après les Auteurs originaux, donne une idée avantageuse de son érudition : personne n'avoit traité, avant lui, d'une maniere plus vraie & plus instructive, ce qui concerne les Orientaux, & en particulier les Musulmans. Ses *Œuvres mêlées* forment deux volumes, & renferment plusieurs Lettres assez agréables, parsemées de petites Pieces de Vers, quelquefois ingénieuses, plus souvent foibles, toujours exemptes d'enflure & de prétention. Il paroît, par ses Lettres, que *Chevreau* étoit en commerce avec les Poëtes & les Erudits de son tems, sur-tout avec Madame la Comtesse de *La Suze*, dont il se montre Adorateur passionné.

CHEVRIER, [*François-Antoine*] né à Nancy, mort en Hollande en 1762, le plus inépuisable de tous les Faiseurs de Brochures. Personne n'a peut-être plus écrit que lui, & plus inutilement. Ses Poëmes, ses Comédies, ses Poésies diverses, ses Observations, ses Mémoires, ses Histoires, ses Testamens politiques, ses Dialogues, ses Lettres, ses Romans, ses Nouvelles, ses Contes, ses Calendriers, Ouvrages presque tous infectés de l'esprit de satyre & du poison de la haine, peuvent être comparés à ces nuées d'insectes

éphémeres, qui piquent un moment & ne vivent qu'un jour.

CHOISI, [*François-Timoléon* DE] Doyen de la Cathédrale de Bayeux, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1644, mort dans la même ville en 1724.

Ses ouvrages de Biographie sont aujourd'hui fort négligés, indifférence que cet Auteur n'eût pas dû éprouver. Les *Vies* qu'on a de lui, & principalement celles de *S. Louis*, de *Philippe de Valois*, de *Charles V*, de *Charles VI*, sont préférables à tout ce que nous ont donné depuis les *Buri*, les *Goujet*, les *Formey*, les *Burigny*, & plusieurs autres Biographes de nos jours. Ces Histoires particulieres sont intéressantes par le plan, la méthode, les agrémens & la pureté du style; l'Historien n'est blâmable que d'y avoir hasardé quelques anecdotes dont on a reconnu la fausseté. Sa *Relation du Voyage de Siam*, est encore moins à l'abri du même reproche. Il s'étoit sans doute trop familiarisé avec le style romanesque, en écrivant sa propre Histoire, sous le nom de la Comtesse *des Barres*, pour éviter ce défaut dans des occasions plus importantes. Le style de son *Histoire de l'Eglise* est fort au dessous de la gravité du sujet; les récits qu'il y fait entrer la déparent entiérement. L'Histoire Eccle-

qui n'eſt pourtant pas la meilleure de celle
nous avons, & ſes quatre *Dialogues ſur l'Im*
talité de l'ame, qu'il compoſa, dit-on, en ſ
avec M. de *Dangeau*, ſon ami intime.

CHOMPRÉ, [*Pierre*] Licencié en D
Maître de Penſion à Paris, né dans le D
de Châlons-ſur-Marne, en 1698, mort à
en 1760; Auteur utile pour la Jeuneſſe
nous plaçons ici avec reconnoiſſance. On ſ
toujours le prix de ſes *Modeles de Latinité*
traits avec choix des meilleurs Ouvrages, &
lement propres à former le goût & les m
Son petit *Dictionnaire de la Fable*, celui
Bible, le *Vocabulaire univerſel*, l'*Introduct*
la Langue Latine & à la Langue Grecque
autant de productions de M. *Chompré*, qui
vent que ceux qu'on appelle Pédans de Co

Grenoble, né à Vienne en Dauphiné en 1609, ort en....

L'incorrection du style empêche qu'on ne lise Ouvrages historiques; & les inexactitudes nt ils fourmillent, doivent empêcher de les onsulter : ils consistent dans un *Nobiliaire du Dauphiné*, une *Histoire généalogique de la Maison e Sassenage*, & une *Histoire du Duc de Lesdiuieres*.

On lui attribue une Production infâme, connue ous le nom d'*Aloisia Toletana*; mais s'il est ssez vraisemblable qu'il ait pu ramasser les ordues qui font la base de cet horrible Ouvrage [le lus dangereux pour les mœurs qui ait paru en ucune langue], il n'est guere croyable qu'un omme qui écrivoit si mal en François, ait été capable d'orner de toutes les graces de la belle atinité ces Dialogues orduriers. De pareils Lires ne devroient jamais trouver des Lecteurs & ncore moins des Traducteurs, & cependant, à a honte des Lettres & des mœurs, celui-ci a trouvé s uns & les autres.

CIZIRON-RIVAL, [*François-Louis*] né à on en 1726.

La réputation de ses Ouvrages n'a point passé bornes de sa Province, où l'on peut les lire ute de meilleurs; ils consistent dans des Vers

prosaïques & dans quelques Mêlanges littéraires, écrits en mauvaise prose.

Il n'a pas été plus heureux dans l'édition qu'il a donnée de trois petits volumes de *Lettres entre Brossette & Despréaux*. On auroit pu se passer de ce Recueil qui n'offre rien de piquant, & le Réformateur de notre Parnasse n'avoit assurément pas l'intention qu'on rendît publiques ses Réponses au Commentateur de ses Œuvres. Cette affectation de recueillir tout ce qui est parti de la plume des Grands hommes, nuit souvent plus à leur gloire qu'elle n'y contribue. Le soleil n'est pas toujours à son midi, & ce ne sont pas les rêves d'*Homere* qu'on doit s'empresser d'offrir aux yeux du Lecteur.

CLAUDE, [*Jean*] Ministre Protestant, né à Sauverat en Agenois en 1619, mort à la Haye en 1687, fut une des meilleures plumes du parti Protestant. Ses Ouvrages de Controverse, quoique tous écrits d'un style éloquent, furent réfutés par *Bossuet*, *Arnaud* & *Nicole* [Adversaires, dont le nom célèbre est un préjugé pour le mérite du Prédicant], & donnerent lieu à l'excellent Livre de *la Perpétuité de la Foi touchant l'Eucharistie* composé par ces deux derniers.

Claude eut un fils qui fut aussi Ministre, dont il nous reste quelques Sermons qui prouvent qu'il n'avoit pas les talens de son pere.

CLÉMENT, [*Denis-Xavier*] Prédicateur
ˈi, Abbé de Marcheroux, né à Dijon en
mort à Paris en 1771, est un des Orateurs
ns de nos jours qui a le moins sacrifié au
lu siecle, & dont l'éloquence mâle & vigou-
seroit plus propre à faire impression, si
part de ses Discours étoient moins diffus &
négligés. Bien différent d'un grand nom-
: ses Confreres, plus occupés à former leur
ur les froides Productions du jour, & à en
orter le ton dans la Chaire, qu'à se former
; grands Maîtres, il s'étoit nourri de la lec-
les Saints Peres, & sur-tout de celle de
rysostôme, dont il paroît avoir saisi l'esprit,
& les mouvemens. Son élocution en général
nple, noble, pure & vigoureuse; si elle
moins inégale; si ses pensées étoient plus
& plus profondes; si son coloris répondoit
ırs à la vivacité de ses sentimens, on pour-
: proposer aux Orateurs Chrétiens comme
odele; mais il n'a ni l'éloquence convain-
de *Bourdaloue*, ni l'éloquence persuasive
assillon, ni l'éloquence tendre & onctueuse
eminais, ni l'éloquence brillante & animée
Neuville. La sienne tient par intervalles de
e chacun de ces Prédicateurs, sans attein-
eur maniere.

l'Abbé *Clément* a été moins heureux dans

les Ouvrages de piété qu'il a composés; le style en est froid & commun, quoiqu'on puisse y trouver également de quoi s'instruire & s'édifier.

2. CLÉMENT, [*Pierre*] né à Geneve en 1707, mort en 1767.

Ses cinq *Années Littéraires* ont fait oublier sa Tragédie de *Mérope*, & sa Comédie des *Francs-Maçons*. Le premier Ouvrage a eu une vogue étonnante, & cette vogue se soutient encore dans les Provinces & les Pays étrangers. On ne sauroit disconvenir qu'il ne mérite, à beaucoup d'égards, ce succès : il contient des critiques excellentes, des observations pleines de goût, mille traits d'un esprit piquant; mais il faut avouer aussi qu'avec un style agréable, l'Auteur fatigue souvent son Lecteur, par une profusion & une monotonie de gentillesses qui ne s'accordent pas avec le ton convenable à un Journaliste. Il paroît plus s'occuper de la maniere de dire les choses, que du soin de les faire comprendre, de leur donner de la netteté, de la suite, du poids. Un jargon trop cavalier, une liberté poussée jusqu'à l'indécence, des étincelles de lumiere qui permettent à peine d'entrevoir les objets toujours légérement effleurés, ne sont point les attributs qui doivent caractériser un Interprete des Muses; ils ne peuvent, au contraire, qu'affoiblir ses décisions.

3. CLÉMENT, [*Jean-Marie-Bernard*] ancien rofesseur au Collége de Dijon, sa Patrie, parent a Prédicateur, né en 1742.

Non-seulement il a su, quoique jeune, se garantir de la contagion des travers littéraires de otre siecle, mais encore il a eu le courage de se éclarer pour le bon goût; & les différentes criques qu'il a publiées, prouvent qu'il en connoît es principes, & qu'il est capable de les rappeler vec succès. L'étude des Anciens & des bons Modeles, dont il paroît nourri, sera toujours la ource de cette aversion que tout esprit vraiment éclairé a pour le faux ou le médiocre, & un réservatif contre les innovations des minces Littérateurs.

M. *Clément* a peut-être excédé les bornes de a critique, non pas en s'écartant, comme on a oulu le faire croire, de la modération & de honnêteté, mais en mettant trop de sévérité ans ses décisions, en s'attachant à des détails elquefois minutieux, & sur-tout en négligeant analyser les beautés, après avoir discuté les éfauts. Ce dernier devoir est d'autant plus indisnsable, qu'on ne sauroit acquérir le droit de âmer ce qui est mal, que par une égale dispoion à louer ce qui est bien. D'ailleurs, l'exposin des beaux morceaux ne contribue pas moins x progrès de l'Art, que la critique des endroits éfectueux.

Cette espece d'injustice a paru principal dans ses *Observations*, à l'égard de la *Trad en vers des Géorgiques de Virgile*, par M. l *Delille*. On conviendra, sans peine, qu'on contre des endroits foibles & mal traduit défauts doivent-ils empêcher de rendre aux vraies beautés qui y brillent souve auxquelles le Critique semble n'avoir p fait d'attention ?

Nous ne saurions trop le répéter ; il e tageux, & même nécessaire au mainti République des Lettres, qu'il s'éleve de temps des esprits assez éclairés pour con regles du bon goût, assez habiles pour les usurpations du mauvais, & assez fer en arrêter les progrès. La Littérature est pece d'arene, où les combattans sont s jugement de chaque Spectateur, qui a dr y combattre à son tour ; & personne n engager, s'il refuse de s'assujettir aux blies, dont la premiere est la liberté.

Ce sera toujours en vain qu'un Auteur prétendra se mettre à l'abri de la crit petites intrigues de société, les éloges des Journalistes, la gauche admiration ques zélateurs, l'aveugle protection de *Mécenes*, l'autorité même, sont de foil parts contre les traits du goût & de

offensés. *Denis* a beau s'armer des terreurs de la tyrannie, ses Ouvrages n'en deviennent pas meilleurs; & *Philoxene*, après les avoir lus, dira, plutôt que de les approuver, *qu'on me remene aux Carrieres*. Le Public, qu'on ne peut y envoyer avec lui, sera du parti de *Philoxene*, & le Tyran n'aura pour partage que le ridicule de ses Ecrits, & la honte de l'oppression.

Il eût donc été plus utile à ceux qui ont éprouvé la critique de M. *Clément*, de faire tourner ses leçons au profit de leur talens, s'ils en étoient susceptibles, que d'employer leur crédit à le persécuter.

Ne sera-t-il donc pas permis de dire que des vers, prétendus philosophiques, sont froids & rampans; de relever des défauts de poésie, de versification, de style & de goût; de se plaindre d'une langueur & d'une monotonie assommantes dans un Ouvrage (le Poëme des *Saisons*] dont l'agrément, la chaleur & la variété devoient faire tout le prix, sans avoir à craindre une détention ignominieuse, quand on n'offense, ni la Religion, ni le Gouvernement, ni les mœurs? Les Lettres ne rougiront-elles pas un jour d'avoir vu subsister, parmi elles, une Inquisition plus redoutable & plus odieuse que celle que la Philosophie reproche si amérement à certains pays qu'elle appelle barbares; une Inquisition que les Philosophes eux-

mêmes exercent envers les Littérateurs qui ont assez de bon sens pour ne pas adopter leurs opinions, assez de droiture & de vigueur pour les réfuter? Quelle contradiction entre leurs maximes & leur conduite! On voit d'un côté ces Apôtres de la tolérance ne prêcher dans leur Ouvrages que la modération & la paix : de l'autre, on les voit, oubliant leurs préceptes, s'intriguer dans les sociétés, se rendre les ministres d'une persécution injuste, & devenir les Familiers du St. Office, toutes les fois qu'il s'agit d'accabler le Citoyen éclairé qui brave leur délire, & qui devroit, par cette raison même, être plus à l'abri de leurs manœuvres.

Graces au Gouvernement éclairé par d'autres lumieres que par les lumieres philosophiques, les sages Littérateurs ne seront plus exposés à de pareilles insultes. On connoît à présent tout le danger de cet esprit systématique, qui, d'une main, renversoit les Autels consacrés, & de l'autre, s'en élevoit à lui-même; on a dévoilé les mysteres de cet orgueil plus qu'hypocrite, qui s'immoloit tous les jours de nouvelles victimes, & ne décoroit que les humbles Satellites destinés à embellir son triomphe. La fausse ostentation de l'amour de la Patrie n'en imposera plus dans des bouches mensongeres; & l'Ecrivain utile qui respectera les Loix, vengera la Religion, rappellera les mœurs,

défendra le goût, sera assuré de voir protéger ses travaux, & de n'avoir pas à gémir des tristes effets de son zele.

Au mérite de bien analyser un Ouvrage, d'en faire connoître les défauts, de donner d'excellens préceptes de goût, tous fondés sur la nature & la raison, M. *Clément* joint le talent de la versification. Nous connoissons de lui plusieurs Satyres, qui, sans annoncer un successeur à *Boileau*, prouvent que personne, jusqu'à présent, n'a plus approché de la maniere de ce Satyrique, soit pour le fond des choses, soit pour la tournure des vers. Les bonnes plaisanteries, les tours heureux, les pensées courageuses, les expressions énergiques qu'on trouve sur-tout dans celle qu'il a intitulée *Mon dernier mot*, prouvent qu'il a un talent marqué pour ce genre de Poésie, & nous l'invitons à le cultiver. Peu de nos Poëtes actuels connoissent aussi bien que lui l'art de la versification. La plupart n'ont pas la force de soutenir leurs vers au delà de deux ou de quatre; leur Muse est essoufflée, & a besoin de reprendre haleine par intervalles égaux. Celle de M. *Clément* est moins gênée, plus flexible, plus variée; elle sait enchaîner ses périodes d'une maniere différente, rouler son style avec autant de noblesse que de simplicité, & se ménager des repos qui contribuent à l'harmonie. Par cet art, aujourd'hui

N v

ſi négligé, on attache le Lecteur, & on le dédommage de l'ennnui cruel, fruit inévitable de la monotonie de nos Poéſies modernes.

M. *Clément* a publié depuis les premieres Editions de notre Ouvrage, pluſieurs volumes de *Lettres à M. de Voltaire*, qui confirment de plus en plus le témoignage que nous avons rendu à la ſagacité de ſon jugement & à la ſûreté de ſon goût. Ceux qui s'intéreſſent au ſuccès de ſes travaux, autant qu'à l'avantage du Public, ſont portés, par ces deux motifs, à deſirer qu'au talent de l'analyſe, il pût réunir un ſtyle plus flexible, plus agréable, plus varié. Cet heureux accord lui procureroit le ſuffrage d'un plus grand nombre de Lecteurs, & contribueroit plus efficacement au triomphe du goût & à l'amour des vrais principes. C'eſt beaucoup, ſans doute, de dire de bonnes choſes; pourquoi ne pas s'attacher à les dire d'une maniere piquante, qui leur donneroit un nouveau prix?

1. CLERC, [*Daniel* LE] Médecin & Conſeiller d'Etat de la ville de Geneve, ſa patrie, mort en 1728, âgé de 76 ans.

Ses Ouvrages de Médecine ne ſont pas de notre reſſort; mais l'*Hiſtoire* qu'il a compoſée de cet Art, lui donne une place parmi les Gens de Lettres les plus éclairés. La ſagacité, l'éru-

dition, la justesse de la critique, la solidité des réflexions, la netteté du style, rendront toujours cet Ouvrage précieux à ceux qui voudront avoir une juste idée de l'origine & des progrès d'une Science qui intéresse toute l'humanité. L'Auteur y discute avec clarté plusieurs points de l'Histoire ancienne, aussi curieux qu'intéressans. C'est dans les premiers Chapitres de cet Ouvrage que M. de *Voltaire*, qui lit rarement les Auteurs originaux, sur-tout les Grecs, a puisé ce qu'il a dit de vrai sur *Hermès*, sur *Zoroastre* & sur les Egyptiens.

2. CLERC, [*Jean* LE] frere du précédent, né à Geneve en 1657, mort à Amsterdam en 1736, où il enseigna long-temps les Langues & les Belles-Lettres.

Il étoit beaucoup plus savant que son frere, sans qu'aucun de ses Ouvrages, qui sont en très-grand nombre, vaille en particulier l'*Histoire de la Médecine*. Le plus connu & le plus estimé est son Journal littéraire, qui parut d'abord sous le titre de *Bibliotheque universelle*, puis sous celui de *Bibliotheque choisie*, enfin sous le nom de *Bibliotheque ancienne & moderne*, & qui forme en tout 82 volumes. Il offre, par intervalles, des jugemens sains & des analyses bien faites. Le *Clerc* s'étoit proposé pour modele la *République des Lettres* de *Bayle*, & il a souvent égalé ce

célebre Critique. On pourroit former un très-bon Recueil de son Journal, sous le titre d'*Esprit de le Clerc*; il faudroit pour cela qu'un homme de goût se chargeât de ce travail.

CLERC DE MONTMERCY, [*Claude Germain* LE] Avocat au Parlement, & Docteur en Droit, de la Faculté de Paris, né à Auxerre en 1716, Poëte qui a la gloire d'avoir fait les plus longues Epîtres qui aient jamais existé. Quelques-unes ont jusqu'à deux mille trois cents vers, & ce ne sont pas les plus longues. Il est aisé de présumer que ceux mêmes à qui elles ont été adressées, n'ont pas eu le courage de les lire en entier. Cette excessive prolixité n'est pas le seul défaut qu'on puisse leur reprocher : il regne dans la plupart un ton de singularité qui fait disparoître le mérite des traits d'esprit qui s'y montrent de temps en temps. Celle qui a pour titre *les Ecarts de l'imagination*, est un délire perpétuel. L'Auteur s'y écarte presque toujours de la vérité, de la nature, du bon goût, & sur-tout de la raison. Elle est adressée à M. d'*Alembert*, dont la modestie n'a pas été sans doute éblouie par ces vers où on lui prodigue des louanges qu'il doit avoir jugé lui-même très-outrées :

Le Philosophe *Diogene*,
A la honte du genre humain,

Marchant, la lanterne à la main,
Cherchoit un homme dans Athene.
Il veut trouver un sage, & ne voit que des fous;
Déjà son front se ride, & son cœur se consterne.
D'Alembert, si le Ciel l'eût créé parmi nous,
Soudain, pour t'embrasser, jettant là sa lanterne,
Plus content qu'*Archimede*, & d'un ton élevé,
Cent fois il rediroit : Enfin *je l'ai trouvé.*

Un pareil enthousiasme devoit nécessairement conduire à des bévues : c'est pourquoi le Louangeur épistolaire, après avoir comparé son Héros à trois anciens Géometres, dont les connoissances ont été infiniment surpassées par leurs successeurs,

Songe que tu rends à la France
Diophante, *Hipparque* & *Proclus*.

continue ainsi son Panégyrique :

Quand les Chansons d'*Horace* amusoient ton enfance,
Tu joignois, dans son Art, la force à l'élégance,
Et défiois *Lucrece*, *Empédocle*, *Aratus*.

Qui se seroit attendu que l'Auteur des *Mélanges de Littérature*, *d'Histoire & de Philosophie*, l'adversaire déclaré des graces de la Poésie, dût jamais être opposé comme un rival redoutable dans l'art des vers, à *Lucrece*, qui les faisoit si bien ? Ce n'est certainement pas pour avoir fait celui qui termine un Quatrain à la louange du Maréchal *de Saxe*, où le Poëte Géometre, après avoir mis en pieces deux Héros de l'antiquité,

César & *Scipion*, dit que *Maurice* eut pour sa part,

La tête du premier, & le bras dû second.

M. de *Montmercy* n'a pas plutôt loué le génie poétique de M. d'*Alembert*, qu'il passe à la description du Temple de l'imagination. C'est dans ce Temple qu'il faut voir les choses & les hommes travestis d'une maniere tout-à-fait étrange. Le Seau du *Tassoni* y sert de bénitier; *La Boucle de cheveux que Pope a célébrée*, de goupillon; l'Eloge de la Déesse est prononcé, *dans les jours de solemnités*, par *Erasme*, devant la *Lampe de l'enthousiasme, qui se tient en l'air sans être suspendue*; *Quinault* est un *Opérateur herborisant dans les bois d'Idalie*. On y trouve mille autres métamorphoses de ce goût.

L'*Epître à M. Petit*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est d'un autre genre de décoration. Tous les Médecins célebres y sont loués d'un style de Faculté qui n'est pas celui des Muses. L'Anatomie, l'Ostéologie, la Physiologie, la Pathologie, la Chirurgie, les Médicamens, sont les principaux objets de cette Epître, objets qui forment, comme on s'y attend bien, une nomenclature pénible, capable d'intéresser, tout au plus, les Médecins.

M. de *Voltaire* a eu aussi part aux Eloges de-

cette Muſe infatigable. M. de *Montmercy* a compoſé en ſon honneur un Poëme, qui ne le cede pas, pour la longueur à ceux dont nous venons de parler. Le zele du *Mecene* pour la Poéſie, n'a pas dû le rendre indulgent ſur celle de ſon *Homere*, quoiqu'il n'ait jamais dédaigné aucune eſpece de louange.

Après avoir fait ſentir les travers où le défaut de goût a jetté M. *le Clerc de Montmercy*, nous conviendrons qu'il auroit pu rendre ſes Productions plus eſtimables, ſi, au lieu de peindre les écarts de l'imagination, il ſe fût attaché à réprimer la ſienne ; ſi ſon exceſſive fécondité eût été reſſerrée dans les bornes d'une juſte modération, & s'il ſe fût toujours ſouvenu que la quantité des vers ajoute au ridicule, parce qu'il n'y a que ceux qui ſont bons, fuſſent-ils en petit nombre, qui puiſſent faire une bonne réputation. Il a d'ailleurs d'heureux germes de talent pour la poéſie & la verſification. Son pinceau ſait ennoblir, par intervalles, les choſes les plus communes, & peindre d'une maniere intéreſſante les objets les plus arides. On trouve dans ſes énormes *Epîtres* des morceaux pleins de force, d'élégance, de vivacité ; en ſorte qu'en corrigeant ſes Productions, & les réduiſant à une juſte étendue, il pourroit peut-être les relever du diſcrédit où elles ſont tombées. A quoi bon ſe conſumer en louanges

froides & parasites, tandis qu'il eut pû s'exercer plus utilement sur d'autres sujets ? Messieurs de *Voltaire*, *Diderot*, *Duclos*, d'*Alembert*, qu'il a infatigablement celébrés, ont été des Divinités, sinon sourdes, du moins ingrates, qui n'ont pas daigné seulement le nommer parmi les Demi-Dieux de leur nouvel Olympe. Aussi dit-on que M. de *Montmercy* n'est pas plus tenté de reporter son encens sur leurs Autels, que de célébrer la reconnoissance philosophique.

COCHIN, [*Henri*] Avocat au Parlement de Paris, sa Patrie, mort en 1747, âgé de 60 ans.

Il effaça la réputation des *Patru* & des *le Maître*, qui n'avoient eu de célébrité que pour s'être écartés du mauvais goût qui regnoit de leur temps dans la Plaidoirie. C'est à lui seul qu'il étoit réservé d'être le plus grand Orateur, & le modele le plus accompli de l'éloquence du Barreau.

Si, comme l'a dit *Ciceron*, le parfait Orateur est un homme de probité, qui sait bien parler, *Vir bonus dicendi peritus*, on peut assûrer que cette définition ne convint jamais mieux qu'au célebre M. *Cochin*. Ses vertus égaloient ses talens, & il se vit en possession de l'estime & de la confiance publique, dans un âge où les autres commencent à peine à en sentir le prix.

ns ses Plaidoyers, qui forment la partie
pale de ses Œuvres, on trouve tantôt une
ence mâle & vigoureuse, qui rejette les
ornemens; tantôt une éloquence touchante
:suasive, où les fleurs sont répandues avec
, selon que les matieres en sont susceptibles.
ıne n'a plus que lui réuni l'abondance des
& des raisonnemens, la plénitude du savoir
la raison, aux richesses de l'expression, à
:iété des tours, & sur-tout à ce sentiment
: qui sait mettre la justice & la vérité
tout leur jour, les faire aimer même de
qu'il combat. Par-tout le naturel, la force,
ition, la solidité, s'adaptent & se fondent,
ainsi dire, dans les sujets qu'il traite. On
y voir la probité s'exprimer par la bouche
icéron, & combattre l'injustice avec les
de *Démosthene*.* Les évenemens les plus
iqués, les incidens les plus accumulés,
fficultés les plus épineuses, se simplifient
a plume, & offrent un plan net & précis,
ıet à portée de suivre l'Orateur sans fa-
& sans contention. De l'affaire la plus em-
lée, il sait tirer une proposition unique
léveloppe avec une supériorité qui intéresse
ı maniere, autant qu'elle instruit par le

st sur-tout admirable dans sa marche. Un

ton noble & mesuré dans l'exorde, des gradations bien amenées dans le cours du discours, une chaleur qui naît de la force des raisons, des réflexions vives & pénétrantes, un pathétique qui acheve, dans la péroraison, de subjuguer le cœur, après avoir captivé l'esprit, sont les ressorts qu'il manie toujours avec un succès, fruit du génie, de l'art de le modérer & de lui donner l'essor à propos.

Veut-on savoir comment il parvint à se rendre maître de ses talens & à les perfectionner? Il est aisé de sentir qu'à l'exemple des Grands Hommes qui se sont distingués, chacun dans leur genre, ce fut par une étude constante & réfléchie des Anciens. S'appliquer de bonne heure à la lecture des Historiens & des Philosophes, pour apprendre des premiers l'origine & l'usage des loix, des seconds, la maniere de penser & de raisonner; tels furent les moyens qu'il jugea propres à le mettre en état de fournir une carriere où l'esprit ne sauroit se soutenir lui seul.

Ce n'est, en effet, que par le secours de ces Auteurs consacrés par l'admiration constante de tous les siecles, qu'un Ecrivain, quelque génie naturel qu'il ait d'ailleurs, peut se former le goût & développer sa raison.

D'après cela, que penser de cette éloquence prétendue légere, qui semble être l'unique but de

nos Orateurs modernes, & principalement de ceux du Barreau? L'esprit frivole de notre siecle y regne comme par-tout ailleurs. Après avoir étouffé le goût des beautés vraies & solides, il ouvre une libre carrière aux prétentions les plus bizarres. De-là naissent ces réputations acquises à si bon marché, qui dégradent la dignité de cette partie des Belles-Lettres. Est-ce par des phrases philosophiques, par des ironies indécentes, par un style épigrammatique, par un ton & par des manieres conformes aux mœurs énervées de notre temps, qu'on prétendroit nous retracer, dans la plus noble des fonctions, cette élévation, cette force, cette vive sensibilité, & sur-tout cette décence qui caractérisoit chez les Romains les Défenseurs des Loix, & les fléaux de l'iniquité?

Les Œuvres de M. *Cochin* sont le meilleur préservatif qu'on puisse opposer à ces abus; & en faisant sa gloire, elles seront la condamnation de quiconque s'écartera des routes qu'il a suivies. Aussi doit-on regarder l'estime & l'admiration de ses Contemporains, comme un gage des sentimens de la postérité. M. *Rollin* disoit, que cette maxime qui ne donne des bornes à la science de l'Orateur que celles de l'Univers, lui avoit semblé fastueuse, jusqu'à ce qu'il eût connu *le grand Cochin.*

Cet Orateur méritoit cet éloge, autant par

ſa modeſtie, que par ſes talens. Les louanges qu'on lui donnoit, étoient toujours payées par des réponſes qui annonçoient que l'orgueil n'affoibliſſoit point en lui les ſentimens de la Religion.

Un de ſes confreres, M. *le Normand*, lui dit, après ſa premiere cauſe, qu'il n'avoit jamais rien entendu de ſi éloquent. *On voit bien*, lui répondit M. *Cochin*, *que vous n'êtes pas de ceux qui s'écoutent.*

Vous êtes, Monſieur, ſi ſupérieur aux autres hommes, lui dit une autre fois une Femme de qualité, pour qui il venoit de plaider, *que ſi c'étoit le temps du Paganiſme, je vous adorerois comme le Dieu de l'Eloquence.— Dans la vérité du Chriſtianiſme, Madame*, lui répondit le ſage Orateur, *l'homme n'a rien dont il puiſſe s'approprier la gloire.* Ce n'eſt pas certainement ainſi qu'auroient répondu nos petits eſprits ſi pleins d'eux-mêmes, eux qui croient tout tenir de leur propre fonds, & qui ne peuvent réellement s'approprier que le ridicule de leurs prétentions.

Les Magiſtrats partageoient à l'égard de M. *Cochin* l'eſtime publique, ou, pour mieux dire, ils en étoient encore plus profondément pénétrés, parce qu'ils ſavoient mieux apprécier ſon mérite. M. le premier Préſident *Portail*, s'appercevant qu'il commençoit un Plaidoyer d'une

voix presque éteinte, l'interrompit pour lui demander ce qu'il avoit. *Rien, Monsieur*, répondit l'Orateur, *ce n'est qu'un rhume qui ne m'empêchera pas d'avoir l'honneur de plaider.* Alors le premier Président, du consentement de la Compagnie, ajouta : *La Cour a trop d'intérêt à vous ménager, pour souffrir que vous plaidiez dans l'état où vous êtes.*

On rappelle avec complaisance ces anecdotes, parce qu'il est doux de pouvoir joindre à l'admiration pour les grands talens, l'hommage qu'on doit aux grandes vertus.

COCQUARD, [*François-Bernard*] Avocat au Parlement de Dijon, sa patrie, né en 1700.

Ses Poésies recueillies bordent aujourd'hui les Quais, après avoir occupé quelques pages dans le Mercure, & avoir fait dire à M. l'Abbé *le Blanc*, qui étoit sans doute son ami :

Quand je lis ces Ecrits où ta plume s'exerce
A peindre avec tant d'art les amoureuses loix,
Je croirois lire *Ovide*, ou *Tibulle*, ou *Properce*,
Si l'un des trois, jadis, eût fait des vers françois.

Tant il est vrai que les éloges de l'amitié, ou de la flatterie, ne sauroient défendre la médiocrité de la destinée qui l'attend !

COEFFETEAU, [*Nicolas*] Jacobin, né dans le Maine en 1574, mort en 1623.

On fait à présent peu de cas de sa Traduction de *Florus*, & on a raison. Ses Ouvrages polémiques sur la morale, la politique, la controverse, ont été estimés dans leur temps ; mais leur mérite a disparu avec les causes qui les ont produits. Pour sauver ces sortes de Productions du naufrage des temps, il faut un style châtié, une critique exacte, des raisonnemens solides ; & voilà justement ce que *Coeffeteau* n'avoit pas.

COFFIN, [*Charles*.] Principal du Collége de Beauvais, & ancien Recteur de l'Université, né à Buzanci, dans le Diocese de Reims, en 1676, mort en 1749.

Une Latinité simple & pure lui a fait un nom parmi les Poëtes Latins modernes, & sur-tout parmi ceux de l'Université. Il s'est attaché au genre Lyrique sacré, & plusieurs Bréviaires ont adopté des Hymnes de sa façon. Ce n'est pas l'enthousiasme, la noblesse, ni l'élégance qui caractérisent le génie de sa Muse : *Santeuil*, son devancier, lui est infiniment supérieur à tous ces égards : mais le Recteur de l'Université a pour partage le nombre, la douceur, & quelquefois le sentiment. La seule Piece où il annonce vraiment de la verve & de l'enthousiasme, est une Ode sur le vin de Champagne, où il paroît inspiré par le sujet lui-même, dont il rend

très-poétiquement tout le feu & toute la vivacité.

COGER, [*François-Marie*] Professeur émérite d'Eloquence au Collége Mazarin, Licencié en Théologie, & ancien Recteur de l'Université, né à Paris en 1723, connu & estimé dans la République des Lettres par deux Critiques honnêtes & judicieuses, l'une de l'*Eloge de M. le Dauphin* par M. *Thomas*, l'autre du *Bélisaire* de M. *Marmontel*. Le dernier de ces Ouvrages lui a attiré un torrent d'injures de la part de M. de *Voltaire*. Le Professeur n'y a opposé que la modération & le mépris, & s'est contenté, pour l'utilité publique, de proposer pour le prix de l'Université, cette vérité si aisée à démontrer, que *la Philosophie de nos jours n'est pas moins ennemie des Rois que de la Religion*.

Après avoir long-temps donné des leçons d'Eloquence, M. l'Abbé *Coger* a fini par en offrir un vrai modele dans l'*Oraison funebre de Louis XV*, qu'il prononça au Collége Mazarin, avec un succès que l'impression n'a fait que confirmer.

On a aussi de cet Auteur beaucoup de vers latins, qui prouvent qu'il étoit en état d'instruire la Jeunesse dans le goût de la bonne Latinité, ce qui étoit de sa fonction; fonction plus utile que celle des prétendus Précepteurs du genre humain,

qui gâtent notre langue, & s'efforcent de renverser toutes nos idées.

COGOLIN, [*Joseph* DE CUERS DE] des Académies de Nancy, de Berlin & de Rome, né à Toulon en 1702, mort à Lyon en 1760.

Le petit volume de ses Poésies contient la Traduction en vers françois de plusieurs morceaux de *Virgile* & d'*Ovide*, qui font regretter qu'il n'ait pas traduit en entier un Ouvrage d'un de ces deux Poëtes. Sa Traduction de la Fable d'*Aristée* est fort supérieure à celle de *Ségrais*, qu'on ne lit plus, & est quelquefois égale à celle de M. l'Abbé *Delille* qu'on lira long-temps, malgré la bonne Critique qu'on en a faite.

1. COLARDEAU, [*Julien*] Procureur du Roi à Fontenai-le-Comte en Poitou, mort en 1641; Poëte qui ne mérite point assurément l'obscurité où il est aujourd'hui. Le premier devoir de l'équité est de rendre justice à ces Auteurs injustement confondus dans la foule, qui n'ont d'autre tort aux yeux de la postérité, que d'être remplacés par des gens qui ne les valent pas. On a de celui-ci un Poëme de huit cents vers, dédié à Madame la Duchesse d'*Aiguillon*, où la force de la poésie & l'aisance de la versification annoncent le vrai talent de l'Epopée, dans laquelle il eût

ont réussi mieux que bien d'autres qui ont osé courir cette carriere. Le sujet du Poëme n'est autre chose que la *Description du Château de Richelieu*; mais dans cette Description, l'Auteur a l'art de déployer d'une maniere aussi féconde que naturelle toutes les richesses de la Poésie. Ses vers paroissent au dessus de son siecle, par l'énergie & la pureté du langage qui s'y font remarquer. Nous en citerons des morceaux qui ne dépareroient pas le style du *Siecle de Louis XIV*. Il peint ainsi deux Captifs de marbre qui portent un balcon :

On voit roidir leurs nerfs, on voit grossir leurs veines.
Vois ce col détourné, ce pied droit suspendu,
Ce coude replié, ce bras gauche étendu;
La cruauté de l'Art fait plaindre la Nature
De tenir si long-temps leurs corps à la torture....
Leurs yeux sont gros de pleurs, & leur visage exprime
La grandeur de leur peine & l'horreur de leur crime.

Voici comme il décrit le Colosse de Rhodes :

Que l'Isle où le soleil chaque jour se récrée,
Ne vante plus l'image à ce Dieu consacrée,
Ce superbe Colosse en qui l'art des humains
Consomma tant de jours, & lassa tant de mains;
Dont la tête élevée au delà du tonnerre,
Et les pieds embrassant & la mer & la terre,
Sembloient, en leur stature épouvantable aux yeux,
Joindre ensemble la mer, & la terre & les cieux.

Qui ne sentira la beauté de ce morceau, où

le Poëte, d'après un des tableaux de l'antichambre du Cardinal de *Richelieu*, peint la *Vérité que le Temps découvre ?*

D'un abîme sans fond & plein d'obscurité,
Le Temps, pere des Dieux, tire la Vérité.
Dans les bras de ce Dieu, cette Déesse nue
Dissipe l'épaisseur d'une profonde nue,
Et paroît, à nos yeux, telle que le soleil,
Sur les bords d'Orient, au point de son réveil:
Son teint blanc & vermeil montre son innocence;
Les Princes & les Dieux redoutent sa puissance:
C'est elle qui confond l'artifice & l'erreur,
Qui rend aux bons l'amour, aux méchans la terreur.

Il entre ensuite dans la galerie, où il suppose consacrées sur la toile toutes les actions mémorables du regne de *Louis XIII*, dont il rapporte la gloire au Cardinal. Ici, c'est la prise de la Rochelle; là, le siege de Casal. Tout est peint avec un feu, un génie & une fraîcheur d'expression qui étonnent. Ce qui surprend encore plus, est le courage avec lequel il loue le Duc de *Montmorency* dans la Description du combat de Castelnaudary, qui lui fut si funeste. Après avoir fait voir les deux armées aux prises, & avoir peint d'une maniere énergique la défaite du Duc, il lui adresse ainsi la parole :

Grand Héros, qu'un excès d'amour & de valeur
Engage aveuglément dans le dernier malheur,

Tous tes autres exploits ont mérité de vivre ;
Ils vivront à jamais sur le marbre & le cuivre :
Tes sublimes vertus, dignes d'un meilleur sort,
Effacent, à nos yeux, la honte de ta mort ;
Et les siecles futurs, francs de haine & d'envie,
Ne doivent pas juger de l'état de ta vie,
Par l'instant malheureux qui surprit tes beaux jours
D'une éclipse fatale au milieu de leur cours.

Julien Colardeau a fait encore un autre Poëme intitulé, *les Victoires de Louis XIII*, que nous n'avons pu nous procurer. S'il est de la même force que celui dont nous venons de parler, on ne peut trop répéter que ce Poëte a droit de se plaindre de l'oubli général où ses Ouvrages sont ensevelis.

2. COLARDEAU, [*N.*] né à Janville dans l'Orléanois, mort à Paris en 1776.

Depuis son *Epître d'Héloïse à Abailard*, il n'a rien paru de lui qui fût propre à soutenir l'idée avantageuse que cette Piece avoit donnée de ses talens. C'est un malheur pour sa Muse de n'avoir pas toujours trouvé des modeles comme *Pope*. Avec un tel secours, M. *Colardeau* auroit continué sans doute de joindre au mérite d'une versification heureuse, la chaleur du sentiment, l'énergie des pensées, & la beauté des images. Malgré l'envie que nous aurions de les louer, ses Tragédies d'*Astarbé* & de *Caliste*, son Hé-

roïde d'*Armide à Renaud*, sa Traduction ou son Imitation en vers de quelques Nuits d'*Young* & du *Temple de Gnide*, semblent être d'un autre Auteur, par la froideur & la foiblesse du style, dont les accessoires font presque toujours perdre de vue l'objet principal. Ces divers Ouvrages offrent cependant des traits qui laissent entrevoir que ce Poëte auroit pu beaucoup mieux faire, s'il se fût moins livré à sa facilité. Ses vers les plus médiocres conservent toujours le coloris de cette versification heureuse dont nous avons parlé; mais la versification, comme on sait, n'est qu'une partie insuffisante du Génie poétique.

COLLÉ, [*Charles*] Secrétaire ordinaire & Lecteur de M. le Duc d'*Orléans*, premier Prince du Sang, né à Paris en 1709.

Nous voudrions bien que *Dupuis & Desronnais* & *la Chasse d'Henri IV* n'appartinssent point à ce comique attendrissant, contre lequel le bon goût se récriera toujours. Mais s'il n'est pas possible de tirer ces deux Pieces, d'ailleurs excellentes, d'une classe proscrite, il est du moins très-facile d'adoucir la rigueur de leur condamnation. D'abord M. *Collé* ne les avoit point composées pour le Public, mais pour la récréation de ses amis, ou plutôt pour celle du Prince auquel il est attaché; & quand on ne travaille que pour

un Théatre de Société, il est très-permis de céder aux idées d'autrui, quoique peu conformes aux principes. En second lieu, il s'est expliqué si souvent lui-même en faveur de la bonne & vraie Comédie, contre celle à laquelle il a sacrifié, qu'un jugement si désintéressé n'est propre qu'à lui procurer une double gloire, l'une d'avoir fait les deux meilleures Pieces d'un genre qu'il condamne lui-même, l'autre de savoir rendre hommage aux regles & au goût.

Ce ne fut point l'ambition de paroître qui l'engagea à donner ces deux Pieces au Public. Quoique connu dans les meilleures Sociétés, par des Chansons, des Vaudevilles, des Parodies, des Amphigouris, & d'autres Productions marquées au coin de l'agrément & de la gaieté; néanmoins une grande modestie, beaucoup de défiance de lui-même, une juste idée des difficultés de l'Art, l'empêchoient de se produire sur le Théatre de la Nation. Il fallut que des Littérateurs éclairés, M. le Duc d'*Oléans* lui-même, encourageassent sa timidité, & le fissent consentir à ne plus soustraire au Public ce qu'on avoit si fort goûté dans le particulier.

Dupuis & Desronnais parurent donc, en 1763, avec les changemens qu'exigeoit le Théatre François. Cette Piece fut reçue avec les plus grands applaudissemens, & les Connoisseurs

n'improuveront son succès, que parce qu'elle excite les larmes, & qu'elle étoit annoncée sous le titre de *Comédie*. Malgré cela, si l'on fait attention à la vérité, à l'intérêt, à la noblesse des caracteres, on sera plus indulgent à l'égard de l'Auteur; on lui fera même grace en faveur des sentimens qu'il déploie & du coloris qu'il leur donne.

La Chasse d'Henri IV auroit été accueillie avec enthousiasme, quand elle n'auroit eu d'autre effet que de rappeler un trait intéressant de la vie d'un Monarque, dont le nom seul suffit pour attendrir les cœurs; mais M. *Collé* y a joint tout l'art dont le sujet étoit susceptible, celui de bien amener les incidens, de mettre du jeu & de la variété dans ses personnages, de développer l'ame de son Héros, de faire ressortir, pour ainsi dire, de chaque Scene un intérêt qui lui est particulier & contribue à l'effet général, de joindre enfin à l'énergie du sentiment, l'aisance & le bon ton du dialogue, en conservant la naïveté & le costume des mœurs du siecle d'*Henri IV*.

Quoique ces deux Pieces soient bien éloignées de ressembler à nos Dragmes langoureux & romanesques, les sentimens particuliers que ce Poëte a fait connoître en plusieurs occasions, doivent le rendre sensible au reproche d'avoir contribué,

par ſes talens, à accréditer un genre que ſes lumieres réprouvent. On peut même penſer, que c'eſt pour rendre hommage au goût & réparer ſes propres écarts, qu'il s'eſt occupé à rajeunir pluſieurs Pieces de notre ancienne & vraie Comédie. L'Andrienne de *Baron*, l'Eſprit follet d'*Auteroche*, le Menteur de *P. Corneille*, doivent à ſa plume une touche qui les a réparés & modernés, ſi on peut ſe ſervir de ce terme. Il a encore touché la Mere coquette de *Quinault*, ſans y changer autre choſe que le caractere du Marquis, perſonnage paraſite & hors de nature, qu'il a ſu ajuſter au reſte de la Piece. On ne peut être qu'étonné, après cela, de l'indifférence des Comédiens pour ces quatre Pieces. Ils en font reparoître tous les jours tant de médiocres, telles que *les Amazones modernes*, *le faux Savant*, &c. qu'il eſt aiſé de voir qu'ils s'occupent moins à contenter le Public qu'à le dominer, en le repaiſſant des Pieces qu'eux ſeuls ſont capables d'adopter. Nous ne doutons pas que les quatre dont nous venons de parler, n'euſſent le plus grand ſuccès, avec les corrections que M. *Collé* y a faites, puiſqu'elles ont été ſi fort applaudies avec leurs imperfections.

COLLET, [*Pierre*] Docteur en Théologie,

né à Ternay, dans le Vendomois, mort à Paris en 1770.

Ses Ouvrages de Biographie, ses Sermons, ses Panégyriques, écrits d'une maniere diffuse & dépourvus de goût, ne lui laissent qu'une place médiocre parmi les Littérateurs. Ses *Institutions Théologiques, Scholastiques & Morales*, lui donnent un rang plus distingué parmi les Théologiens. Ce Livre est devenu classique, dans la plupart de nos Ecoles & dans les Séminaires, où l'on préfere l'orthodoxie aux sentimens particuliers de quelques Théologiens entêtés. M. l'Abbé *Collet* n'a pas le mérite d'écrire élégamment, ni en Latin, ni en François; mais il a dans l'une & l'autre langue celui de la clarté, de la netteté, de la méthode, qui convient parfaitement aux Ouvrages d'instruction.

COLLETET, [*Guillaume*] Avocat au Conseil & au Parlement, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1598, mort dans la même ville en 1659; Poëte sans imagination, sans goût, sans élocution, & cependant un de ceux que le Cardinal de *Richelieu* faisoit travailler pour le Théatre.

Ce Ministre, qui savoit mieux récompenser que juger les talens, lui fit un jour présent de

six cents livres pour six mauvais vers qu'il lui avoit lus ; libéralité que *Colletet* paya par ce Distique, aussi naturel qu'ingénieux.

Armand, qui, pour six vers, m'as donné six cens livres,
Que ne puis-je, à ce prix, te vendre tous mes Livres!

Un pareil marché lui eût été aussi avantageux que nécessaire ; car il mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. Il se maria trois fois, & sa servante *Claudine* fut sa derniere épouse. Pour justifier un pareil choix, il entreprit de la faire passer pour une Muse, en publiant quelques vers sous son nom. Malgré cette précaution, la Muse cessa d'être inspirée dès qu'elle eut perdu son *Apollon*, c'est-à-dire qu'après la mort de *Colletet*, *Claudine* ne publia que les Vers suivans, pour se dispenser d'en produire d'autres.

Le cœur gros de soupirs, les yeux noyés de larmes,
Plus triste que la mort dont je sens les alarmes,
Jusques dans le tombeau je vous suis, cher époux ;
Comme je vous aimai d'une ardeur sans seconde,
Comme je vous louai d'un langage assez doux,
Pour ne plus rien aimer, ni rien louer au monde,
J'ensevelis mon cœur & ma plume avec vous.

Le Public ne fut point la dupe de ce petit manége. On sut que *Colletet*, avant de mourir, avoit composé les adieux de *Claudine* au Parnasse : aussi *La Fontaine*, qu'on dit avoir été

amoureux de cette femme, qui l'avoit même célébrée par quelques vers, s'égaya-t-il à ses dépens par ceux-ci :

Les Oracles ont ceſſé :
Colletet eſt trépaſſé.
Dès qu'il eut la bouche cloſe,
Sa femme ne dit plus rien :
Elle enterra vers & proſe
Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains ſon zele,
Et ne ſais au pardeſſus,
Si les Graces ſont chez elle,
Mais les Muſes n'y ſont plus.

Sans gloſer ſur le myſtere
Des Madrigaux qu'elle a faits,
Ne lui parlons déſormais
Qu'en la langue de ſa mere.
Les Oracles ont ceſſé :
Colletet eſt trépaſſé.

Claudine n'eſt pas la ſeule femme dont la mort d'un mari ou d'un ami ait entiérement deſſéché le génie. Nous avons vû beaucoup de femmes ceſſer d'écrire après un pareil accident, & beaucoup d'autres ſont à la veille de ne plus écrire, par la même raiſon.

Colletet laiſſa un fils, [*François*, né en 1628.] qu'il ne faut confondre avec ſon pere que du côté de la Poéſie & de la pauvreté. C'eſt

au fils que *Defpréaux* a dit dans fa premiere Satyre :

> Tandis que *Colletet*, crotté jufqu'à l'échine,
> S'en va chercher fon pain de cuifine en cuifine,
> Savant en ce métier fi cher aux Beaux-Efprits,
> Dont *Montmaur* autrefois fit leçon dans Paris.

Un Rat de cave, difoit *Richelet* dans fon Dictionnaire, *gagne tous les ans fept ou huit cents francs, tandis que le pauvre* François Colletet, *qui ne vit que de fa plume, fait Poëme fur Poëme, & ne gagne pas le quart de cette fomme.*

COLLIN, [*N.*] Abbé, mort en 174... L'exactitude & l'élégance femblent avoir préfidé à fa Traduction du Traité de l'*Orateur* de *Cicéron.* Il ne fuffit pas de poffèder la langue de l'Auteur qu'on veut traduire, il faut encore connoître & favoir appliquer les fineffes de la fienne. M. l'Abbé *Collin* paroît doué de ce double mérite. Il y joint encore celui d'avoir enrichi fa Traduction, non pas, comme certains Traducteurs, d'une Préface parafite & déclamatoire, mais d'un Difcours plein de réflexions, de critique, de goût, & auffi propre à donner une jufte idée des anciens Orateurs, qu'à former les Orateurs modernes.

COLOMBIERE, [*Claude* DE LA] Jéfuite,

né à St. Simphorien, dans le Diocese de Lyon, en 1641, mort en 1682.

L'Abbé *Trublet* a dit de ses *Sermons*, qu'ils sont pétris de la même onction que ceux du P. *Cheminais*, mais avec plus de chaleur. » L'a-» mour de Dieu l'embrâsoit, poursuit ce Litté-» rateur moraliste ; tout dans ses Discours respire » la piété la plus tendre, la plus vive : je n'en » connois point même qui ait ce mérite dans un » degré égal, & qui soit plus dévot sans peti-» tesse. Le célèbre *Patru*, son ami, en parloit » comme d'un des hommes qui de son temps péné-» troit mieux les finesses de notre Langue ». Nous ne contredirons ni l'Abbé *Trublet*, ni *Patru*. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les sermons du P. de *la Colombiere*, imprimés en 6 vol. in-8, pour y reconnoître en effet une piété lumineuse, attendrissante, & un langage au dessus de son siecle.

COMBEFIS, [*François* DE] Dominicain, né à Marmande, dans le Diocese d'Agen, en 1605, mort à Paris en 1679 ; Compilateur laborieux & intelligent, à qui l'on doit une nouvelle *Bibliotheque des Peres à l'usage des Prédicateurs*, & des Traductions de plusieurs Ouvrages de Religion. Il n'y faut pas chercher une style poli & correct ; mais les Ecclésiastiques peuvent y trou-

ver des ſecours, qu'il ne s'agit que de ſavoir bien employer.

COMMIRE, [*Jean*] Jéſuite, né à Amboiſe, petite ville de Touraine, en 1625, mort à Paris en 1702; Poëte latin qu'on peut placer parmi les Modernes, entre *Santeuil* & *la Rue*. Son talent principal eſt d'enrichir les petits ſujets : dans les grands, il n'eſt guere qu'élégant & fleuri. Ce n'eſt pas qu'il manque d'invention; mais ſes *Odes*, ſes *Hymnes* n'ont point cette élévation, cet enthouſiaſme qui eſt l'ame de la Poéſie lyrique. Son vol n'eſt pas celui de l'aigle; c'eſt celui de la colombe, dont il a toute la douceur. Son ſtyle eſt facile, gracieux, & toujours ſoutenu. Si ce qu'il appelle ſes *Idylles*, renfermoit autant de ſentiment qu'on y remarque d'eſprit & de délicateſſe, on pourroit regarder ces petits Poëmes comme des chef-d'œuvres. Rien de plus achevé que ſa Métamorphoſe de *Luſcinius* en Roſſignol. Ses *Fables* ſont d'une élégance qui égale celles de *Phédre*, à qui il eſt ſupérieur pour l'invention. Les images les plus riantes y ſont répandues avec choix. Dans la Fable du Papillon & de l'Abeille, il dit en parlant du vol du Papillon.

Florem putares nare per liquidum æthera.

On croit voir dans les airs voltiger une fleur.

On ne peut reprocher au P. *Commire* que trop de longueur dans ses *Paraphrases des Pseaumes*, qui sont bien loin d'atteindre le sublime de celles de *Rousseau*, quoique dans une langue plus énergique. Ses autres Poésies consistent dans les Epigrammes, dans les vers à la louange de quelques hommes illustres de son temps, où l'on apperçoit toujours l'ame honnête, l'homme d'esprit & le Poëte agréable.

COMTE, [*Louis* LE] Jésuite, né à Bordeaux, où il est mort en 1729.

A son retour de la Chine, il publia des *Mémoires* sur l'état de cet Empire. Ces Mémoires furent accueillis avec avidité, autant pour la nouveauté du sujet, que pour l'agrément & la vivacité du style. Ils éprouverent ensuite des contradictions : la Sorbonne y trouva des propositions hasardées ; mais le Public ne fut touché que des détails agréables qu'ils contiennent. L'*Histoire de la Chine*, publiée depuis par le Pere *du Halde*, son confrere, ne les a point fait oublier.

CONDAMINE, [*Charles-Marie* DE LA] Chevalier de St. Lazare, de l'Académie Françoise, de l'Académie des Sciences, de celles de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Bologne, de Nancy, de Lyon, de Toulouse, de Montpellier,

&c., né à Paris en 1701, mort dans la même ville en 1774.

Ce courageux Académicien a fait tout le contraire de *Pythagore*. Le Philosophe de Samos semble n'avoir voyagé que pour rapporter des erreurs, & M. de *la Condamine* a été nous chercher des vérités jusqu'aux extrémités de la terre, qui ont ensuite enrichi les *Mémoires de l'Académie des Sciences*. Le Monde savant ne pourra donc qu'adopter avec reconnoissance l'Eloge sublime qu'en a fait M. de *Buffon*, dans sa Réponse à son Discours de réception à l'Académie Françoise. Nous ne citerons point ce morceau d'Eloquence, que tout le monde connoît ou doit connoître ; nous ajouterons seulement que M. de *la Condamine* ne s'est pas moins fait estimer par ses qualités sociales, que par ses lumieres & ses travaux. C'étoit un Philosophe dans le sens qu'on attachoit à ce mot, avant que nos prétendus Esprits forts l'eussent usurpé. Des mœurs simples & pleines d'honnêteté, un cœur sans cesse ouvert à la bienfaisance, des procédés pleins de droiture & de candeur, une conversation animée par la franchise & la vivacité, formoient les principaux traits de son caractere, & rendront sa mémoire toujours chere à ceux qui savent apprécier l'homme honnête, le vrai Citoyen, le Savant modeste & le sage Littérateur.

CONDILLAC, [*Etienne* BONNOT DE] Abbé, de l'Académie Françoiſe & de celle de Berlin, né à Grenoble en 17..

S'il eſt vrai que la Métaphyſique ſoit une eſpece d'anatomie du cœur & de l'eſprit humain, cet Académicien peut être regardé comme le Phyſiologiſte le plus profond & le plus lumineux. Dans ſon *Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines*, dans ſon *Traité des Senſations*, &c. les idées les plus abſtraites, les principes les plus ſubtils, les nuances les plus délicates ſont miſes à la portée de tous les eſprits. A la faveur des lumieres qu'il préſente, le Lecteur attentif voit s'étendre devant lui la ſphere de ſes connoiſſances, ſent éclore ſes propres réflexions, & ſuit ſans peine ce raiſonneur élégant & facile dans le labyrinthe, où il le conduit ſans effort. C'eſt ainſi qu'il faudroit ſavoir penſer & écrire, quand on entreprend de développer les myſteres de l'eſprit humain. Quel cas peut-on faire de ces Diſcoureurs énigmatiques, qui, ſemblables à *Eole*, n'aſſemblent que des nuages ſur des objets qui auroient beſoin de tous les rayons du ſoleil? Appellera-t-on profondeur un galimatias inintelligible? Et M. *Diderot*, qu'on n'a eſtimé quelque temps que parce qu'on ne le comprenoit pas, peut-il ſe flatter de figurer un jour à côté de M. l'Abbé de *Condillac*, ſi la Poſtérité eſt aſſez ſage

pour vouloir être éclairée autrement que par des énigmes.

CONDORCET, [*Marie-Jean-Antoine-Nicolas* DE CARITAT, Marquis DE] Secrétaire de l'Académie des Sciences, Membre de la Société Royale de Turin, né à Ribemont, dans la Picardie, en 1743.

Le Parti Philosophique, dont il est un des Sous-Chefs, a mis ses *Eloges* de plusieurs Membres de l'Académie des Sciences bien au dessus des *Eloges* de *Fontenelle*, parce qu'il est d'usage parmi les Philosophes de ne louer que par comparaison & par reconnoissance : mais les Littérateurs, que l'esprit de parti n'aveugle point, trouvent que les Eloges du Secrétaire actuel ne sont propres qu'à faire mieux sentir le mérite de ceux de son prédécesseur. Et véritablement celui-ci a su dominer, par la supériorité de son esprit, les matieres les plus ingrates, & répandre sur les plus abstraites la clarté & les agrémens du style; tandis que M. de *Condorcet* n'offre, dans les sujets les plus faciles, qu'un style aride, sententieux, plein de morgue, & dépourvu de toute espece d'intérêt. Dans les Eloges de *Fontenelle*, tous les genres de savoir se réunissent, & sont traités d'une maniere conforme à leur objet : on ne trouve dans ceux du Copiste rien qui annonce l'homme vraiment

instruit, encore moins l'homme en état d'instruire les autres, malgré le ton tranchant qui y regne, ou plutôt à cause de ce ton que les vrais Savans ne prennent point. Pour louer *Claude Perrault*, l'Auteur se déchaîne contre *Boileau*, appelle le talent de la Satyre un *métier facile & méprisable*; & quoique M. de *Voltaire* ait fait plus de Satyres que l'Auteur du *Lutrin*, & se soit montré mille fois plus âcre, plus injuste que ce Poëte, il ne laisse pas de le ranger parmi *les Génies bienfaisans de l'humanité*.

Les Ouvrages polémiques de M. de *Condorcet* font encore moins d'honneur à ses lumieres & à ses sentimens; ils ont tous été dictés par l'esprit de parti, & sont écrit d'un style plein de virulence & de fiel. Telles sont ses trois *Lettres* contre l'excellent Ouvrage de M. *Necker*, sur la législation des grains; telle est sur-tout celle qu'il nous a adressée, sous le titre de *Lettre d'un Théologien à l'Auteur du Dictionnaire des trois Siecles*, dans laquelle l'absurdité marche toujours de pair avec l'injure & la calomnie. Quoique nous ayons droit plus que personne de nous plaindre de lui; quoique ce Libelle porte à chaque page son cachet; nous aurions cependant l'honnêteté de ne le point mettre sur son compte, s'il ne lui eût été généralement attribué; s'il n'eut été débité publiquement sous son nom chez *Merlin*; s'il ne l'eût

même colporté dans les Sociétés Philosophi-, en se glorifiant d'en être l'Auteur. Nous ons donc autorisés à lui reprocher ici tous mensonges calomnieux qu'il s'est permis contre dans cette Diatribe; mais nous nous bornerons ranscrire ce que nous en avons dit dans une tre à M. *L. M. D. P.*, où il est question des cipaux Libelles dont les Philosophes nous ont orés depuis la publication des *Trois Siecles*.

Un Sous-Chef de la Secte Philosophique, qui st fait Auteur sans talens, & Théologien sans ctrine, s'est également mis sur les rangs pour 'injurier; & c'est dans une *Lettre* théologique près de cent pages d'impression, qu'il m'a lâché bordée. Peu content de reproduire les calomes de M. de *Voltaire*, il en ajoute de sa façon ui sont tout-à-fait divertissantes. Vous pourrez juger par cet échantillon. *On sait*, me dit-en parlant de M. *Helvétius*, *que vous avez ng-temps vécu de ses bienfaits; qu'en reconoissance vous avez fait pour lui plaire un Livre athéisme, qu'il n'a pu lire, & ensuite rimé s ordures que vous lui disiez être votre vériible genre; qu'après cela vous écrivîtes des ibelles contre des gens qu'il estimoit, qu'il vous hassa de chez lui, en continuant cependant de ous faire l'aumône.* Quand on s'exprime avec ette élégance & cette politesse, n'est-on pas

» bien autorisé à dire que les *Trois Siecles sont*
» *écrits d'un style de laquais ?* Mais où le soi-di-
» disant Théologien a-t-il appris que j'aie été
» chassé de chez M. *Helvétius*, dont la mort
» seule a pu rompre les liens qui nous unis-
» soient ? S'il eût interrogé sur ce point le Philo-
» sophe Géometre, dont il est le très-humble ser-
» viteur, il lui auroit appris qu'il me rencontra
» chez M. *Helvétius* l'avant-veille du funeste
» accès de goûte qui l'enleva aux Lettres & à la
» Société ; il auroit pu lui apprendre encore
» que. . . . . . Admirez, je vous prie, Mon-
» sieur, l'adresse avec laquelle le Libelliste tâche
» de répandre un air de vérité sur la double im-
» putation qui m'a été faite par M. de *Voltaire*,
» & à laquelle j'ai déjà répondu. A l'en croire,
» c'est pour *complaire* à M. *Helvétius*, c'est pour
» *reconnoître* ses bienfaits que j'ai composé *un*
» *Livre d'athéisme & rimé des ordures*. Convenez
» qu'il fait beaucoup d'honneur à la mémoire
» de ce Philosophe ; il ne le taxe pas seulement
» d'avoir été athée & libertin, il le défere en-
» core en public comme un Apôtre d'athéisme &
» de libertinage ; il veut qu'il ait fait commerce
» de ses bienfaits, & qu'il y ait attaché un prix
» doublement déshonorant.

» Ne soyez point étonné, Monsieur, de voir
» ensuite ces *bienfaits* qualifiés d'*aumône* : l'esprit

» de la Philosophie est d'ennoblir tout ce qui la » concerne, & de dégrader tout ce qui a rapport » à ses adversaires. . . . . . Le *soi-disant* ne se » borne point à des injures calomnieuses : il me » donne des avis admirables ; il m'apprend des » anecdotes impies sur quelques Auteurs ; il fait » des sorties tout-à-fait touchantes contre les gens » d'Eglise ; il passe en revue plusieurs articles des » *Trois Siecles*, pour avoir occasion de se dé- » chaîner contre les bons Ecrivains qui ne sont » pas Philosophes, & d'élever à la sublimité » du genie ceux qui sont reconnus pour tels. Par » exemple, après avoir avancé hardiment qu'*on* » *ne se souviendra de M. le Franc de Pompignan* » *que par les vers que M. de Voltaire a attachés* » *à son nom*, il me reproche, mais très-sérieuse- » ment, d'avoir refusé le génie de l'invention à » M. d'*Alembert*; de n'avoir pas mis ce Philo- » sophe au dessus de *Descartes* & de *Newton*; » de n'avoir pas parlé des *Problêmes* qu'il a ré- » solus, des *principes* qu'il a trouvés, des *calculs* » qu'il a imaginés, ce qu'il appelle autant de » *découvertes*, *& les plus grandes qui aient été* » *faites dans ce siecle*. Si d'un côté il trouve que » je n'ai pas assez ménagé MM. *Thomas*, *Mar-* » *montel*, *Saint-Lambert*, & plusieurs autres il- » lustres dont la Philosophie s'honore ; il prétend, » de l'autre, que j'ai beaucoup trop loué *Jacques*

» *Abadie*, qu'il traite de *déclamateur qu'on ne peut* » *lire*; M. l'Abbé de *la Bletterie*, dont il trouve » le style *ridicule*; M. *Pluche*, qui, selon lui, » *n'étoit pas en état de comprendre une page de* » *Locke*; M. l'Abbé *Bergier*, qu'il appelle un » *calomniateur*, &c : le tout parce que ceux-ci » ont respecté ou défendu la Religion.

» Le *soi-disant* est aussi érudit qu'il se montre » bon Juge. Il nous donne pour *très-constant que* » *le Pape Grégoire VII*, qui vivoit cinq cents ans » avant l'Amiral de *Coligni*, *a approuvé la mort* » *de Coligni*; il nous assure que cent mille Fran- » çois périrent au massacre de la *St. Barthélemi*, » tandis qu'il est prouvé qu'il n'en périt pas dix » mille, & que le Martyrologe des Calvinistes » n'en compte que quinze mille. C'est sans doute » pour mieux honorer notre Nation, qu'il se plaît » à grossir ainsi le nombre des victimes de cette » affreuse journée. Pour prouver qu'il se plaît à » rendre hommage aux hommes de génie, il dit » beaucoup de mal de presque tous les hommes » de génie, & prétend que *le plus grand honneur* » *qu'ait pu recevoir Corneille, c'est que M. de* » *Voltaire ait daigné le commenter*. Pour mon- » trer combien il respecte la Magistrature, il » dit du Parlement de Paris, que c'est un Corps » d'*assassins*, & cite en toutes lettres deux de ses » Membres les plus respectables & les plus véné-

» rés du Public, comme les auteurs d'un juge-» ment, qu'il appelle *atroce*. Il porte la démence » jusqu'à soutenir que *le Fanatisme du Parle-» ment avoit soulevé contre lui tous les honnêtes » gens qui avoient applaudi à sa destruction*...... » Voilà pourtant, Monsieur, les Libellistes aux-» quels vous prétendez que je dois répondre : » voilà pourtant les hommes qui recommandent » la tolérance, qui s'indignent contre la Critique, » & qu'une certaine portion du Public ne rougit » pas d'honorer comme les vengeurs de la raison » & les bienfaiteurs de l'humanité.

» Arrêtons-nous ici, Monsieur, & réfléchissons » pour ces penseurs qui pensent si peu ; raisonnons » pour ces Philosophes qui raisonnent si mal ; » c'est le but que je me suis proposé, en mettant » sous vos yeux les principaux traits de leurs » Brochures. Qu'ont-ils espéré en formant avec » tant de fiel & de maladresse un tas de Libelles » qui décelent bien davantage leur esprit d'intri-» gue & d'orgueil, qu'ils n'ont fait de tort à mes » sentimens ? Quels fruits se sont-ils promis de » ces personnalités odieuses qui appuient bien » plus mon mépris pour leur Secte, qu'elles ne » vengent le mérite des Sectaires que j'ai atta-» qués ? N'est-ce pas trop présumer de la crédu-» lité & de l'indulgence publique, que de recou-» rir à de si indignes ressources pour se venger

» d'un blâme qui ne paroît, par ces ressources » mêmes, que trop mérité ? Telle est la marche » de la Philosophie : c'est par des récriminations » qu'elle croit se sauver de l'opprobre répandu sur » ses travers & ses délires. Un homme sage qui » lira les Libelles enfantés par ses défenseurs, » verra toujours la personnalité substituée à la » raison directe, l'injure mise à la place de la jus- » tification, un faux air de dédain opposé à la » honte & au ridicule dont on les couvre, &c «.

CONRART, [*Valentin*] né à Paris en 1603, mort dans la même ville en 1675 ; un des premiers qui fut reçu à l'Académie Françoise.

Quoique le peu de Prose & de Vers que nous avons de lui soient totalement oubliés, il ne faut pas croire que cet Auteur fût sans mérite. La Société des Hommes de Lettres avec lesquels il vivoit, & qui se faisoient un plaisir de le consulter, suppose en lui du zele pour la Littérature ; & les hommages littéraires qu'il a reçus, prouvent au moins qu'il avoit des connoissances. *Costar* lui dédia ses Entretiens : *Ménage*, ses Origines de la Langue Françoise ; *Borel*, son Trésor des Recherches ; *Cassagne*, sa Rhétorique de *Cicéron* ; d'*Ablancourt*, sa Traduction de *Minucius Félix* & celle de *Lucien* ; *Giri*, sa Traduction du

du Dialogue des causes de la corruption de l'Eloquence, &c. Après le mérite de faire de bons Ouvrages, le plus grand est celui d'encourager ceux qui travaillent avec succès, & de s'attirer leur estime.

CORDEMOI, [*Geraud* DE] de l'Académie Françoise, né à Paris, mort en 1684.

Cet Auteur est peu connu, & cependant mériteroit de l'être, par la bonté de ses Ouvrages. Ce n'est pas exagérer son mérite, que de dire qu'il étoit un des Ecrivains les plus polis & les plus éclairés du siecle dernier. *Bossuet*, qui se connoissoit en Littérateurs estimables, le plaça auprès de M. le Dauphin, en qualité de Lecteur, & l'Académie Françoise le choisit, peu de temps après, pour un de ses Membres.

Nous avons de lui *divers Traités de Métaphysique*, d'*Histoire & de Politique*, recueillis en un volume souvent réimprimé. Ce Recueil contient un grand nombre d'observations intéressantes, instructives, lumineuses, dont plusieurs étoient certainement neuves lorsqu'elles parurent. Au fond des pensées, l'Auteur joint les agrémens d'un style pur, net & facile. Rien de plus judicieux que le Chapitre qui concerne *Hérodote* celui qui est intitulé, *de la nécessité de l'Histoire, de son usage, de la maniere dont il faut y mêler*

les ſciences, en la faiſant lire à un Prince, eſt rempli de préceptes ſages, de réflexions ſaines, de critiques juſtes & bien préſentées. Le Traité *de la Réformation d'un Etat* eſt un des meilleurs morceaux de politique que nous connoiſſons.

Le plus connu des Ouvrages de cet Ecrivain preſque oublié, eſt l'*Hiſtoire générale de la France, durant les deux premieres Races de nos Rois*, en deux vol. *in-folio*. On a avancé qu'il l'avoit preſque achevée, ſans ſavoir que *Grégoire de Tours* étoit un de nos premiers Hiſtoriens. Quoi qu'il en ſoit, le P. *Daniel* l'a trop déprimée, & ce Jéſuite a eu d'autant plus de tort de la décrier, qu'il y a puiſé lui-même de quoi répandre un grand jour ſur les premiers temps de notre Monarchie, débrouillés par *Cordemoi* avec beaucoup de diſcernement. C'eſt d'après les difficultés vaincues, qu'on doit juger du travail des hommes, & non d'après le réſultat. Il en coûte plus pour faire les premiers pas dans une carriere qu'il faut ſe frayer, que d'y courir avec rapidité, lorſque les obſtacles ſont le·és.

Cordemoi annonce par-tout des idées ſaines ſur la maniere d'écrire l'Hiſtoire, & celle de France en particulier; on peut en juger par quelques-unes de ſes réflexions.

» Il faut, dit-il, marquer, autant qu'on le » peut, les temps & les lieux, la maniere dont on

» vivoit dans chacun des pays qu'on parcourt
» dans le récit ; ne raconter que les grands évé-
» nemens, & n'écrire en détail que les causes des
» grands changemens.

» N'oublier ni les femmes, ni les enfans des
» Rois ; mais ne parler des Rois mêmes, qu'à
» propos des affaires, & ne relever aucune cir-
» constance de leur vie, qu'autant que cette cir-
» constance aura contribué aux grands change-
» mens.

» Songer bien que les Rois sont, à la vérité,
» les plus remarquables personnes de l'Histoire,
» mais que les grands changemens en sont le vé-
» ritable sujet ; que, comme souvent un Ministre,
» & quelquefois une femme, y a plus de part
» que les Rois, on est obligé, en plusieurs en-
» droits, de donner plus de place & de relief
» à ce qu'a fait ce Ministre, ou cette femme,
» qu'à ce que le Roi de leur temps a fait.

» Quand les affaires publiques sont le fil de
» l'Histoire, il est toujours suivi : quand les Rois
» n'y sont considérés qu'autant qu'ils ont servi à
» les faire changer, on les y fait entrer avec bien
» plus d'agrément, que lorsqu'on se met en tête
» de ne parler des affaires que selon qu'elles
» servent à relever ou à diminuer la gloire des
» Rois.

» Il n'est permis de suivre toutes les années

» d'un Prince, & toutes ses actions en détail, » que quand on entreprend d'écrire sa Vie en » particulier : alors on peut ne parler des affaires, » que pour le faire paroître tel qu'il a été : mais » en écrivant l'Histoire d'une Nation, il ne faut » parler des Princes que pour faire paroître quels » ont été les différens ressorts de l'Etat.

» Quand on rapporte tout à une personne, les » Lecteurs n'y prennent jamais tant d'intérêt que » quand on rapporte tout au Public.

» Il faut insinuer dans l'Histoire un amour de » vertu, & de quoi donner un honnête desir de » gloire ; & sur-tout faire connoître avec adresse, » en quoi consiste la véritable gloire. On ne le » peut mieux faire, qu'en réglant le prix des » actions, par la conformité qu'elles ont au de» voir, & en faisant penser qu'il est bien plus » louable de faire pour le bien public quelque » chose qui paroisse ordinaire ou médiocre, que » de faire quelque chose de fort éclatant, qui ne » lui serve de rien, ou qui lui coûte trop.

» Si la matiere principale de l'Histoire n'est pas » la Vie des Princes, le but principal qu'on doit » se proposer en l'écrivant, c'est de les instruire : » & c'est une raison de rapporter tout aux affaires » publiques, & de leur faire connoître qu'il n'y » a rien de beau ou de bon à exécuter, que ce » qui tend à détourner un mal ou à procurer un » bien public «.

Les Littérateurs cultivés reconnoîtront d'abord dans ces maximes bien des principes qui nous ont été débités récemment comme des découvertes ; & si l'on jugeoit d'après elles certains Historiens qui s'en sont fait honneur, pourroient-ils seulement mériter ce titre ?

1. CORNEILLE, [*Pierre*] de l'Académie Françoise ; né à Rouen en 1606, mort à Paris en 1684.

Ce nom rappellera toujours le souvenir du Pere de nos Tragédies, & du plus étonnant de nos Poëtes.

Avant lui, la barbarie regnoit sur le Théatre ; car les Pieces de *Hardi*, de *Jodelle*, de *Boisrobert* & de *Mairet* n'étoient dignes que des Tréteaux. La *Sophonisbe* de ce dernier fut supérieure, il est vrai, aux Pieces qui l'avoient précédée ; mais les foibles lueurs qu'on y appercevoit n'étoient que les premiers rayons du grand jour que *Corneille* devoit répandre sur la Scene Tragique. On ne sait pourquoi plusieurs Ecrivains lui ont donné *Rotrou* * pour maître. Il est certain qu'il

* *Corneille* étoit plus âgé que *Rotrou*, dont la premiere Piece (*l'Hypocondriaque*) ne fut jouée qu'après la *Mélite* de *Corneille* ; ce qui donne à celui-ci la même antériorité qu'il avoit par rapport à l'âge. En parcourant l'Histoire du Théatre, on voit le *Cid*, les *Horaces*,

tout cela n'étoit qu'un jeu pour un Génie devant qui les difficultés s'applanissoient d'elles-mêmes.

Les Grecs, quoique les premiers modeles de *Corneille*, n'ont jamais développé avec autant de force & de hardiesse les grands mouvemens dont l'ame humaine est susceptible. On diroit qu'il crée les sentimens & les expressions. On pourroit seulement lui reprocher d'avoir trop dirigé les essors de sa Muse vers l'admiration; mais s'il subjugue trop despotiquement l'esprit, il a tant de ressort dans l'action, une marche si aisée, si imposante, si ferme, si rapide; ses intrigues sont si habilement ménagées, conduites avec tant de dextérité, terminées par une explosion (qu'on nous passe ce terme) si lumineuse, si frappante, que la terreur & la pitié qui naissent au gré du Poëte, & saisissent le Spectateur, ne sont jamais affoiblies par le sentiment de l'admiration.

Il est inutile de s'étendre davantage sur cet étonnant Génie; ce n'est qu'à la représentation ou à la lecture qu'un homme de goût peut en saisir les nuances & en découvrir les riches beautés. Quand nous renvoyons à la lecture de ses Pieces, on sent bien que nous ne prétendons pas indiquer l'Edition commentée par M. de *Voltaire* : ce seroit renvoyer aux cendres de *Corneille*, & n'offrir de ce grand Homme qu'un sque-

lette décharné par le scalpel de la malignité. Ce n'est pas par des Remarques plus subtiles que justes, par des Réflexions plus fausses que conformes au goût, par des Analyses infidelles & insidieusement présentées, par des Critiques minutieuses & souvent puériles, par des Notes grammaticales auxquelles on attache une importance d'autant plus ridicule, que les fautes de langue qu'on y releve appartiennent moins au Poëte qu'au temps où il vivoit; qu'on pourroit se former une idée sûre du Héros de la Tragédie.

Quels motifs ont pu porter un Ecrivain dont la réputation n'a rien de commun avec ce grand Poëte Tragique, à s'acharner contre les hommages rendus de tout temps à sa supériorité? M. de *Voltaire* a fait des Tragédies, il est vrai; mais sa touche est si foible auprès de celle de l'Auteur de *Cinna*, de *Polieucte*, de *Rodogune*, des *Horaces*, qu'il auroit dû se borner au genre de suffrages qu'il mérite, sans chercher à détruire une espece du culte dont la France & l'Europe Littéraire ne se départiront jamais en sa faveur. Si la jalousie étoit la source de cet acharnement, elle cesseroit d'être odieuse pour devenir ridicule. Il y aura toujours une extrême distance entre les Chef-d'œuvres de *Corneille* & les meilleures Pieces de M. de *Voltaire*. Nous ne craignons même pas de dire que dans *Othon*, *Sertorius*, *Sophonisbe*, *Œdipe*,

Surena, on trouve des Scenes qui ſuppoſent plus d'élévation & de vigueur dans l'ame, qu'*Alzire*, ou *Mérope*, ou *Mahomet*. Cette aſſertion, qui trouvera ſans doute des contradicteurs, n'en eſt pas moins fondée, & ne ſauroit être démentie que par des Eſprits étroits, plus jaloux des petites convenances, que propres à s'élever à la hauteur des grandes idées, & par cette raiſon incapables d'apprécier les grands traits. Une eſquiſſe ſeule de *Rubens* eſt préférable aux tableaux les plus achevés d'un Peintre dont tout l'art ſe borneroit au coloris, & même quelquefois au vernis ſeul.

Corneille ne ceſſera donc jamais d'être le GRAND CORNEILLE, malgré les efforts de ceux qui n'ayant pu l'imiter, cherchent à miner le Coloſſe de ſa réputation. De petits Auteurs froids & compoſés auront beau diſſerter, raiſonner, ſubtiliſer, reſſaſſer ces mots impoſans de *vues juſtes & fines*, de *diſcernement sûr*, de *ſentiment*, de *convenances*, de *ſenſibilité*, le Héros de notre Tragédie ſera toujours en droit de dire, au ſujet de ſes ſentimens & de ſa poéſie,

Rome n'eſt plus dans Rome, elle eſt toute où je ſuis.

Ses Ouvrages conſerveront ſans altération la vive expreſſion de ſon génie & du caractere de ſon ame, c'eſt-à-dire qu'ils retraceront le tableau de

ces Edifices antiques, majestueux, solides, qui, malgré quelques irrégularités, n'en font pas moins sentir la petitesse de cette Architecture moderne, où l'ornement & la symmétrie s'efforcent en vain de suppléer à la noblesse & à la magnificence.

2. CORNEILLE, [*Thomas*] Frere de *Pierre*, de l'Académie Françoise & de celle des Inscriptions, né à Rouen en 1625, mort à Andely en 1709.

Quand il n'auroit fait qu'*Ariane* & *le Comte d'Essex*, *le Baron d'Albicrack* & *le Festin de Pierre*, Pieces qu'on joue encore avec beaucoup de succès, il serbit supérieur à presque tous les Tragiques & Comiques de nos jours. On a dit que le nom de son frere étoit un honneur dangereux pour lui : on doit en convenir ; mais, malgré cela, son frere ne pouvoit être mieux remplacé à l'Académie Françoise. D'ailleurs il est tant d'Auteurs qui n'ont un nom que parce qu'ils n'ont pas de frere, qu'il y auroit de l'injustice à lui refuser la gloire qu'il mérite, parce qu'il en a eu un plus célebre que lui.

On ignore assez communément qu'on lui doit d'excellentes Observations sur *Vaugelas*, un *Dictionnaire des Arts*, pour servir de supplément au Dictionnaire de l'Académie, & un *Diction-*

naire universel, géographique & historique, en trois vol. *in-folio*, le meilleur & le plus étendu de ceux qui l'avoient précédé. M. de *la Martiniere*, M. *Claustre*, les Continuateurs de *Moreri*, M. l'Abbé d'*Expilly*, y ont puisé une infinité d'articles qu'ils auroient cherchés vainement ailleurs.

Tant de titres pour figurer dans la République des Lettres, ne sont-ils pas propres à prouver que *Thomas Corneille* peut exister par lui-même, & ne rien perdre par la célébrité de son frere? Une vanité mal éclairée a donc pu seule le porter à changer son nom en celui de *Delisle*, & *Moliere* a eu raison de tourner en ridicule cette foiblesse.

CORROZET, [*Gilles*] Imprimeur-Libraire, né à Paris en 1510, mort dans la même ville en 1558.

A force d'imprimer & de vendre des Vers, il prit du goût pour la Poésie, & devint un sectateur si opiniâtre des Muses, qu'il fit des Vers jusqu'à sa mort. Ils eurent du débit, & ne contribuerent pas peu à augmenter sa fortune. Il faut convenir qu'on trouve, dans le Recueil de ses Poésies, des Pieces que *Marot*, son contemporain, n'auroit pas désavouées. Tel est, entre autres, le *Conte du Rossignol*, qu'on a rajeuni

depuis, ſans y rien changer que les expreſſions.

Corrozet a recueilli auſſi les meilleurs Vers de trente-deux Poëtes de ſon temps, ſous le titre de *Parnaſſe François*. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir que ces trente-deux Poëtes ſont aujourd'hui preſque tous inconnus. Ce que cet Auteur a fait de plus utile eſt un Ouvrage ſur les Antiquités de Paris; on eſtime les lumieres qu'il y donne ſur pluſieurs monumens de cette Capitale.

COSSART, [*Gabriel*] Jéſuite, né à Pontoiſe en 1615, mort à Paris en 1674, Orateur Latin, dont les Diſcours prouvent tout à la fois que la belle Eloquence peut être le partage d'un homme de Collége, & la belle Latinité celui d'un Auteur moderne.

COSSON, [*Pierre-Charles*] Profeſſeur au Collége des Quatre Nations, né à Mezieres-ſur-Meuſe en 17..

Ses Diſcours Latins, couronnés par l'Univerſité de Paris, prouvent qu'il eſt tres-verſé dans la Langue que ſon état l'oblige d'enſeigner; deux autres Diſcours François prouvent encore qu'il ſait écrire dans la ſienne. Le premier eſt un *Eloge de Bayard*, où l'on trouve des traits d'une éloquence patriotique, dont l'expreſſion eſt auſſi heureuſe, que les motifs en ſont eſtimables. Le

second est sur un sujet proposé par l'Académie de Besançon, & on peut dire qu'il n'est pas indigne du Prix qu'il a remporté. Il s'agissoit de prouver cette Proposition, *les progrès des Modernes ne dispensent pas de l'étude des Anciens.* L'Orateur saisit avec beaucoup de justesse cette assertion, il en développe les preuves avec goût, avec aisance, avec solidité, & d'un ton toujours convenable au sujet. Sa marche est simple; mais ses expressions s'élevent quand les circonstances l'exigent; ses raisonnemens sont toujours d'accord avec la saine Logique & avec les vrais principes de la Littérature. Les Académies se rendroient vraiment respectables & utiles, si elles étoient attentives à ne proposer que de pareilles discussions, & à ne couronner que de pareils Ouvrages.

Cet Auteur a encore entrepris une Traduction de *Tite-Live*, dont il a déjà donné quatre volumes. L'élégance & la fidélité paroissent caractériser cet Ouvrage, & font conjecturer que la suite ne sera pas indigne de ce commencement. On ne sauroit trop avertir les Auteurs de se prémunir contre le dégoût du travail, qui fait languir sur la fin les productions littéraires entreprises d'abord avec le plus d'ardeur, & accueillies avec estime.

M. *Cosson* a une sœur qui s'est exercée avec quelques succès dans la Poésie légere & ans-

créontique. Le caractere de sa Muse est l'enjouement & la simplicité. Plusieurs de ses Couplets ont été accueillis dans les Sociétés, parce qu'ils sont faciles, ingénieux & sans prétention. Cette Muse a voulu porter son vol jusqu'à l'Ode. Nous ne dirons pas que dans celle qu'elle a composée sur l'Incendie de l'Hôtel-Dieu, elle ait atteint le sublime & l'énergie de ce genre de Poésie; mais on ne peut méconnoître dans cette petite Production plusieurs traits de vivacité & de sentiment, préférables au jargon philosophique de *la Voix du Peuple*, Epître composée par un Académicien sur le même sujet.

COSTAR, [*Pierre*] Bachelier de Sorbonne, né à Paris en 1603, mort en 1660; grand défenseur des Ouvrages de *Voiture* contre *Girac*, aussi zélé défenseur des Ouvrages de *Balzac*. Ainsi, le Monde Littéraire a toujours été partagé en différentes factions, sans cesse occupées à se faire la guerre, sans laisser aucun résultat qui pût fixer les idées du Public. Ces deux Athletes étoient trop enthousiastes pour avoir raison. *Costar* surtout rendoit ses raisons ridicules par la maniere de les énoncer. Madame *Desloges* disoit de lui, *que c'étoit le pédant le plus galant, & le galant le plus pédant qu'on pût jamais trouver.* Outre sa *Défense de Voiture*, on a de *Costar* deux volumes

de Lettres, écrites d'un ſtyle guindé, qui justifient le mot de Madame *Deſloges*.

Il y a aujourd'hui un Libraire du même nom qui s'eſt exercé dans la Poéſie légere, mais qui ne paroît pas doué du talent néceſſaire pour y réuſſir.

COSTE, [*Pierre*] né à Uzez, mort à Paris en 1747; Traducteur de l'*Eſſai de Loke ſur l'entendement humain*, & Commentateur de *Montagne* & de *la Fontaine*, dont les remarques ſont utiles pour l'intelligence de ces deux Auteurs. On peut comparer ces ſortes de Commentateurs aux Gardes des Cabinets de curioſités, qui ne ſeroient pas capables de faire des choſes curieuſes, mais qui ſont en état de les montrer.

COTIN, [*Charles*] Abbé, de l'Académie Françoiſe, né à Paris, mort dans la même ville en 1682.

Combien de *Cotins* aujourd'hui ſont les premiers à applaudir au ridicule lancé contre lui! Ce ne furent pas ſes mauvais Vers qui lui attirerent les traits ſatyriques de *Moliere* & de *Deſpréaux*; la médiocrité n'excite jamais l'indignation du Génie, quand elle eſt modeſte, ſans prétention, ſans intrigue. Ce fut donc parce que *Cotin* ſe prévaloit un peu trop d'une réputation uſurpée,

qu'il cabaloit dans les petites Sociétés de son temps, qu'il s'étoit érigé en Président de quelques Bureaux d'esprit, qu'au milieu de ces Sénats ridicules où il étoit écouté comme un Oracle, il insultoit au vrai mérite, en faveur du sien & de celui de ses amis ; ce fut enfin l'admiration indiscrete de l'Hôtel de Rambouillet, qui fit pleuvoir sur lui les anathêmes de l'Auteur du *Lutrin*, & de celui des *Femmes Savantes*.

Il en arrivera toujours de même à ces petits Oppresseurs du vrai mérite, & en même-temps les Corrupteurs du goût de ceux qui les écoutent. *Cotin* aura même pardessus eux l'avantage d'avoir laissé quelques Productions, que l'impartialité sauvera toujours du mépris général, répandu sur ses autres Ouvrages. On a de lui des Madrigaux & d'autres petites Pièces très-ingénieuses, qu'on peut mettre au dessus de tant d'Ouvrages à prétention, source de la célébrité chancelante d'un grand nombre de nos Auteurs. Un autre avantage qu'il a encore, c'est d'avoir soutenu d'assez bonne grace les traits de Satyre lancés contre lui. Il ne songea jamais à repousser la plaisanterie que par la plaisanterie. Il est vrai qu'il ne fut point heureux dans ce genre d'escrime : la partie étoit trop inégale : le goût & la raison assaisonnés du sel de l'Epigramme, seront toujours les fléaux du médiocre talent ; mais enfin il ne

lui vint pas dans l'esprit d'employer le crédit de ses *Mécenes*, puissans & en grand nombre, pour opprimer ses Censeurs. Quand il l'eût fait, qu'en seroit-il arrivé ? Il étoit déjà un *Cotin* ridicule, il seroit devenu un *Cotin* odieux.

COTTEREAU DU COUDRAY, [*Jean-Baptiste-Armand*] Curé de Donnemarie, de l'Académie de Ville-Franche, né à Tours en 1697.

Cet Auteur, que nous avions comparé à l'Abbé *Cotin*, dans les précédentes Editions de notre Ouvrage, & qui, comme l'Abbé *Cotin*, a composé des Epigrammes, des Madrigaux, des Odes, des Elégies, des Sonnets, des Lettres, des Complimens & des Sermons, ne s'est point offensé de la comparaison ; il s'en trouve même honoré dans des observations qu'il nous a adressées, & qu'il auroit dû ne pas rendre publiques, s'il craint le ridicule. » Je ne suis pas fâché, dit-il très-sérieusement, que l'Auteur des *Trois Siécles* m'ait » comparé à l'Abbé *Cotin*. Cet Abbé avoit beaucoup d'esprit, de talent & d'érudition. Il étoit » Aumônier & Prédicateur du Roi, Chanoine de » Bayeux, de l'Académie Françoise, & pourvu » d'une riche Abbaye. Il a composé en prose & » en vers plusieurs Pieces qui lui ont attiré de » l'estime & de la considération de la part des

» personnes équitables & judicieuses. Il étoit chéri » & respecté des Savans. Il avoit des correspon- » dances avec les plus beaux Génies de l'Europe, » & malgré les critiques de *Boileau*, son nom » sera honoré dans les siecles futurs «. Voilà comme l'amour-propre des Auteurs médiocres sait tirer parti de tout pour se consoler de leurs disgraces.

1. COULANGES, [*Philippe-Emmanuel* DE] Maître des Requêtes, né à Paris en 1631, mort dans la même ville en 1716; l'*Anacréon* du siecle dernier, & l'agrément des Sociétés de son temps, par la vivacité de son esprit & la gaieté de son caractere.

Ses *Chansons*, que nos fades Ariettes ne sont pas capables de faire oublier, ont amusé longtemps la Cour & la Ville. Tout y respire le génie François & le vrai ton de ce genre, dans lequel il n'est donné qu'à notre Nation d'exceller. M. du *Tillet* s'exprime ainsi à son sujet, avec plus de vérité que de grace: » Il avoit une facilité » merveilleuse à composer des Chansons presque » dans l'instant, sur tout ce qui se présentoit d'a- » gréable ou d'intéressant, & personne n'a mieux » réussi que lui dans ce genre d'écrire. Le natu- » rel & le tour aisé qu'il donnoit aux paroles » de ses Chansons, qu'il mettoit sur les airs les

» plus connus & les plus faciles, a fai
» plusieurs personnes les ont retenues, &
» a été en état d'en donner un Recueil au I
» L'Auteur ne parut pas satisfait de cette E
» son dessein n'ayant pas été qu'on imprim
» Vers qu'il avoit faits seulement pour s'a
» & les personnes avec lesquelles il étoit
» ciété «.

Les Chansons de M. de *Coulanges*
mérite particulier ; elles contiennent des
dotes curieuses sur les évenemens de son
c'est par-là que ce genre frivole peut enc
utile.

Ce Poëte conserva sa gaieté jusques da
le plus avancé. A quatre-vingts ans il com
core des Chansons qui feroient honneur
coup de nos jeunes Poëtes.

2. COULANGES. [*N.* DE] Ce Poëte,
encore, n'est point parent du Chansonnie
Vers le prouvent bien. On a de lui des *Po*
riées, qui lui ont coûté, dit-il, vingt ans
produire, & vingt autres pour les retouch
n'en sont pas meilleures, & l'on devoit
tendre. Les faveurs des Muses sont rare
fruit d'une persévérance opiniâtre ; on
fond à leur faire si long-temps la cour,
Auteur doit bien se garder de publier ce
obtient par importunité.

L'ingénu M. de *Coulanges* nous apprend encore qu'il a fait plus de dix mille Vers en sa vie, & qu'à l'exception de quatre mille, qui composent son *Recueil*, tous les autres ont été la proie des flammes, » sacrifice affreux, sans doute, pour un pere, s'écrie-t-il, de livrer ainsi au feu des enfans conçus avec tant de peine, & si tendrement aimés. Que seroit-ce donc si le Public alloit juger leurs freres dignes d'un pareil sort? «

Il falloit que toute la progéniture de cet Auteur fût invinciblement dévouée à l'anathême; car le Public a porté le jugement terrible qu'il redoutoit. Il eût fallu cependant excepter de cette sentence de mort une Pièce du *Recueil*, qui a pour titre, *le Tombeau de Grégoire*, dont les Vers sont assez naturels & assez gais, & qui, par cette raison, ont dû moins coûter à ce tendre pere. Si ce petit Poëme a été si durement traité, il ne faut peut-être s'en prendre qu'à la mauvaise compagnie où il se trouve.

COURTILS, [*Gratien* SANDRAS DE] né à Montargis en 1644, mort à Paris en 1712, est connu par plusieurs Ouvrages historiques, où l'on remarque beaucoup de facilité, mais peu d'exactitude. Tel est le défaut ordinaire de ces Ecrivains féconds, plus jaloux de mutiplier les

volumes, que d'acquérir la solide gloire de se rendre utiles aux Lecteurs, en mettant des bornes à leur malheureuse fécondité. Aussi tous les Ouvrages de *Courtils* parurent sans nom d'Auteur, ou sous des noms supposés. Ses *Mémoires pour servir à l'Histoire de la fin du regne de Louis XIII, & du commencement de celui de Louis XIV*, sont remplis d'événemens romanesques, de fausses anecdotes, d'erreurs de chronologie, & de citations infidelles. Il en est de même du *Testament politique de M. Colbert*, & de tout ce qu'il a écrit. Son esprit ne pouvoit s'assujettir à aucune regle dans ses compositions. Il est aisé de s'appercevoir qu'il travailloit de mémoire, & sa mémoire a été souvent infidelle, plus souvent encore séduite par la manie de l'extraordinaire. Ses Ecrits sont de nature à n'être jamais consultés par des Ecrivains peu versés dans la connoissance de l'Histoire. Trop de confiance dans ces sortes d'Ouvrages, est le vrai moyen de perpétuer les erreurs, & nous n'en avons déjà que trop en matiere historique.

COUSIN, [*Louis*] Président à la Cour des Monnoies, de l'Académie Françoise, né à Paris en 1627, mort dans la même ville en 1707.

Les Lettres lui ont de grandes obligations,

quoiqu'il ne jouisse pas d'une réputation brillante. Il travailla quatorze ans au *Journal des Savans*, qui tomboit en discrédit, & qu'il rétablit dans sa premiere vigueur dès qu'il lui eut consacré ses travaux. Un grand nombre de Traductions l'avoit déjà fait connoître. Les principales sont celles de l'*Histoire Ecclésiastique d'Eusebe*, de *Socrate*, de *Sozomene*, de *Théodoret*, & de celle de l'*Histoire Bisantine* qui forme seule neuf volumes in-4°. Qu'on ne cherche point dans ces Traductions une exactitude littérale; elles sont plus libres que fidelles; mais elles prouvent que le Traducteur entendoit aussi bien le Grec & le Latin que sa propre Langue.

Le trait qui honore davantage la mémoire du Président *Cousin*, est le don qu'il fit de sa Bibliotheque à celle de *St. Victor*, devenue, comme on sait, une des Bibliotheques publiques. Il joignit à ce premier bienfait une somme de vingt mille francs, dont le revenu doit être employé, chaque année, à l'acquisition des meilleurs Livres. Par-là il s'est assûré des droits sur la reconnoissance des Littérateurs, auxquels il a su se rendre utile, même après sa mort.

COUTEL, [*Antoine*] né à Paris en 1622, mort à Blois, où il avoit passé la plus grande

partie de sa vie; Poëte oublié, dont le Recueil de Poésies a pour titre : *Promenades de Messire Antoine Coutel*. Il y a apparence que Madame *Deshoulieres* les avoit parcourues, car son Idylle des *Moutons* est tirée presque mot à mot de ce Recueil. La seule différence qui se trouve entre l'Ouvrage de *Coutel* & le sien, est que l'un est en grands vers, rangés par quatrains, & l'autre en vers libres : à cela près, les pensées, les expressions, les tours, les rimes sont absolument les mêmes. On a voulu justifier Madame *Deshoulieres* sur ce larcin, en accusant l'Aûteur des *Promenades* d'être le vrai Plagiaire ; mais on oublioit que l'Edition des Poésies de *Coutel* a précédé de plusieurs années l'impression des premiers Ouvrages de Madame *Deshoulieres*. D'ailleurs il suffit d'être un peu connoisseur, pour juger que l'Idylle de *Coutel* a un caractere original. La voici, afin qu'on puisse la comparer avec celle de Madame *Deshoulieres*, dont les Œuvres sont entre les mains de tout le monde.

Hélas ! petits moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes;
Sitôt qu'êtes aimés, vous êtes amoureux ;
Vous ne savez que c'est de répandre des larmes.

Vous ne formez jamais d'inutiles desirs ;
Vous suivez doucement les loix de la Nature ;
Vous avez, sans douleur, tous ses plus grands plaisirs ;
Exempts de passion qui causent la torture.

Nous

Nous sommes malheureux, les ayant parmi nous;
Car quoique nous ayons la raison en partage,
Cette même raison que n'avez point chez vous,
Nous réduit bien souvent dans un dur esclavage.

N'en soyez point jaloux, innocens animaux;
Contre tant d'ennemis ce n'est point un remede;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorsque, dans un besoin, nous implorons son aide.

Elle promet beaucoup, & fait beaucoup de bruit;
Impuissante qu'elle est, elle est toujours sévere:
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit,
Et cependant par-tout on la craint & révere.

Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien:
Vous devez beaucoup moins redouter la colere
Des loups, estans dessous l'abboy de votre chien,
Que nous, nos sens gardés d'une telle chimere.

Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté, vivre comme vous faites?
Et sans tant d'embarras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux être comme vous êtes?

A quoi bon les honneurs? à quoi bon de l'esprit?
Des biens de la fortune & ceux de la naissance?
Ces prétendus trésors, qui sont tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.

Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels;
Par eux, plus d'un remords nous afflige & nous ronge;
Nous voulons les garder & les rendre éternels
Sans penser qu'eux & nous passerons comme un songe;

Il n'eſt rien d'aſſûré dans ce vaſte Univers,
Tout y eſt inconſtant, & rien qui ſoit ſolide;
La fortune, ſuivant ſes caprices divers,
Fait, défait ici-bas, & tout elle décide.

Notre prudence eſt vaine au moindre de ſes coups.
Petits moutons, paiſſez ſans regle & ſans ſcience:
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous,
Quoi qu'en puiſſe jaſer la trompeuſe apparence.

Les *Promenades* de *Coutel* offrent encore pluſieurs Pieces qui ne ſont pas indignes de figurer à côté de celle-là, témoin ce morceau tiré d'une de ſes Elégies.

Croyez-vous tout de bon que ce Dieu des batailles,
Qui ſe fait des remparts de mille funérailles,
Qui donne des combats & ſeme des lauriers,
N'aime que le tonnerre & les travaux guerriers?

COUTURE, [*Jean-Baptiſte*] Profeſſeur d'Eloquencec au Collége Royal, de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, né dans le Diocèſe de Bayeux en 1651, mort en 1728.

Les *Mémoires* de l'Académie dont il étoit Membre, contiennent pluſieurs de ſes *Diſſertations* ſur divers ſujets qui ont rapport à la vie privée des Romains. Elles ſont pleines d'érudition & de raiſonnemens très-ſolides. Une preuve certaine que nous dégénérons en tout, c'eſt qu'on remarque, en liſant les *Mémoires* de cette Académie, que plus on s'éloigne des temps de ſa

fondation, plus les Dissertations deviennent foibles, maigres, stériles ; cependant en matiere d'érudition, le progrès du temps doit augmenter les richesses : tout dépend de savoir les recueillir, les digérer & les mettre en œuvre.

COYER, [*N.*] Abbé, des Académies de Nancy, de Rome & de Londres, né à Baume-les-Nones, dans la Franche-Comté, en 17..

Ses *Bagatelles Morales* ont eu d'abord le plus grand succès, mais l'examen a bientôt fait connoître que ce n'étoient que des bagatelles. L'unique maniere de M. l'Abbé *Coyer*, pour traiter les sujets graves, est l'ironie, maniere toujours sûre de manquer son effet, si elle est trop continue & trop uniforme, comme dans ses Ouvrages. Il faut beaucoup de finesse & de variété pour ne point nuire à son sujet, quand on veut être toujours plaisant.

Cet Art veut, sur tout autre, un suprême mérite,

a dit *la Fontaine*. Nous pensons cependant que l'ironie n'est pas toujours le vrai moyen de corriger & d'instruire, & que ce seroit abuser de cette maxime d'*Horace*, *ridiculum acri* . . . . . que de l'appliquer sans choix aux choses les plus respectables. Il y a bien loin du badinage à ce ridicule vif & tranchant qui corrige sans énerver la morale. Il paroît du moins que M. l'Abbé *Coyer*

a le mérite de la bonne intention. S'il n'a pas en partage la force & la solidité, il a du moins cette légéreté, cet agrément, qui le distinguent des Moralistes ennuyeux, sans le placer parmi les grands Moralistes.

Ce qu'on peut lui reprocher, à plus juste titre, c'est d'avoir écrit la Vie du *grand Sobiesky*, à-peu-près comme il a écrit ses *Bagatelles*. Ce n'est pas que cet Ouvrage ait le même ton de plaisanterie; mais il n'a pas non plus celui qui convient à l'Histoire; c'est-à-dire, l'ordre, la netteté, la dignité & la critique. Dans son Livre, qui a pour titre, *De la Prédication*, il est encore, & plus hors de propos qu'ailleurs, l'homme aux bagatelles. Il n'a changé ni de style ni de caractere dans ses *Voyages d'Italie & de Hollande*, celui de ses Ouvrages qui a eu le moins de succès, quoique ce soit le plus amusant.

1. CRÉBILLON, [*Prosper* JOLYOT DE] de l'Académie Françoise, né à Dijon en 1674, mort à Paris en 1762.

Avant lui, notre Scene tragique retraçoit *Sophocle* & *Euripide*: il nous manquoit *Eschyle*, & M. de *Crébillon* ne nous a rien laissé envier à la Grèce. *Corneille* avoit élevé le cœur de l'homme, *Racine* l'avoit attendri, *Crébillon* y a

répandu cette terreur, un des plus grands & peut-être le premier ressort de l'art de *Melpomene*. Son pinceau vraiment tragique l'éleve au dessus de tous ceux qui ont cultivé, après lui, & même de son temps, ce genre de Poésie où il est si difficile de réussir. Sans être sublime comme l'Auteur de *Cinna*, sans être naturel & tendre comme celui de *Phédre*, il s'est fait un genre particulier qu'il ne doit qu'à lui-même, & il excelle dans ce genre.

En vain chercheroit-on dans ses Tragédies une versification brillante, une harmonie flatteuse, une diction toujours pure; emporté par son génie, il s'est peu occupé des accessoires. L'inspiration qui l'animoit étoit supérieure à ces ressources. Il n'a voulu qu'effrayer, ébranler, terrasser, & il a admirablement réussi. Ses peintures sont peu gracieuses, mais elles sont hardies; ses images sont lugubres, mais elles saisissent l'ame & la subjuguent; ses pensées ne sont pas philosophiques, mais elles sont vives & pleines d'énergie; sa versification est quelquefois rude, mais elle est toujours mâle & vigoureuse.

La Tragédie d'*Idomenée* fut son début, & annonça les premiers traits de cette touche sombre qui devoit se développer dans la suite avec encore plus de vigueur & de génie, dans *Atrée & Tieste*, *Radamiste & Zénobie*. Ces Pieces mirent

le comble à sa gloire, & firent connoître que *Corneille* & *Racine* avoient trouvé un successeur.

Nous ne parlons pas de ses autres Tragédies: on y voit constamment briller le grand Maître, au milieu même des défauts qui lui échappent & qu'on a un peu trop exagérés. N'y a-t-il pas de l'injustice à chercher à obscurcir la gloire des Hommes de génie, en relevant, avec affectation & avec amertume, de légeres imperfections, presqu'inévitables dans le genre tragique, celui de tous qui offre le plus à une critique même raisonnable? Si l'Auteur de *Zaïre* eût eu, à l'égard de ce Poëte, la même indulgence qu'il est dans le cas de réclamer pour ses Pieces, quelque bonnes qu'elles soient, il se seroit épargné le blâme d'une censure injuste, à l'égard d'un homme qu'il avoit si fort loué de son vivant. Cet Ecrivain eût donc mieux fait de ne jamais mettre au jour un prétendu *Eloge de M. de Crébillon*, où ses mœurs ne sont pas plus ménagées que ses talens. Que pouvoit-il se proposer dans un pareil Libelle d'autant plus odieux, qu'il parut au moment que la Nation étoit occupée à élever un Monument à la gloire de ce célèbre Tragique? A-t-il cru en imposer au Public par une tournure artificieuse qui n'en devenoit que plus révoltante, & ôtoit tout crédit à son jugement? N'eût-il pas mieux fait de se rappeler que, dans la carriere du Théatre,

il avoit suivi la route que son génie lui permettoit de suivre, & que M. de *Crébillon*, en se livrant au sien, étoit digne d'un genre de gloire auquel il ne pouvoit prétendre lui-même, malgré ses efforts ? C'est renverser les notions du goût, que de vouloir dégrader les genres pour lesquels on n'a nulle disposition ; & c'est outrager la raison, que d'exhaler contre ses Rivaux les vapeurs de l'envie, qui retournent bientôt sur celui qui les a soufflées.

2. CRÉBILLON, [*Claude-Prosper* JOLYOT DE] fils du précédent, né à Paris en 1707, mort dans la même ville en 1777.

La plupart de ses Ouvrages ne sont guere lus aujourd'hui que par de jeunes Officiers dans les garnisons, & n'ont dû leur célébrité qu'à la licence & à la malignité qui en font le principal caractere. Avec de l'esprit, de l'imagination, une finesse de tact & la connoissance du monde, qui percent dans ses Romans les plus médiocres, M. de *Crébillon* auroit pu enrichir la République des Lettres par des travaux estimables. Il n'eût pas, à la vérité, acquis autant de gloire que son pere, dont les talens étoient supérieurs aux siens ; mais il se fût garanti du blâme d'avoir préféré le coupable plaisir d'amuser le libertinage & la frivolité, au mérite solide de donner des

Productions décentes & utiles. Il n'avoit qu'à mieux choisir ses sujets. Quel peut-être le fruit de ces Romans, dont le ton cavalier & cynique fait le principal ornement? On les achete d'abord par curiosité, on les lit avec empressement; l'honnête homme n'ose convenir qu'il les a lus, & chacun finit par les payer du mépris qu'ils méritent.

Il faut encore remarquer que la Littérature perd autant que les mœurs dans ces sortes de Productions. Est-il facile de bien écrire quand on fait parler le vice? Non : les Ouvrages de M. de *Crébillon* en sont la preuve : *Tanzaï*, *le Sopha*, *Alcibiade*, &c. n'ont pas le même mérite de style. Il n'est jamais meilleur Ecrivain que lorsque l'honnêteté guide sa plume. Aussi ses *Lettres de la Marquise de ****, *les Egaremens du cœur & de l'esprit*, sont-ils mieux écrits & plus agréables que ses autres Romans. L'Auteur y développe avec art les plus secrets ressorts des passions; tous les mouvemens d'un cœur entraîné par la tendresse y sont peints avec naturel, intérêt & variété. C'est à ce ton, c'est à ce style que M. de *Crébillon* auroit dû s'attacher par préférence. Le Public eût joui alors sans danger du fruit de ses talens, & ses tableaux ne ressembleroient pas à ceux des Peintres de nudités qu'il faut dérober à tous les yeux.

CREVIER, [*Jean - Baptiste - Louis*] ancien Professeur de Rhéthorique au Collége de Beauvais, né à Paris en 1692, mort dans la même ville en 1765, Continuateur de l'Histoire Romaine de M. *Rollin*, & très - inférieur à son Maître.

M. *le Beau* lui est également très - supérieur dans l'*Histoire du Bas-Empire*, qu'on peut regarder comme la continuation de son Ouvrage. Ce n'est pas qu'il manque d'ordre dans la distribution des faits ; qu'on ne trouve des pensées justes, des réflexions utiles, des sentimens vertueux dans le cours de sa narration ; mais son style est pesant, diffus, presque toujours négligé, vicieux, & rampant. Après avoir enseigné, pendant plus de vingt ans, la Rhétorique, il est étonnant que cet Ecrivain paroisse avoir perdu totalement de vue cette réflexion de *Longuin* : » Rien n'avilit autant » le Discours que les termes bas & vicieux ; ce » sont comme autant de taches & de marques » honteuses qui flétrissent l'expression «.

CRILLON, [*Louis-Athanase* BALBE BERTON DE] Abbé Commendataire, ancien Agent général du Clergé de France, né à Avignon en 17.. L'*Homme moral*, & sur-tout les *Mémoires philosophiques du Baron de* **, dont il vient d'enrichir notre Littérature, prouvent que l'esprit &

les talens ne sont pas moins héréditaires dans sa famille, que les vertus patriotiques qui l'ont depuis long-temps illustrée. Il seroit difficile de présenter sous un jour plus frappant le charlatanisme, les intrigues, les manéges & tous les travers de la Philosophie moderne, qu'ils ne le sont dans dans ces *Mémoires*, Production vraiment originale, où la critique est mise en action de la maniere la plus piquante & la plus capable de faire impression sur les esprits même prévenus. C'est le fruit d'une raison lumineuse qui sait se revêtir de toutes les richesses de l'imagination, & employer, quand il le faut, les armes de la plaisanterie & du ridicule. Préférable aux *Provinciales* de *Pascal*, par son objet, cet Ouvrage n'est pas moins digne d'admiration par son plan & par la maniere dont il est exécuté. Énergie & vérité dans les tableaux, justesse & nouveauté dans les cadres, agrément & vivacité dans les entretiens des personnages que l'Auteur met en scene, style correct, harmonieux, semé de traits hardis & heureux; il réunit, en un mot, tout ce qui peut attacher le Lecteur, & lui inspirer du mépris pour la secte dangereuse dont on y dévoile les menées. Encore une attaque de cette force, & la Philosophie pourra dire : *Quis numen Junonis adoret*? Le succès soutenu de l'Ouvrage de M. l'Abbé de *Grillon*, les vains efforts des Philosophes pour le décrier,

les heureux effets qu'il a déjà produits sur l'opinion publique, semblent autoriser notre prédiction. Le Public peut être dupe quelque temps du charlatanisme, mais enfin il ouvre les yeux dès que la vérité se montre ; ses erreurs ne sont qu'un sommeil, & le réveil de la raison est une juste condamnation du prestige qui l'avoit séduite.

CROIX DUMAINE [*François* GRUDÉ DE LA] né dans le Maine en 1552, mort à Toulouse en 1592.

Sa *Bibliotheque Françoise* est le premier Ouvrage qui ait paru en ce genre ; il suppose beaucoup de travail, beaucoup de recherches, mais les inexactitudes en affoiblissent le mérite. On lui doit cependant de l'indulgence, parce qu'il a ouvert une carriere, & c'est beaucoup. On sait que M. *Rigoley de Juvigny* en a donné une nouvelle édition avec des notes, à la tête de laquelle est un Discours préliminaire dont nous aurons occasion de parler à l'article de cet Editeur.

CUJAS, [*Jacques*] Professeur en Droit, né à Toulouse en 1520, mort à Bourges en 1590, peut être regardé comme le Restaurateur de la Jurisprudence parmi nous.

Il avoit un esprit pénétrant & fécond, une facilité étonnante pour tout apprendre & tout retenir, l'art de développer & de communiquer ses

idées ; ce qui l'a rendu, à juste titre, un des plus célebres Professeurs en Droit que la France ait eus. On remarque dans ses Ouvrages le même caractere d'esprit qui présidoit à ses leçons ; même profondeur dans les idées, même clarté dans les expressions, même ordre dans les matieres, même érudition dans les discussions.

Outre cela, *Cujas* avoit une trempe d'ame qui le rendoit encore plus estimable que ses talens ; non-seulement il aidoit de ses lumieres ses Ecoliers, il soutenoit de plus, par ses dons, l'émulation de ceux qui, nés avec de l'esprit, trouvoient, dans leur peu de fortune, des obstacles à la perfection de leurs études, générosité qui le fit nommer *le Pere des Etudians.* Son nom est si révéré en Allemagne, que les Professeurs se découvrent, lorsqu'ils le citent dans leurs leçons.

Cet homme respectable eut une fille dont la conduite ne répondit pas à la gravité des mœurs de son pere. Il arrivoit même souvent que les Ecoliers quittoient assez volontiers les leçons du Professeur, pour se rendre auprès de la Belle, qui ne s'inquiétoit rien moins que des formalités. Ils appeloient cela *commenter les Œuvres de Cujas*, plaisanterie indécente qui ne faisoit pas honneur à leur reconnoissance.

Fin du premier volume.

LISTE
DES ECRIVAINS

Dont on a parlé dans ce volume.

☞ On a marqué d'une * ceux qu'on a cru vivans.

A.

B.

C.

CHATEAUBRUN,

Fin de la Table du premier volume.





